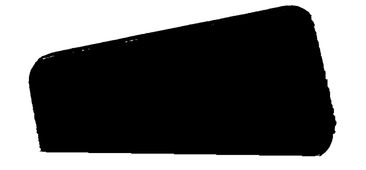


LA RUSSIE

ET LE

SAINT-SIÈGE

3

PARIS. — TYP. DE E. PLON, NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 2219.



Héliog. Fillon & Heuse. Imp. Eudes.

IVAN LE TERRIBLE

Bibliothèque de Vienne

E. Plon Nourrit & Cie Édit.

LE P. PIERLING, S. J.

LA RUSSIE

ET LE

SAINT-SIÈGE

ÉTUDES DIPLOMATIQUES

II

Arbitrage pontifical.
Projets militaires de Bathory contre Moscou.
Le tsar Fedor et Boris Godounov.



PARIS
LIBRAIRIE PLON
E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
RUE GARANCIÈRE, 10

1897

AVANT-PROPOS

Vers le déclin du seizième siècle, les rapports entre la Russie et le Saint-Siège atteignent leur point culminant d'importance et d'intérêt. Un moment, les Papes ont presque tenu entre leurs mains les destinées du monde slave, et leurs procédés ont laissé dans l'histoire de profonds vestiges.

A partir de 1579, le roi de Pologne, Stéphane Bathory, entreprit trois campagnes contre Moscou. Et c'est au cours de la troisième que le pape Grégoire XIII fut appelé, malgré le bruit des armes, à exercer entre les deux belligérants un acte international d'arbitrage. A tous les points de vue, ce fait est de la plus haute portée.

L'initiative venait du tsar Ivan IV, qui, voyant ses armées décimées et ses villes prises d'assaut, recourait à l'intervention pacifique de la force morale. Bathory, fier de ses succès, ne voulait d'abord d'autre solution que celle de son sabre; mais, trahi bientôt par la victoire, il accepta volontiers un médiateur impartial. Au plus fort de l'hiver, les représentants des deux parties se réunirent dans un coin perdu de la Russie, et, le 15 janvier 1582, une trêve de dix ans fut conclue sous les auspices pontificaux.

A ce propos, des opinions contradictoires ont été émises par les historiens. D'aucuns ont reproché aux

Papes d'avoir arrêté la Pologne dans sa marche victorieuse, et assuré ainsi, par une réaction inévitable, le triomphe de Moscou, sa rivale. La vérité est que, des deux côtés, on était las de la guerre, qu'on désirait la paix, mais qu'on ne parvenait pas à s'entendre sur les conditions. Il fallut dépenser une somme considérable d'énergie et de patience, jointe à une perspicacité peu commune, pour équilibrer les intérêts et contenter les exigences. Il y avait du mérite à assumer ce rôle; et il serait oiseux de se demander quelles eussent été les conséquences de l'abstention.

Pour mener à bon terme l'affaire de la pacification, Grégoire XIII s'était servi d'un jésuite italien, Antonio Possevino. Grâce principalement à lui, et malgré des pertes irréparables, les documents abondent encore sur la trêve de 1582. Cédant à son penchant de collectionneur et ne craignant pas le jugement de la postérité, Possevino avait eu soin de conserver ses correspondances et de se procurer le double des pièces officielles. En 1604, établi dans la maison professe de Venise, vétéran des grandes luttes diplomatiques, il en dressa lui-même le catalogue, qu'il fit parvenir au général Acquaviva. Dans le nombre il y avait un volume d'*Acta Moscovitica*, et, outre les brefs de Grégoire XIII et de Sixte-Quint, outre les lettres du cardinal de Côme, de Stéphane Bathory, de Zamojski, un grand *sac* de documents russes reçus au Kremlin des mains mêmes d'Ivan IV.

De tous ces trésors il ne reste plus que des épaves qui font partie de notre collection. Heureusement Possevino s'était hâté d'imprimer les pièces principales dans sa *Moscovia;* ses lettres adressées au cardinal de Côme, ainsi que les réponses de celui-ci, se conservent au Vatican; les archives de Venise possèdent un recueil spécial intitulé :

Affare di Moscovia maneggiato dal P. Possevino, Gesuita, 1581-1582 (*Sen. Rel. t. XXV*). A ces sources en partie inédites, il faut ajouter les publications faites sur le même sujet à Rome, à Paris, à Cracovie, à Pétersbourg, et l'on aura sous les yeux des éléments suffisants pour juger sans appel la trêve de 1582.

La même année, après un nouveau voyage à Rome avec l'ambassade russe, Possevino revint se fixer en Pologne. Tout l'attirait vers ce pays : et la royale amitié de Bathory, et la vaste sphère d'action, et la surveillance des séminaires pontificaux du Nord, et les facilités de relations avec la Suède et Moscou. L'époque était des plus intéressantes : Bathory, secondé par Zamojski, rêvait une Pologne plus forte et plus compacte, moins exposée aux chances désastreuses des élections populaires; dans les provinces russes, l'union des orthodoxes avec le Saint-Siège se préparait de longue main. Possevino s'intéressait à tout, suggérait des conseils, esquissait des projets, traitait souvent avec le prince d'Ostrog, réputé le palladium de l'orthodoxie, et travaillait à l'introduction du calendrier grégorien, que l'Orient se refusait d'accepter.

Le cours régulier des événements fut brusquement interrompu, en 1584, par les projets grandioses qui fermentaient dans la tête de Bathory. Après la mort d'Ivan le Terrible, la trêve de 1582 devint caduque, le trône de saint Vladimir échut à un prince faible d'esprit et incapable de gouverner par lui-même, l'Autriche songea à lui donner pour successeur un archiduc, et Bathory s'engagea dans des négociations mystérieuses avec le Vatican. Les contemporains ont gardé sur leur objet une sévère discrétion, mais, si les détails nous échappent, l'essentiel ne saurait plus être mis en doute.

Depuis qu'il portait sur sa tête la couronne des Jagel-

lons, Bathory caressait le plan de la conquête de Moscou, ou bien de son annexion volontaire à la Pologne. Il y voyait le préliminaire indispensable d'une forte et grande poussée en Orient, l'aurore d'un nouvel ordre de choses. Il ne lui manquait, pour réaliser ses projets, que des ressources matérielles. Sa fortune privée n'était pas considérable, et il ne fallait pas compter sur la bourse des Polonais.

Les Papes étaient les plus à même de subvenir à cette détresse; on le pensait, du moins, et, par rapport à Sixte-Quint, on ne se trompait point, car il se vantait lui-même d'avoir des millions dans ses coffres. Mais l'objectif des Papes était la guerre contre les Turcs et non pas contre Moscou, et ils se souciaient peu d'incorporer un État slave dans un autre.

Le problème à résoudre était donc de trouver des points de contact entre les visées des Papes et celles des rois de Pologne. L'éventualité d'une guerre était à prévoir, car la fusion volontaire devenait de plus en plus chimérique. Bathory faisait valoir que Moscou serait pour lui le chemin de Stamboul; il renforçait le motif stratégique par celui de justice, car leur droit sur certaines provinces russes passait parmi les Polonais pour un axiome indiscutable. Mais comment faire pénétrer ces idées à travers les murs du Vatican? Qui pourrait les présenter avec vigueur et dextérité?

Bathory s'adressa à son confident préféré, Antonio Possevino. Il y avait beaucoup de difficultés à vaincre, et elles étaient de différente nature. A l'aide de quelques pièces inédites du Vatican, de quelques vieux textes égarés dans des plaquettes, nous avons retrouvé le fil de ces négociations délicates et complexes. On verra Possevino aux prises avec les ardeurs de Stéphane et la sourde opposition d'Acquaviva, tantôt exilé dans un collège

obscur, tantôt appelé au Vatican, en pourparlers avec Grégoire XIII qui, sur le déclin de l'âge, ne donne plus que des approbations timides et des promesses conditionnelles, et avec l'énergique Sixte-Quint, cet homme aux idées immuables, au caractère d'acier, incapable d'accepter servilement les programmes d'autrui sans les modifier à sa guise.

Entre Bathory et Sixte-Quint l'entente s'établit sur la base des concessions mutuelles. Le Pape admettait le mouvement tournant sur Moscou; le roi de Pologne ne reculait pas devant la croisade contre les Turcs. On était à la veille d'une entreprise qui aurait pu bouleverser le monde slave, lorsque la mort imprévue de Bathory vint plonger ses amis dans la tristesse et renverser tous ses projets d'avenir. Le terrible duel ne fut pas engagé, mais cette page d'histoire n'en est pas moins curieuse à étudier. N'est-il pas intéressant de constater, au seizième siècle, ces efforts d'union, les armes à la main, entre les Polonais et les Russes? Ne dirait-on pas que, dès cette époque, il y avait une tendance à la formation d'une vaste monarchie nationale? Et si Bathory eût, de gré ou de force, rangé les Moscovites sous ses drapeaux, n'aurait-il pas, du haut des minarets de Stamboul, proclamé l'unité triomphante des Slaves?

Après la mort de Stéphane, la politique des Papes vis-à-vis de Moscou rentre dans les voies traditionnelles. De 1595 à 1597, Clément VIII envoie Alexandre Komulovic, archiprêtre de San-Girolamo, dans le Nord pour y organiser la croisade. L'intrépide diplomate paraît en Transylvanie, en Pologne, à Moscou enfin, et même à deux reprises, après avoir traité avec les Cosaques du Dniéper. Le Vatican possède ses lettres autographes au cardinal San-Giorgio, pleines de précieux renseignements

sur la Transylvanie, ainsi que sur les diètes de Pologne; malheureusement, les lettres datées de Moscou, si jamais elles ont été écrites, nous manquent encore. Les dépêches du nonce de Varsovie n'y suppléent qu'imparfaitement : elles contiennent des conseils et des ordres, mais ne disent rien de leur exécution. Nous savons cependant que le succès des deux missions au Kremlin a été à peu près nul. Les messages adressés à Clément VIII, au nom de Fedor, par Boris Godounov, et retrouvés dernièrement à Raguse, ne contiennent que de vagues assurances de sympathie. Ce ralentissement dans les rapports entre Rome et Moscou ne devait pas durer longtemps : ils allaient se ranimer avec l'apparition du légendaire Dmitri.

Ajoutons, en finissant, que le présent volume n'est qu'une nouvelle édition de l'ouvrage publié, en 1890, sous le titre *Papes et Tsars*. Les recherches de M. Smolka nous ont permis d'esquisser le projet de ligue formé, en 1583, par Grégoire XIII, sous l'impression des renseignements que Possevino avait rapportés du Kremlin. En outre, M. le prince Doria-Pamphilj, auquel nous sommes heureux d'exprimer notre reconnaissance, nous ayant gracieusement ouvert ses archives privées, nous y avons trouvé de curieux détails sur la mission de Sapieha à Moscou, en 1600, et sur l'enquête de Pierre Arcudius au sujet des manuscrits grecs du Kremlin. Quelques autres chapitres ont été retouchés et développés ultérieurement, mais les grandes lignes sont restées partout les mêmes, malgré l'appoint des nouveaux matériaux. Les récentes découvertes n'ont fait que confirmer les résultats déjà obtenus auparavant.

Paris, 2 février 1897.

ᐱ

LA RUSSIE

ET

LE SAINT-SIÈGE

LIVRE PREMIER

L'ARBITRAGE PONTIFICAL

CHAPITRE PREMIER

MISSION DE CHÉVRIGUINE A ROME

1580-1581

I. Le conseil de la Sloboda. — Situation critique de Moscou en 1580. — Ivan IV s'adresse au Pape et à l'Empereur. — Finesse diplomatique. — Procédés envers Bathory. — Mariages d'Ivan et de son fils Fedor. — Hiérarchie diplomatique. — Chévriguine est envoyé à Prague et à Rome. — Popler et Pallavicino l'accompagnent. — Négociations à Prague. — Pallavicino et Badoer. — Arrivée à Venise. — Discours au Collège. — Indiscrétions des Moscovites. — Lettre apocryphe présentée au Doge. — Entrée solennelle à Rome. — Audience de Grégoire XIII. — Discours du Pape au consistoire. — Commission cardinalice. — Résumé de la lettre d'Ivan IV. — Appréciation du cardinal de Côme. — Décision prise. — Possevino destiné pour Moscou. — Ses qualités, ses défauts, ses antécédents, ses deux missions en Suède. — Préparatifs de voyage. — Lettre de Grégoire XIII au Tsar. — Instructions du 27 mars 1581. — Elles s'écartent de la première décision. — Impressions de Chévriguine. — — Départ de Rome.

II. Les voyages au seizième siècle. — Lorette. — Popler et Pallavicino vivement impressionnés. — Malvasia et l'échec de 1578. — Arrivée à Venise. — État de la Seigneurie. — Sa politique. — Inauguration du séminaire

de Saint-Marc. — Projet insinué d'un séminaire militaire. — Discours de Possevino au conseil des Dix. — Réponses évasives du Doge. — Un bon conseil. — Décision de la Seigneurie. — Mémoire et dépêches rédigés. — Communiqués en partie à Possevino. — Doubles envoyés à Braunsberg. — Giraldi. — Lettre de Chévriguine au Tsar sous la dictée de Possevino. — Critique sévère des envoyés moscovites. — Confidences politiques de Popler. — On se sépare à Villach. — Possevino à Gratz. — Cobentzl. — Le nonce Malaspina. — Possevino à Vienne. — L'accident de Pallavicino. — Sa mort. — Soupçons. — L'archiduc Ernest. — Les Moscovites à Prague. — Possevino les y rejoint. — L'Autriche et Moscou. — Départ de Chévriguine pour Lübeck. — Compagnons de Possevino. — Son départ pour Vilna. — L'ambassadeur de Venise en audience chez le Pape. — Possevino jugé par Grégoire XIII et par les Vénitiens.

I

Le 25 août 1580, Ivan le Terrible réunissait son conseil dans le sombre palais de la Sloboda, sa résidence habituelle depuis qu'il était devenu le bourreau de son peuple, après avoir été la terreur de l'ennemi. Tout autour l'horizon se rembrunissait : des désastres militaires, avant-coureurs, selon toute apparence, d'une catastrophe, obligeaient le Tsar à recourir aux lumières de ses boïars et de son fils Ivan, digne émule des sauvageries paternelles. La seconde campagne de Bathory s'annonçait sous des auspices non moins brillants que la première : la forteresse de Louki se voyait menacée du même sort que Polotsk et Sokol, dont les Polonais s'étaient emparés l'année précédente, et, ce rempart venant à tomber, le cœur même du pays restait à découvert. D'ailleurs, le roi de Pologne n'était pas le seul ennemi à craindre : naguère repoussés par Ivan, les Suédois reprenaient courage et revendiquaient l'Esthonie; le Danemark épiait l'occasion de dénoncer la trêve onéreuse conclue en 1578. Du côté

opposé, les Tatars, échelonnés sur les extrémités orientales de la Moscovie, étaient d'autant plus redoutables que jamais ils ne désarmaient : du jour au lendemain, une révolte pouvait compromettre les récentes conquêtes de Kazan et d'Astrakhan, convoitées par le khan de Crimée, derrière lequel on voyait s'élever le drapeau menaçant du Prophète. De graves difficultés intérieures compliquaient encore la situation. Le Tsar était dominé par la frénésie du sang : des hécatombes humaines se renouvelaient périodiquement, les meilleurs boïars tombaient victimes de vengeances imméritées, ou bien, affolés et indignés, prenaient, à l'exemple du prince Kourbski, le chemin de la Pologne, tandis que ceux qui entouraient Ivan et possédaient sa confiance n'étaient au fond que ses compagnons de débauche et les exécuteurs de ses hautes œuvres : en vain eût-on cherché parmi eux un capitaine de valeur.

Dès lors il n'est pas étonnant si les avis pacifiques prévalurent au sein du conseil. Mais comment obtenir des conditions honorables d'un adversaire qui n'entendait pas renoncer au prix de ses victoires? Bathory avait juré de ne pas déposer les armes avant d'avoir conquis la Livonie tout entière; Ivan s'obstinait à conserver ne fût-ce qu'un lambeau de cette province qui lui ouvrait le chemin de l'Occident. A bout de ressources et sous le coup de la frayeur, le Tsar voulut, en dernier lieu, essayer d'une politique jusque-là inouïe au Kremlin : il allait avec éclat se déclarer l'ennemi juré des Turcs, et engager le Pape et l'Empereur à organiser dans toute l'Europe une croisade antiottomane; naturellement, ce projet n'était pas réalisable tant que Bathory et Ivan n'auraient pas conclu la paix. Cette manière de tourner la difficulté ne manquait pas de finesse : placée en première ligne, la question

d'Orient de l'époque dissimulait l'importance de l'affaire polonaise; on s'épargnait ainsi de pénibles aveux, et l'on gagnait du même coup les sympathies de l'Autriche et de Rome. En effet, la Turquie possédait alors vingt-cinq sandjaks en Hongrie, tandis que les Habsbourg tendaient visiblement à enclaver dans leur empire tout le royaume de saint Étienne; entre ces deux concurrents il ne pouvait donc y avoir que des trêves, et l'Autriche ne demandait pas mieux que de susciter à la Turquie un ennemi de plus. Quant au Saint-Siège, c'était son programme séculaire que le Tsar reproduisait fidèlement : les Papes n'avaient-ils pas, pour arrêter l'irruption musulmane, caressé de tout temps l'idée d'une alliance militaire entre les États chrétiens, et tourné, dans ce but, leur regard vers Moscou? Grégoire XIII lui-même aurait envoyé ses mandataires au Kremlin, si des souverains jaloux ne les eussent arrêtés en route. La politique étroite de l'Autriche et de la Pologne servit, dans le cas présent, à un dessein providentiel : en 1580, c'est le Tsar, sous l'impression peut-être d'anciens souvenirs, qui vient au-devant du Pape.

Les secrets desseins d'Ivan commencent ici à se trahir : avant tout, il s'agit de gagner du temps et d'arrêter, si c'est possible, l'agression victorieuse de l'ennemi. Les agents russes en Pologne agissent dans ce sens : ordre formel leur est donné de répondre avec douceur aux « aboiements » des Polonais et, si l'on en vient aux voies de fait, de supporter patiemment les volées de bois vert, pourvu que les négociations ne soient pas rompues. Changeant de style et de ton, le Tsar lui-même écrit des lettres conciliantes au parvenu triomphant qu'il appelle maintenant son frère, des conditions avantageuses de paix sont offertes, ce n'est rien moins que la cession de la

Livonie tout entière, sauf quatre forteresses[1]. Cette dernière restriction réduisait à néant tout espoir pacifique. Le Tsar s'en doutait bien et se contentait d'un délai : une campagne diplomatique s'engageait parallèlement à Prague, à Madrid et à Rome; peut-être changerait-elle la situation en mieux. Était-ce aveugle confiance dans l'avenir, liberté étrange d'esprit ou plutôt abrutissement? mais au milieu des revers de son peuple, le despote du Kremlin songeait tranquillement à ses affaires de famille. Vers la même époque, il mariait son second fils Fedor à Irène Godounov, et convolait lui-même, en dépit des canons de l'Église d'Orient, en septièmes noces avec Marie Nagaïa. Les solennités d'usage eurent lieu à la Sloboda. Ivan se doutait-il que, parmi les courtisans, tous également empressés autour des fiancés, se cachaient deux traîtres, Soltykov et Bielski, et deux tsars futurs de Moscou, Godounov et Chouïski?

Dès le 6 septembre, par suite du conseil tenu à la Sloboda, une ambassade, la seule qui doive nous occuper, partait pour Prague et pour Rome. Les diplomates russes n'en étaient plus à leur coup d'essai, comme du temps d'Ivan III. Une sévère hiérarchie les divisait en trois catégories. Au premier rang figurent les *vélikié posly* (grands ambassadeurs). L'éclat dont ils s'entourent, leur suite nombreuse, les précieuses fourrures qu'ils distribuent, donnent à l'étranger une haute idée de leur monarque; mais ce genre dispendieux de représentation est réservé aux pays limitrophes. Viennent ensuite les *poslanniki* (ambassadeurs), qui étalent à l'extérieur beaucoup moins de magnificence, quoiqu'ils soient aussi initiés aux affaires et autorisés à négocier au nom du Tsar. Le dernier échelon est occupé

[1] *Kniga posolskaïa*, t. II, p. 136.

par le *goniets* (courrier), chargé de présenter des messages, de rapporter des réponses, et, d'ordinaire, tenu lui-même à l'écart de la politique.

En tête du personnel en partance se trouvait un membre de cette classe modeste, Léonti Istoma Chévriguine[1], vrai type d'employé de l'ancien régime, souple et rude, âpre au gain, passé maître en astuce, pourvu d'une dose suffisante de gros bon sens pour exécuter servilement les ordres du maître et saisir dans les affaires leur côté pratique. Rivé à la lettre de son nakaz, il avait ordre, s'il était apostrophé par des déserteurs, de leur cracher dans les yeux sans mot dire, car c'est ainsi que se traduisait à Moscou le *guarda e passa* de Dante. Son dévouement n'allait pas jusqu'à l'oubli de soi-même : une de ses grandes préoccupations pendant tout le voyage fut de le rendre aussi lucratif que faire se pouvait. En bon Moscovite, ne sachant que le russe, il était doublé d'un interprète allemand, Guillaume Popler, d'origine livonienne, né catholique, puis gagné au luthéranisme, enfin rebaptisé orthodoxe sous le nom de Frédéric, en l'honneur, disent les documents étrangers, du fils du Tsar[2]. A Lübeck, Chévriguine s'adjoignit un second interprète, Francesco Pallavicino, Milanais transformé en diplomate après avoir fait le commerce à Moscou. Entre ces trois personnages, étrangers l'un à l'autre, l'entente n'était guère possible : Popler et Pallavicino ne se souffraient pas mutuellement; en revanche, ils poursuivaient Chévriguine d'une haine commune, et ne craignaient pas de faire sur son compte des confidences compromettantes.

[1] Nommé le plus souvent, en pays étrangers, Thomas Severingen, par suite d'une analogie phonétique purement accidentelle.

[2] Le second fils du Tsar s'appelait Fedor. Popler portait, à Moscou, le nom de Fedor Filipov (*Pam. dipl. Snoch.*, t. X, col. 29, 334). Il y a confusion évidente entre Fedor et Frédéric.

Évitant soigneusement la Pologne et la Lithuanie, l'envoyé moscovite s'était embarqué à Pernau. Après avoir touché Copenhague et repris la voie de terre à Lübeck, il se dirigea sur Leipzig pour arriver à Prague dans les premiers jours de janvier 1581 [1]. L'empereur Rodolphe II y menait sa vie solitaire, studieuse et fantasque, au milieu d'une cour brillante, n'ayant ni la rude énergie du vainqueur de Marchfeld, dont il portait le nom, ni le génie politique et la bouillante activité de Charles-Quint, son aïeul maternel, avec lequel il rivalisait par ses connaissances variées, le don des langues, le goût des sciences et des arts. Se souciant peu des affaires d'État, que les Rumpf et les Trautson dirigeaient à leur gré, Rodolphe n'entendait pas quitter ses livres ou ses fleurs, ses creusets ou même ses chevaux, pour s'entretenir avec des étrangers. Les audiences ne s'accordaient que rarement; Chévriguine obtint cette faveur.

Il y avait à Prague un hôtel appelé l'hospice des Turcs et des Moscovites; c'est là que descendaient les envoyés des tsars et les chiaoux des sultans pour y être traités sur le même pied d'étiquette. Un gentilhomme de la cour fut, en qualité de majordome, attaché à Chévriguine. Le 10 janvier, un officier tranchant vint le prendre et le conduire à l'audience. Aux termes de ses instructions, l'envoyé russe avait à présenter deux messages avec quarante peaux de zibeline; en réponse aux demandes que l'on pourrait faire, il devait déclarer ne pas avoir de commissions verbales. Évidemment le Tsar avait plus de confiance dans sa plume que dans ses courriers; aussi s'étend-il longuement dans sa lettre sur son amitié avec l'empereur Maximilien, sur les projets polonais

[1] *Pam. dipl. Snoch.*, t. I, col. 785 à 817; t. X, col. 30. — Archives de Venise, *Germania, Dispacci*, t. VII, f°s 311, 317, 321, 322.

caressés ensemble, enfin sur la nécessité d'une alliance commune contre les Turcs. Le nom de Bathory se place ici de lui-même : mandataire et allié des Turcs, élevé au trône par le Sultan, le roi belliqueux de Pologne est l'unique obstacle à l'union des princes chrétiens et l'ennemi implacable de Moscou, à cause de l'amitié des Russes pour l'Empereur. En parlant ainsi, le Tsar se doutait bien que l'Autriche gardait encore rancune à Bathory pour s'être emparé de la couronne des Jagellons. Mais ici encore la Livonie empêchait les deux souverains de s'entendre : à Prague, elle passait pour un fief de l'Empire, Ivan la réclamait à titre d'apanage hérité de ses ancêtres.

La seconde lettre avait trait au commerce : le Tsar se plaignait amèrement de certaines mesures prohibitives et demandait qu'elles fussent rapportées. Pour parer à toute éventualité, Chévriguine avait été mis au courant des torts de Bathory et des affaires de Livonie ; que si l'on abordait la question des Tatars, il fallait dire que la conquête de Kazan et d'Astrakhan était désormais un fait accompli, que la foi chrétienne y avait été introduite, que tous ces peuples fournissaient leur contingent militaire au premier signe, que l'on échangeait de fréquentes ambassades avec le khan de Crimée, mais que lui, *jeune gars*, ne savait pas quel en était l'objet. Le Tsar ne ménageait pas l'amour-propre de ses sujets ; nous verrons tout à l'heure pourquoi les Tatars le préoccupaient si vivement.

Sur le désir de Chévriguine d'avoir un témoignage de bon accueil, on lui délivra un message impérial marqué au coin de la prudence [1] : mutisme complet sur la Tur-

[1] Daté du 11 janvier 1581. *Pam. dipl. Snoch.*, t. I, col. 835.

quie et la Pologne, réserves expresses au sujet de la Livonie qui relève de la Diète, aucun changement dans les relations commerciales. Le diplomate russe ne pouvait donc se flatter d'avoir eu un grand succès : on ne s'engageait pas dans les questions politiques, et la prohibition d'exporter les armes restait en vigueur. En pleine guerre avec Bathory, c'était là ce qui choquait surtout le Tsar et lui inspirait de sourdes réclamations; mais les ministres impériaux se donnaient l'air de ne pas s'en douter.

Malgré son audience à la cour, Chévriguine restait dans un certain isolement : le corps diplomatique, comme on dirait de nos jours, ne frayait pas avec lui. Le nonce pontifical fut d'abord le seul à lui envoyer un secrétaire pour le complimenter; des relations s'établirent ensuite avec le représentant de la Seigneurie. Porteur d'une lettre adressée « au grand gouverneur et aux régents de la grande cité de Venise », Chévriguine demanda un passeport vénitien. L'ambassadeur Badoer s'empressa de l'accorder, et, à cette occasion, Pallavicino lui fit d'utiles confidences. Il découvrit le vrai but de la mission russe à Prague et à Rome, les projets du Tsar relatifs au commerce, enfin le dernier incident avec les Turcs : interpellé par le Sultan au sujet de Kazan et d'Astrakhan, le Tsar, en guise de réponse, avait jeté en prison le malheureux chiaoux et envoyé des mandataires prêcher aux princes la croisade [1]. A Prague, on soupçonnait, au contraire, que la question d'Orient masquait simplement le désir de faire la paix avec Bathory. Encouragé par ces découvertes, Badoer eut la velléité d'inviter à sa table les diplomates russes, mais il sacrifia le projet gastronomique à la crainte de se créer des embarras auprès de la Porte.

[1] HAMMER, t. VII, p. 143, note 3.

Le 25 janvier, nos voyageurs se remirent en route. Nous les reverrons en Autriche; suivons-les maintenant à Venise, où ils parvinrent le 13 février, en passant par Munich, Innsbruck, Trente et Mestre [1].

A la vue de cette reine brillante de l'Adriatique, avec ses coupoles d'or, ses palais aux frontons circulaires, en style ogival ou Renaissance, ses arcades en filigrane de pierre, ses colonnes de porphyre, ses canaux sillonnés de gondoles, Chévriguine fut à la fois frappé de stupeur et saisi d'un vif regret. Ravi de ces merveilles, ébloui par la profusion des richesses, il ne pouvait, disait-il, se consoler d'ignorer les titres honorifiques du Doge, circonstance fatale qui paralysait toutes ses démarches. Quelle ne fut pas sa surprise lorsque, à peine installé dans la maison bourgeoise de Marietta Galetta, il se vit tout à coup tiré de son obscurité, traité en personnage officiel et invité par les cinq *Savii alli ordini* à se transporter dans le somptueux couvent des SS. Giovanni et Paolo, où il serait désormais l'hôte de la Seigneurie. La seule nouvelle de la présence à Venise d'un envoyé moscovite avait suffi pour provoquer cette gracieuseté du Doge, déjà bien informé par son ambassadeur de Prague. Le choix du domicile était suggestif : l'on passe du couvent dans une vaste église gothique où s'offrent aux regards les tombeaux des plus illustres citoyens, depuis le modeste médaillon de Bragadin, écorché vif par les Turcs à Famagouste, jusqu'au chef-d'œuvre de la sculpture de Venise qui veille sur les cendres des Vendramin; tous ces grands hommes sont là, brandissant leurs épées, agitant leurs sceptres, modérant leurs coursiers, ressuscitant les gloires du passé : on eût dit un livre majestueux d'histoire aux feuillets de bronze et de marbre.

[1] *Bathory et Possevino*, p. 25 à 39, n^os I à IV.

Deux jours après, le 15 février, Chévriguine se présentait avec les cérémonies d'usage, à l'excellentissime Collège. Nouvelles magnificences : à côté de Saint-Marc s'élève la masse grandiose du palais ducal; une double colonnade le soutient : l'une est à fûts robustes; l'autre, légère et à jour, forme une galerie trilobée; au sommet, la corniche se festonne en clochetons, en aiguilles, en pyramides évidées. Le superbe édifice servait de siège au gouvernement. Les ambassadeurs attendaient leur tour dans l'Anti-Collège en admirant les fresques du Tintoret et de Véronèse; l'audience se donnait dans la salle du Collège, aux plafonds à caissons dorés, aux murs couverts de tapisseries ou historiés par les pinceaux des grands maîtres. Entouré de ses conseillers, assis sur son trône, le Doge recevait les envoyés étrangers en présence de tous les membres du Collège.

Chévriguine leur offrit un singulier spectacle : debout, malgré les instances réitérées de s'asseoir, la tête découverte, il récita pompeusement les titres tsariens, et, assisté de ses deux interprètes, débita une harangue que Popler traduisit du russe en allemand, et Pallavicino de l'allemand en italien. Plus bizarre encore que les allures de l'orateur était le contenu de son discours ; en présentant la lettre du Tsar, après l'avoir approchée de ses lèvres, Chévriguine se confondit en excuses sur l'ignorance des titres du Doge. Les formules d'étiquette ont toujours joué un grand rôle au Kremlin ; Ivan IV, qui n'entendait plus passer pour un simple grand kniaz, était, à cet égard, susceptible à l'excès. Dès lors on comprend les scrupules du mandataire : une maladresse de sa part pouvait attirer un affront à son maître, terrible justicier si jamais il en fut. Le diplomate russe s'empressa de révéler naïvement les causes de son ignorance : les langues

étrangères, dit-il, sont proscrites à Moscou, car s'il n'eût pas compris ses sujets, le Tsar aurait redouté les trahisons; il n'y avait guère d'autres sources à consulter que les traditions de bureau; malheureusement, faute de rapports plus fréquents avec l'Italie, le souvenir des titres d'usage s'était oblitéré; Venise passait même pour partie intégrante des États pontificaux; aussi était-ce dans la lettre au Pape que le Tsar s'expliquait longuement sur la guerre contre les Turcs et les Tatars, objet principal de la mission présente. Quant au commerce à établir avec la Seigneurie, Chévriguine avouait que son maître le désirait ardemment, et recommandait en termes obscurs la voie de la mer Caspienne et du Volga pour se rendre à Moscou. A deux reprises, l'on revint sur cet itinéraire, pour se convaincre enfin que les notions géographiques des Moscovites étaient singulièrement confuses. Le doge Niccolò da Ponte souhaita ensuite la bienvenue aux nouveaux arrivants, promit de soumettre au conseil l'affaire du commerce, de répondre au Tsar dans un bref délai, et, sur la demande qu'en fit Chévriguine, lui accorda gracieusement une barque pour se rendre par mer à Pesaro.

A l'issue de l'audience, nos diplomates purent considérer à loisir les merveilles du palais ducal, les collections d'armures, la salle du grand conseil, celle du conseil des Dix, dont on a dit, en forçant un peu la note, que jamais voûte plus riante ne couvrit une réunion plus sinistre. Les jours suivants furent consacrés aux curiosités de la ville : l'arsenal intéressait les Russes plus que toute autre chose, on se fit un plaisir de leur montrer en détail ce vaste établissement avec ses bassins, ses chantiers et toutes ses dépendances; preuve muette, mais éloquente, de la puissance militaire de Venise.

Cependant, comme la lettre du Tsar était en russe, il

fallut songer à la traduire. Chargé de cette besogne, le secrétaire Franceschi se fit aider par ce même Giraldi[1], dont la mission à Moscou avait naguère échoué et qui, grâce à sa connaissance de l'allemand, pouvait remplacer Pallavicino, mal initié aux fonctions d'interprète. La traduction fut bientôt achevée. Franceschi profita habilement de l'occasion pour surprendre les secrets du Kremlin dont le Tsar était si jaloux. Chévriguine et ses collègues ne manquèrent pas de répéter les lieux communs obligatoires sur Bathory et ses goûts sanguinaires, sur les desseins généreux d'Ivan, prêt à mettre cent mille chevaux sous les ordres de l'Empereur contre les Turcs, avec promesse d'en lancer simultanément deux cent mille autres contre les Tatars; mais quelques paroles indiscrètes, échappées par hasard dans une conversation que Franceschi prolongeait à dessein, révélèrent au sagace secrétaire l'état réel des choses : il comprit que le Tsar, entouré d'ennemis, ne désirait rien tant qu'une paix honorable, et que sa position serait gravement compromise, si la Pologne ne consentait pas à désarmer.

Victorieuse sur un point, la diplomatie vénitienne était, à son insu, mise en déroute sur un autre. Le lecteur aura remarqué quelques incohérences dans les discours de Chévriguine. Muni d'une lettre pour le Doge, il ignorait ses titres; le Tsar s'adressait à des personnages étrangers, sans trop savoir ce qu'ils étaient. Ces anomalies s'expliquent : la lettre présentée à la Seigneurie était apocryphe. Pour mettre ce fait en lumière, il faut anticiper sur la marche chronologique des événements[2]. En avril 1581,

[1] Voir t. I, p. 374 à 378.

[2] L'original de la lettre présentée par Chévriguine se trouve aux archives de Venise (*Lett. princ.*, t. XII). Voir *Pam. dipl. Snoch.*, t. I, col. 785

le Jésuite Possevino, chargé par le Pape de ramener les envoyés russes dans leur patrie, fut témoin d'une scène assez vive qui se passa entre eux à Venise. Chévriguine accusait Pallavicino de vol; à bout de patience, celui-ci finit par s'écrier : « Voilà donc comment il me traite après m'avoir loué pour quelques roubles; mais qu'il me laisse revenir à Moscou, et je le dénoncerai au Tsar : l'on saura qu'il a fabriqué de fausses lettres pour les Vénitiens! » Ces paroles firent sur Possevino l'effet d'un coup de foudre. Il voulut en avoir le cœur net, et parvint à savoir le fond de l'affaire. Pour provoquer les largesses de la Seigneurie, Chévriguine avait, de sa propre main, écrit un message qu'il attribuait effrontément au Tsar; un cachet enlevé à la lettre de l'électeur de Saxe rendait l'illusion complète. C'est Possevino lui-même qui fait part de cette découverte au cardinal de Côme, en ajoutant pour le rassurer que les lettres du Tsar au Pape et à l'Empereur sont authentiques.

L'accusation est sérieuse. Il s'agit d'un faux en écriture publique, avec des circonstances aggravantes. Une critique impartiale ne saurait cependant rejeter le témoignage de Possevino. En effet, Chévriguine avait été, au départ, muni non seulement de lettres pour Rodolphe II et Grégoire XIII, mais encore de sauf-conduits pour le roi de Danemark et l'électeur de Saxe. Toutes ces pièces ont été dûment enregistrées au Kremlin; pour le doge de Venise, il n'y a ni lettre ni sauf-conduit. Faut-il attribuer cette lacune au hasard? D'après le propre témoignage de Chévriguine, Venise, aux yeux de Moscou, n'était qu'une simple province soumise au Pape. Aussi Ivan IV, pré-

à 800; t. X, col. 5, 17, 26, 27, 334, 363. — *Bathory et Possevino*, p. 18 à 23; p. 25, n° I; p. 47, *post-scriptum*; p. 139, n° XLII. — CHMOURLO, *Ottchète*, p. 144.

voyant le cas où Grégoire XIII voudrait envoyer à Moscou des marchands de Rome ou de Venise, donne-t-il à son mandataire des instructions en conséquence. A son retour celui-ci renseigne exactement le souverain sur la république de Saint-Marc et sa parfaite autonomie. Or, il est difficile d'admettre qu'Ivan ait écrit à tout hasard au gouverneur d'une province pontificale. Qu'est-ce donc que la lettre présentée, le 15 février 1581, au Doge Sérénissime qui passait au Kremlin pour un si modeste personnage? C'est l'œuvre d'un faussaire, et le faussaire n'est autre que celui qui la présente. En voici la preuve péremptoire : Chévriguine était un simple courrier, *goniets;* c'est ainsi qu'il est constamment appelé dans toutes les pièces officielles; il n'y a que la lettre de Venise qui lui attribue à cinq reprises le titre d'ambassadeur, *poslannik.* Or, dans l'ancienne Moscovie, entre l'ambassadeur et le courrier la différence était énorme. Autre singularité : les sauf-conduits authentiques énoncent laconiquement le fait de l'envoi de Chévriguine; ici, on le dit chargé d'une affaire importante qui intéresse toute la chrétienté. A nos yeux, le titre usurpé et la rédaction prétentieuse, pour ne rien dire de quelques autres petites particularités, sont deux indices certains que le document n'émane pas de la chancellerie moscovite. Présumer une distraction des copistes ne serait-ce pas recourir aux suppositions arbitraires? D'ailleurs, rigoureux à l'extrême en matière d'étiquette, Ivan IV s'en serait bien vite aperçu.

Le sort réservé à la réponse du Doge correspond aux origines mystérieuses de la lettre qui lui avait été présentée. Arrivé à Lübeck, Chévriguine se laisse envahir par la crainte d'être volé en route; comment faire pour sauver les correspondances? Il les coud dans ses habits, mais la lettre ducale, par excès de prudence, est confiée à

un messager qui sera, naturellement, dévalisé par des brigands, de sorte que la pièce compromettante ne parviendra jamais à sa destination. La légende avait les apparences de la vérité, Ivan n'eut pas de peine à y croire. Pour mieux dérouter son maître, Chévriguine, dans son rapport final, eut soin de passer sous silence sa première entrevue avec Niccolò da Ponte, en février 1581 ; l'initiative des rapports commerciaux à établir fut attribuée au Pape et à Possevino, tandis que c'est bien Chévriguine lui-même qui a été le premier à en saisir le Collège.

En résumé, nous sommes en présence d'une lettre écrite à l'aventure et non enregistrée à Moscou. Elle confère à un courrier le titre spécieux d'ambassadeur avec tous les avantages qui en résultent; la réponse de Venise, qui eût trahi le mystère, est la seule lettre qui s'égare en route, tandis que les autres arrivent à bon port. Ces étranges coïncidences ont tellement frappé Possevino, au courant de tous les détails, qu'en vue des aveux de Pallavicino, il a déclaré apocryphe la lettre en question. Les soupçons du Jésuite allaient encore plus loin : il a toujours cru que l'interprète italien, dont nous raconterons plus tard la mort, a été assassiné par ses compagnons, de crainte qu'il ne fît à Moscou de nouvelles révélations.

Revenons à nos voyageurs. Chévriguine avait hâte de quitter Venise. Les renseignements qu'il fournira au Tsar se réduisent à la découverte que la ville est bâtie sur mer et non sur terre, qu'elle ne dépend ni du Pape ni de l'Empereur; qu'en s'y embarquant, on peut aller par « la mer d'Espagne » jusqu'à Constantinople et Jérusalem; que les Vénitiens font, chaque année, de magnifiques présents aux Turcs, bien qu'ils les aient battus à Lépante avec le concours des Espagnols.

Le 24 février, l'envoyé russe faisait son entrée dans la

capitale des Papes[1]. Au seizième siècle, l'arrivée d'un diplomate étranger intéressait toute la ville, le monde officiel aussi bien que les bourgeois et le peuple, spectateurs empressés de toutes les solennités. Cette apparition inattendue ne manqua pas d'exciter la curiosité générale. La Moscovie était moins connue des Romains que la Chine et le Japon. Depuis de longues années, aucun Moscovite n'avait franchi le seuil de la Cité éternelle. Chévriguine fut reçu avec plus de pompe que n'en méritait un simple courrier. Tandis qu'il approchait par la voie Flaminienne, où le pont Milvius évoque les visions de Constantin et de Maxence, deux députations vinrent successivement à sa rencontre hors de la porte du Peuple. On le fit monter dans un carrosse pontifical, et, entouré de son brillant cortège, il se dirigea vers le palais Colonna, situé sur la place des Douze-Apôtres, où des appartements lui avaient été préparés. C'était la résidence habituelle de Giacomo Boncompagni, duc de Sora, gonfalonier de la sainte Église, c'est-à-dire commandant en chef des troupes et gouverneur du château Saint-Ange, chargé par le Pape de faire aux Moscovites les honneurs de Rome. Il s'acquitta parfaitement de cette mission. A en croire Chévriguine, le menu des repas était non seulement somptueux, mais presque formidable par la quantité de mets et de desserts servis ponctuellement deux fois par jour. En même temps les maîtres de cérémonies reçurent l'ordre de régler l'étiquette de l'audience.

Elle eut lieu, le 26 février, au Vatican. Pierre Wolski, évêque de Plock et représentant de la Pologne, avait fait des démarches pour qu'il y eût le moins d'appareil possible. Soit qu'il y eût réussi, soit pour d'autres causes,

[1] Tourguénev, t. I, p. 388, n° CCLI. — Theiner, *Annales*, t. III, p. 284. — *Pam. dipl. Snoch.*, t. X, col. 17. — *Dnevnik*, p. 7.

l'on n'accorda à Chévriguine qu'une audience privée. Il apparut en costume national : double robe de soie écarlate descendant jusqu'aux talons, par-dessus une autre robe de drap également écarlate, mais plus courte et à manches flottantes, brodequins de cuir, bonnet de zibeline. Après avoir traversé la salle de Constantin, dont les fresques reproduisent les plus belles victoires de la foi, le cortège s'arrêta sur le seuil du cabinet pontifical. Le duc de Sora assista seul à l'audience. Le triomphe des maîtres de cérémonies fut, paraît-il, complet. Chévriguine baisa la mule du Pape et fit son discours à genoux, deux écueils où d'ordinaire les prétentions romaines se brisaient contre la fierté des Russes. Dans son rapport final, Chévriguine ne fait guère mention de ces circonstances. Il se borne à dire qu'après avoir présenté au Pape la lettre et les zibelines, il lui a demandé l'envoi d'un messager à Moscou. En effet, telle était la consigne du Kremlin : ne pas entrer dans les détails et s'en référer en tout et pour tout à la lettre officielle du Tsar.

Le lendemain 27 février, Grégoire XIII annonça en plein consistoire l'arrivée d'un envoyé russe porteur d'un message déjà livré aux traducteurs. Fidèle aux ordres du maître, Chévriguine gardait en poche l'exemplaire allemand, et personne ne songeait à en faire la demande expresse. Bien que le fond de l'affaire ne fût pas encore connu, le Pape n'en manifesta pas moins une vive satisfaction. Le rapprochement avec Moscou semblait plus désirable que jamais : dans la guerre contre les Perses, Mourad III avait eu d'abord des succès, la Géorgie devenait une province ottomane; mais lorsque Mustapha-Pacha, trompé dans ses rêves ambitieux, se fut empoisonné, les séditions des janissaires entravèrent

les opérations militaires, et la victoire parut pencher du côté des Perses. Pour mettre l'empire de Mahomet entre deux feux, il n'y avait plus qu'à organiser une croisade en Occident, le concours de Moscou dans cette entreprise eût été précieux. Peut-être se souvenait-on aussi à la cour pontificale du mémoire de Cobentzl et des renseignements favorables qui avaient naguère déterminé la mission de Clenke.

Une commission cardinalice fut nommée à cet effet. Elle comptait parmi ses membres le cardinal de Côme, que ses fonctions y appelaient de droit; Alexandre Farnèse, protecteur de Pologne; Commendone, ancien nonce et légat auprès de Sigismond II; enfin Madrucci, protecteur d'Allemagne, l'homme de confiance des Habsbourg; l'on ne songeait pas que ce dernier choix froisserait nécessairement Bathory, toujours en garde contre Rodolphe. La lettre du Tsar, présentée à Grégoire XIII par Chévriguine, devait servir de base aux travaux de la commission [1]. Rien de plus prolixe et de plus retors que ce message aux allures orientales. Ivan se réclame des bonnes relations de son père Vasili avec Rome, des siennes avec le Saint-Empire, des avances du cardinal Morone au prince Sougorski; il n'y aurait plus qu'à se tendre la main et qu'un effort généreux à faire pour abattre l'Islam. Un seul obstacle doit être écarté auparavant : le prince de Transylvanie s'est emparé du trône de Pologne et a conclu une double alliance avec le sultan Mourad et le khan de Crimée; fier de ses nouveaux alliés, parjure à ses serments, il a pris Polotsk d'assaut et répand à flots le sang moscovite. En conséquence, le Pape est mis en demeure « d'ordonner au roi Stéphane qu'il renonce

[1] *Pam. dipl. Snoch.*, t. X, col. 6 à 12.

à l'alliance des musulmans et à la guerre contre les chrétiens ». La lettre se termine par la demande d'un envoyé, qui viendrait à Moscou avec Chévriguine renseigner le Tsar sur les préparatifs militaires contre les Turcs.

On ne saurait le nier, à force de finesse Ivan donnait dans la naïveté. Se faire passer pour un ardent champion de la cause chrétienne et vouloir rendre Bathory suspect au Pontife, c'était là un piège trop grossier ; au moins eût-il fallu donner des preuves à l'appui, mais Ivan n'avait jamais tiré l'épée contre les Turcs, et, en fait de promesses, Bathory ne se laissait pas surpasser facilement. Aussi, malgré les précautions oratoires et l'insistance sur la croisade, comprit-on sans peine que le Tsar songeait plutôt à obtenir la paix avec la Pologne : les soupçons manifestés à Venise et à Prague reparaissaient à Rome. En outre, le silence complet sur la question religieuse parut surprenant et fit une impression pénible. Le cardinal de Côme s'exprime ainsi dans sa dépêche du 4 mars 1581 au nonce de Pologne Caligari : « Le style de la lettre (d'Ivan IV) est assez spécieux, mais ceux qui savent, comme nous le savons tous, que cela ne provient pas de ses bonnes intentions, mais des bonnes défaites (*buone battiture*) infligées par le susmentionné Roi Sérénissime (Bathory) et qui l'ont excessivement humilié, ceux-là ne sauraient se promettre quelque chose de bon de cette ambassade, d'autant plus que, quant à la religion, *ne verbum quidem* [1]. » Les influences polonaises se trahissent ici ; elles contre-balancent avec succès les renseignements optimistes qui viennent d'ailleurs. Cependant ni le Pape ni ses conseillers ne crurent, à cause de cela, devoir

[1] Ciampi, t. I, p. 237. — Archives du Vatican, *Mem. et lett. di Possevino*, t. II, f° 42.

reculer. Ils envisageaient la question à un point de vue plus élevé : une arène nouvelle s'ouvrait à l'apostolat, il y avait un empire à conquérir pour l'Église, la politique et les intérêts temporels ne serviraient qu'à aplanir la voie.

Les détails sur les travaux de la commission sont restés inconnus, sauf les dernières conclusions, que nous tenons de la bouche même du Pape : le 6 mars, Grégoire XIII annonça aux cardinaux en consistoire que la lettre d'Ivan avait été traduite et examinée; il en donna le résumé, en ajoutant qu'un mandataire pontifical serait envoyé à Moscou avec mission de traiter tout d'abord les questions religieuses; après quoi, si l'entente s'établit, on abordera la politique [1]. Cette décision, motivée par le silence du Tsar à l'endroit de l'Église, ne laisse pas que de surprendre l'historien. C'est une contre-partie si parfaite des propositions du Kremlin que l'on se demande si elle n'a pas été prise uniquement pour la forme et en vue des Polonais, qui n'admettaient d'autre rapprochement entre Rome et Moscou que celui de l'unité religieuse. Quoi qu'il en soit, lors même que ce projet eût jamais été sérieusement adopté, il est certain — on le verra tout à l'heure — qu'il a été ensuite abandonné. Restait à nommer le mandataire; Antonio Possevino réunit promptement tous les suffrages.

Simple religieux de la Compagnie de Jésus, au point de vue de l'étiquette, il ne compromettait pas l'avenir, et, ce qui est plus important, les conditions requises pour une mission de ce genre ne lui manquaient pas : vaste intelligence, connaissances variées, don d'observation, expérience des affaires, talent diplomatique, caractère forte-

[1] Tourguénev, t. I. p. 389, n° CCLI.

ment trempé, mais souple et insinuant. Une santé de fer, qui rarement faiblissait sous le poids de la charge, lui permettait d'être assidu au travail et de laisser libre cours à son activité dévorante. Ce n'est pas qu'il n'eût les défauts de ses qualités : sachant ce qu'il valait, confiant dans ses forces, dès que devant lui s'ouvrait un nouveau champ d'action, il l'accaparait pour lui seul, donnait aux affaires, concentrées dans ses mains, une impulsion énergique, et se croyait appelé à les résoudre à sa guise, sans trop d'égards envers ceux qui unissaient leurs efforts aux siens. Aussi les nonces pontificaux, dont il se faisait parfois l'auxiliaire, le trouvaient-ils communément assez gênant. D'ailleurs, ses antécédents le recommandaient d'eux-mêmes pour la mission moscovite.

Originaire de Mantoue, brillant écolier à Rome, secrétaire du cardinal Ercole de Gonzaga, précepteur des deux neveux de son maître, qui deviendront à leur tour princes de l'Église, Possevino eut de fréquents rapports avec les Jésuites de Padoue et de Naples, où ses jeunes élèves suivaient les cours publics. Les germes de sa vocation datent de cette époque. Pour la faire éclore, il fallut de fréquents assauts de la grâce, la parole entraînante d'un Palmio, l'exemple des Gagliardi, trois frères admirablement doués qui renoncèrent au monde le même jour, l'un à l'insu de l'autre. En 1559, Possevino, âgé de vingt-six ans, vint se présenter au noviciat de Rome, et, bientôt après l'admission, faisant ses premières armes en Savoie, il donna la mesure des services que l'on pourrait attendre de lui.

Au lendemain de la paix de Cateau-Cambrésis, le duc Emmanuel-Philibert rentrait en possession de quelques vallées alpines où la Réforme avait fait de grands ravages; toute la Savoie, grâce à ses dangereux voisins, se voyait

menacée d'une invasion d'hérétiques. Possevino comprit les périls de la situation, trouva les remèdes, gagna la confiance d'Emmanuel et mit, le premier, la main à l'œuvre, non sans quelque succès. Envoyé ensuite en France, il y passa plus de dix ans, exerçant le ministère apostolique, gouvernant les collèges, paraissant tour à tour au conseil royal pour y plaider la cause de la Compagnie, et au concile de Besançon, où l'on votait de graves réformes ecclésiastiques.

Mais ce qui attira sur lui l'attention générale, ce furent ses deux missions diplomatiques en Suède. Secrétaire de la Compagnie depuis 1573, résidant à ce titre dans la maison professe de Rome, il partageait son temps entre les devoirs de sa charge et les travaux littéraires, lorsque la confiance de Grégoire XIII lui ouvrit un champ autrement vaste. Il y avait à gagner une nation entière : la Réforme sévissait en Suède, mais le roi Jean III se montrait accessible à la vérité et docile aux suggestions de son épouse, Catherine Jagellon, ardente catholique. Elle lui avait donné un gage de son amour en partageant sa captivité à Gripsholm, où leur naquit un fils, futur roi de Pologne. A l'école du malheur, Jean avait beaucoup appris, et, parvenu au trône, un nouvel ordre de choses lui parut désirable dans son royaume. Sur le conseil du Jésuite Nicolaï, le célèbre Pontus de la Gardie fut expédié à Rome avec une double mission : soumettre au Pape les bases d'un accord avec l'Église de Suède, et s'assurer du secours des princes catholiques contre les Moscovites, les Danois et Charles de Sudermanie.

L'importance de l'affaire n'échappa point à Grégoire XIII; il envoya Possevino en étudier la solution sur les lieux. Nonce du Pontife, ambassadeur de l'impératrice douairière Marie, le Jésuite parut à Stockholm déguisé en

gentilhomme, l'épée au côté, la toque à la main. A le voir jouant avec aisance son rôle d'emprunt à la cour, personne n'eût soupçonné que, rentré dans sa demeure, il se livrait assidûment à l'oraison et aux austérités pour gagner la Suède à la vraie foi. Les débuts de la mission furent pleins de promesses : le 6 mai 1578, Jean III abjura l'hérésie entre les mains du nonce, qui reprit aussitôt le chemin de Rome, espérant parfaire plus tard l'œuvre si bien commencée. Mais, à son retour en Suède, il trouva les esprits surexcités; les tergiversations du Roi avaient enhardi les novateurs, les intérêts politiques primaient ceux de la foi, et, malgré tous ses efforts, le nonce quitta Stockholm, le 19 août 1580, sans avoir atteint le but, ni rétabli l'union avec le Saint-Siège.

A défaut d'un résultat plus brillant, au moins avait-on des renseignements exacts et complets sur les hommes et les choses scandinaves : Possevino avait tout observé avec une rare sagacité, établi des intelligences dans la place, indiqué les moyens à prendre, préparé l'avenir; l'hostilité des protestants ne permettait pas d'en faire davantage. Avec les voyages de Suède coïncident les premiers rapports entre Bathory et le Jésuite italien : l'alliance éventuelle contre Moscou n'était pas complètement une chimère; on y songeait à Varsovie aussi bien qu'à Stockholm. Possevino servait d'intermédiaire, n'ayant pas encore d'opinion arrêtée sur le monde slave, quoiqu'il exerçât les pouvoirs de vicaire dans tout le Nord, y compris Moscou [1].

Tel était l'homme que Grégoire XIII destinait à la cour d'Ivan. L'émotion de l'élu, à la nouvelle de sa mission, se

[1] Dorigny, *passim.* — Chossat, p. 16 à 47. — Theiner, *La Suède*, t. II, p. 229, 275, 292, 309, 361, 380; t. III, p. 174, 353. — Archives du Vatican, *Germania*, t. XCII, *passim.*

trahit par des larmes ; il supplia qu'on l'épargnât ; mais le cardinal de Côme tint bon. Il fallut céder et se préparer au voyage. Avant tout, il importait de se renseigner à fond sur la Moscovie et sur les moindres détails des questions à traiter. Possevino connaissait parfaitement — ses livres en témoignent — les controverses dogmatiques entre Rome et Byzance, ainsi que l'histoire de la scission d'Orient. Pour se mettre au courant des rapports entre les Papes et les Tsars, il étudia les brefs de Léon X, Clément VII, Jules III, Pie V, aux tsars Vasili III et Ivan IV, la lettre de Grégoire XIII à Morone. Les œuvres de Herberstein, Giovio, Levenclavius, lui donnèrent d'utiles éclaircissements. Le Pape lui passa, de la main à la main, le commentaire de Pighius, Portico celui des ambassadeurs polonais de 1570, Commendone le naïf mémoire de Cobentzl ; enfin le cardinal de Côme mit sous ses yeux les messages destinés aux souverains et le munit d'instructions secrètes, datées du 27 mars. Ce dernier document et le bref du Pape au Tsar sont les deux pièces les plus importantes ; elles se complètent mutuellement et, s'écartant du projet primitif, révèlent, à n'en pas douter, la vraie pensée de la cour pontificale [1].

Sous la plume de Grégoire XIII, la question s'élargit et s'élève, pour atteindre des hauteurs auxquelles le despote orthodoxe n'avait certainement pas songé. L'idée d'une croisade est fortement approuvée ; le Pape promet son concours, et il ajoute, avec une pointe de malice, n'avoir jamais soupçonné l'alliance de Bathory avec les musulmans ; au contraire, le roi de Pologne est prêt à marcher contre eux, sitôt que le moment sera venu de se démas-

[1] Archives du Vatican, Arm. XLIV, t. 24, f[os] 391 v° à 405 v° — POSSEVINO, *Moscovia*, p. 58. — TOURGUÉNEV, t. I, p. 299, n° CCXII ; *Suppl.*, p. 20, n° X. L'original des instructions du 27 mars 1581 pour Moscou, le Saint-Empire, Venise et Gratz, se trouve aux Archives du Vatican, *Possevini litterae*, 1586-1588.

quer. Quant à la guerre entre les deux princes slaves, n'en connaissant pas le dernier mot, et voyant chacun invoquer son droit, le Pontife propose ouvertement son intervention : le différend sera réglé selon les lois de la justice, une paix équitable facilitera la création de la ligue si vivement désirée par Ivan, et qui a besoin d'un lien puissant. Or, pas d'entente durable en dehors de l'Église, qui seule possède le secret de l'unité. Quelle est cette Église? Évidemment, c'est là que le Pape voulait en venir pour affirmer la succession apostolique sur le siège de saint Pierre, la primauté de l'évêque de Rome, dogmes reconnus par les conciles et consacrés par la tradition. D'immortels souvenirs se rattachent à Florence, où l'union de l'Orient avec Rome a été proclamée; que le Tsar lise les décrets de ce concile, dont un exemplaire lui sera présenté, qu'il les soumette à son clergé, qu'il envoie une nouvelle ambassade, les honneurs lui seront prodigués, pourvu que l'unité primitive se rétablisse. Si le Pape, en parlant ainsi, sortait des étroites limites tracées par Ivan, au moins il tranchait du même coup les situations. On ne changeait pas les cartes entre les mains de l'habile joueur du Kremlin, mais à ses vagues *desiderata* l'on opposait des conditions nettes et précises.

Les instructions du cardinal de Côme ne sont, au fond, que le commentaire autorisé du bref pontifical. Comme elles devaient être secrètes, la politique de Rome s'y laisse surprendre dans ses plus intimes replis et dans ses derniers retranchements. Le double but immédiat imposé à Possevino, c'est d'abord d'établir des relations commerciales entre Venise et Moscou[1], ensuite d'amener la con-

[1] Le nakaz de Chévriguine prévoit expressément le cas où le Pape voudrait envoyer à Moscou des marchands de Rome ou de Venise (*Pam. dipl. Snoch.*, t. X, col. 17). L'initiative vient, par conséquent, du Tsar.

clusion de la paix entre le Tsar et le roi de Pologne, en faisant ressortir la grande part qu'y prenait le Saint-Siège. Diplomatie et commerce doivent converger vers une fin supérieure : croisade contre les Turcs et réunion des Églises. En vue de ces événements, quelques motifs capables de frapper l'esprit du Tsar sont suggérés : la honte d'obéir à un patriarche simoniaque esclave du Grand Seigneur, la gloire de s'unir à l'Europe entière contre le Croissant, la perspective des biens éternels, celle même des faveurs pontificales. Les difficultés ne restent pas en dehors des prévisions; loin de poser la question religieuse en préliminaire inévitable, on veut bien se contenter du moindre avantage obtenu. Lors même que l'érection d'une église et l'installation d'un Jésuite à demeure fixe seraient refusées, et que tout se réduisît à des rapports plus suivis avec Moscou, ce serait déjà de bon augure pour l'avenir. Le cardinal de Côme ne doute pas des bonnes dispositions de Bathory; tout ce qui peut intéresser « sa vraie grandeur » et lui donner « pleine satisfaction » doit être cher à l'envoyé pontifical. Les affaires de Suède sont trop mollement recommandées pour ne pas trahir la fâcheuse impression produite à Rome par les lenteurs de Jean III. Possevino se voyait, en outre, chargé de quelques communications pour l'archiduc Charles à Gratz, et à Prague pour l'empereur Rodolphe; circonstance à remarquer, car elle faillit avoir des suites funestes. Les notes de voyage et les observations sur l'Église russe devaient être transmises à Rome : telle fut l'origine des deux commentaires sur Moscou, qui autrefois ont fait beaucoup de bruit et n'ont jusqu'à présent rien perdu de leur valeur.

Tous ces préparatifs exigeaient du temps; des lenteurs préméditées les retardèrent encore. On désirait retenir Chévriguine jusqu'après la semaine sainte et les fêtes de

Pâques, pendant lesquelles les ressources de l'art s'épuisent à Rome dans les solennités religieuses. Le consistoire du 18 mars était encore un spectacle à offrir à l'envoyé moscovite : ce jour-là, Gomez de Sylva faisait, au nom de Philippe II, son maître, acte d'hommage au Pape pour le royaume de Portugal, que le sort des armes livrait à la monarchie espagnole. Rien ne prouvait mieux le rôle auguste du Pontife, au seizième siècle, qu'une cérémonie de ce genre.

Chévriguine semble cependant n'avoir ni bien saisi l'importance du consistoire, ni goûté les beautés artistiques des fêtes pascales : dans son rapport au Tsar, c'est à peine s'il mentionne en deux mots la prestation d'hommage; quant à la musique de Palestrina et aux chants de la chapelle Sixtine, on peut, sans lui faire tort, supposer que son oreille barbare ne pouvait guère en apprécier les délicieuses harmonies. Ses observations sur la Rome brillante des Raphaël et des Michel-Ange se réduisent à une sèche nomenclature d'églises, de reliques, de cérémonies religieuses, de pays qui professent la foi catholique et de princes représentés auprès du Saint-Siège[1]. Et cependant il avait vu Saint-Jean de Latran, la première et la plus vénérable des églises *urbis et orbis*, la basilique Ostienne, où l'histoire de l'art au cinquième siècle se déroulait dans toute sa grandeur; enfin Saint-Pierre avec son antique façade éclatante d'or et de mosaïques, avec sa galerie aérienne encore dépourvue de coupole, mais proclamant déjà la renaissance des arts au service de la renaissance de la foi. Personnellement, il y avait un détail matériel qui l'intéressait plus que toute autre chose, c'étaient les présents qu'il recevrait au départ : Grégoire XIII se flattait

[1] *Pam. dipl. Snoch.*, t. X, col. 23 à 26.

de répondre à son attente en lui donnant un magnifique *Agnus Dei*, une chaîne d'or et une bourse avec six cents écus. L'ambassadeur de Venise, qui ne le perdait jamais de vue, annonça à la Seigneurie que Chévriguine partait de Rome fort satisfait de la générosité pontificale[1]; mais dans la suite, on eut lieu de se convaincre qu'il était d'une rapacité insatiable. Le 27 mars 1581, l'ambassade russe, accompagnée de Possevino, se remit enfin en route pour Moscou, après avoir passé plus de trente jours à Rome.

II

Le voyage d'un envoyé pontifical avec des diplomates russes était une excellente occasion d'avoir de première main des détails sur Moscou et de donner aux Moscovites une haute idée de la puissance, des ressources, des forces militaires du Pape. Des mesures furent prises en conséquence par les autorités, et Possevino sut à son heure provoquer habilement de précieuses confidences. Les frais de route restaient à la charge du trésor pontifical jusqu'aux frontières des États de l'Église[2].

A l'époque qui nous occupe, le voyageur en Italie n'était rien moins qu'à l'abri des épreuves. Sixte-Quint, de légendaire mémoire, n'avait pas encore balayé les brigands qui infestaient le pays, et l'art de voyager commodément n'était pas inventé : on s'en allait le plus souvent à cheval, sans sécurité sur les routes, sans confort dans les auberges, en butte aux mille tracasseries des douaniers

[1] Archives de Venise, *Rubr. di Roma, Sec.*, 1572-1584, f° 266 v°.
[2] *Bathory et Possevino*, p. 39 à 86, n°s V à XXI.

qui rançonnaient les étrangers, et des officiers de santé toujours en garde contre les maladies contagieuses. Le pontificat de Grégoire XIII marque cependant un notable progrès : des ponts en pierre de taille, solides et élégants, paraissent en divers endroits; à travers les Apennins serpente une route carrossable qui relie la capitale à Lorette et Ancône; de loin en loin, des plaques de marbre rappellent aux voyageurs qu'ils sont redevables de ce bienfait au pape Boncompagni.

Les Moscovites suivirent cet itinéraire jusqu'à Lorette, où un spectacle émouvant vint frapper leurs regards. Fièrement assise sur une colline aplanie, l'antique cité domine tout autour de riches et riantes vallées; plus loin, vers le nord, les contreforts des Apennins semblent monter la garde d'honneur devant le plus vénéré sanctuaire d'Italie; à l'ouest, l'horizon s'élève jusqu'aux sommets couverts de neige de la grande chaîne italienne, pour se confondre au levant avec les flots azurés de l'Adriatique. Au milieu de la ville s'élève la cathédrale, flanquée d'un clocher et surmontée d'un dôme qui, aux rayons du soleil, se transforme en globe lumineux; sous les murs crénelés de l'édifice s'abrite la *Santa Casa*, blanche et gracieuse comme une fiancée, dans sa robe de marbre brodée d'admirables bas-reliefs. Chaque jour, de pieux pèlerins accourent vers l'humble demeure de la Vierge. A l'arrivée de Possevino, l'octave de Pâques en amenait un nombre très considérable : de tous côtés paraissaient des processions, bannières en tête; sous le ciel diaphane du Midi, ces pèlerins aux traits expressifs, au teint bronzé, à la voix vibrante, vêtus de leurs costumes pittoresques, prosternés aux pieds de la Madone, charmaient les yeux du spectateur, ouvrant son âme aux plus douces émotions. Chévriguine ne s'y montra guère accessible, si ce n'est qu'il se

crut obligé de surveiller de plus près ses compagnons, qui furent tous les deux fortement impressionnés. Popler, bien qu'il en fût à sa troisième profession de foi, se ressouvint de son enfance catholique et, sans briser ses propres chaînes, offrit à Possevino de lui confier l'éducation d'un de ses fils. Quant à Pallavicino, sa transformation fut complète. Roulant les grands chemins avec ses marchandises, il avait, dans sa vie nomade, négligé les pratiques religieuses, mais conservé la foi au fond du cœur. L'assaut de la grâce fut irrésistible : il avoua sincèrement n'avoir pas fait ses pâques à Rome et demanda à se mettre en règle. Possevino l'encouragea dans ses bonnes résolutions, le mit entre les mains d'un confesseur, et se chargea lui-même de ses affaires de famille.

De Lorette, nos voyageurs se rendirent à Venise par Bologne, Ferrare et Chioggia. Grâce aux ordres pontificaux, on leur prodiguait partout les honneurs et les marques de bienveillance; les autorités locales venaient les complimenter, les troupes se rangeaient sur leur passage; dans le siècle des *bravi,* il y en avait toujours de disponibles, et le souvenir de Lépante était trop récent pour qu'on pût impunément mépriser les soldats du Pape. Nul doute que Possevino ne mît en relief ces circonstances pour faire de mieux en mieux apprécier les avantages d'un rapprochement avec Rome.

A Césène, il eut à son tour l'occasion d'apprendre quelque chose de nouveau. Le président de la Romagne vint y faire les honneurs de la ville aux Moscovites. Dans sa suite se trouvait Malvasia, alors trésorier de la province et autrefois secrétaire du cardinal Morone, lorsque celui-ci, se trouvant à la diète de Ratisbonne, fut chargé en 1578 d'envoyer à Moscou un représentant pontifical. L'affaire échoua, et Malvasia découvrit à Pos-

sevino le motif de l'échec déjà connu du lecteur [1].

On parvint sans encombre à Venise, première étape diplomatique du nonce pontifical. La Seigneurie était encore à l'apogée de sa gloire, et cependant un germe secret de décadence circulait déjà dans ses veines. Ce n'est plus l'ancienne république belliqueuse et austère, jalouse de conserver le prestige de ses armes par de nouveaux exploits; vers la fin du seizième siècle, les vertus civiques vont s'affaiblissant, le commerce productif avec l'Orient engendre l'amour du luxe; désormais la sécurité des jouissances au sein de la paix sera l'unique vœu du pays. D'autre part, les chances de victoire, en cas de guerre, sont plus que douteuses : le Portugal et l'Espagne, l'Angleterre et la Hollande lancent leurs flottes dans l'Océan, Livourne et Ancône menacent de devenir des rivales non moins dangereuses que Gênes, l'empire de la mer échappe à la Seigneurie ; aussi prend-elle ses mesures, mais ce n'est plus avec les armes, c'est avec la parole et la plume qu'elle veut maintenir sa position : de là le vaste développement de la diplomatie vénitienne à cette époque.

Le problème à résoudre n'était pas facile : Venise voulait rester en bons rapports non seulement avec le Pape, mais aussi avec l'Autriche et l'Espagne, tandis qu'une politique complexe et savante la rapprochait de l'Angleterre d'Élisabeth, de la France de Henri III et, en Orient, de la Turquie, puissances qui se trouvaient alors en lutte plus ou moins ouverte avec les deux branches de la maison des Habsbourg. Aux diplomates incombait le devoir de naviguer au milieu des écueils sans faire sombrer la barque. C'est justice de constater que leur activité

[1] Voir t. Ier, p. 412.

ne laissait rien à désirer : on se ménageait des intelligences jusque dans le harem du padichah, où la fille d'un citoyen de Corfou, Cali Cartanos, tour à tour prisonnière, esclave et sultane, mettait au service de la patrie son influence et ses amours. Un mystère impénétrable enveloppait toutes ces démarches : au dehors, Venise passait pour le boulevard de la chrétienté, et, malgré ses velléités pacifiques, on s'obstinait à croire qu'elle briserait un jour la puissance ottomane. Possevino partageait volontiers l'opinion générale. Sa mission n'en était pas moins délicate ; il y avait du froid entre Rome et Venise : une scène assez vive s'était passée à Mondragone, villa préférée de Grégoire XIII, lorsque l'ambassadeur Paolo Tiepolo vint, en 1573, lui annoncer la conclusion de la paix avec la Turquie ; au gré du Pape, la Seigneurie ne se montrait pas assez belliqueuse. Cependant quelques patriciens, comme Agostino Barbarigo et Antonio Tiepolo, désiraient vivement revenir à l'union étroite avec Rome. Niccolò da Ponte lui-même se disait animé des meilleurs sentiments : homme d'État et théologien, ancien ambassadeur au concile de Trente, il portait dignement sur son front, dégarni par les ans, la couronne ducale.

A peine arrivés à Venise, nos voyageurs y furent témoins d'une splendide cérémonie [1]. Le séminaire de Saint-Marc fut inauguré, le 7 avril, et décoré du nom de Grégorien en l'honneur de celui qui avait le plus largement contribué à son érection : les Vénitiens rivalisèrent de piété et de pompe, le concours du peuple fut immense, le Doge et les sénateurs prirent part à la procession, et les jeunes lévites exaltèrent à l'envi la reine des mers et la

[1] Archives du Vatican, *Germania*, t. XCIII, f[os] 15, 371 ; de Venise, *Cerimoniali*, t. II, 7 avril 1581, f° 70. — *Bathory et Possevino*, p. 39 à 66, n[os] V à XIV.

fiancée de l'océan, inébranlable et pure au milieu des ruines de l'Italie. Possevino observait tout attentivement, envoyait à Rome jusqu'aux pièces de vers récitées devant lui, et profitait de l'occasion pour insinuer un de ses projets favoris au cardinal de Côme. On sait que les séminaires, organisés d'après les prescriptions du concile de Trente, ont régénéré le clergé; mais, s'il fallait de bons prêtres pour combattre la Réforme, il fallait aussi de vaillants soldats pour extirper les Turcs. Dans la pensée de Possevino, des séminaires militaires, copiés sur le modèle des séminaires diocésains, eussent répondu à ce besoin : formés à la même école, nourris des mêmes principes, prêtres et guerriers auraient servi la même cause avec une égale ardeur. Le plan ne manquait pas de grandeur; il avait besoin d'être mûri. Actuellement deux autres questions plus pressantes s'imposaient d'office : le commerce à établir entre Venise et Moscou, le terrain à préparer pour la ligue antiottomane.

Muni d'un bref pontifical, Possevino parut, le 11 avril, au conseil des Dix; les honneurs de la séance furent pour lui. Son discours, empreint de surnaturel, suppose des auditeurs d'élite. Dès le début, l'orateur élève l'incident à la hauteur d'un fait qui intéresse la gloire de Dieu et la diffusion de la foi. Envoyé du Pape, ce sont les désirs et les vues de son maître sur Moscou qu'il expose en premier lieu. Fixant ensuite son regard sur l'Orient, il y découvre les approches d'une ère nouvelle : déjà le concile de Trente est accepté dans plusieurs provinces, des Orientaux viennent étudier à Rome, le patriarche d'Antioche reconnaît la suprématie du Pape et demande la confirmation de sa dignité, Péra voit un évêque dans ses murs, les sacrements sont administrés aux portes mêmes de Stamboul, les Jésuites de Raguse s'avancent jusqu'en Macédoine et jus-

qu'à Belgrade, d'autres ont planté leurs tentes sur les sommets du Liban et parcourent en tous sens la Syrie. Après avoir énuméré les succès, Possevino fait une allusion aux moyens à prendre pour les obtenir. Il cite avec éloge l'exemple du roi de Pologne, dont les drapeaux victorieux marquent les progrès de la foi : Bathory fonde un collège à Colosvar, en Transylvanie, un autre à Polotsk au lendemain d'un sanglant assaut; dans les séminaires pontificaux, il y a jusqu'à vingt-trois mille élèves, qui vont repeupler de fervents catholiques l'Allemagne, la Pologne et la France; des mesures analogues ont été prises pour la Suède au premier signe de rapprochement; pourquoi négligerait-on en Europe ce qui se fait même aux Indes, parmi les barbares, en plein paganisme? La conclusion de ces prémisses est facile à saisir : pour entrer dans les vues de la Providence, la Seigneurie doit aussi seconder le mouvement catholique et, sans songer encore à la fondation des collèges, exploiter discrètement l'occasion qui se présente. Puisque Moscou cherche des débouchés pour son commerce, c'est le moment d'exiger des franchises en faveur des marchands nationaux, de les faire assimiler aux luthériens et aux musulmans, qui jouissent d'une parfaite tolérance religieuse; ensuite, enserrant le Tsar dans le réseau d'une alliance contre les Turcs, on pourra peu à peu frayer la voie à la réunion des Églises.

En parlant ainsi, Possevino exprimait le fond de sa pensée. Le Doge, dans sa réponse, ne fut sincère qu'au sujet de la ligue; les traditions vénitiennes lui imposaient sur le reste une extrême réserve. La Seigneurie avait fait d'amères expériences, à l'époque surtout de Lépante: des rivalités profondes et mesquines avaient entravé l'action commune et compromis ou plutôt annulé les avantages d'une victoire chèrement achetée; aussi le Doge

déclare-t-il sans hésiter qu'il n'a aucune confiance dans les ligues, d'ordinaire trop mal organisées pour atteindre le but qu'elles se proposent, et il ajoute, comme pour éluder la discussion, que l'envoyé du Tsar avait seulement présenté les hommages de son maître, sans faire mention de la ligue. Une autre face de la question est mise en lumière avec plus de soin : en paix avec les Turcs, jalouse de conserver leur amitié inappréciable dans les échelles du Levant, Venise ne se dissimule pas qu'ils sont les plus formidables ennemis du nom chrétien; la ruine de leur puissance lui sourit énormément, pourvu qu'un autre s'en charge; or la mission de Possevino peut amener ce dénouement, si les deux princes du Nord, réconciliés par le Pape, marchent ensemble contre le Croissant. Le Doge ne voit pas de meilleure solution à la question d'Orient; l'expérience et les voyages lui avaient depuis longtemps suggéré cette combinaison, et, ignorant sans doute les instructions secrètes du cardinal de Côme, il conseille de se mettre à l'œuvre sans attendre la conversion du Tsar, de prévenir les événements par des mesures opportunes.

Possevino saisit l'occasion pour affirmer hautement que le Pape désirait l'alliance d'Ivan avec Bathory contre les Turcs, et que la question politique serait traitée à Moscou de front avec la question religieuse. Puis, comme le Doge avait glissé légèrement sur ce qu'il y avait de plus grave dans l'affaire, il fait ressortir que la mission de Chévriguine n'est pas seulement une mission d'étiquette, mais qu'il s'agit d'établir des rapports commerciaux et de jeter les bases d'une alliance antiottomane [1].

Le Doge se voyait surpris, par cette révélation, en flagrant

[1] Possevino affirme expressément que l'initiative du commerce avec Venise vient de Moscou; la preuve en est, non dans la lettre d'Ivan au Pape, mais dans le nakaz. *Pam. dipl. Snoch.*, t. X, col. 17.

délit de réticence et presque d'inexactitude : Chévriguine avait réellement tenu le langage qu'on lui attribuait, les sénateurs l'avaient entendu, il était consigné en toutes lettres dans les procès-verbaux [1], impossible que le chef de l'État l'ignorât, encore moins voulait-il avouer tout franchement; il se borna donc à dire que la question du commerce avait été, en effet, soulevée et que le conseil aviserait.

Le discours de Possevino semble avoir impressionné ses auditeurs. A deux reprises il fut relu et discuté au Sénat. Sur le conseil d'Antonio Tiepolo, l'apôtre diplomate soumettait encore aux sénateurs des mémoires supplémentaires où la propagation du catholicisme en Orient était traitée au point de vue du défunt empire de Byzance, dont le Tsar, hautement estimé des Grecs et professant leur rite, est censé avoir hérité les titres et les droits; on en concluait que l'union de Moscou avec Rome amènerait facilement celle de l'Orient tout entier [2]. Mais s'il savait se faire écouter, à son tour Possevino se montrait docile et accessible aux sages conseils. Une parole de Ponte le frappa vivement; elle s'accordait avec ses propres convictions et devint la règle préférée de sa conduite; vingt-cinq ans après, il rappelait encore au doge Leonardo Donato qu'un de ses prédécesseurs lui avait parlé en ces termes : « Allez, Père, travaillez à la paix, car les Polonais et les Moscovites pourront, en s'unissant, vaincre les Turcs [3]. » Programme politique qui ne tenait pas assez compte des rivalités nationales.

Le 17 avril, après avoir conféré la veille une seconde

[1] *Bathory et Possevino*, p. 29.

[2] Ces mémoires supplémentaires ne se sont pas retrouvés.

[3] Museo civico de Venise, *Raccolta Correr, Miscell.*, XXVI, 1762. Possevino à Donato, 15 juillet 1606.

fois avec Possevino, le Doge, le conseil des Dix et la *zonta* (membres adjoints) se réunirent pour décider l'affaire moscovite et débattre en commun, selon l'usage, le texte des messages. Trois pièces furent rédigées : une lettre tout embaumée de piété à Grégoire XIII en réponse à son bref, une dépêche à l'ambassadeur de Venise à Rome, enfin un mémoire dont lecture serait faite au Collège en présence de Possevino. Ce dernier document résume les deux autres : le Pape y est comblé d'éloges pour avoir conçu le dessein de réconcilier Ivan avec Bathory; la Seigneurie ne doute pas des heureuses conséquences qui en résulteront; en même temps, elle se déclare disposée à établir le commerce avec Moscou. Un trait négatif, mais singulièrement caractéristique, est commun aux trois pièces : c'est le plus complet silence à l'endroit de la ligue antiottomane. La république de Saint-Marc restait fidèle à sa politique : pas de guerre contre les Turcs, pas d'alliance avec les princes chrétiens; à d'autres l'honneur, gros de périls, d'humilier le Croissant. Une majorité de vingt voix, sur vingt-huit votants, approuva la rédaction projetée; la minorité, sans être contraire, se déclara flottante.

Dès le lendemain, Possevino et Chévriguine furent mandés par-devant le Collège : on remit à l'envoyé russe une lettre munie d'un sceau d'or, mais parfaitement anodine, à l'adresse d'Ivan. Pour sa part personnelle, il reçut une chaîne d'or avec une médaille à l'effigie de saint Marc de la valeur de cinq cents écus; Popler dut se contenter d'un présent de cent écus. Niccolò da Ponte exprima ensuite sa haute satisfaction au sujet de la mission pontificale, et le secrétaire Gerardi donna lecture d'une partie des dépêches rédigées la veille. Encore peu initié aux jalouses précautions de Venise, Possevino hasarda le désir

d'avoir la copie de ces pièces, et n'obtint naturellement qu'un refus aussi net que courtois. Note en fut prise; à son heure la revanche ne manquera pas.

Les négociations avec la Seigneurie n'absorbaient pas l'envoyé pontifical au point qu'il négligeât l'avenir. Son premier soin fut d'expédier un double de ses papiers officiels au collège des Jésuites de Braunsberg, où on les garderait jusqu'à nouvel ordre. Ainsi, dussent les Polonais empêcher le départ pour Moscou, au moins les correspondances parviendraient aux destinataires. Giraldi, diplomate émérite, vint très à propos conter ses aventures et prouver la sagesse de cette mesure.

Se prémunir contre Chévriguine et les rapports fallacieux qu'il pourrait produire au Kremlin n'était pas non plus superflu. Possevino imagina de lui faire écrire, sous sa dictée, une lettre à Ivan, et d'en garder l'ampliation à son propre usage. Le style de l'étrange missive en trahit la source, tant il y a d'éloges pour le Pape et la Compagnie de Jésus. Le point insidieux, c'est l'affirmation que le message du Tsar a été remis aux Vénitiens, message apocryphe dont il a été question plus haut. Chévriguine livrait ainsi une pièce accusatrice contre lui-même; obsédé d'inquiétudes, il fit, après coup, de vaines instances à Prague pour la modifier ou la détruire. Elle semble cependant n'avoir pas été présentée au Tsar; toujours est-il qu'elle ne donna lieu à aucun incident. Quelque blessantes que fussent ces précautions, le caractère et les mœurs des trois diplomates ne les justifiaient que trop. Chévriguine et Popler surtout ne se montraient guère sous un jour favorable. Absorbés par l'amour du lucre, ils payaient les bienfaits par des outrages et se livraient sans cesse à des préoccupations mercantiles d'un goût douteux; les chaînes d'or reçues à Rome et à Venise furent soi-

gneusement pesées et risquèrent de tomber dans le commerce. Possevino fut révolté de tous ces procédés. Ils trahissaient, selon lui, une ingratitude barbare envers le Pape et une bassesse d'âme tout à fait singulière.

Dès qu'il s'agissait de trafic, Popler s'associait volontiers à Chévriguine, mais non sans le contrôler scrupuleusement. Dans la crainte d'être volé par son chef, il voulut même confier à Possevino les emplettes destinées à une vente lucrative à Moscou. Cette proposition fut déclinée, les demandes réitérées d'emprunter de l'argent eurent le même sort. Malgré cette raideur, le nonce n'en sut pas moins arracher à Popler d'importants aveux : triste était l'état de la Moscovie, au dire du diplomate indiscret. En 1571, Devlet-Guireï, khan de Crimée, avait lancé ses Tatars dans le pays; montés sur leurs rapides coursiers, ils portèrent au loin la plus cruelle dévastation, de sanglantes traînées marquèrent leur route; peu s'en fallut que la capitale, à moitié conquise, ne tombât entièrement dans leurs mains. Le Kremlin fut seul épargné; du haut de ses murs on put voir l'incendie des faubourgs et du Kitaïgorod, l'horrible pillage des environs, les ruines fumantes, les monceaux de cadavres et, à l'horizon, la silhouette des Tatars galopant dans la plaine comme les cavaliers d'une légende infernale. La Moscovie n'échappa à de plus affreux désastres qu'au prix d'une paix humiliante. A partir de cette époque, le spectre des Tatars hantait le tsar Ivan; la crainte d'une nouvelle invasion l'empêchait de réunir ses forces contre la Pologne; abandonné de ses boïars, trahi par la fortune, effrayé des succès de Bathory, il s'abaissait jusqu'à envoyer des ambassadeurs à son rival, jusqu'à demander, chose inouïe! l'intervention du Pape pour obtenir la paix : Popler y voyait un jugement de Dieu et un châtiment du fol orgueil d'Ivan.

Ces révélations intimes en disaient plus que les pièces officielles. Le futur négociateur ne s'y trompait pas; mais lorsque la matière fut épuisée, il n'éprouva aucune peine à se séparer de ses fastidieux compagnons. On se quitta à Villach, en Carinthie, avec l'intention de se réunir de nouveau soit à Vienne, soit à Prague. Chévriguine eût volontiers emporté dans son portefeuille une lettre pour l'archiduc Ernest, gouverneur d'Autriche; mais l'étiquette pouvant servir à la cupidité, il dut se contenter de bonnes paroles et d'une recommandation au recteur des Jésuites de Vienne.

Les Moscovites prirent le chemin direct; Possevino se rendit à Gratz, où il arriva le 26 avril. En dehors des ordres pontificaux, un attrait particulier l'attirait vers la capitale pittoresque de la Styrie. C'est là que résidait l'archiduc Charles, marié, depuis 1570, à la princesse Marie de Bavière. L'harmonie des goûts, l'égalité d'ardeur dans la foi, l'amour du foyer, rendaient cette union heureuse. Leurs enfants grandissaient dans l'attachement traditionnel à l'Église; sous les traits du petit Ferdinand, un voyant eût reconnu le futur vainqueur de Prague, le frère d'armes de Wallenstein et de Tilly. Malgré le bon vouloir qu'il y mettait, une récente mesure de Charles avait déplu à Rome; on le trouvait trop conciliant envers les novateurs. Possevino devait s'expliquer avec lui sur ce point, et, au besoin, stimuler son zèle. Le succès ne paraissant pas douteux, il était chargé d'offrir à l'archiduchesse la rose d'or bénite par le Pape. Une affaire de famille s'ajoutait aux autres. Le roi de Suède désirait pour son fils Sigismond une alliance avec les Habsbourg. La cour de Rome y voyait une garantie contre l'invasion des princesses protestantes dans la maison des Vasa. On avait jeté le dévolu sur une fille de Charles, et l'ancien nonce de Stockholm

obtint qu'on envoyât à Jean III le portrait de la jeune princesse : ce jour-là, les premières lignes d'une longue page d'histoire furent tracées. Les entretiens roulèrent aussi sur la mission de Moscou. L'archiduc donna une lettre pour le Tsar. Jean Cobentzl, qui avait visité le Kremlin et se trouvait alors à Gratz, fut avidement questionné; mais il renvoya l'interlocuteur, à sa grande déception, au mémoire sur la Moscovie adressé naguère au cardinal Commendone, en y ajoutant quelques nouveaux détails sur la cruauté d'Ivan[1]. Une preuve de l'ascendant exercé par Possevino nous vient de Malaspina, nonce du Pape auprès de l'archiduc. Quelques affaires avaient été traitées en commun à Gratz, et, peu de jours après, le prélat italien écrivait au Jésuite pour demander sa direction et se mettre complètement entre ses mains[2].

Le 4 mai, notre voyageur parvenait à Vienne. Deux jours auparavant, Chévriguine avait traversé en toute hâte la capitale de l'Autriche, sans même se présenter à l'archiduc Ernest. Cet empressement avait sa raison d'être dans une fort triste histoire. La voici, d'après la version de Popler, conforme, sauf quelques détails, à celle que produisit Chévriguine à Moscou en présence d'Ivan. A peine délivrés, à Villach, de l'incommode surveillance de leur mentor, les Moscovites se mirent à mener joyeuse vie. Par hasard, dit la chronique, une femme voyageait avec eux dans la même voiture. Bientôt les fumées de l'amour se mêlant à celles du vin, il y eut au sujet de la belle Autrichienne une vive altercation. L'épée à la main, Pallavicino s'élance sur Chévriguine; Popler prend sa

[1] *Pam. dipl. Snoch.*, t. X, col. 87. — Pour le *Mémoire* de Cobentzl, voir t. I, p. 404.

[2] Archives du Vatican, *Germania*, t. XCIII, f° 93, Malaspina à Possevino, 9 mai 1581.

défense et blesse grièvement l'agresseur. On se remet en route; mais, après un jour et demi de voyage, l'état du blessé devint si alarmant, que force fut de le confier aux soins d'un curé de campagne, à vingt-six lieues de Vienne. Ce récit ne parut guère convaincant à Possevino. Il soupçonnait un mauvais tour, afin d'étouffer l'affaire des lettres apocryphes que Pallavicino aurait pu révéler dans un élan de franchise. La nouvelle de sa mort, qui ne tarda pas à arriver, ne fit que confirmer les soupçons[1].

Vienne ne retint pas longtemps l'envoyé pontifical. Lorsqu'on manifestait l'appréhension qu'il n'eût à subir le sort de l'interprète milanais, il s'en remettait à la Providence, et, passant à un autre ordre d'idées, il ajoutait familièrement que le fouet de Bathory serait peut-être le meilleur moyen d'introduire le catéchisme à Moscou. L'accueil d'Ernest fut très bienveillant. Candidat du Tsar pour le trône de Pologne, s'intéressant aux affaires moscovites, il en causa longuement avec Possevino, libella sous sa dictée une lettre à Ivan[2], et conseilla de s'arrêter à Prague, où le Jésuite parut en effet le 12 mai.

Les deux Russes l'y attendaient, profitant de leurs loisirs aussi bien que faire se pouvait[3]. Un gentilhomme de Venise fut invité à leur table; aussitôt il se mit à faire l'éloge de la Seigneurie en style de l'époque. « C'est, disait-il, la mère de la liberté, le refuge de la justice, la merveille de la nature, la grandeur de l'Italie, la puissance de la chrétienté, son boulevard contre les Turcs. » Si peu façonné qu'il fût à ces hyperboles, le mandataire du Tsar en comprit assez pour abonder dans le même sens. L'ar-

[1] *Pam. dipl. Snoch.*, t. X, col. 334. — *Bathory et Possevino*, p. 74, n° XVII.

[2] *Pam. dipl. Snoch.*, t. X, col. 86.

[3] Archives de Venise, *Germania, Dispacci*, t. VIII, f°s 44 à 50.

senal de Venise l'avait surtout frappé; il exhiba le plan de la ville qu'il avait fait lever pour son maître, et le parchemin ducal au sceau d'or; quant à la chaîne avec la médaille de Saint-Marc, elle ne quittait jamais son cou; il la préférait à celle moins pesante du Pape, tout en prévoyant que l'une et l'autre seraient confisquées à Moscou; à peine espérait-il garder sa robe de brocart cramoisi. A l'arrivée de Possevino, autre banquet, cette fois au collège des Jésuites, alors assez nombreux à Prague. En fait de lettres, il y eut un échange de bons procédés. Sur le désir de Chévriguine, des messages furent adressés à Ivan, au boïar Nikita Romanovitch, frère de la défunte tsarine Anastasie, et au diak Stchelkalov, chargé des affaires étrangères. A son tour, l'envoyé russe délivra un sauf-conduit avec une lettre pour le Tsar, en autorisant Possevino, quoique en vain, à déchirer celle de Venise[1]. En général, il se montra aimable et prévenant à Prague, peut-être pour faire oublier le fâcheux accident de Pallavicino. Toutefois, certains détails de la vie romaine furent de sa part l'objet d'une vive critique, ce qui faisait prévoir qu'il tiendrait les mêmes discours à Moscou et ailleurs. Quelle impression lui eût faite la Rome de la Renaissance ou la Rome fastueuse de Jules II et de Léon X, s'il trouvait encore à redire au lendemain de la réaction? Plus compétent et meilleur juge, l'ambassadeur de Venise écrivait, en 1581 : « Rome tient maintenant le milieu entre la licence et la rigueur, et tout le monde s'en trouve bien[2]. »

Fidèle à son système de s'entourer de lumières, Possevino s'aperçut sans peine, grâce aux confidences du chancelier de Bohême, Pernstein, qu'à Prague on n'était guère

[1] *Pam. dipl. Snoch.*, t. X, col. 35 à 38. La lettre à Stchelkalov n'a pas été imprimée.
[2] Albèri, t. X, p. 277.

satisfait des Russes, qui insistaient obstinément sur l'alliance antiottomane et sur le titre d'Empereur oriental pour le Tsar, exigence aussi singulière qu'ambitieuse dont, toutefois, les documents de Moscou ne portent pas de traces. L'Autriche avait d'autres préoccupations, et la réponse fut renvoyée jusqu'après la solution de l'incident livonien. Les affaires en restaient donc au même point que lors de la première apparition de Chévriguine à la cour impériale. L'hommage d'une chaîne d'or de cent florins ne fut qu'une faible compensation de l'échec diplomatique. Pour ce qui est de l'audience de l'Empereur, but principal du voyage de Prague, Possevino ne semble pas l'avoir obtenue, bien qu'il ait été invité à prêcher devant Sa Majesté; absorbé par la contemplation des astres, Rodolphe ne recherchait pas la société des hommes. En revanche, très fréquents et confidentiels entretiens avec l'ambassadeur de Venise, Badoer, ancien collègue et ami de Padoue. L'envoyé pontifical lui communiqua son désir que la Seigneurie fût en bons rapports avec l'Autriche, l'Espagne, la Pologne; il se flattait d'avoir déjà obtenu quelques succès à Gratz et à Prague, et se promettait de réussir encore mieux à Cracovie.

Bientôt il fallut songer au départ et fixer l'itinéraire. Chévriguine opta pour la voie de Lübeck et partit le 18 mai; il évitait ainsi les provinces polonaises et réalisait des économies, n'ayant à payer que la traversée et laissant le reste à la charge de l'Empereur. Quant à Possevino, il ne pouvait ni ne voulait prendre d'autre route que celle de la Pologne. Quatre Jésuites l'accompagnaient : le Père Paul Campani, Italien, fixé en Bohême, homme de valeur, qui avait formé à l'héroïsme Edmond Compian, futur martyr d'Élisabeth; le Père Étienne Drenocki, natif du diocèse d'Agram, versé dans les langues slaves; le Frère scolas-

tique André Modestinus, Tchèque d'origine, et le Frère coadjuteur Michel Morieno, Milanais. Le départ eut lieu du 19 au 20 mai. A Breslau, Possevino reçut les passeports envoyés de Pologne; le 28 mai, il était déjà en route pour Vilna.

Vers la fin du mois précédent, tandis que les envoyés russes regagnaient leur patrie, l'ambassadeur de la Seigneurie à Rome, Corraro, recevait la dépêche, mentionnée plus haut, du 18 avril. L'audience qu'il avait eu ordre de solliciter lui fut accordée dix jours après. A peine était-il entré dans le cabinet pontifical, que Grégoire XIII, déjà au fait du bon accueil des Moscovites à Venise, le prévint de ses remerciements. Une conversation des plus franches s'engagea : Possevino, dit le Pape, est un homme actif et de grand jugement pour traiter les affaires; s'il y a peu d'espoir de convertir d'emblée toute la Russie, au moins des efforts seront-ils tentés dans ce sens; avant tout, l'on songera à établir la paix entre Ivan et Bathory, afin de préparer les voies à des entreprises d'un intérêt plus général. Après une déclaration si précise et si nette, le doute n'est plus possible : évidemment, la décision prise au consistoire du 6 mars est rapportée, l'envoyé pontifical abordera la politique avant les questions religieuses. L'ambassadeur de Venise ne pouvait que s'en féliciter; son empressement à faire l'éloge du Pape, de son zèle, de ses entreprises, fut d'autant plus sincère et plus vif. Il le confirma dans la bonne opinion sur Possevino : le Sénat, dans sa dépêche, disait que c'était un homme dont la haute vertu égalait l'éloquence[1]. Ce jugement ne manque pas de valeur : les sénateurs de Venise passaient pour les plus profonds et les plus habiles politi-

Bathory et Possevino, p. 72, nº XVI.

ques de l'Europe; ils avaient vu le Jésuite à l'œuvre, sa parole avait retenti plus d'une fois au conseil des Dix, son désintéressement avait paru au grand jour lorsqu'il refusa les présents du Doge. Nous verrons dans la suite que cette réputation n'était pas usurpée.

48

CHAPITRE II

NÉGOCIATIONS PRÉLIMINAIRES

1581

I. Succès militaires des Polonais. — Politique de Bathory. — Dépêche du cardinal de Côme. — Caligari demande des passeports pour Possevino et Chévriguine. — Bathory les accorde. — Nouvelles alarmantes du nonce. — Possevino à Varsovie et à Vilna. — Bathory et les Jésuites. — Obsèques du voïévode Christophe. — Audience du 17 juin. — Satisfaction mutuelle. — Départ pour Disna avec Zamojski. — L'association de Saint-Thomas. — Nouvelle audience. — Détails sur Moscou et sur l'Orient. — Sermon de Possevino. — Giovanni Tedaldi. — Ses récits sur Moscou. — Georges Radziwill. — Mémoire de Possevino sur l'Église de Lithuanie.

II. Les Moscovites renouvellent les hostilités. — Retour de Dzierzek à Polotsk. — Entretien avec le Père Campani. — Lettre d'Ivan à Bathory. — Le Tsar modifie les dernières conditions. — La mission de Possevino en devient plus importante. — Première entrevue avec les ambassadeurs moscovites. — Affaires personnelles. — Bathory repousse les conditions d'Ivan. — Deuxième entrevue. — La *table rase*. — Conversation intime avec Bathory. — Le voyage de Moscou est fixé. — Réponse virulente au message du Tsar.

III. Bathory se dirige sur Pskov. — Départ de Possevino pour la Moscovie. — Un monde nouveau. — Précautions du Tsar. — Malentendu à Smolensk. — Entrée solennelle à Staritsa. — Festin. — Audience du Tsar. — Les présents du Pape. — Conférence avec les délégués d'Ivan. — Nouveau festin et discours. — Mode adopté dans les négociations. — La *vziatka*. — Les affaires se réduisent à trois chefs : affaires suédoises, romaines, polonaises. — Idée dominante de Possevino. — Ses propositions. — Réponses d'Ivan. — La Suède est écartée. — Quelques concessions. — Affaires polonaises, nouvelles conditions. — Possevino s'offre pour parlementer avec Bathory. — Sa proposition est acceptée. — Ivan reçoit le message du 2 août. — Réponse modérée. — Audience de congé. — Dispositions pour le départ. — Instructions du Père Drenocki. — Arrêt forcé à Bor.

IV. Possevino au camp de Pskov. — Aspect de la forteresse, sa garnison. — Assaut du 8 septembre. — Héroïsme des Russes. — Difficultés diplo-

matiques. — Message de Possevino à Ivan. — Départ du Père Campani. — Affaires de Suède. — Entretiens avec Bathory. — Polonski à la Sloboda. — Conseil secret. — Deuxième message. — Arrivée des courriers moscovites. — Ultimatum de Bathory. — Polonski et Boltine au camp de Pskov. — Les combinaisons d'entrevue acceptées. — Entretien intime avec Bathory. — Dernière démarche auprès du roi de Suède. — Nomination des commissaires royaux. — Départ de Possevino pour Iam Zapolski. — Lettre de Bathory du 29 novembre.

I

La campagne diplomatique à Prague et à Rome n'arrêtait pas les événements sur le théâtre de la guerre, où la fortune restait constamment fidèle aux Polonais. Poursuivant sa marche victorieuse, Bathory s'était emparé de Vélige et de quelques autres places fortes dans le bassin de la Dvina. Pour parvenir jusqu'à Vélikié-Louki, vulgairement Louki, il fallut, la hache à la main, se frayer un passage à travers les forêts séculaires et construire à la hâte des ponts par-dessus les marais. Après d'incroyables fatigues qui eussent épuisé des troupes moins endurantes, l'on se trouva en présence d'une redoutable forteresse. Une résistance énergique se laissait prévoir, car, moins habiles et moins tenaces en rase campagne, les Russes, protégés par des murs, se défendaient jusqu'à la dernière extrémité. Les flammes triomphèrent de leur courage. Le 5 septembre 1580, l'explosion d'une poudrière provoqua un vaste incendie, les assiégeants s'élancèrent avec fureur et prirent d'assaut des ruines embrasées; tous les habitants de Louki, malgré les ordres contraires de Bathory, furent passés au fil de l'épée. Un témoin oculaire, Domenico Ridolfini, naguère au service de Venise, ne tarit pas d'admiration envers son nouveau maître en consignant

ces faits. Stéphane est le type du héros chrétien : chaste, pieux, assistant tous les jours à la messe, intelligent, intrépide, dur au travail, d'une bravoure légendaire[1].

Au milieu de ces succès, tandis que la guerre se poursuit avec acharnement dans le Nord, une note pacifique retentit du côté de Rome, comme un écho des négociations qui n'ont jamais été rompues entre les deux belligérants. C'est ici le moment de jeter un regard en arrière, pour examiner la conduite du roi Stéphane dans cette occurrence. La Pologne, il est impossible de le nier, ne voyait pas de bon œil les rapports de Moscou avec Rome. Jamais Sigismond-Auguste n'avait permis à un envoyé pontifical de traverser le territoire de la République pour se rendre auprès du Tsar; Bathory, l'année précédente, avait usé de la même réserve. D'où vient qu'il va tout à coup changer de politique?

Assurément personne en Europe ne suivait Chévriguine avec plus d'attention que Bathory; ses ambassadeurs le tenaient au courant des moindres détails. Le 2 février 1581, il en parle la première fois au nonce, et se déclare prêt à dissiper les calomnies que les Moscovites ne manqueraient pas, disait-il, de répandre sur son compte. Caligari le fait savoir à sa cour dans un langage étrange : l'avenir le préoccupe encore plus que le présent; il prévoit que l'ambassade russe provoquera une ambassade pontificale, que Possevino en sera le titulaire, et il ajoute : « Pourvu que nous soyons une bonne fois en rapport, nous ferons si bien que la porte s'ouvrira à la vérité dans cette vaste région. » A partir de cette époque, le même sujet revient souvent sur le tapis. Au fond, Bathory n'était

[1] Archives de Venise, *Sen.*, *Rel.*, t. XXVI. — Polkowski, p. 189 à 273, n^{os} CXXVIII, CXXIX. — Sur les pamphlets polonais et allemands pendant la guerre, voir Vasilievski, *passim*.

rien moins que mécontent de la démarche d'Ivan, signe de faiblesse de l'adversaire et, selon toute apparence, avant-coureur de la paix si ardemment désirée par la Diète. Pareille perspective n'était pas faite pour déplaire; toutefois les préparatifs de guerre n'en souffraient point. « Je ne recule pas d'un cheveu », disait le Roi en parcourant le champ des hypothèses[1].

Vers la même époque, l'affaire de Chévriguine ayant été réglée à Rome, le cardinal de Côme en fit le sujet de sa longue dépêche du 4 mars à Caligari. Obtenir des passeports polonais pour les Russes et Possevino, telle était la préoccupation du moment. On mettait en avant le désir d'épargner aux voyageurs la traversée par mer; en réalité, il s'agissait de gagner Bathory à une politique nouvelle et de lui imposer indirectement l'arbitrage du Pape. Rien donc d'étonnant si la crainte mal dissimulée d'un refus domine dans toute la pièce. Ce n'est pas en vain qu'on invoque de puissants motifs : Grégoire XIII, dit le cardinal, veut réconcilier la Pologne avec Moscou en vue des triomphes de l'Église et de la croisade contre l'Islam. La condition, supprimée plus tard, est ici mentionnée en toutes lettres : le Pape renonce à l'arbitrage, si la question religieuse est écartée par le Tsar. Des promesses rassurantes sont données à Bathory : sa marche victorieuse ne sera pas arrêtée; qu'il pousse énergiquement les opérations militaires; qu'il traque ses ennemis, — on le veut bien, — sans égard pour personne; en cas de négociations, les sympathies romaines lui sont acquises; loin de s'exposer à une perte, il y gagnerait certainement; on essaye même de l'éblouir par le mirage d'une

[1] Tourguénev, t. I, p. 298, n° CCX. — Archives du Vatican, *Polonia*, t. XVIII, f° 111. — La diète de 1581 (Polkowski, p. 285 à 339) avait voté les impôts demandés par Bathory.

annexion : les circonstances sont favorables pour régler la question d'Orient, l'empire turc est destiné à périr, et la Valachie est aux portes de la Pologne[1].

Le nonce Caligari se voyait, par cette dépêche, chargé d'une mission délicate. Ses talents ne lui offraient que de minces ressources : d'un esprit médiocre, d'un caractère sans initiative, peu soucieux d'élargir ses vues, il n'avait pas su se créer une position parmi les fiers magnats polonais; au plus mal avec le tout-puissant Zamojski, il se croyait parfois en disgrâce même auprès de Bathory. L'envoi de Possevino à Moscou le contrariait visiblement; sa position officielle semblait le destiner lui-même à cette mission, qu'il jugeait aussi brillante que facile. Cependant, et cela fait honneur à son caractère, il prit l'affaire fort à cœur et ne sacrifia jamais les intérêts publics à de mesquins calculs personnels.

Au début, la fortune lui sourit. Dès le 29 avril, après avoir exposé par écrit sa demande au Roi, il alla le rejoindre à Vilna, et reçut en route, au milieu des bois, la réponse et les passeports tant désirés : sans se faire d'illusions sur le compte d'Ivan, Bathory voulait donner au Pape cette marque de déférence[2]. C'était de bonne politique : car, pendant que Chévriguine provoquait à Rome l'intervention du Pape, d'autres envoyés russes qui avaient offert au Roi victorieux la Livonie entière, moins quelques forteresses, se désistaient ensuite peu à peu de cette dernière restriction, et parlaient d'une entrevue personnelle des deux souverains. Un dilemme très simple s'imposait donc à première vue : ou la paix se ferait moyennant la cession de la Livonie, et alors la mission de

[1] Ciampi, t. I, p. 237. — Pour la Valachie, voir *Dnevnik*, p. 285, n° 56. — Hurmuzaki, t. III, p. 437 à 456.

[2] Archives du Vatican, *Polonia*, t. XVIII, f° 177.

Possevino deviendrait d'elle-même inutile; ou de nouvelles complications surgiraient tout à coup, et, dans ce cas, un arbitrage pontifical, provoqué par l'adversaire, ne serait pas à dédaigner; car Bathory n'avait pas de parti pris contre une solution pacifique; ses succès lui avaient coûté cher, l'armée se recrutait difficilement, la Diète ne demandait pas mieux que de supprimer les subsides.

Cependant, qui l'aurait prévu? le roi de Pologne ne tarda pas à se repentir d'avoir si promptement délivré les passeports. On lui représenta sous un faux jour la participation du protecteur d'Allemagne, cardinal Madrucci, dans l'affaire de Chévriguine, ainsi que les étapes de Possevino à Venise, à Gratz, à Vienne et à Prague; c'était plus qu'il n'en fallait pour faire croire au rival de Rodolphe que l'Autriche lui tendait un piège. Il ne pouvait d'ailleurs comprendre d'où venait à l'improviste cet accès de prosélytisme vis-à-vis d'Ivan IV, qu'il savait très hostile à l'Église romaine. Ses soupçons s'accrurent, lorsqu'il apprit que Chévriguine, au lieu de traverser la Pologne, se dirigeait prudemment sur Lübeck. En vain des ordres sévères furent-ils lancés pour l'arrêter; rompu au métier, le Moscovite avait lutté de vitesse et pris des mesures qui rendaient la poursuite inutile.

Après cela il ne faut pas s'étonner si la première audience du nonce à Vilna, le 19 mai, fut quelque peu orageuse. Stéphane était un soldat, ses procédés ne manquaient pas de rudesse, il s'épanchait parfois dans des discours énergiques; ainsi en fut-il à cette occasion. Après avoir mis le nonce au courant de l'affaire, il se répandit en plaintes contre ses ennemis, dont il se flattait d'avoir découvert les intrigues; il avoua ses regrets d'avoir accordé les passeports à Possevino, et se promit de prendre des précautions. Une question personnelle se mêlait à cette

affaire : en 1579, Caligari avait été nommé évêque de Bertinoro, et il s'agissait maintenant pour lui de permuter la brillante nonciature de Pologne contre un diocèse des moins attrayants de la Romagne. Le Roi, très irrité de ce changement, déclara vouloir s'y opposer : ce n'est pas qu'il tînt beaucoup à Caligari, car bientôt il consentit sans peine à son départ, mais ce déplacement paraissait pour lors au souverain, jaloux de ses droits, une manœuvre de ses ennemis.

L'émotion du nonce, à l'issue de l'audience, se traduisit dans les nouvelles qu'il envoya le lendemain à sa cour, dans ses confidences au Père Skarga, qui n'approuvait pas la mission de Possevino, et plus tard dans sa lettre du 27 juin à l'archevêque de Milan, Carlo Borromeo [1]. Depuis ce moment, Caligari revient sans cesse sur la nécessité de ménager le grand et pieux monarque, qu'il craint de voir un jour devenir hostile à Rome. Il critique assez vivement la conduite de Possevino. Chargé d'une mission importante, n'aurait-il pas dû se hâter d'arriver, au lieu de se prodiguer dans les cours étrangères et de donner prise aux soupçons ? Une intervention efficace entre les belligérants semble désormais impossible ; l'envoyé pontifical n'aura probablement qu'un rôle secondaire à jouer. Ce qui est certain, c'est que Possevino est devenu l'objet d'une extrême méfiance ; on le suppose favorable aux Russes, et, pour le surveiller de plus près, le Roi veut le flanquer d'un espion en guise d'interprète. D'autres griefs se produisirent à l'arrivée du Jésuite ; le nonce se croyait appelé à le diriger et se flattait de pouvoir l'appuyer de tout son crédit. Quelle ne fut pas sa surprise lorsque, loin de recourir à lui, le nouveau

[1] Theiner, *Annales*, t. III, p. 704, n° XLVII. — Notre collection, Skarga à Acquaviva, 25 mai 1581. — Ambrogiana de Milan, F, 88, f° 571.

négociateur se mit à faire ses affaires tout seul, et non sans quelque succès! Trois jours lui avaient suffi pour devenir l'intime de Zamojski; ils rédigeaient ensemble les lettres romaines, le Roi n'objectait plus rien contre la révocation de Caligari. Assez désappointé, celui-ci ne dissimulait pas son dépit, se croyant tantôt en butte à la méfiance de Possevino, tantôt l'accusant de faiblesse et redoutant qu'il ne sombrât sur les écueils [1]. Ces craintes étaient exagérées. En réalité, comment les choses se sont-elles passées [2]?

Nous avons quitté Possevino à Prague, d'où il se rendit à Breslau; les passeports polonais y arrivèrent le 25 mai. Dans les premiers jours de juin, il était à Varsovie. La reine Anne l'entretint longuement de la Suède, et lui donna des nouvelles du théâtre de la guerre. Les Russes offraient la Livonie, sauf quelques forteresses; leurs conditions avaient été rejetées. A Poultousk, Possevino eut l'occasion de voir le neveu du Roi, André Bathory, futur prince et cardinal, qui faisait alors ses études au collège des Jésuites. Enfin, le 13 juin, l'antique cité de Guédimine, Vilna, parut aux yeux des voyageurs avec sa forteresse, sa superbe cathédrale, ses châteaux historiques. Stéphane se trouvait dans la capitale de la Lithuanie, activant les préparatifs de la campagne : c'est là que devait avoir lieu la première entrevue avec l'envoyé pontifical. Les Jésuites y avaient, depuis 1570, des établissements florissants; l'élite de la jeunesse fréquentait leurs écoles. La Réforme, naguère encore toute-puissante, était battue en brèche sous l'impulsion énergique de Pierre Skarga, recteur du

[1] Archives du Vatican, *Polonia*, t. XVIII, f[os] 176, 183, 185, 189, 191, 263.

[2] Tourguénev, t. I, p. 309, n° CCXVI. — *Bathory et Possevino*, p. 85, n° XX. — Archives du Vatican, *Germania*, t. XCIII, f[os] 125, 127. — Rostowski, p. 92. — Possevino, *Transilvania*, ms., f° 184.

collège, orateur hors de pair, dont la voix prophétique retrouvera un jour les accents de Jérémie pour secouer des auditeurs indolents, les conjurer d'arracher la patrie à la ruine. Les Pères polonais ne manquèrent pas d'édifier leur collègue italien sur l'astuce du tyran de Moscou et sa profonde hypocrisie.

Mais auprès du Roi à quel accueil fallait-il s'attendre? Pendant ses longs loisirs de Vienne, Stéphane avait étudié non pas seulement les livres, mais aussi les hommes, les nouveaux courants d'idées, les aberrations contemporaines et les meilleurs moyens de les endiguer. Libre de préjugés, il comprit facilement que les quatre collèges de la Compagnie de Jésus, en Autriche, étaient autant de forteresses qui rendaient la résistance plus ferme et la victoire moins chanceuse. L'esprit militant des disciples de Loyola, leur forte discipline, allaient bien à son caractère tout d'une pièce; les dons de l'intelligence le captivaient aussi; il aimait à causer histoire et philosophie avec des juges compétents. Les événements le surprirent avec une résolution prise de longue date : multiplier les collèges de Jésuites, jeter dans ce moule les jeunes générations pour en faire sortir des hommes fortement trempés, croyants et honnêtes, dévoués et instruits, tel sera constamment son objectif. Colosvar avait déjà un collège; Polotsk aura bientôt le sien, digne de la munificence royale; la Livonie en sera largement dotée. Les sympathies de Stéphane, sauf le cas spécial d'irritation, étaient donc acquises d'avance aux membres de l'Ordre.

Un deuil récent créait un nouveau lien. Bathory était en proie à une vive et profonde douleur : son frère Christophe, prince de Transylvanie, le confident de ses secrets, son plus fidèle allié, venait d'expirer pieusement, le

26 mai, entre les bras du Père Jean Leleszi [1]. Cette tombe se refermait sur les plus doux souvenirs de l'enfance, sur le cuisant regret d'une perte irréparable. Dans ces moments de tristesse, l'âme donne plus de prise au surnaturel et aux idées religieuses, dont le Jésuite était le représentant. Des obsèques solennelles, auxquelles le Roi intervint en personne, furent célébrées en l'honneur du défunt, ce qui retarda jusqu'au 17 juin l'audience officielle où Possevino donna ses premières preuve d'habileté.

Prévenu par le nonce des rumeurs fâcheuses qui couraient sur son compte, il s'en prévalut non seulement pour se disculper, mais aussi pour préparer les voies à la croisade, exciter l'émulation, inculquer des principes, élucider la politique du Saint-Siège [2]. Selon l'usage de l'époque, ayant deux affaires à traiter, il avait aussi deux brefs à remettre au Roi, l'un pour la Suède, l'autre pour Moscou. L'orateur commence par le royaume scandinave; il esquisse rapidement ses deux missions et attribue, en grande partie, les résultats obtenus aux lettres de Bathory, qui est prié d'achever son œuvre et d'envoyer un nouveau message à Jean III. De ce côté, l'on ne prévoyait pas encore de difficultés. Autrement complexe était l'affaire de Moscou; il importait d'en fixer les bases et de dissiper les équivoques. Possevino aborde de front les récentes accusations. « Le Pape, dit-il, père commun des fidèles, se met au-dessus des rivalités particulières, et se sert, pour atteindre son but, des plus diverses nationalités. Voilà pourquoi le cardinal Madrucci, toujours consulté d'office sur les questions du Nord, l'a été encore cette

[1] Archives du Vatican, *Germania,* t. XCIII, Leleszi à Bathory, 28 mai 1581. — *Dnevnik,* p. 214, n° 29.

[2] *Un Nonce du Pape en Moscovie,* p. 148, n° VI. — *Bathory et Possevino,* p. 88 à 94, n°s XXIII, XXIV. — Possevino, *Moscovia,* p. 57. — Theiner, *La Suède,* t. III, p. 395, n° CXLVII.

fois-ci; l'exclusion eût été une mesure exceptionnelle, capable d'éveiller les justes soupçons de l'Empereur. Quoi de plus naturel aussi que de donner pour interprète à un Allemand, comme Popler, le secrétaire d'un cardinal allemand? » Il fallait relever ce petit détail, car il passait à tort pour une mesure hostile envers Bathory. « Loin d'ourdir un secret complot contre la Pologne, poursuit le Jésuite, Rome ne désire que sa grandeur et la prospérité de ce noble pays. Il en est de même dans les autres cours étrangères visitées en route : les Russes ont proposé au Doge des relations commerciales, ils ont pressé l'Empereur d'envoyer une ambassade à Moscou, mais aucune démarche suspecte n'a pu être surprise. Au contraire, à Venise et à Gratz, à Vienne et à Prague, on est plutôt bien disposé, et, si jamais Bathory tournait les armes contre les Turcs, l'appui des princes chrétiens ne lui ferait peut-être pas défaut. » En outre, Possevino se félicite d'avoir acquis la certitude, grâce à ces étapes, que Chévriguine avait été réellement dépêché par le Tsar, avec des lettres authentiques, auprès du Pape. Que si l'envoyé russe a changé d'itinéraire, c'est qu'il n'a pas suivi les conseils du représentant pontifical; cependant le retard des passeports peut servir d'excuse.

Arrivant ici au cœur de la question, Possevino se place immédiatement au point de vue qu'il ne quittera jamais, celui des grands intérêts de l'Église : il s'agit surtout d'assurer le triomphe de la foi en Livonie et de préparer le terrain pour un rapprochement religieux avec Moscou. Sans se bercer d'illusions, Grégoire XIII n'y voit et n'y cherche que l'accomplissement d'une mission sacrée; Bathory doit être un nouveau Charlemagne et consacrer à Dieu les provinces conquises sur l'ennemi; en cas de négociations, le Pape sera toujours plus favorable au roi

catholique de la Pologne qu'à un souverain dissident, d'une bonne foi encore douteuse, d'une réputation fortement compromise dans toute l'Europe. A son tour, Bathory pourra augmenter le prestige du Saint-Siège, s'il défère à son autorité, s'il attribue à son intervention les concessions à faire. Enfin, pour dissiper jusqu'à l'ombre d'un soupçon, Possevino accepte spontanément les compagnons et les interprètes que le Roi voudra bien lui donner.

Ce discours fit bonne impression : il détruisait une fausse et secrète prévention de Bathory, qui commençait à croire que Chévriguine avait été envoyé à Rome, non par le tsar Ivan, mais par l'empereur Rodolphe. Ce soupçon disparu, l'affaire moscovite reprenait son cours régulier, toutes les autres accusations tombaient d'elles-mêmes. Le Roi déclara dans sa réponse, d'une franchise militaire, qu'il avait pour le Pape une confiance illimitée, mais qu'il se méfiait de l'Empereur, jaloux, lui semblait-il, de ses succès. Ensuite, sans s'attarder à la croisade, il se hâta d'exposer le fond de ses querelles avec Moscou [1]. Lié par le serment de recouvrer la Livonie, il avait d'abord entamé des négociations. L'insolence des Russes amena leur rupture : ils exigèrent impérieusement que, debout, la tête découverte, Bathory s'informât de la santé de leur prince. Le maréchal de la cour leur répondit que, n'étant pas maîtres des cérémonies, ils n'avaient pas à enseigner l'étiquette, et que tout devait rester sur l'ancien pied d'égalité. Ainsi l'on ne parvint à s'entendre ni sur la forme, ni encore moins sur le fond du traité à conclure. La guerre s'ensuivit. Les Polonais marchèrent de victoire en vic-

[1] Voir les détails dans la lettre de Bathory à Ivan, du 26 juin 1579, Polkowski, p. 162, n° CXIV. — *Kniga posolsk.*, t. II, p. 112 à 140, n°s 57 à 67. — Pistorius, t. III, p. 114 à 128.

toire, et voici quel était actuellement l'état des choses : Pouchkine, ambassadeur d'Ivan, sollicitait la paix et offrait, sauf Narva, toute la Livonie, ainsi qu'une modeste contribution de guerre, pourvu que Louki et deux autres forteresses fussent rétrocédées. Pour trancher les dernières difficultés, deux délégués avaient été envoyés auprès d'Ivan : Komynine par les Russes, et Dzierzek, muni d'un ultimatum, par les Polonais [1]. Dans ces circonstances, le Roi croyait ne devoir rien entreprendre avant d'avoir reçu les réponses du Kremlin. A la veille de partir pour Disna, il engagea Possevino à se rendre dans la même ville d'où, le cas échéant, on pourrait se diriger sur Moscou par Louki au lieu de prendre la voie ordinaire de Smolensk. Stéphane laissa tomber encore de gracieuses promesses sur le triomphe et l'extension de la foi en Livonie, sur la dotation projetée du collège de Polotsk, qui serait comme un poste avancé du côté de Moscou. Possevino accepta sans tergiverser les dispositions royales au sujet du voyage et offrit, au nom du Pape, une *Pietà,* qui provoqua des protestations renouvelées de dévouement et de zèle pour la vérité. On se sépara avec une satisfaction mutuelle : l'un était rassuré sur ses conquêtes, l'autre se voyait en présence d'un champion de l'Église.

Sur le désir du souverain, le voyage de Vilna à Disna se fit en compagnie de Zamojski. Durant ces neuf jours, car on avançait lentement d'étape en étape, des rapports intimes s'établirent entre le puissant chancelier et le Jésuite. Le matin, avant de monter en voiture, tous les voyageurs assistaient à la messe de Possevino ; à table, les controverses dogmatiques défrayaient la conversation latine ; des sujets également graves et plus pratiques s'abordaient en parti-

[1] Voir le texte de l'ultimatum dans le *Dnevnik,* p. 250, n° 49.

culier. L'état de l'Église de Pologne préoccupait vivement le chancelier; il s'en expliqua avec une parfaite sincérité. Deux choses lui paraissaient surtout désirables : la visite des diocèses par le nonce du Pape et l'érection de séminaires diocésains, à laquelle contribuerait aussi le Roi. Entrant ensuite dans des détails plus consolants, il parla de la réaction contre l'arianisme : deux cents gentilshommes, magnats et évêques, s'étaient associés pour défendre la divinité du Christ; l'apôtre des Parthes étant leur patron, ils portaient, suspendue au cou, une main en or avec l'exergue : *Dominus meus et Deus meus,* manière ingénieuse de rappeler le récit évangélique. Zamojski lui-même avait un culte spécial pour saint Thomas; il faisait bâtir une église sous ce vocable dans ses terres de Lvov, et il insista auprès de Possevino pour obtenir des reliques du grand martyr déjà demandées il y avait deux ans. Ce détail est caractéristique. De la Pologne on passa au reste de l'Europe, de la défense de l'Église aux conquêtes de la vraie foi; on s'entretint de la ligue antiottomane, qui était le nœud de toutes les questions politiques, et les observations du chancelier parurent à son interlocuteur bien fondées et mûrement pesées. Cet échange confidentiel d'idées, ces bons rapports avaient une haute portée : Zamojski, ardent patriote, était l'ami, le conseil, parfois le défenseur intrépide du Hongrois Bathory; gagner la confiance du premier valait autant que gagner celle du second avec tout un parti nombreux et influent. Possevino ne tarda pas à s'en apercevoir : le Roi devint envers lui de plus en plus communicatif et bienveillant. Leur nouvel entretien en est une preuve frappante.

On était déjà à Disna, forteresse située à l'endroit où la rivière du même nom se déverse dans la Dvina. Chaque matin, l'infatigable Stéphane s'en allait chasser le lièvre;

la politique et la guerre se partageaient le reste du temps. Le 5 juillet, vint le tour de Possevino. Ce jour-là, sur des instances réitérées, Bathory consentit à prendre connaissance du bref adressé à Ivan : pas de secrets pour le roi de Pologne; tous les détails de l'affaire moscovite devaient lui être connus, d'autant plus que le négociateur pontifical avait à se régler sur ses conseils. Pareille démarche provoquait des confidences réciproques. On parla d'abord du collège de Polotsk, que le royal fondateur avait excessivement à cœur, ensuite de l'Allemagne, de Rodolphe II, de la Bohême, enfin et très longuement de Moscou et des affaires orientales au point de vue slave. Le Tsar se posait en libérateur de la chrétienté; il importait de contrôler l'état de ses forces militaires, et personne n'était plus compétent que le vainqueur de Polotsk. Or, celui-ci penchait à croire que jamais Ivan n'entreprendrait rien contre les Turcs; des steppes infranchissables le tenaient à distance; les Tatars de Crimée lui étaient hostiles; Kazan et Astrakhan n'avaient été conquis que grâce aux canons opposés à des flèches; l'échec de Sokolli, lorsque, devançant son siècle, il voulut joindre le Don et le Volga, devait être attribué à la trahison des Tatars, jaloux de rester seuls maîtres de la steppe. L'unique point vulnérable, si le Tsar veut agir sérieusement, c'est la forteresse d'Azov, d'un abord plus facile que les autres et d'une importance stratégique supérieure. Il est curieux de constater ici que Stéphane traçait par ces mots, dignes d'un grand capitaine, le plan de campagne que Vasili Galitsyne essayera, mais en vain, de réaliser sous la régence de Sophie, que Pierre Ier reprendra en sous-œuvre avec sa rude énergie, pour devenir, en peu d'années, le fondateur de la domination russe sur les bords de la mer Noire. La conversation finit par des détails sur la Perse et ses voies de communication avec Moscou, sur

les Circassiens de Piatigorsk et les Tatars d'Asie, auxiliaires présumés des chrétiens dans la guerre contre les Turcs [1].

Quatre jours après, le 9 juillet, invité à prêcher devant le Roi, Possevino eut l'occasion de développer sa pensée tout entière. C'était le huitième dimanche après la Pentecôte ; on lisait à la messe l'évangile de l'Économe infidèle, parabole qui se prête à l'exégèse. L'orateur compare la campagne victorieuse de Bathory au moment de la récolte, et il se demande ce que doit faire l'économe pour remplir dignement sa mission. S'élevant jusqu'à la source d'où découlent les biens de la terre, il déduit de leur caractère de gratuité absolue les devoirs qu'ils imposent à leurs possesseurs soit vis-à-vis de chaque individu, soit vis-à-vis de la société entière. Ces vérités, d'ailleurs vulgaires, sont exposées d'une manière qui ne l'est pas. Saint Paul, saint Augustin, voire Tite-Live, prennent tour à tour la parole. Aux réfutations des erreurs courantes succèdent des démonstrations serrées. Le style est toujours clair, le tour piquant, l'allure dégagée. « Ce n'est pas à Calvin ; c'est à Pierre, s'écrie l'orateur, que Jésus-Christ a dit : « Je te « donnerai les clefs du royaume des cieux. » Supposez un moment les mêmes paroles adressées à Calvin, quelles ne seraient pas les prétentions des hérétiques ? » Cependant on s'aperçoit d'une certaine hâte pour arriver à la dernière application, annoncée dès le début, et qui concerne personnellement le Roi. Que doit-il faire ? comment faut-il sanctifier la guerre ? « Dans le camp polonais, répond Possevino, les uns sont libres, les autres prisonniers. Que ceux qui sont libres combattent l'ennemi et non pas le Christ, qu'ils restent croyants et qu'ils ne se livrent pas à

[1] *Bathory et Possevino,* p. 94 à 101, n°s XXV, XXVI. — *Dnevnik,* p. 18.

là débauche. » Ici se place l'éloge de Bathory pour avoir défendu l'entrée du camp aux femmes de mauvaise vie, et menacé de les jeter à l'eau en cas d'infraction. Mais plutôt qu'aux hommes, les victoires devraient donner la mort aux erreurs. Que l'on enseigne donc la vérité aux captifs, les chaînes du corps leur rendront la liberté de l'âme, les vaincus redeviendront vainqueurs, « les stratagèmes du Christ » auront plus profité aux premiers que ceux de Végèce aux seconds. Cet abus d'antithèses est le tribut de l'orateur au goût trivial de l'époque; Bathory n'en fut pas moins, paraît-il, touché jusqu'aux larmes[1].

Pendant qu'on attendait les réponses de Moscou, parut à Disna un marchand florentin, Giovanni Tedaldi, âgé de soixante-dix-huit ans. Expatrié depuis longtemps, il avait passé trois ans à Moscou, visité Astrakhan, la Circassie et la Perse, pour s'établir enfin à Dantzig. En 1564, Commendone l'avait connu en Pologne et vivement recommandé à la République de Venise. Un homme de ce genre devait être riche d'expérience; c'est dire que Possevino sut en tirer parti, et Tedaldi s'y prêta de bonne grâce, se complaisant peut-être lui-même dans ses anciens souvenirs. Un aphorisme du palatin de Polotsk, Stanislas Dowoyna, avait dissipé la terreur soudaine dont il fut pris au départ, lorsqu'on lui parla de la cruauté d'Ivan : « Le diable, dit bonnement le palatin, n'est jamais aussi terrible qu'on le dépeint. » L'événement justifia le proverbe. L'accueil du Tsar fut des plus gracieux, Tedaldi put sortir librement du pays et y rentrer à plusieurs reprises; aussi est-il un des rares contemporains qui fassent l'éloge d'Ivan. Il y avait toutefois des ombres au tableau. Interrogé par

[1] Possevino, *Ann. sec. decas*, ms., § VIII. — *Dnevnik*, p. 22. — Piotrowski, p. 15.

le Tsar sur l'opinion des « chrétiens » à son égard, l'adroit Florentin répondit qu'il passait pour un grand souverain; pressé de plus près, il avoua qu'on lui reprochait la cruauté : « Je suis cruel, dit le Tsar, envers les méchants, mais non pas envers les bons. » Telle était, en effet, sa réponse habituelle à cette accusation. Même subtilité au sujet des étrangers, traités à Moscou comme des prisonniers : « Si je les laisse sortir, mon cher frère Sigismond (c'était vers 1551) ne les laissera plus rentrer. » Peu à peu, dans sa confiance envers Tedaldi, Ivan en arriva jusqu'à lui montrer les lettres de Clément VII à Vasili III, en ajoutant qu'il eût mis plus d'empressement que son père à recevoir les envoyés pontificaux. Il y avait du vrai dans ces paroles : mieux que personne Ivan comprenait les avantages des rapports avec l'Occident; il voulait en profiter, mais sans se laisser envahir.

La récente apparition du livre de Guagnini, originaire de Vérone et commandant de Vitebsk, porta naturellement la conversation sur son commentaire de Moscou. Tedaldi le trouvait inexact dans les faits, exagéré dans les appréciations. Ces deux défauts reparaissent constamment, selon lui, dans les récits du même genre; ainsi, tout le bruit qui se faisait autour de la persécution des Juifs se réduisait à une simple défense de faire le commerce; encore cette mesure avait-elle été provoquée, dans des circonstances assez étranges, par le Polonais Adrien. Pour se débarrasser de la concurrence sémitique, cet avide commerçant avait imaginé d'introduire une momie dans les ballots de certains Juifs, et de prévenir les autorités qu'on faisait de la contrebande. Grande fut la stupeur générale à la découverte de cet étrange cadavre, le Tsar lui-même se trouva embarrassé. A point nommé, l'auteur du piège vint révéler gravement qu'avec ces monstres on ensorcelle le monde;

aussitôt fureur d'Ivan, qui veut faire pendre tous les Juifs. Adrien le persuade qu'il suffit de confisquer leurs marchandises et de leur interdire le commerce, et il se félicite d'avoir, par cette ruse, compromis à jamais ses rivaux.

Quant à l'ambassade polonaise de 1570, dont les plaintes contre Ivan avaient eu un grand retentissement, Tedaldi la rendait en partie responsable de ses propres malheurs : l'arrogance de Krotowski et de ses collègues était intolérable, et le ministre sectaire qui les accompagnait, Rokita, avait indigné le Tsar par la hardiesse de ses opinions. Un trait de sauvagerie d'Ivan devient dans la bouche de son apologiste un trait chevaleresque : un des ambassadeurs, ainsi raconte Tedaldi, avait offert un cheval au Tsar dans l'espoir d'être dédommagé par des présents plus précieux; lorsqu'on lui envoya en retour de simples fourrures, il en fut si désappointé qu'il les foula aux pieds. L'ayant appris, le Tsar fait amener le cheval, ordonne de le tuer sous ses yeux et de rembourser ensuite le Polonais. Par contre, les ambassadeurs attribuent ce massacre hippique à une lubie du despote.

En homme avisé, Possevino s'informa de différents petits détails, même de la couleur et de la coupe qu'il fallait adopter pour le costume. Tedaldi le rassura au sujét de la couleur noire, personne ne s'en scandaliserait; mais il insista sur la robe longue à l'orientale : un habit court, comme le portent encore les monsignori italiens, avec de beaux mollets resserrés dans des bas de soie, eût été du plus mauvais effet à la cour du pudibond Ivan. Un esprit moins rigide régnait parmi les étrangers établis à Moscou. Confinés dans un quartier spécial, Naleïki ou Nalivki, ils n'avaient pas le droit de construire des églises catholiques; en revanche, on leur accordait des facilités plus grandes

qu'aux nationaux pour la vente et l'usage du vin et de la bière[1].

A la même époque que l'entretien avec Tedaldi se rapporte aussi le mémoire rédigé pour l'évêque de Vilna. A peine âgé de vingt-six ans, appelé à ce poste important, Georges Radziwill défendait la vraie foi avec d'autant plus de zèle qu'il avait été lui-même élevé dans le calvinisme, et que plusieurs membres de sa famille passaient pour d'ardents novateurs. Il prêta le serment d'usage et prit possession du siège sénatorial le jour même où Possevino prêcha devant la cour : dès lors une étroite amitié s'établit entre l'évêque et le Jésuite. Questionné sur la manière de gouverner le diocèse de Vilna, celui-ci conseilla immédiatement, avec une rare sûreté de coup d'œil, d'adopter la langue du pays pour l'enseignement religieux et la prédication, et de répandre largement des catéchismes, des évangiles, des vies de saints et des livres de controverse. Insistant sur cette idée, Possevino se flattait que la conquête de la Lithuanie amènerait peu à peu celle aussi de Moscou[2].

Mais revenons à la politique et reprenons le fil de l'histoire.

II

La trêve d'un mois conclue entre les belligérants venait d'expirer le 5 juillet. Ivan n'avait pas encore envoyé de

[1] *Un Nonce du Pape en Moscovie,* p. 169, n° VIII. — Malinowski, t. I, p. 95 à 104. — Soloviev, t. VI, p. 159. — Theiner, *Vet. mon. Pol.,* t. II, p. 756, n° DCCCIII. — Chmourlo, *Izviestia, passim.*

[2] Archives du Vatican, *Germania,* t. XCIII, f° 373.

réponse à l'ultimatum de Bathory; ni Dzierzek ni Komynine n'étaient revenus. Cependant les incursions hostiles des Russes recommençaient; des villages furent incendiés en différents endroits; on apprit que le fils aîné du Tsar marchait lui-même sur Smolensk et qu'il envoyait des troupes à Orcha. Toutes ces mesures avaient l'apparence d'une poussée générale en avant qui, s'alliant mal avec les projets de paix prochaine, éveillait les inquiétudes des Polonais. Le 9 juillet, Bathory tint un conseil secret. Le même jour, Possevino écrivit à Ivan pour demander un sauf-conduit par la voie ordinaire de Smolensk. On changeait donc de tactique : le départ du Jésuite n'est plus subordonné au retour des courriers, et l'itinéraire d'usage obtient les préférences. Aussitôt le cardinal de Côme en est averti par une lettre écrite sur l'affût d'un canon [1].

Bientôt le retour de Dzierzek, en confirmant les soupçons, révéla le dernier mot de l'énigme. Bathory s'était déjà rendu de Disna à Polotsk et se trouvait, à l'arrivée du courrier, le 15 juillet, en conférence avec Possevino. Le Père Campani, qui attendait son collègue dans une tente voisine, recourut à un piège innocent pour ne pas interrompre l'audience et avoir en même temps des nouvelles de Moscou : il s'engagea avec Christophe Dzierzek dans une longue conversation. Grand connaisseur de l'Orient, ayant beaucoup voyagé, celui-ci essaya de le contenter [2].

Il avait passé douze jours à Moscou, constamment entouré d'une garde de soixante hommes qui l'empêchaient de sortir, de voir du monde, de faire des provisions à son gré; douze jours de prison en Pologne, disait-il plaisamment, lui auraient paru plus supportables que ces douze jours de liberté moscovite. Quelques rumeurs étaient

[1] Possevino, *Moscovia*, p. 60.— *Bathory et Possevino*, p. 103, n° XXVIII.
[2] Voir la relation de Dzierzek dans *Bathory et Possevino*, p. 107, n° XXX.

cependant parvenues jusqu'à lui : ainsi, il avait appris que le Tsar allait à l'église trois fois par jour et qu'il se faisait appeler « lumière » de la Russie, sans renoncer pour cela à un dévergondage inouï de conduite. Dès que Dzierzek fut en sa présence, le Tsar fit un grand signe de croix, puis un second pour renchérir sur son interlocuteur, qui en avait fait un aussi. Le dialogue ne fut guère aimable; le courrier polonais se vantait même d'avoir reproché à Ivan sa cruauté. Le Père Campani conclut ses notes par la remarque impartiale que Moscovites et Polonais se rendent la pareille en fait de méchancetés; à les entendre, il n'y aurait, de part et d'autre, que des monstres. Ce qui est hors de doute, c'est que Dzierzek avait un message de vingt-trois longues pages à remettre. Bathory ne put s'empêcher de sourire en voyant cet énorme volume : « Jamais encore, s'écria-t-il, Ivan ne nous a envoyé d'épître si prolixe, il remonte peut-être jusqu'à l'époque d'Adam. »

L'ancienne Moscovie peut se vanter de ce piquant produit littéraire, daté du 29 juin 1581, alliage bizarre de textes sacrés et d'outrages, d'observations judicieuses et de sophismes, encadrés dans un texte tantôt biblique, tantôt burlesque, mais constamment original et d'une âpre verdeur. Ivan ne doute jamais de rien et répond à tout avec une assurance merveilleuse. L'ultimatum envoyé à Moscou par Dzierzek se réduisait à trois points : cession complète de la Livonie, contribution de guerre, destruction de quelques forteresses limitrophes. Là-dessus, le Tsar fait observer que la Livonie n'a jamais été partie intégrante de la Lithuanie, que par conséquent la Pologne n'a aucun droit sur cette province, tandis que Moscou en a de très anciens et d'imprescriptibles : suit un examen détaillé des objections qui pourraient se faire, et qui sont toutes résolues victorieusement à l'avantage d'Ivan. Sur-

tout que l'on ne parle pas de la religion catholique des Polonais; cet argument vaut aussi bien pour les Russes, car la foi romaine et la foi grecque ont été déclarées identiques au concile de Florence, où siégeaient l'Empereur d'Orient, le patriarche de Constantinople, Joseph, et Isidore, métropolite de Kiev. Il n'y aurait donc aucun inconvénient pour les Livoniens, d'ailleurs infectés d'hérésies, d'être les fidèles sujets d'un souverain de rite grec, d'autant plus que les catholiques latins jouissent en Russie d'une parfaite liberté. Mais, dira-t-on, Stéphane a juré à la Diète la conquête de la Livonie; c'est un point vulnérable, car, en même temps, il a proposé la paix à Moscou. Ivan exploite habilement ces procédés diplomatiques, il n'y voit que duplicité et hypocrisie; toutes les phases des négociations sont reproduites; Bathory est déclaré parjure.

Ce qui est tout à fait plaisant, ce sont les paradoxes risqués à propos de la contribution. Le Tsar joue à l'étonnement avec un air de conviction à s'y méprendre : « Quant à l'argent, dit-il, que tu demandes pour les frais de guerre, c'est là un usage musulman ; de telles prétentions ne sont élevées que par les Tatars; entre souverains chrétiens, c'est inouï que l'on se paye tribut mutuellement; les musulmans eux-mêmes ne l'imposent pas à leurs coreligionnaires, mais seulement aux chrétiens; et toi, tu t'appelles Roi chrétien, et tu exiges le tribut d'un chrétien, d'après l'usage musulman! Et pourquoi devrions-nous t'indemniser? Tu nous as fait la guerre, tu as dévasté nos provinces, et ce serait à nous de subir les frais? Qui t'a forcé de nous attaquer? Nous ne t'avons pas prié de nous faire la grâce d'une invasion militaire. Adresse-toi à celui qui t'a lancé contre nous. Nous n'avons pas à te payer, si tu nous indemnisais pour avoir inutilement

dévasté nos provinces, si tu nous renvoyais tous nos prisonniers, c'eût été bien plus convenable de ta part. » On admettra sans peine, croyons-nous, que ces raisonnements, y compris l'allusion injuste à l'alliance ottomane, sont plus spécieux que solides.

Il en faut dire autant des autres : ainsi le Tsar se refuse absolument à comprendre dans quel but il se laisserait désarmer, et pourquoi son rival victorieux demande la destruction des forteresses élevées exprès pour la défense du pays. Enfin, après avoir paraphrasé à sa manière des psaumes de David, remis sa confiance dans la vertu de la croix, traité Bathory d'Amalec, de Sennachérib, de Maxence, avide de carnage et de sang, cité des traits de cruauté polonaise, Ivan déclare qu'il donne de nouvelles instructions à ses ambassadeurs et que, si les affaires ne s'arrangent pas, il n'enverra plus personne pendant trente, quarante, voire cinquante ans, et ne recevra plus d'ambassade polonaise. Même cette fois, ce n'est pas une « paix éternelle », mais seulement une trêve qui doit se conclure. Le Tsar avait, en ce moment, l'intuition de l'avenir : « Entre la Pologne et Moscou, dit-il expressément, il n'y aura jamais de paix[1]. »

Dès le lendemain 16 juillet, le résumé de la lettre moscovite fut communiqué à Possevino ; mais, à son grand déplaisir, le texte complet ne fut pas mis sous ses yeux. Si quelques illusions restaient encore, elles se dissipèrent complètement, lorsque les envoyés moscovites eurent présenté, le 18 juillet, les nouvelles et dernières conditions de paix aux sénateurs et au Roi. Loin de se montrer plus conciliant, le Tsar réduisait de beaucoup les avan-

[1] La lettre du Tsar en polonais dans *Dnevnik*, p. 254, n° 52 ; en russe, dans *Kniga posolsk.*, t. II, p. 140 à 157, n° 68 ; le résumé latin dans TOURGUÉNEV, *Suppl.*, p. 2, n° III.

tages offerts antérieurement. Non seulement il refusait la contribution de guerre et la destruction des forteresses limitrophes, mais il n'abandonnait à Bathory que les conquêtes de celui-ci en Livonie, ainsi que Louki avec vingt-quatre petites forteresses : ce n'était donc pas de la Livonie tout entière, mais d'une partie seulement, qu'il consentait à se dessaisir; autant valait déclarer de nouveau la guerre. Désormais la politique d'Ivan apparaissait au grand jour : il n'avait cherché qu'à gagner du temps. Maintenant qu'il soupçonnait les Polonais aux prises avec de sérieuses difficultés, qu'il s'attendait peut-être à l'intervention pontificale, il reprenait les armes pour obtenir de meilleures conditions.

La tournure de l'affaire ne laissait pas de désappointer Bathory et surtout une partie de son entourage. Encore un hiver en pays ennemi, au milieu des glaces et des neiges, des privations et des souffrances, avec des soldats exigeant la paye et une diète ne votant pas d'impôts, — sombre avenir que les chefs de l'armée se croyaient obligés d'affronter, mais qui épouvantait par moments les plus braves. La mission de Possevino, à la suite de ce revirement, devint tout à coup d'une importance extrême. Trop fier pour insister lui-même sur la paix, Bathory voulait bien laisser faire un autre et désirait que l'on réussît. Il se flattait qu'Ivan, après avoir provoqué l'intervention pontificale, n'aurait pas le front de se déjuger : à Possevino revenait le rôle d'intermédiaire, c'était à lui d'équilibrer les conditions d'un accord que l'on souhaitait des deux côtés sans parvenir à s'entendre [1].

Aussi vers le soir du même jour 18 juillet, Zamojski vint l'engager à s'aboucher avec les ambassadeurs mosco-

[1] *Un Nonce du Pape en Moscovie*, p. 180, n° IX. — *Dnevnik*, p. 32, 33.

vites Pouchkine, Pisemski et le diak Trifonov. Prévenus de la présence, au camp polonais, d'un envoyé pontifical demandé par le Tsar lui-même, ceux-ci avaient placidement répondu : « Dieu veuille que l'affaire soit menée à bonne fin! » Pour gagner leurs sympathies, le nouveau négociateur fut autorisé à leur délivrer deux prisonniers de Vélige, rendus, sans rançon, à la liberté. Après Zamojski, le Roi revint en personne à la charge et pressa l'entrevue. On laissait à Possevino le choix d'aller trouver les Moscovites chez eux, car ils s'étaient établis avec leurs deux cents hommes d'escorte en dehors de la forteresse, ou bien de les recevoir sous une tente d'honneur que l'on dresserait exprès. Le premier parti fut adopté; Possevino exigea seulement des instructions précises et un mandataire du Roi comme témoin.

Le lendemain, accompagné de Jasinski, secrétaire à la chancellerie de Lithuanie, et du Père Campani, il se rendit auprès des Moscovites et se donna bien du mal pour obtenir ne fût-ce que de nouvelles explications. Peine perdue : les ambassadeurs, prévenants d'ailleurs et aimables, promettaient les faveurs du Tsar, se découvraient la tête au nom du Pape, mais répétaient servilement ce qu'ils avaient dit la veille, et, pressés de plus près, ils ajoutèrent ne pouvoir donner autre chose que le « contenu de leur sac ». Sur la demande, pourquoi les propositions de Vilna avaient été modifiées et les concessions révoquées, ils répondirent que le nouveau testament abolit l'ancien : Bathory ayant rejeté les premières conditions, le Tsar en avait posé de nouvelles; maintenant il ne céderait plus, pas un brin, dit Pouchkine, en serrant dans ses doigts un petit fétu de paille. On parla encore de Chévriguine, de Popler, et surtout de la guerre contre les Turcs. Au dire des ambassadeurs, Ivan ne songeait qu'à cette croisade;

il fallait s'étonner qu'elle ne fût pas encore entreprise. Malgré les marques de bienveillance et les invitations pressantes de venir à Moscou, Possevino comprit qu'il n'y avait plus rien à faire avec des hommes sans mandat plus étendu; il leur conseilla de s'adresser à Dieu, et insista sur les dispositions paternelles et pacifiques de Grégoire XIII.

Lorsque, rentré à Polotsk, le négociateur rendit compte de ses démarches, le Roi déclara en présence des sénateurs qu'il renoncerait, par égard pour le Saint-Siège, à la démolition des forteresses et à la contribution; quant à la Livonie, rien ne pourrait ébranler sa résolution, il sacrifierait plutôt sa vie que cette province; pour en avoir la clef, il s'emparerait au plus tôt de Pskov ou de Novgorod, sans s'attarder ailleurs, « et jetterait ensuite ses filets au nom de Dieu », espérant de lui la victoire. Les ambassadeurs moscovites seraient renvoyés avec cette réponse.

Quelque dures qu'elles parussent, ces paroles ouvraient la voie aux accommodements, au moins sur les articles secondaires; de la sorte, une nouvelle base était acquise pour les négociations, et le moment n'offrait guère d'autre ressource. Possevino exprima le désir de se rendre au plus tôt à Orcha, où il attendrait le sauf-conduit déjà requis à Ivan; car, dès la reprise des hostilités, Bathory, on se le rappelle, s'était réconcilié avec l'idée du voyage de Moscou, et avait même conseillé de prendre le chemin, presque seul praticable, de Smolensk. On décida de presser le départ.

Auparavant un souvenir fut donné aux intérêts élevés qui reparaîtront sans cesse au cours des négociations. La Livonie, — c'était à prévoir, — passerait au moins en partie à la Pologne; pourquoi ne serait-elle pas aussi une

nouvelle conquête de l'Église? Comment s'y prendre pour contre-balancer l'influence des protestants de Lithuanie, et réserver à Bathory une liberté complète d'action? A ce sujet, une pensée bizarre avait tourmenté Possevino pendant toute la nuit : en cédant la Livonie, le Tsar, initié d'avance au complot, ne pourrait-il pas exiger l'interdiction des cultes hérétiques? Bathory accepterait la condition de bonne grâce, et les Lithuaniens ne lui en voudraient pas de la remplir scrupuleusement. Le projet nocturne n'était pas lumineux. Le Roi avoua franchement qu'il valait mieux prendre une voie indirecte : appelant Dieu à témoin de son amour pour la vraie foi, il déclara que la Livonie, le prix de sa sueur et de ses peines, serait une *table rase* où l'on introduirait toute sorte de bien : les églises seraient rendues au culte catholique, de nouveaux évêchés seraient fondés ainsi que trois collèges de la Compagnie de Jésus, un acte solennel d'hommage reconnaîtrait les anciens droits pontificaux sur cette province.

Restait encore une question délicate et purement personnelle, dont les dispositions présentes de Stéphane semblaient assurer le succès. La fondation de Polotsk le préoccupait vivement, les soucis de la guerre n'entravaient pas cette entreprise pacifique, où il y avait de graves difficultés à vaincre. La noblesse dissidente élevait des prétentions sur les biens à attribuer au collège, et il s'agissait de savoir si elle en avait le droit : recherche d'autant plus pénible et compliquée que les Russes avaient emporté à Moscou les plus anciennes chartes. Le Roi se fit lui-même l'avocat des Jésuites. Les églises, les écoles, les hôpitaux, sont indispensables en Russie-Blanche, disait-il à la noblesse, car le peuple est plongé dans la barbarie, « son genre de vie est presque bestial » ; un trait de promiscuité répugnant confirmait cette parole. Toutefois,

désireux d'améliorer la situation, prêt lui-même à des sacrifices, Stéphane ne voulait faire tort à personne : seules, les fondations d'origine royale passeraient au nouveau collège; un tribunal spécial déciderait des litiges en dernière instance. L'érection des écoles avait pour but la propagation de la foi; tant de zèle pour le salut des autres faisait espérer qu'il en aurait aussi pour le sien. Possevino insinua donc à Bathory de s'approcher des sacrements avant d'entrer en campagne, et cette proposition fut acceptée volontiers.

A l'issue de cet entretien confidentiel, les Moscovites furent appelés au camp pour recevoir une réponse définitive. Chargé de la faire, le chancelier Wolowicz était si ému, à cause du grand sceau lithuanien volé pendant la nuit, que Zamojski et le Roi durent de temps en temps lui souffler les paroles. Il parvint néanmoins à formuler nettement que les dernières conditions n'étaient pas acceptables, et que le Tsar semblait plutôt vouloir gagner du temps que conclure la paix. Le discours finissait par des menaces de vengeance, non contre les ambassadeurs, qui seraient épargnés, mais contre leur maître : désormais il ne s'agirait plus seulement de la Livonie; c'est une lutte à outrance qui s'engage et une guerre sans quartier. Une déclaration si fière donnait à réfléchir, mais les instructions du Tsar étaient catégoriques, les mandataires restèrent inflexibles et se retirèrent sans mot dire après avoir stoïquement baisé la main du Roi. Lorsqu'ils essayèrent, quelques heures plus tard, de reprendre les discussions, on les laissa sans réplique.

Cependant, malgré son fier et belliqueux langage, Bathory eût préféré une paix avantageuse aux chances d'une nouvelle guerre. Quelques magnats partageaient le même avis. La question fut portée au Sénat, le 20 juillet,

et l'on invita Possevino, comme de son propre chef, à sonder une dernière fois les Moscovites, désireux, disait-on, de l'entretenir. Cette nouvelle entrevue dura une bonne heure et n'eut guère plus de succès que la précédente.

C'est ici que les intentions pacifiques de Stéphane apparaissent dans tout leur jour. Il presse lui-même Possevino de partir, le fait escorter et prend toutes les autres mesures nécessaires pour le voyage; en même temps, fidèle à ses principes de prudence, il pousse vigoureusement les préparatifs de guerre. Il n'en fait pas mystère au délégué romain, avec lequel il passe toute la soirée du 20 juillet, en conversation amicale sur les sujets les plus divers, sur la ligue, sur le nouveau nonce Bolognetti, sur l'ambassade polonaise à maintenir auprès du Pape, sur les soldats hongrois à pourvoir d'aumôniers. On convient d'une correspondance chiffrée durant le voyage; Bathory esquisse ses projets de campagne. Il passera, s'il le faut, tout l'hiver dans le pays, à moins que le Tsar ne consente à vider la querelle dans un combat sigulier : un duel en champ clos remplacerait les sanglantes batailles, et la victoire du souverain serait le triomphe de son peuple.

Cette proposition, qui nous ramène aux preux chevaliers du moyen âge, fut faite en effet. L'occasion se présentait d'elle-même : le fameux message moscovite du 29 juin, analysé plus haut, exigeait une réponse; Zamojski en fut chargé. Il se piquait d'éloquence et trempa sa plume dans du fiel. Une semaine entière fut consacrée à ce travail, une longue journée à la traduction de l'épître en russe. Elle devait être envoyée à Rome, répandue en Allemagne, et ne cédait en rien à la lettre d'Ivan au point de vue de la violence du langage, de l'âcreté des reproches, du choix des épithètes. Cette correspondance donne la mesure de l'exaspération mutuelle entre les deux sou-

verains, des obstacles à vaincre pour les réconcilier.

Dès le début, le chancelier, écrivant au nom et de la part du Roi, constate un manque absolu d'ordre et de suite dans les idées d'Ivan, pour en conclure à une étrange perturbation dans ses facultés mentales. Mais ce fou couronné est un fou intelligent; aussi s'empresse-t-on de reprendre sa lettre, point par point, de refaire l'historique des relations entre la Pologne et Moscou, de réfuter les accusations lancées contre les Polonais, de justifier les conditions de paix proposées en dernier lieu. La question de la Livonie est agitée sous toutes ses faces, les démentis s'accumulent au sujet de la liberté religieuse, les campagnes des Russes sont taxées de brigandage. Le style tourne à l'injure grossière, presque à la rage, dans les questions personnelles : Ivan est traité de Caïn et de Néron, d'Hérode et d'Antiochus, ses origines romaines sont impitoyablement raillées, on lui rappelle que sa mère est une simple princesse Glinski, fille d'un déserteur lithuanien; sa vie privée, ses meurtres, ses débauches, ses excès en tout genre fournissent matière à un vrai réquisitoire; comme preuves à l'appui, les deux livres récents de Guagnini et de Kruse accompagnent la lettre. Enfin, pour que rien ne manque au sombre tableau, le Tsar est assimilé à Satan : le prince des ténèbres, convoitant l'univers, s'est élevé contre Dieu; Ivan aspire aussi à l'empire du monde, et, au lieu de porter lui-même la sainte croix, comme il affecte de le répéter souvent, il en charge ses misérables sujets. Les fréquentes allusions à l'alliance turque avaient piqué Bathory au vif : « Comment oses-tu, s'écrie-t-il, nous parler si souvent des musulmans, toi qui as mêlé ton sang à celui de l'Islam [1], toi dont les ancêtres ont léché le

[1] En 1561, Ivan s'était marié en secondes noces avec Marie, princesse tcherkesse, fille de Temruk.

lait de jument sur la crinière des chevaux tatars, et servi de marchepied aux khans de Crimée lorsqu'ils montaient leurs coursiers [1] ! » Après une dernière et pathétique exhortation à la pénitence, à la récitation du psaume *Miserere*, à la restitution du bien d'autrui, vient la provocation au combat singulier : « Prends tes armes, monte à cheval, dit Bathory à Ivan, convenons ensemble de l'endroit et de l'heure de la rencontre, montre ton courage et ta confiance dans la justice de ta cause, croisons le fer à nous deux; ainsi sera épargné beaucoup de sang chrétien. Si tu acceptes notre condition, tu n'as qu'à nous en informer, car nous sommes prêt à nous battre avec toi. Que Dieu lui-même, juge de toute justice, décide de quel côté se trouve l'équité. Si, au contraire, tu nous refuses cette satisfaction, tu auras ratifié ta propre condamnation et prouvé qu'il n'y a dans ton âme aucun fonds de vérité, aucun sentiment de dignité ni royale, comme tu prétends, ni virile, ni même féminine [2]. »

La provocation de Stéphane, il fallait s'y attendre, fut considérée à Moscou comme nulle et non avenue. Mais avant que le Tsar reçût cette lettre menaçante, d'autres événements, sur lesquels nous devons revenir, s'étaient passés.

[1] Allusion aux rites humiliants que les Tatars imposaient aux princes russes.

[2] La lettre de Bathory est datée du 2 août 1581; en polonais dans *Dnevnik*, p. 287, n° 58; en russe dans *Kniga posolsk.*, t. II, p. 177, n° 74; en latin dans Tourguénev, t. I, p. 323, n° CCXXV. Les détails de la rédaction dans *Dnevnik*, p. 35, 36, 38, 42, 43.

III

Le 21 juillet 1581, une grande agitation régnait dans le camp polonais de Polotsk : Bathory quittait la forteresse récemment conquise sur les Russes et se dirigeait vers Pskov avec sa brillante cavalerie, ses braves fantassins hongrois, ses bandes quelque peu cosmopolites. De son côté, Possevino, accompagné de ses interprètes, de quatre Jésuites, d'un certain nombre de cavaliers polonais, partait pour la Moscovie. Dans la nuit du 2 au 3 août, nos voyageurs, après avoir traversé Orcha et Doubrovna, se trouvèrent sur les confins des provinces lithuaniennes et moscovites. Là se produisit un fâcheux contretemps : l'escorte polonaise s'était hâtée de partir, ne laissant pas à l'escorte russe le loisir d'arriver. Il fallut se résigner à rester sans guides et sans défense au milieu des ténèbres, sous la pluie battante, sur des terrains défoncés, dans une forêt épaisse où l'on n'avançait parfois que la hache à la main, au bruit sinistre de cris pareils à ceux des bêtes fauves. Heureusement l'épreuve ne fut pas de longue durée : à la pointe du jour, Fedor Potemkine, suivi de soixante cavaliers, vint souhaiter la bienvenue aux nouveaux arrivants et leur présenter des sauf-conduits. Désormais Possevino foulera le sol de la sainte Russie[1].

Nous entrons avec lui dans un monde nouveau : les

[1] *Missio Mosc.*, p. 11 à 43. — Possevino, *Ann. sec. Decas*, ms., p. 18 à 24. — Tourguénev, *Suppl.*, p. 388, n° CLXII. — *Pam. dipl. Snoch.*, t. X, col. 39 à 70. — Archives de l'Institut prussien à Rome, fonds Minucci, t. XXVII, p. 194 à 272 : Campani à Acquaviva, 10 octobre 1581.

dernières traces latines et occidentales disparaissent brusquement, il n'y a plus que du slave, doublé de mongol et de byzantin. Dans les rapports internationaux, c'est l'élément grec qui domine. Depuis le mariage d'Ivan III avec l'héritière des Paléologues, l'étiquette fastueuse de Byzance a pénétré dans le Kremlin. Le luxe de méfiantes précautions dont les étrangers étaient naguère entourés sur les rives du Bosphore, se reproduit maintenant à Moscou. Les ambassadeurs ne sont plus que d'illustres prisonniers, mieux gardés et mieux observés que les autres. A peine arrivés, ils sont flanqués de *pristavs* (adjoints) chargés de les surveiller, tout en leur faisant les honneurs du pays. Les nombreuses sentinelles postées jour et nuit autour de leur demeure ne sont là que pour les tenir dans un complet isolement : le monde officiel doit leur suffire.

En fait d'étiquette, Ivan le Terrible était passé maître, et sa sceptique méfiance envers les étrangers ne laissait rien à désirer. Possevino, paraissant dans des circonstances extraordinaires, devait s'en ressentir plus que les autres. Le 18 juillet, le lendemain même de l'arrivée de Chévriguine, il y avait eu conseil au Kremlin. Des ordres précis et détaillés furent donnés à tous ceux qui approcheraient le nonce pontifical de près ou de loin. D'une part, on réglait le chemin à suivre, les honneurs à rendre, les vivres et les boissons à fournir; d'autre part, la plus minutieuse prudence était rigoureusement prescrite. Le pristav Zaléchénine Volokhov, envoyé exprès de Moscou à la rencontre de Possevino et chargé de l'examiner à fond, avait en portefeuille toute une série de réponses officielles aux questions qui pourraient lui être faites sur la paix et sur la guerre, sur le Tsar et sur Bathory, sur la Lithuanie et la Livonie, sur Kazan et Astrakhan, sur les

Tatars Nogaïs, voire « sur le grand fleuve Volga et ses soixante-douze embouchures ». Des formules anodines étaient suggérées pour les cas imprévus ou difficiles; dans l'hypothèse d'une controverse religieuse, Zaléchénine devait répondre tout court qu'il n'avait jamais appris à lire et puis se renfermer dans un silence absolu.

Conformément aux ordres du Tsar, une nouvelle députation, plus brillante et plus nombreuse, se présenta en avant de Smolensk. Possevino fut admis dans la forteresse, acclamé d'office par le peuple, fêté par d'assourdissantes détonations; les interprètes lithuaniens restèrent en dehors de la ville. L'évêque ou *vladyka* de Smolensk, Silvestre, premier prélat orthodoxe que l'on rencontrait sur le passage, avait aussi reçu des instructions spéciales qui donnèrent lieu à un plaisant malentendu. Gracieusement interpellé par le vladyka, mais trompé par l'analogie phonétique de deux expressions russes, le nonce se crut convié à l'*obiéd* (dîner), tandis qu'il était invité à l'*obiédnia* (messe). Quel ne fut pas son étonnement, lorsqu'il se vit à l'improviste entouré d'une foule compacte et conduit aux portes de l'église, où Silvestre, sans lui donner la bénédiction d'usage, le presse de lui baiser la main, car tels étaient les ordres du maître ! Possevino comprit que l'on cherchait à extorquer des signes d'approbation et de respect pour la foi orthodoxe; il ne voulut ni baiser la main épiscopale, ni entrer à l'église : rien ne put vaincre sa résistance, force fut au vladyka de céder.

De Smolensk, en passant par Viazma, on arriva, le 18 août, à Staritsa, petite forteresse sur le Volga, où le Tsar se trouvait en résidence temporaire. L'entrée fut des plus solennelles : une nombreuse escorte attendait Possevino hors de la ville; un superbe cheval noir, richement caparaçonné et allant à l'amble, lui fut présenté au nom

d'Ivan. Le questionnaire de rigueur, répété plusieurs fois par différents dignitaires, se réduisait toujours aux mêmes informations sur la santé du Pape et les circonstances du voyage, avec les mêmes titres démesurément longs du souverain. Le jour de l'arrivée il y eut grand festin présidé par le stolnik Ivan Danilovitch Bielski. Lorsqu'il fut terminé, les pristavs voulurent, selon l'usage, recommencer à boire et à manger en petit comité, mais Possevino leur fit comprendre que des excès de ce genre s'alliaient mal avec son caractère sacerdotal. Cette déclaration les frappa de stupeur, tout en méritant leurs suffrages. Le lendemain, on procéda à l'examen des présents envoyés par le Pape ou offerts par son représentant. Ils furent tous soigneusement catalogués, et l'on promit au négociateur que bientôt il verrait « les yeux sereins » du Tsar.

En effet, l'audience fut fixée au dimanche 20 août. En sa qualité de religieux, l'envoyé pontifical ne désirait rien tant que de paraître à la cour sans aucune espèce d'apparat; mais sur les instances des Moscovites, il fallut, bon gré, mal gré, étaler une certaine pompe. Le jour convenu, de hauts personnages vinrent annoncer que le moment solennel approchait; les présents furent enfermés dans des sacs de drap d'or et d'argent. Précédé et suivi de brillants cavaliers, Possevino se mit en marche, ayant à ses côtés ses deux compagnons et ses interprètes; derrière lui on portait les présents. Le cortège avançait lentement entre deux haies de soldats aux uniformes bigarrés, rangés sur le passage jusqu'aux abords du palais. Là on mit pied à terre. Après avoir traversé quelques salles remplies de boïars richement costumés, Possevino se trouva en présence d'Ivan le Terrible. Le contraste est frappant : vêtu simplement de noir avec le manteau espagnol sur les épaules, le Jésuite paraît devant le Tsar assis sur un trône

étincelant, drapé dans une robe de brocart couverte de pierres précieuses, la couronne sur la tête, le sceptre à la main. Cette profusion de luxe ne voile qu'à grand'peine les mystères ténébreux de l'âme d'Ivan. Encore dans la vigueur de l'âge, il semble déjà fatigué de la vie; son regard est éteint, ses traits portent les traces indélébiles de violentes émotions, et toute sa physionomie respire quelque chose de sinistre : c'est qu'il succombe sous le poids de crimes sauvages et de formidables excès. Poursuivi par le remords, on le voit quitter les orgies pour l'église, endosser le froc, chanter les offices et sonner lui-même les cloches; toute sa vie n'est plus qu'un bizarre amalgame de pratiques dévotes et de dévergondage; de terrifiantes visions le hantent durant la nuit, il pousse des gémissements et des cris, il se roule par terre écumant de rage, il gratte les murs, comme pour trouver une issue, et puis retombe épuisé, haletant, sur sa couche. Officiellement, l'opritchnina n'existait plus : une longue et large traînée de sang, inouïe dans l'histoire, avait emporté toute velléité de résistance. Le Tsar, reprenant le pouvoir entre ses mains, sans partage, sans contrôle, sans autres bornes que sa brutale frénésie, était devenu, mieux que les khans mongols, l'incarnation titanique du despotisme. Tel était l'homme qu'il s'agissait de réconcilier avec Bathory, voire de gagner à des idées élevées, à des projets chevaleresques.

Lorsque les courtisans eurent annoncé tout haut que Possevino battait la terre du front, — formule consacrée, — Ivan demanda des nouvelles de la santé « du pape Grégoire XIII ». Une revanche parut alors opportune au représentant pontifical : on lui avait fatigué les oreilles avec les titres prétentieux du Tsar, pourquoi maintenant affecter le laconisme? Il répondit donc d'un ton solennel :

« Notre Très Saint Père le pape Grégoire XIII, pasteur de l'Église universelle, vicaire de Jésus-Christ sur la terre, successeur de saint Pierre, souverain de nombreuses provinces et régions, serviteur des serviteurs de Dieu, salue Votre Sérénité et lui souhaite toutes sortes de bénédictions. » Le Tsar, en signe de respect, avait écouté debout ces paroles; s'étant assis, il déclina les inévitables questions sur le voyage, donna à baiser sa main encore teinte de sang innocent, fit passer à un secrétaire les lettres apportées par Possevino, et se mit ensuite à examiner les dons pontificaux.

Le Pape lui envoyait un crucifix en cristal de roche enrichi d'or et renfermant une parcelle de la vraie croix, un exemplaire grec relié avec luxe du concile de Florence, un rosaire monté en or avec des pierres précieuses, une coupe en cristal garnie d'or. D'autres présents étaient destinés au fils aîné du Tsar ainsi qu'à la tsarine Anastasie Romanovna, dont on ignorait la mort en 1560. Possevino, en son propre nom, offrait un *Agnus Dei* incrusté d'argent, historié de miniatures et d'une légende en lettres russes. Tous ces dons, quelque précieux qu'ils fussent, parurent sans doute bien modestes à l'opulent souverain, dont le trésor regorgeait de vases d'or et d'argent, et qui possédait une collection des plus rares bijoux de l'Orient. La haute position du donateur en faisait tout le prix; aussi furent-ils promenés comme en triomphe à travers les salles et exposés à tous les regards. La relique de la sainte croix attira surtout l'attention d'Ivan : « C'est un présent, dit-il, vraiment digne d'un Pontife. » Mais on avait hâte d'aborder les affaires.

Une conférence préliminaire avec des personnages délégués par Ivan succéda à l'audience : les murs du palais moscovite durent s'étonner de voir un Jésuite italien

traiter de paix et de guerre, au nom du Pape, avec les mandataires d'un fils de Monomaque. Le même jour il y eut un grand festin d'apparat. La profusion de vaisselle d'or étalée dans le vestibule et dans la salle à manger frappait la vue. Une table d'honneur était réservée à Ivan et à son fils ; à leurs côtés se placèrent les deux princes Mstislavski et le boïar Nikita Romanovitch ; au-dessus pendait une magnifique image de la sainte Vierge. A peine les Jésuites furent-ils entrés que le Tsar, appelant chacun par son nom, leur indiqua les places à occuper. Leur table était dressée vis-à-vis de la sienne, moins élevée et disposée en croissant. On n'apercevait sur la nappe que du pain, des salières et des carafes ; les doigts des convives devaient, à l'orientale, remplacer couteaux et fourchettes. Le repas dura deux heures : Ivan, devenu tout à coup un aimable amphitryon, envoyait à ses hôtes les mets qu'on lui présentait. Chaque fois qu'il invitait quelqu'un à boire, celui-ci venait se placer au milieu de la salle, s'inclinait profondément, vidait la coupe et la passait à un autre. Ces libations se répétèrent, paraît-il, jusqu'à soixante fois ; les Jésuites en furent dispensés. Vers la fin du dîner, le Tsar fit un discours approprié aux circonstances et très flatteur pour le Pape.

Laissons les boïars cuver leur hydromel, boisson préférée de l'époque, et revenons aux affaires qui devaient se traiter à Staritsa. Le mode adopté dans les négociations se réduisait aux audiences du souverain et aux conférences avec les boïars et les diaks. Les audiences d'ordinaire étaient courtes. Jaloux à l'excès de sa dignité, Ivan se contentait de tirer les grandes lignes, d'indiquer la marche à suivre et s'en remettait, pour les détails, à des subalternes. A l'issue de l'audience et d'une manière plus ou moins ostensible, il ne manquait jamais de se laver les

mains dans un bassin d'or, comme pour se purifier des taches contractées par l'admission d'un étranger. Ce procédé de désinfection parut à Possevino si outrageant et si barbare qu'il s'en plaignit amèrement à la première occasion.

Ce n'était guère que dans les conférences que l'on traitait les affaires à fond avec un luxe de formalités qui trahissait d'heureuses dispositions pour le système bureaucratique. Il y avait d'abord des interprètes des deux côtés, qui éprouvaient probablement quelque difficulté à s'entendre. Possevino avait amené avec lui deux Lithuaniens, André Polonski, plus connu sous le nom latinisé d'Apollonius, et Basile Zamaski. La langue dont ils se servaient n'était ni russe ni polonaise, mais un patois intermédiaire; leurs traductions furent parfois refusées. Le cas se présentant, il fallait s'adresser aux diaks moscovites et, à prix d'argent, s'assurer de leur fidélité[1]. Avant de répondre à l'envoyé pontifical, on répétait tous ses discours avec une exactitude qui le remplissait d'étonnement. Mais ce qui retardait surtout la marche des affaires, c'était le recours perpétuel au Tsar, qui se réservait tous les pouvoirs. Qu'une phase nouvelle s'annonce dans la discussion, qu'un incident se produise, aussitôt les négociateurs s'en vont trouver leur maître; après une absence prolongée, ils reviennent avec de longues bandes de papier dont, séance tenante, lecture est faite à tour de rôle. Chaque lecteur débute par l'invocation de la très sainte Trinité, décline imperturbablement les titres du Tsar, et à travers les redites, les questions, les répliques et les contre-répliques, arrive à formuler une conclusion d'ordinaire évasive ou dilatoire. Les secrets desseins du

[1] LERPIGNY, p. 195.

Tsar ne hâtaient pas non plus le dénouement : il voulait obtenir beaucoup, céder le moins possible, et même garder sa liberté d'action dans le cas d'un échec de Bathory devant Pskov. Pour un Occidental, et surtout pour un homme de la trempe de Possevino, dévoré d'activité, avec du sang méridional dans les veines, ces lenteurs étaient plus qu'une épreuve; elles le mettaient au supplice.

Les discussions de vive voix alternaient avec des échanges de mémoires. Ceux du nonce se distinguent par la lucidité et la concision, malgré la langue détestable de ses interprètes. Les Moscovites répondaient longuement, fournissaient des copies d'anciennes chartes, de récentes correspondances, et se montraient en général très entendus dans la partie des écritures; Ivan lui-même faisait grand cas de ses archives, que Possevino se vante d'avoir vues et admirées. Plusieurs boïars et diaks furent employés dans ces négociations. La part principale semble avoir été réservée à Nikita Romanovitch, dont le petit-fils sera le fondateur d'une nouvelle dynastie, et à Bogdan Bielski, qui jouera un grand rôle dans le temps des Troubles. Enfin, il y eut même une tentative de péculat. Plus aimable et plus causant qu'à l'ordinaire, après avoir épuisé ses marques de sympathie, Bielski souffla, un jour, à l'oreille de Possevino qu'il pourrait s'attendre à des présents splendides, s'il favorisait les prétentions du Tsar. Ces paroles firent bondir le représentant pontifical; fort de son impartialité, de son mépris des richesses, il rejeta l'offre insidieuse de manière à ôter toute envie de la renouveler [1]. La notion encore si populaire de la *vziatka* n'était pas étrangère, on le voit, à la Moscovie du seizième siècle.

[1] Possevino, *Ann. sec. decas.*, ms., § 11.

Voilà donc sous quels auspices et dans quelles circonstances Possevino eut à comparaître jusqu'à six fois devant le Tsar, et à traiter longuement et fastidieusement avec les boïars pendant les vingt-huit jours passés à Staritsa. Les sources russes ont conservé la teneur des discours, la série des pièces échangées entre les deux parties; Possevino a consigné lui-même par écrit, avec des détails importants, le texte de quelques-unes de ses élucubrations, de sorte que l'on peut se rendre compte des négociations et, au besoin, contrôler les témoignages[1]. Pour plus de clarté, rappelons que toutes les matières discutables se réduisaient à ces trois chefs : affaires suédoises, affaires romaines, affaires polonaises.

L'idée dominante de l'envoyé romain est la paix à conclure dans des conditions acceptables pour les deux belligérants, voire une paix qui serait le principe d'une alliance. Désireux d'être renseigné à fond par le Tsar, Possevino, prêchant d'exemple, expose fidèlement tout ce qui s'est passé entre lui et Bathory, l'énergique démenti de celui-ci à l'accusation de parjure, ses griefs contre les Moscovites, même ses projets d'avenir. Il avoue n'avoir vu, dans le camp polonais, que le résumé de la lettre d'Ivan du 29 juin, et ne cache pas le désir d'en connaître le texte tout entier. L'état actuel des choses est dépeint en quelques mots énergiques : d'une part, le roi de Pologne, prêt à mourir plutôt que de reculer, prétend ne plus vouloir se contenter de la seule Livonie ; d'autre part, le Tsar menace de ne plus traiter de paix pendant cinquante ans ; au gré du négociateur, l'un et l'autre devraient faire des concessions. Bathory a déjà laissé entrevoir qu'il

[1] *Pam. dipl. Snoch.*, t. X, col. 70 à 246. — *Bathory et Possevino*, p. 115 à 125, nos XXII à XXIV. — Lerpigny, p. 153 à 182, nos I à III. — Theiner, *Annales*, t. III, p. 353 à 357. — Tsvétaiev, *Iz Istorii*, p. VI.

serait docile aux inspirations du Saint-Siège; à son tour, qu'Ivan montre la même déférence et cède quelque chose. La paix se ferait aussitôt, et la Russie en profiterait : les affaires suédoises s'arrangeraient facilement de concert avec Bathory; le commerce avec les Vénitiens s'établirait sans obstacle, car, fermée pendant la guerre, la voie de la Lithuanie, seule praticable, s'ouvrirait de nouveau; une croisade s'organiserait contre les Turcs, et sur les ruines du califat s'élèverait un nouvel empire chrétien avec un prince, couronné par le Pape, pour chef suprême.

L'alliance contre l'Islam sert de transition naturelle à la question religieuse, l'unité de la foi étant la meilleure base d'entente politique et militaire. Loin de cacher sa pensée au Tsar, le nonce la développe longuement. Il remonte jusqu'aux origines de l'Église grecque, insiste sur le concile de Florence invoqué naguère par le Tsar, sur la différence extérieure des rites qui n'empêche pas la conformité dans la foi, sur l'autorité doctrinale et la juridiction universelle du Pape, seul vicaire de Jésus-Christ sur la terre. Ce dernier point est exploité habilement. Ivan avait demandé l'entremise de Grégoire XIII; Bathory l'avait acceptée et se montrait conciliant. Possevino ne manque pas de relever cette circonstance pour insinuer la conduite à tenir; même les allusions aux conquêtes et aux titres se retrouvent sur ses lèvres. En général, il s'efforce de tout ramener à l'intervention pontificale; c'est de là qu'avec l'espoir d'un arrangement jaillissent les nouvelles combinaisons [1].

Les réponses d'Ivan sont marquées au coin du genre spécial de finesse qui distingue le barbare. Tenace et

[1] Les deux versions du discours de Possevino sur les affaires romaines (Theiner, *Annales*, t. III, p. 353, avec la fausse date de 1582 ; *Pam. dipl. Snoch.*, t. X, col. 100 à 111) présentent des variantes considérables.

hardi dans la poursuite de ses intérêts, il croit naïvement que son jeu, quoique mis en évidence, est caché à l'adversaire; s'il fait quelques avances qui seront un jour reniées sans scrupule, il ne tient pas non plus à se lier les mains inutilement. Et d'abord, les affaires suédoises sont complètement écartées, non sans une perfide arrière-pensée. Des fins de non-recevoir se laissaient facilement opposer à de vagues propositions, sans caractère officiel. D'ailleurs, le souverain de Suède passait à Moscou pour un roitelet indigne de traiter directement avec le Tsar et obligé, selon l'usage, de recourir à l'entremise du namiéstnik de Novgorod. Mais, en ce moment, les armées de Jean III s'emparaient des côtes de la Baltique, Ivan songeait déjà aux moyens de les reconquérir. Comment s'y prendre pour dissimuler les desseins de revanche? Ivan déclare gravement que, par égard pour le Pape, l'envoyé scandinave, au lieu de se morfondre sur les bords du Volkhov, serait admis à faire valoir au Kremlin la cause de son maître. C'était jouer à partie double : illusion de paix pour les Suédois, semblant d'hommage envers le Pape.

A l'endroit de Rome, les précautions oratoires se multiplient visiblement. Les questions d'Église sont d'ordinaire passées sous silence ou laconiquement renvoyées jusqu'après la conclusion de la paix. Cependant on ne pouvait tout refuser; ne fût-ce que pour donner preuve de bonne volonté, quelques concessions s'imposaient nécessairement. Sur les instances de Possevino, le Tsar accorda aux envoyés du Pape l'entrée en Russie et le passage en Perse; les marchands vénitiens reçurent des patentes du même genre et furent autorisés à amener des prêtres catholiques, à condition que les Moscovites obtiendraient des sauf-conduits analogues pour se rendre en Italie.

Quant à l'érection d'une église en plein pays orthodoxe, cette demande audacieuse est refusée carrément. Ivan ne fait pas mystère de son attachement à la foi de ses ancêtres et reste sur ce point inébranlable; toute innovation lui est en horreur; il ne se soucie plus de ses aveux à propos du concile de Florence, ou peut-être se flatte-t-il que d'autres concessions suffiront pour donner aux affaires polonaises une nouvelle tournure.

C'est là son unique préoccupation. A l'inverse du négociateur pontifical, qui remue de préférence les grandes idées, il expédie sommairement tout le reste et revient sans cesse, s'attache exclusivement à la conclusion de la trêve. La langue des boïars se délie dès que ce sujet est abordé. Les détails d'érudition se mêlent aux sophismes, aux fréquents appels à la justice et à l'équité : on s'aperçoit que la question a été étudiée sous toutes ses faces et qu'elle est le seul problème du moment. Les relations diplomatiques avec Bathory sont passées en revue. C'est naturellement la contre-partie de la version polonaise : tous les torts sont du côté de l'adversaire; ses ambassadeurs juraient la paix tandis qu'il méditait la guerre, et quelle guerre? une guerre d'invasion et de conquête. La Livonie a de tout temps appartenu à Moscou; le grand kniaz Iaroslav a fondé Iouriev dès le onzième siècle, des tributs ont été constamment payés par les Livoniens; maintenant qu'ils se sont révoltés, de quel droit voudrait-on empêcher le Tsar de sévir contre les rebelles?

A l'appui de ces assertions, les pièces réclamées par Possevino lui sont généreusement livrées : la lettre du 29 juin à Bathory, le traité juré par les Polonais, les chartes livoniennes. Ivan ne cache pas son désir d'avoir un débouché sur la Baltique, mais c'est surtout, dit-il, pour rester en rapport avec le Pape et l'Empereur; il

incline aussi vers la paix avec Bathory, car autrement la guerre contre les Turcs n'est pas possible. Déclarations spontanées et précieuses qui prouvent qu'on avait au Kremlin parfaitement saisi la pensée du Saint-Siége. La même ardeur belliqueuse contre le Croissant, les plus vives sympathies pour Rome et pour l'Empire se retrouvent dans les réponses moscovites aux brefs de Grégoire XIII[1].

Les angoisses d'Ivan se trahissent de temps en temps, lorsqu'il demande bonnement : « Bathory fera-t-il la paix? Quelles sont ses conditions? » Enfin le Tsar se décide à formuler lui-même ce qu'il appelle « sa dernière mesure ». Ses désirs ne vont pas au delà d'une trêve de sept ans, tout au plus de dix ou douze. Pas une obole ne sera payée, pas une forteresse ne sera rasée, mais Polotsk et Louki avec leurs rayons respectifs, la Courlande et soixante villes environ de Livonie passeront au vainqueur; trente-cinq autres, y compris Iouriev et Narva, resteront aux Russes. Quelques mois auparavant, trois ou quatre villes eussent contenté Ivan; trente-cinq suffisent à peine maintenant. Bathory doit en outre lever le siége de Pskov, renoncer d'avance aux conquêtes qu'il pourrait encore faire, et envoyer des ambassadeurs à Moscou. En présence des succès militaires des Polonais, ces prétentions paraissaient étranges. N'était-ce pas escompter prématurément l'intervention pontificale, les perplexités actuelles de Bathory, les chances de l'avenir? Ivan se gardait bien de l'avouer; sa réponse s'inspirait d'une autre logique : « Bathory a refusé, disait-il, les conditions de Vilna, j'ai le droit d'en poser de nouvelles, et puisqu'il est insatiable, plus il demande moins il faut offrir[2]. »

[1] Tourguénev, *Suppl.*, p. 6 à 7, nos IV, V.

[2] Les nouvelles conditions d'Ivan se trouvent dans *Pam. dipl. Snoch.*, t. X, col. 175 et 203.

Loin d'aboutir ainsi à l'entente, l'échange mutuel des idées ne fournissait au négociateur qu'un point d'appui assez problématique. La menace du Tsar de ne plus envoyer d'ambassadeurs dans le camp polonais créait, en plus, un obstacle de point d'honneur. Possevino s'offrit d'aller lui-même trouver Bathory et de parlementer avec lui. La proposition fut acceptée avec joie, d'autant plus que la lettre du 2 août avec les livres de Guagnini et de Kruse arriva sur ces entrefaites. Le style acéré du message révélait un adversaire indomptable. Ivan s'émut; il se souciait peu de se battre en duel avec Stéphane; une nouvelle victoire pouvait tout compromettre. Voyant que la mesure était comble et le danger pressant, le verbeux despote changea d'allures et de style : il remit sa cause entre les mains de Dieu, et renonça aux outrages. La réfutation, adressée à Possevino, du réquisitoire polonais se distingue par la dignité et le calme, si ce n'est que la nature railleuse du Tsar prend parfois le dessus : prince héréditaire de Moscou, il consent à donner le nom de frère à Bathory, mais il ne sait pas qui est ce frère, d'où il vient, comment il est devenu tout à coup roi de Pologne. Même dédain au sujet de la Transylvanie, petit pays introuvable[1].

Le 12 septembre eut lieu l'audience de congé. Jamais encore le Tsar n'avait été aussi gracieux, aussi prévenant qu'à cette occasion. D'un commun accord on avait arrêté les dispositions suivantes : Possevino devait se rendre au camp de Pskov et revenir ensuite à Moscou. Campani porterait des messages et des zibelines à Rome, Drenocki et Morieno resteraient sur les lieux; on conservait ainsi des intelligences dans la place, et Ivan se flattait d'avoir des otages entre les mains. Ces mesures, en partie

[1] Possevino reçut cette réfutation (*Pam. dipl. Snoch.*, t. X, col. 206 à 235) lorsqu'il était déjà en route pour le camp de Pskov.

provoquées par le Tsar lui-même, furent, à l'audience, approuvées d'une manière plus solennelle en présence des boïars : « Tu iras, dit-il à Possevino, trouver le roi Stéphane, tu le salueras de notre part, et, après avoir négocié la paix d'après les ordres du Pape, tu reviendras auprès de nous, car ta présence nous est toujours agréable, à cause de celui qui t'envoie et de ta fidélité dans nos affaires. » Des paroles également aimables furent adressées au Père Campani. Quant au Père Drenocki, il le fit approcher du trône, et, lui mettant la main sur la tête, il dit à Possevino : « Sois tranquille, il sera tout aussi bien traité pendant ton absence que si tu étais présent. »

En rentrant chez eux, les Jésuites trouvèrent leur table copieusement servie par ordre du souverain. Vers la fin du repas, on leur apporta des provisions de bouche pour le voyage et un baril de vin, chose assez rare à Moscou. Dans la soirée, ils furent de nouveau mandés à la cour et comblés de présents : le Tsar se chargeait des frais de route et leur offrait des fourrures et des vêtements. Refuser ces gracieusetés eût été blesser le donateur. Possevino en consacra une partie au rachat des prisonniers; une autre fut distribuée aux pristavs, qui ne se gênaient pas de la réclamer à grands cris. Le départ fut fixé au 14 septembre. Le sauf-conduit des voyageurs portait la peine de mort contre quiconque leur susciterait le moindre obstacle. Dans la bouche d'Ivan ces paroles n'étaient pas une vaine menace.

Quelque cordiales que fussent ces scènes d'adieux, la médaille avait cependant son revers. Pour régler le voyage de Possevino, Ivan fit rédiger plusieurs lettres, dont l'une est adressée au pristav qui cumulait les fonctions de guide avec celles d'espion. Il devait inscrire scrupuleusement tout ce qui échapperait au nonce en

matière politique, et se bien garder de l'introduire à Novgorod. Cette ville, qui se trouvait sur la route, était exposée aux attaques des Polonais; Bathory avait déjà fait des allusions menaçantes, la prudence commandait de la soustraire à des regards observateurs. De son côté, Possevino laissait au Père Drenocki de longues instructions, d'un caractère surtout théologique, avec des réponses aux objections qui pourraient être faites[1]. Il ne se doutait pas que son infortuné compagnon serait condamné à l'isolement et traité presque comme un prisonnier de guerre.

L'itinéraire à suivre avait été prescrit par Ivan lui-même. On mit à peu près quinze jours pour parvenir jusqu'au lac d'Ilmen, espèce d'inondation permanente d'une surface de mille kilomètres carrés, formée par un grand nombre de rivières qui, se rejoignant au même endroit, ne trouvent pas un écoulement assez rapide. La traversée du lac ne dura pas moins de huit heures. Aux portes de Novgorod, une escorte de deux cents cavaliers vint offrir ses services aux voyageurs. Il y eut un arrêt forcé de quatre jours à Bor[2], non loin de Pskov : Bathory avait été prévenu de l'arrivée de Possevino, il fallait attendre la réponse royale et l'escorte polonaise.

Dans cet intervalle, un interprète moscovite, dont le nom est resté inconnu, renonça au schisme pour embrasser la foi catholique. L'infatigable Possevino sut encore d'une autre manière tirer parti de ses loisirs. Le cardinal de Côme lui avait recommandé, au nom du Pape, de noter ce qu'il jugerait digne d'attention. Aussi avait-il à Staritsa

[1] TOURGUÉNEV, *Suppl.*, p. 9, n° IX. — Ivan donna à Possevino une lettre de Stéphane adressée aux Novgorodiens pour les exhorter à se rendre sans combat. Cette pièce, avec sceau et signature autographe, fait partie de notre collection.

[2] Village situé dans le gouvernement de Novgorod et le district du même nom, entre Kniaji-Dvor et Chimskaïa-Stantsia.

rédigé, jour par jour, toutes ses conversations avec le Tsar et les boïars. Envoyé plus tard à Rome, ce journal a échappé jusqu'ici aux plus minutieuses recherches. Le commentaire sur Moscou, écrit à Bor sous la même impulsion et daté du 27 septembre, a été heureusement plus favorisé par le sort : dès l'année 1586, il paraissait au grand jour de la publicité. Ce travail est remarquable à plus d'un titre; nous y reviendrons.

IV

A son arrivée au camp de Pskov, le 5 octobre, Possevino y fut reçu avec enthousiasme. La position des assiégeants devenait, en effet, des plus critiques, l'intervention pontificale plus opportune que jamais.

Sœur cadette de Novgorod la Grande, indépendante depuis le quatorzième siècle, admirablement située sur le confluent de la Pskova et de la Vélikaïa, Pskov se vantait d'un glorieux passé de liberté et de courage. Le commerce florissant de la petite république baissa rapidement dès qu'elle fut tombée sous la domination moscovite, mais son importance stratégique n'en devint que plus grande. D'après le plan tracé par Possevino[1], Pskov était entourée, à l'ouest, d'un gros mur percé de meurtrières et surmonté de treize tours; à l'est, s'appuyant sur la Vélikaïa, s'élevait la forteresse à double étage avec une seconde enceinte fortifiée, flanquée également de tours. L'ensemble produisait un effet si imposant qu'un Polonais[2], frappé de stu-

[1] Archives du Vatican, *Polonia*, t. XVIII, f° 302.
[2] Piotrowski, l'auteur du *Dnevnik* souvent cité, p. 61. — Pour le siège

peur, poussa, en arrivant, ce cri d'alarme : « Grand Dieu, c'est formidable ! Pskov semble un autre Paris. » La garnison, plus intrépide que nombreuse, était commandée par une pléiade de héros, avec les deux boïars princes Ivan et Vasili Chouïski à leur tête. Ils avaient tous juré, sous les yeux du Tsar et devant l'image de la Vierge, de mourir plutôt que de se rendre. Mieux que tout autre au courant des détails, le transfuge David Bielski conseillait de ne rien hasarder ni contre Pskov ni contre Novgorod, et d'attaquer de préférence Smolensk ; mais Bathory tenait à son plan de campagne, il ne voulut pas le modifier. Après avoir quitté Polotsk et s'être emparé d'Ostrov, il vint camper sous les murs de la fière cité.

Les habitants s'étaient préparés d'avance à la lutte et avaient porté en procession, autour des remparts, les images miraculeuses et les reliques des saints. Le 22 août, à la sinistre lueur des faubourgs incendiés par les Russes qui se retiraient dans la ville, le tocsin sonna à toutes volées, et les masses compactes de l'ennemi parurent à l'horizon. Les premiers engagements furent très chauds, mais le succès resta incertain. Les Polonais ne tardèrent pas à se convaincre que des travaux préliminaires étaient indispensables pour s'emparer d'une ville défendue par de vastes marais, des cours d'eau, de gros murs, des ravins, et surtout par une garnison héroïque. On creusa donc des tranchées, on éleva des tours, de nombreuses batteries se dressèrent. Le 7 septembre, un feu bien nourri s'ouvrit de tous côtés. Le lendemain eut lieu l'assaut général. Ce jour restera mémorable dans l'histoire nationale. Sous une grêle de balles et de bombes, les Polonais, marchant sur des cadavres, parviennent jusqu'aux murs, pénètrent dans

de Pskov, voir *Poviest o prikhogénii*, *passim*, et *Istoria Kniag. Pskovskago*, t. I, p. 198 à 245.

la brèche, s'emparent d'une tour, puis d'une seconde; déjà la bannière royale flotte sur les remparts de Pskov, les Russes faiblissent et commencent à fléchir. Dans ce moment décisif, Ivan Chouïski, couvert de poussière et de sang, descend de son cheval blessé sous lui, arrête les fuyards, ranime le courage des combattants, montre de loin le clergé qui s'avance en procession. Tout à coup, un bruit épouvantable fait écho à ses paroles, une épaisse fumée monte vers le ciel, les fossés se remplissent de décombres et de cadavres : c'est une des tours, tombée entre les mains des Polonais et minée adroitement par les Russes, qui vient de sauter. Alors un suprême effort est tenté; l'espoir du triomphe, l'amour du foyer, le sentiment religieux exaltent la bravoure des assiégés; la mêlée recommence avec une fureur nouvelle. Les milices hongroises opposent la plus vive résistance; délogées de la tour par le fer et le feu, elles se retirent en bon ordre et continuent le combat dans la plaine. Le sang coule à flots des deux côtés, la nuit seule met fin au carnage. Les Russes rentrent triomphants dans la ville. Pskov reste entre leurs mains.

Trop habitué à vaincre pour reculer après un premier échec, Bathory fait reprendre les travaux, activer le bombardement et veut, à tout prix, s'emparer de la forteresse. Cependant on avait à lutter avec de graves et toujours croissantes difficultés. Le manque de munitions et de vivres se faisait sentir, l'hiver approchait avec ses rigueurs. Mal vêtus, mal nourris et mal payés, les nombreux volontaires de l'armée polonaise menaçaient de déserter, s'ils n'obtenaient pas leur solde. Bathory en était déjà réduit aux expédients. Il espérait toutefois que la Diète, trop souvent inexorable, lui voterait de nouveaux subsides, à défaut desquels il promettait de livrer à la soldatesque soit ses biens personnels, soit des starosties sans titulaires.

Le bras de fer de Zamojski maintenait tant bien que mal la discipline dans le camp, en dépit de la jeune noblesse et des rivalités nationales, mais rien ne pouvait empêcher des signes de lassitude de se produire.

Dans ces circonstances, n'eût-on pas supposé que le rôle de médiateur serait, jusqu'à un certain point, assez facile? De part et d'autre, on désirait tacitement la paix, malgré l'acharnement qu'on mettait à se battre sous les yeux mêmes des Suédois qui, paraissant tout à coup sur les bords de la Baltique, tendaient la main vers l'enjeu de la guerre, au détriment des deux rivaux. Il en fut bien autrement, grâce aux prétentions exagérées des parties intéressées, à l'ardeur qu'elles mirent à les soutenir, voire aux accès de méfiance envers le négociateur pontifical. Celui-ci revenait de Staritsa satisfait de l'accueil et des confidences d'Ivan. L'abondance des renseignements ressemblait à un premier succès; grâce à l'expansion du Tsar, le Jésuite se trouvait même avoir de l'avance sur les diplomates, ce qu'il ne manquera pas de relever malicieusement. Les lettres au Pape, les sauf-conduits, l'hospitalité accordée au Père Drenocki, la promesse, — car c'est ainsi que Possevino interprétait les discours d'Ivan [1] d'être le premier à se battre contre les Turcs, — étaient autant de concessions nouvelles qui inspiraient de l'espoir pour l'avenir. La paix à conclure se présentait ici comme une condition préliminaire et indispensable; afin de l'obtenir, ne devrait-on pas, au besoin, sacrifier quelques arpents de terre en Livonie? Bathory ne partageait pas cet avis, et, fier de ses victoires, jaloux d'en conserver les fruits, plus porté à la méfiance, il craignait parfois que Possevino, aveuglé par son zèle d'apôtre et fasciné par des

[1] Lerpigny, p. 154.

mirages trompeurs, ne fît passer pour une nécessité politique ce qui ne serait au fond qu'un élan de prosélytisme.

La disposition des esprits, telle que nous venons de l'esquisser, se traduisit fidèlement dans les faits. A peine arrivé, Possevino eut de longues et secrètes conférences avec Bathory et Zamojski, grand hetman des troupes polonaises depuis le 11 août précédent. Le résultat en fut consigné dans un message, daté du 9 octobre, que l'interprète André Polonski fut chargé de porter à Ivan [1]. Possevino expose franchement que le roi de Pologne maintient son ultimatum, qu'il consent toutefois, par égard pour le Saint-Siège, à envoyer des ambassadeurs non pas à Moscou, comme l'eussent désiré les Russes, mais dans une ville frontière. Le Tsar est vivement exhorté, dans son propre intérêt, à profiter de cette occasion; autrement la campagne sera poursuivie pendant tout l'hiver : on fait de grands préparatifs, les munitions arrivent de Riga, des renforts sont attendus, Pskov est dans un triste état, les Novgorodiens n'ont pu y pénétrer, Khvostov a été fait prisonnier, les assiégeants brûlent d'ardeur pour un nouvel assaut, au printemps prochain le centre des opérations sera transporté dans le cœur même du pays, et alors, malheur aux habitants! Le négociateur termine sa lettre par la promesse d'écrire encore dans les huit jours à propos de la polémique engagée entre les deux souverains; il en appelle aux sentiments chrétiens du Tsar, au jugement de Dieu, fait entrevoir des concessions pécuniaires, et même territoriales, en dehors de la Livonie, enfin il annonce le prochain départ de Campani.

Celui-ci partit, en effet, le 10 octobre, mais au lieu d'aller jusqu'à Rome, comme on en était convenu à Sta-

[1] Possevino, *Moscovia*, p. 61. — *Pam. dipl. Snoch.*, t. X, col. 248.

ritsa, il s'arrêta en Pologne pour y exercer la charge de provincial. La correspondance dont il était porteur fut confiée aux soins de la nonciature de Varsovie. Le 12 octobre, Bathory écrivit lui-même à Claude Acquaviva, général de la Compagnie, en réponse à une lettre apportée par Possevino. Il exprimait le désir de multiplier les collèges en Pologne et en Transylvanie, et quant à Ivan, disait-il en effleurant la question moscovite, bien qu'il soit notre ennemi, nous n'en désirons pas moins le salut de son âme [1].

Plus d'un mois s'écoula avant l'arrivée des réponses moscovites. Pour Possevino, le temps ne fut pas perdu. Ni ses prédications en latin aux chefs de l'armée, ni son apostolat auprès des soldats, dont une bonne partie était hétérodoxe, ni sa correspondance avec le nonce de Varsovie à propos d'une nouvelle promotion d'évêques, ni les soins prodigués aux séminaires nationaux que Grégoire XIII érigeait de toutes parts, ne l'empêchaient d'embrasser sous toutes ses faces et de poursuivre avec sa vigueur accoutumée la grande affaire de la réconciliation [2].

Le 17 octobre, il s'entretint avec Bathory surtout au sujet de la Suède, point délicat, sur lequel on revint encore à mainte reprise. Une diversion scandinave dans le Nord eût secondé puissamment l'agression des Polonais du côté de l'Ouest; Stéphane suggérait sérieusement ce projet à Jean III, mais celui-ci ne se pressait pas de naviguer dans la mer Blanche et ménageait à son conseiller une surprise. A la faveur d'un sauf-conduit polonais délivré dans un autre but, les Suédois avaient fait en

[1] Notre collection, lettre originale de Bathory.

[2] *Dnevnik*, p. 98 à 162. — *Bathory et Possevino*, p. 125, n° XXXV. — Lerpigny, p. 153 à 230, n^os^ I-X. — Ouspenski, *Pérégovory*, p. 28 à 50.

Allemagne une levée de deux mille hommes que Pontus de la Gardie, surnommé le Diable, faisait manœuvrer avec succès sur les bords de la Baltique. Déjà quelques places fortes livoniennes, même Narva, si convoitée des belligérants, voyaient s'élever au-dessus de leurs murs le drapeau scandinave. Ces procédés exaspéraient Bathory; il n'entendait pas arracher la Livonie au Tsar pour en gratifier la Suède, et, s'il avait songé auparavant à l'associer au bienfait de la paix, la prise de Narva lui inspirait la résolution de tenir Jean III complètement à l'écart des négociations.

Possevino envisageait la situation avec plus de calme. Les Polonais, disait-il, toujours pauvres en fantassins, auront de la peine à reprendre les forteresses dont leurs rivaux se sont emparés. En outre, la Pologne avait de lourdes obligations financières vis-à-vis de la Suède : la dot de la reine Catherine, fille de Sigismond Ier, à payer, l'emprunt de Sigismond-Auguste, hypothéqué sur la Livonie, à liquider, certaines clauses testamentaires du même roi défunt à régler, le butin de Venda à partager. Avec un trésor constamment en souffrance, autant valait, en vue de ces difficultés, ne pas s'aliéner le roi de Suède et s'arranger plutôt à l'amiable. Les conseils de modération prévalurent dans l'esprit de Stéphane. Autorisé à renseigner Jean III sur les derniers événements, Possevino le fit avec d'autant plus d'empressement que certains propos, recueillis naguère à Stockholm, lui inspiraient de vives appréhensions : l'union de la Lithuanie avec la Pologne était remise en question; on trouvait que le prince royal Sigismond, propre neveu du dernier Jagellon, avait plus de droits sur le grand-duché qu'un voïévode hongrois. La hardiesse du raisonnement prouvait qu'il y avait là un danger à conjurer.

Ces conversations intimes entre deux hommes si diffé-

rents d'origine et de vocation, que des événements extraordinaires avaient réunis au milieu des neiges de la Moscovie, se renouvelaient souvent. Les graves paroles du nonce portaient leur fruit : le royal capitaine se montrait accessible à ses observations, il accorda la liberté à quelques prisonniers moscovites, parmi lesquels se trouvait un parent du diak Stchelkalov, qui passait en Pologne pour le grand chancelier d'Ivan. Possevino se prévalait des circonstances pour insinuer ses idées favorites et gagner de plus en plus la confiance du Roi : il lui rappelait que la victoire dépend du Dieu des armées, qui l'accorde à son heure et aux hommes de son choix; les succès inattendus de Jean III et l'échec des Polonais devant Pskov en fournissaient la preuve. Peut-être était-ce aussi un secret avertissement d'en haut, afin que le Roi, aveuglé par la fortune, ne fût pas tenté de dire : *Manus mea excelsa, et non Deus hæc omnia fecit.* Une autre fois, il le touchait jusqu'aux larmes en prêchant aux chefs de l'armée. L'orateur enflammait leur courage, si rudement mis à l'épreuve, et leur ouvrait de vastes horizons : les trois campagnes victorieuses contre Moscou ne devaient être que le premier pas pour la conquête de cette Asie impénétrable, berceau du genre humain, et réservée à de hautes destinées. L'enthousiasme se trahit dans ces paroles : il était sans doute provoqué par le souvenir de l'Orient, de Jérusalem, des croisades, par la vue des fiers gentilshommes au regard ardent, à la tête rasée, à la longue moustache, qui brandissaient leurs sabres à l'évangile de la messe, belliqueux témoignage de leur promptitude à mourir pour la foi de leurs pères.

Cependant, malgré l'espoir de reprendre les négociations, malgré les fréquentes sorties des Russes, l'habile pointage de leurs canons, les cruelles difficultés du siège,

Bathory s'acharnait à le poursuivre; il était même question d'un nouvel assaut. Le 20 octobre, il y eut un conseil de guerre qui dura bien avant dans la nuit, sans modifier la situation : les assiégeants manquaient de poudre, aucun effort d'intelligence ne pouvait remédier à ce mal. Comme toujours, dans les phases critiques, les discordes intérieures éclatèrent avec plus de fureur. Les Lithuaniens, enclins à la paix et moins hostiles aux Russes, ne voulaient plus rester au delà de dix-huit jours : exténués de fatigue, en proie à la faim et au froid, ils n'avaient guère assez de verve que pour se moquer amèrement des Polonais, de leur grand hetman, de ses discours à la Tite-Live, de ses allures d'ancien Romain. Les plus graves sénateurs n'étaient pas sans inquiétude sur l'issue des événements.

Cédant à leurs instances, après avoir longtemps tergiversé et consulté Zamojski lui-même, Possevino se décida à en parler au Roi, le 21 octobre. Le surnaturel est au premier plan du discours : les hérétiques, les hétérodoxes, tant d'autres mal préparés à la mort, perdraient avec la vie toute chance de salut, s'il y avait un nouvel engagement. Viennent ensuite les motifs d'un autre ordre : l'assaut de Pskov, succédant aux pourparlers de Staritsa, passerait aux yeux du Tsar pour un acte de perfidie et rendrait les négociations ultérieures très difficiles. Affronter cette éventualité serait presque téméraire : il n'y a plus de vivres, plus d'argent, plus de munitions; le froid devient insupportable, l'armée pourrait se fondre sous les yeux de son chef, sans profit pour la cause. Ne serait-il pas mieux d'éviter au moins l'effusion du sang et de songer à se ravitailler? Les plus grands capitaines n'ont pas hésité à modifier leurs projets, lorsque les circonstances venaient à changer : Charles-Quint a abandonné le siège de Metz, dès qu'il n'eut plus les Français à com-

battre, mais l'intempérie des saisons; Suleyman a refusé sur le Danube la bataille à Charles-Quint, pour se jeter à l'improviste dans la Hongrie. Rappelant ensuite la politique russe vis-à-vis de Novgorod, Possevino conclut en suppliant le Roi de remplacer l'assaut par un blocus; les vies seraient sauves et la conclusion de la paix plus prompte. Ce langage allait bien à un médiateur impartial : Ivan demande la délivrance immédiate et complète de Pskov, Bathory veut en finir par un effort suprême; le juste milieu, c'est l'investissement [1].

La réponse royale fut plus ou moins évasive : les sénateurs sont d'avis différents; chacun abonde dans son sens. Avec un adversaire de bonne foi le blocus eût été préférable; mais tel n'est pas le cas. Ivan ne cherche qu'à traîner les affaires en longueur pour pêcher en eau trouble. Du reste, l'armée des assiégeants n'en est pas encore réduite à la dernière extrémité; on espère avoir bientôt des munitions et des vivres, jamais l'infanterie n'a été plus nombreuse, les Polonais et les Hongrois ne craignent pas les gelées; seuls, les quatre cents Allemands en souffrent. Cependant Bathory promet de consulter encore le Sénat sur tous ces incidents; il autorise Possevino à écrire une seconde lettre à Ivan, ce qu'il avait refusé jusque-là, se montre de bonne composition sur tous les points secondaires, promet d'envoyer des prêtres à Louki, et l'assaut projeté n'a pas lieu.

Le jour même où ces idées étaient échangées dans le camp de Pskov, André Polonski s'entretenait à la Sloboda avec les boïars. Le pristav du courrier polonais avait reçu, comme de coutume, l'ordre de le tenir dans un parfait isolement, de le sonder à fond sur l'état de Pskov et

[1] *Un Nonce du Pape en Moscovie*, p. 196, n° X.

sur les projets de Bathory. Si Polonski s'avisait, à son tour, d'aborder la politique, le Moscovite devait répondre ingénument : « Je suis trop jeune pour traiter de si graves questions. » La lettre de Possevino à Ivan, du 9 octobre, fut remise aux boïars; on comprit qu'il n'y avait pas de temps à perdre, et, pour cette fois, la nonchalance slave fut bannie du conseil. Il eut lieu le 22 octobre. Ivan n'est plus le même homme : sa fierté s'est dissipée, il oublie ses menaces, une seule pensée le préoccupe, il lui tarde de terminer la guerre; il est prêt à livrer aux Polonais les conquêtes russes en Livonie, pourvu qu'on lui rétrocède Louki et quelques autres forteresses. Des ambassadeurs se rendront immédiatement dans une cité frontière; que Bathory y envoie les siens, que le délégué pontifical ne manque pas d'intervenir et que la paix se fasse au plus tôt, sans toutefois y admettre la Suède. Débarrassé de son victorieux rival, Ivan comptait tourner les armes contre Jean III, mais il ne trahissait pas son secret dessein. Une sévère discrétion est aussi gardée sur les nouvelles conditions de paix; vis-à-vis des Polonais, celles de Staritsa restent toujours en vigueur. Polonski fut donc expédié à Pskov sans retard; un courrier russe, Zacharie Boltine, muni des sauf-conduits d'usage et d'une lettre pour Possevino, partit dans la même direction [1].

L'empressement d'Ivan à répondre rendait inutile la lettre du 22 octobre rédigée par le nonce à la suite de l'audience royale de la veille. Ce message n'était que la reproduction du précédent, sauf la nouvelle que Bathory, par égard pour le Pape, suspendait l'assaut contre Pskov,

[1] *Pam. dipl. Snoch.*, t. X, col. 246 à 257. — La lettre d'Ivan du 23 octobre 1581 dans POSSEVINO, *Moscovia*, p. 65. Nous en possédons l'original; c'est un rouleau d'un mètre soixante-dix-sept centimètres de longueur sur quinze centimètres de largeur.

et que la polémique avec Ivan ne serait plus continuée [1]. Un curieux rapprochement s'impose ici de lui-même. Au roi de Pologne le négociateur pontifical avait parlé de la détresse qui régnait dans le camp polonais, du danger qu'il y aurait à risquer encore un assaut. C'est la contre-partie du même état de choses qu'il expose au tsar de Moscou : les munitions et les renforts arrivent, les préparatifs vont leur train, la campagne sera continuée pendant tout l'hiver; au printemps recommenceront les incursions hostiles. Assurément, les réponses de Bathory avaient mitigé les appréhensions de Possevino; son arrière-pensée n'en est pas moins évidente : il veut exercer une pression en faveur de la paix, et comme les deux rivaux s'obstinent à ne voir que les lumières du tableau, il en montre à chacun les ombres plus ou moins épaisses. Ce procédé est reçu en politique; les diplomates ne le taxeront pas de duplicité.

On était déjà en plein novembre lorsque les réponses de Moscou arrivèrent au camp polonais, dont l'aspect n'était pas des plus rassurants. Bathory devait se rendre prochainement à la diète de Varsovie; Zamojski promettait de rester sur place. On avait de la peine à retenir les soldats sous les drapeaux. Les actes d'insubordination se multipliaient : parfois, les Lithuaniens refusaient de se rendre aux avant-postes. Le détachement chargé de s'emparer du couvent de Pétchersk y trouvait une résistance imprévue; une poignée de moines, renforcée par des paysans, tenait en échec de vaillants guerriers. Le 7 novembre, à la grande joie des assiégés, les tranchées furent abandonnées; mais le conseil de guerre du même jour décida, malgré les craintes de défection, de continuer le

[1] Ouspenski, *Pérégovory*, p. 33. — Possevino, *Moscovia*, p. 66. — Ailleurs, la même lettre est datée du 21 octobre.

siège. Cependant, faute d'enthousiasme, la perspective de la paix souriait au plus grand nombre.

Enfin parut un Moscovite annonçant la prochaine arrivée des ambassadeurs. Le lendemain 9 novembre, un courrier de Novgorod apporta des nouvelles de Polonski. Désormais plus de doute : la réunion des négociateurs, ou, pour parler le langage moderne, le congrès diplomatique était imminent. Le premier droit d'un médiateur étant celui d'être exactement renseigné, on comprendra le désir de Possevino de connaître au juste et en détail l'ultimatum polonais. Quelle ne fut donc pas sa surprise lorsque, à la veille du départ, Zamojski lui apprit qu'il n'y avait d'autre base acceptable pour traiter avec Moscou que la cession de la Livonie tout entière, sans qu'une seule forteresse, sans qu'un pouce de territoire pût être sacrifié, lors même que l'armée polonaise serait mise en déroute! Tel est le décret irrévocable de la Diète; le Roi lui-même, à l'insu de la représentation nationale, ne saurait le rapporter. Ainsi s'évanouissait presque tout espoir de conciliation, car Ivan, lui aussi, avait ses décrets irrévocables; au moins les donnait-il pour tels. Et de fait, malgré les conquêtes de Kazan et d'Astrakhan, malgré ses annexions en Asie, les côtes de la Baltique ne perdaient rien à ses yeux de leur importance; et, s'il était prêt à fléchir encore sur ce point, cette résolution, enveloppée dans un profond mystère, ne transpirait pas au dehors. Possevino ne pouvait se défaire du soupçon que les Polonais lui cachaient la vérité, qu'ils exagéraient les prétentions pour exciter son zèle, qu'ils craignaient sa partialité à l'endroit d'Ivan : une explication était nécessaire.

Le 9 novembre, le futur médiateur supplia Bathory de le mettre au courant de tous les détails, sans aucune réserve. « Personne ne doutera, disait-il, de mon dévoue-

ment à Votre Majesté; l'esprit de ma vocation, mes procédés à Stockholm et à Staritsa en sont la preuve; les collèges de la Compagnie sont autant d'otages entre vos mains, et je n'ai guère l'intention de « réduire mon âme « en bouillie » pour faire plaisir à un prince schismatique auquel nul lien spécial ne me rattache. » Au cœur de l'hiver les communications allaient devenir très difficiles, le secret des correspondances pouvait être facilement surpris; Possevino demandait à être renseigné sur les deux points suivants : d'abord, pourrait-on, à la dernière extrémité, céder à Ivan un lambeau de la Livonie, surtout s'il prend les armes contre les Tatars et renonce à Louki ; ou bien faudrait-il affronter plutôt une nouvelle guerre, dans laquelle les Suédois, les Danois et même l'Empereur seront peut-être tentés d'intervenir? Ensuite, quel rôle jouerait la Suède dans la paix avec Moscou? Des relations de bon voisinage ne seraient-elles pas préférables à une sourde hostilité? N'eût-ce pas été de bonne politique de faire cause commune avec Jean III au cours des négociations, et de laisser entrevoir à Ivan qu'il aurait désormais deux ennemis au lieu d'un à combattre? Possevino termine son discours en priant de faire bien constater que, si l'on n'est pas revenu à l'assaut, si les canons ne grondent plus dans les tranchées, c'est grâce à l'intervention pontificale : ainsi se préparait le terrain pour la lutte diplomatique.

Oubliant ses appréhensions, Bathory donna une réponse aussi ferme que courtoise. Malgré son désir de ne pas prolonger la guerre indéfiniment, il devait, disait-il, se ranger à l'avis des sénateurs. La Livonie ne pouvait appartenir à deux maîtres, pas plus que deux épées ne sauraient entrer dans la même gaîne : seuls, les Polonais ont droit sur une province qui s'est mise sous leur protection, qui leur a déjà

coûté beaucoup de sang, que lui-même a juré de revendiquer, dont la Diète exige la cession avant qu'on dépose les armes. Les prétentions de l'Empereur ne sont pas à craindre; les Danois voudraient vendre leurs forteresses d'Œsel; tout conspire en faveur de la Pologne, prête à s'emparer de la Livonie, fût-ce même aux dépens de Louki. Du reste, la prise de Narva par les Suédois faciliterait les négociations, le plus sérieux obstacle à la paix étant mis hors de cause. Que si le Tsar tergiversait encore, il s'exposerait au même sort que Tarquin le Superbe payant à la Sibylle inflexible, pour un seul livre d'oracles, le prix de tous les autres. Quant à la Suède, la fine observation du nonce avait frappé Stéphane et modifié sa manière de voir. Il voulait bien que l'on procurât à Jean III une trêve d'un an avec Moscou, en réservant les droits de la Pologne. Dans tous les cas, une large part était assurée d'avance à l'intervention romaine : le représentant du Pape jouerait le rôle d'arbitre[1].

Après ces explications, Possevino se trouvait, sur la question brûlante de la Livonie, presque aussi bien renseigné qu'auparavant. La lumière tardait à se faire, mais il ne se décourageait pas. Le 14 novembre, Polonski revint de la Sloboda avec Boltine, que le Tsar lui avait donné pour compagnon. Toutes les combinaisons de détail furent acceptées, et les réponses rédigées sur-le-champ[2]. Comme les ambassadeurs russes se rendaient déjà à Iam Zapolski, il fallut se hâter d'échanger les sauf-conduits. L'audience accordée dans ce but à Boltine pouvait encore, à cause de l'étiquette, provoquer des orages. Une ruse moscovite triompha du danger : en s'approchant de Bathory pour

[1] *Un Nonce du Pape en Moscovie*, p. 204, n° XI.

[2] Possevino, *Moscovia*, p. 66, 69. — Ouspenski, *Pérégovory*, p. 37 à 40. — Lerpigny, p. 219, n° IX.

lui baiser la main, l'ingénieux courrier ôta son bonnet et garda sa calotte, à l'hilarité générale des Polonais eux-mêmes qui s'avouèrent battus.

Le 16 novembre, nouvel et intime entretien de Possevino avec le Roi. Victorieux jusque-là et trahi maintenant par la fortune, humilié par la résistance de Pskov, encore plus par l'échec de son armée devant le monastère de Pétchersk, Bathory était sous le coup d'une profonde émotion. Il ne fut pas difficile à l'éloquence persuasive de Possevino de le toucher jusqu'aux larmes. « Dieu, disait-il, a parlé, et il faut se conformer à sa parole. Si la victoire a déserté le drapeau polonais, c'est que le moment est venu de conclure une paix honorable, d'autant plus que les conquêtes des Suédois en Livonie préparent de nouveaux obstacles pour l'avenir, et que l'état intérieur du pays réclame sans partage tous les soins de son souverain. » L'exemple de Charles-Quint, perdant l'Autriche et la Hongrie sans conquérir l'Afrique, venait ici à propos. Bathory comprit parfaitement les allusions, et, prenant Dieu à témoin, il affirma à deux reprises que, vis-à-vis des Moscovites, son unique but actuellement se bornait à leur couper le chemin de la Lithuanie, base trop favorable pour la conquête de la Prusse et de l'Allemagne. Des réponses également satisfaisantes furent données sur tous les autres points.

A la suite du même entretien, une dernière lettre fut expédiée à Stockholm. Possevino mit le roi de Suède au courant des négociations et lui proposa d'envoyer à Iam Zapolski, ne fût-ce que pour suivre les débats, s'il n'avait pas d'intérêts à défendre, un représentant spécial. La brièveté du temps ne laissait aucun espoir de succès ; il s'agissait plutôt de donner une preuve de bonne volonté et de rappeler à Jean III les vaisseaux promis d'avance à

la flotte chrétienne qui croiserait dans les eaux ottomanes[1].

Autrement importante était la nomination des délégués ou commissaires royaux pour traiter avec les ambassadeurs moscovites. Possevino demandait des catholiques; il suppliait Bathory de mettre ainsi la Providence de son côté, et de ne pas scandaliser les Russes par le spectacle des discordes religieuses. Cette restriction créait un embarras : Polonais et Lithuaniens devaient être représentés; or, ces derniers comptaient dans leurs rangs bon nombre de dissidents, et Nicolas Radziwill, recommandé par Possevino, était vieux et sourdaud. Le choix de Stéphane s'arrêta sur deux catholiques : Janus Zbaraski, voïévode de Braclav, vrai type de guerrier polonais, et Albert Radziwill, maréchal de cour lithuanien. On leur adjoignit comme secrétaire Michel Haraburda, Lithuanien orthodoxe, réputé conciliant, homme d'expérience, qui avait visité la Crimée et Moscou. Les commissaires ne reçurent que des pleins pouvoirs limités, car Zamojski, sans quitter le camp, gardait la haute direction des pourparlers et décidait de tout en dernier ressort[2]. L'influence du nonce se laisse surprendre dans la nomination de Christophe Warszewicki[3], chargé officieusement par Bathory des affaires de Suède à Iam Zapolski. Inébranlable dans sa foi, malgré ses fréquentes variations politiques, Warszewicki avait, dans la Compagnie, un frère qui dirigeait à Stockholm l'éducation du prince royal. Cette circonstance lui valut probablement la préférence.

Dès que les dernières formalités furent terminées, Possevino partit, le 29 novembre, pour Iam Zapolski. Il n'avait plus qu'un seul interprète, Basile Zamaski, sous

[1] Archives du Vatican, *Germania,* t. XCIII, f°s 330, 338.
[2] *Dnevnik,* p. 161.
[3] Wierzbowski, *Krzystof Warszewicki,* p. 99.

ses ordres. Malade et brisé de fatigue, André Polonski resta au camp de Pskov, où il mourut bientôt après.

Rien ne peint mieux la situation et ne donne une idée plus exacte de la disposition des esprits à ce moment que le message adressé le même jour par Bathory à celui qui devait, au nom du Pape, négocier la paix. Une pointe de méfiance domine dans la lettre du Roi. Il rappelle l'attachement séculaire de la Pologne au Saint-Siège, tandis que le Tsar n'a aucun titre pour parler de son union avec Rome. Possevino est adjuré de mettre au service de la vérité et de la justice le zèle dont il a fait preuve en défendant les intérêts moscovites. L'appréhension est manifeste : on craint que le négociateur ne se laisse fasciner par un rêve d'apôtre, et qu'il ne fasse à Ivan des conditions trop faciles; aussi la cession à la Pologne de la Livonie tout entière est-elle réclamée avec la dernière énergie[1]. Étrange ironie : à l'insu peut-être de son inspirateur, qui n'était autre que Possevino, cette lettre, rédigée à l'intention d'Ivan, révèle la vérité. Le nonce avait, en effet, commis une grave erreur. Depuis son retour de Staritsa, soit pour exciter l'émulation, soit pour inspirer plus de confiance, il mettait une sorte d'affectation à faire l'éloge d'Ivan, de sa sincérité, de sa courtoisie, en forçant évidemment la note, si l'on se reporte au commentaire de Bor. Le seul résultat de cette fausse manœuvre fut qu'il passa désormais pour russophile et suspect de partialité : la profondeur des rancunes slaves échappait encore à l'Italien.

Bientôt après, le 1er décembre, Stéphane partait pour Vilna, laissant ses soldats, dit un contemporain, comme des orphelins sans appui, au milieu des plaines inhospitalières de la Moscovie.

[1] Lerpigny, p. 224, n° X.

115

CHAPITRE III

LA TRÊVE DE IAM ZAPOLSKI

1581-1582

I. L'intervention romaine sous un nouvel aspect. — L'enjeu de la guerre — La Livonie et ses origines. — L'ordre militaire des Porte-Glaives. — Victoires et défaites. — Discordes intérieures. — La Réforme. — Philippe Bell. — Invasion de la Livonie. — Convention entre Kettler et Sigismond II. — Phase nouvelle. — Négociations avec Bathory. — Campagnes victorieuses des Polonais. — Ambassade de Pouchkine. — Ultimatum de Bathory. — Arrivée de Possevino. — Instructions des ambassadeurs russes. — Projets polonais. — Position du médiateur. — Réunion à Iam Zapolski. — Concessions. — Vrai terrain des négociations. — Confidences des Moscovites. — Étrange proposition de Zamojski. — Dernières conditions. — Vélige et Sébège. — Équivoque au sujet de la Livonie. — Incidents du siège de Pskov. — Titres d'Ivan. — Solution de la difficulté. — Possevino refuse de signer le traité. — Titres pontificaux. — Vives altercations avec les Russes. — Violente discussion sur la Livonie; danger de rupture. — Le 15 janvier 1582, conclusion de la trêve. — Satisfaction des Polonais. — Lettres de Zamojski à Bathory et à Possevino. — Sentiments des Russes. — Point de vue de Possevino. — Son départ pour Moscou.

II. L'empire du Nord décrit par Possevino. — Le Roi-pontife. — L'Église et l'État absorbés par le Tsar. — Servilité des Russes. — Manque complet d'instruction. — Rapports avec Rome. — Critique du passé. — Moyens à prendre. — Physionomie de Moscou. — Arrivée dans la capitale. — La cour en deuil. — Version de Zamaski sur la mort du jeune Ivan. — Confidences de Drenocki. — Audience du 16 février. — Triple but à atteindre. — Explications sur la trêve. — L'alliance contre l'Islam. — Ivan attendra les ambassadeurs d'Occident. — Trêve conclue avec les Tatars. — Discussion religieuse au Kremlin. — Hostilité des Russes envers les Latins. — Dispositions d'Ivan. — Mémoire des marchands anglais. — Discours de Possevino. — Réponse d'Ivan. — Le Pape outragé. — Quatre objections : la chaise gestatoire, la croix sur la *botte*, la barbe, honneurs divins rendus au Pape. — Discussion du 23 février. — Excuses d'Ivan. — Traits de sa physionomie. — Sa lettre aux moines

de Bélozersk. — Discussion du 4 mars. — Offre de visiter les églises. — Explication naïve d'un rite. — Possevino refuse d'entrer à l'église. — Conférence avec les boïars. — Audience de congé. — Départ pour Riga.

I

Lorsque Possevino partait pour Iam Zapolski, le triomphe le plus cher à ses yeux était déjà remporté. Son idéal, en effet, se concentrait dans le rétablissement parmi les Slaves du prestige pontifical. Or il pouvait, à cet égard, se flatter d'avoir réussi : paraissant à l'improviste, sur un simple désir d'Ivan, presque en dépit de Bathory, le délégué du Pape se voyait maintenant reconnu comme arbitre par les belligérants ; catholiques et orthodoxes remettaient leur cause entre ses mains, faisant appel à son impartialité. L'intervention romaine se présentait sous un nouvel et imposant aspect.

Avant d'esquisser les phases des discussions qui vont s'ouvrir, il nous faut préciser exactement leur objet, remonter jusqu'aux origines des contestations, étudier la tactique des négociateurs, comparer les prétentions mises en avant avec le domaine réservé aux concessions ; examiner la nature et les conditions de l'arbitrage. Grâce à des renseignements nombreux, de sources diverses et opposées, les plus secrets rouages nous livreront leur jeu : désormais la part des responsabilités peut être faite.

Quelques années avant les victoires de Bathory, on eût demandé dans des circonstances analogues : Qui sera le maître de la Livonie, les Moscovites ou les Polonais? Après les trois dernières campagnes, la question se posait en d'autres termes : Bathory aura-t-il la Livonie tout

entière ou bien laissera-t-il à Ivan cette « fenêtre sur l'Europe » si ardemment convoitée par les tsars? Tel était le nœud fatal que les armes n'avaient pas tranché, et qui défiait en ce moment l'habileté des diplomates, reléguant le reste au second plan.

Qu'est-ce donc que la Livonie? et comment est-elle devenue l'enjeu d'une guerre longue et sanglante entre deux peuples slaves[1]? L'histoire de ce petit pays commence à l'introduction du christianisme dans la seconde moitié du douzième siècle, son asservissement séculaire avec l'apparition de l'évêque Albert Buxhœvden, fondateur de la ville de Riga et, en 1202, de l'ordre militaire des Porte-Glaives. L'Allemagne fournissait les chevaliers, auxquels le pape Innocent III imposa la règle des Templiers. Ces origines et cette sanction impliquaient la double dépendance de l'Église romaine et du Saint-Empire, dont la Livonie relevait, en outre, à titre de fief. Aussi, pour sauvegarder les droits du Pape, Possevino insistait constamment sur l'acte d'hommage à lui rendre, sitôt que Bathory serait maître du pays. Jaloux de consolider leur puissance, les Porte-Glaives ne tardèrent pas à se fondre avec les chevaliers Teutoniques. Dès lors, plus de doute sur l'issue de la lutte engagée avec les indigènes : bardés de fer, armés jusqu'aux dents, les envahisseurs étrangers triomphèrent facilement de toutes les résistances, étendirent au loin leurs conquêtes, hérissant le pays de forteresses. Mais la victoire est coutumière des trahisons : entourés d'ennemis, les chevaliers défendaient, le lendemain, contre des agresseurs ce qu'ils avaient eux-mêmes péniblement conquis la veille, et s'exposaient ainsi aux alternatives des succès et des revers. Alexandre

[1] Winkelmann, Forsten, *Balt. Vopr.*, t. I, *passim.* — Possevino, *Livoniæ comm.; Ann. sec. decas*, ms., §§ 9 à 15.

Nevski leur fit sentir la valeur de son bras dans une bataille légendaire livrée sur les flots engourdis du lac de Tchoud. A Tannemberg, les Slaves du Nord et de l'Ouest, réunis sous le même drapeau, remportèrent sur les milices aguerries des Allemands une de ces victoires immortelles qui révèlent la grandeur d'une race et marquent d'avance sa place dans l'histoire.

Autrement dangereux que les ennemis du dehors étaient les maux incurables qui, s'aggravant de siècle en siècle, rongeaient le pays à l'intérieur : dissensions, rivalités, guerre ouverte entre les évêques et les chevaliers, oppression des indigènes, insolence des vainqueurs, abaissement de leur niveau moral. Au seizième siècle, la décadence s'accusait par le libertinage et le scepticisme. Comme toutes les institutions destinées à périr, les Porte-Glaives ne parvenaient pas à se renouveler, à faire revivre l'esprit primitif, et, se détachant de l'ordre Teutonique, ils devinrent bientôt la proie de la Réforme. Un chevalier d'indomptable courage, Philippe Bell von Schall, prisonnier des Russes et admis à leur table, résumait ainsi l'histoire de son pays : « Tant que, fidèles à la foi catholique, nous avons vécu dans la tempérance et la chasteté, Dieu nous protégeait contre nos ennemis. Depuis que nous avons trahi l'Église, profané la règle de l'Ordre, adopté une nouvelle religion, nous sommes évidemment châtiés à cause de nos péchés et livrés à nos adversaires. » Un torrent de larmes, s'échappant des yeux de Bell, lui coupa la parole. Ces réflexions salutaires, mais tardives, devaient être étouffées dans le sang.

Vers l'année 1556, pendant les jours relativement fortunés de son règne, lorsqu'il avait encore des popes Silvestre dans ses conseils et des princes Kourbski dans ses armées, Ivan se rappela fort à propos la fondation de

Iouriev par le grand kniaz Iaroslav, les incursions des Russes en Livonie et certaines redevances qui depuis nombre d'années n'étaient plus prélevées. L'argent tentait le Tsar, mais l'envie de posséder les bords de la Baltique donnait à ces souvenirs encore plus de vigueur. Sans doute, les visions hardies de Pierre le Grand ne hantaient pas son esprit dans toute leur étendue; une capitale sur pilotis et une Néva endiguée dans des blocs de granit lui eussent semblé des chimères; mais se voyant refoulé vers l'Asie, il cherchait instinctivement un débouché sur la mer, un trait d'union avec l'Occident, et peut-être rêvait-il en partie ce que son successeur exécuta. Rappelée brusquement à l'observation des traités, la ville de Iouriev refusa de s'astreindre à la capitation. Aussitôt Ivan jeta ses armées, renforcées de Tatars, dans la Livonie. A différentes reprises elles pénétrèrent dans le pays, le mettant à feu et à sang, violant les femmes, massacrant les enfants, renouvelant partout des scènes d'épouvantable carnage.

Abandonné du Saint-Empire, dont il était vassal, livré à son triste sort, le dernier grand maître de l'Ordre, Gothard Kettler, ne prit plus conseil que de ses propres intérêts, et la Livonie présenta bientôt le triste spectacle d'une province qui se livre d'elle-même au pillage. En 1561, un traité fut conclu avec le roi Sigismond-Auguste : Kettler se réservait la Courlande et la Samogitie en fief héréditaire; toute la Livonie, de la Dvina à la Narova, passait nominalement à la Pologne, mais l'île d'Œsel était déjà vendue aux Danois, l'Esthonie excitait les convoitises de la Suède, et l'aigle moscovite couvait du regard la proie qu'elle tenait à moitié dans ses serres. De tous les prétendants aux dépouilles de la Livonie, Ivan était assurément le plus redoutable. A des forces militaires imposantes il joignait les finasseries d'une politique peu scrupuleuse dans le

choix des moyens, essayant tantôt d'un roitelet quelconque avec espoir de substitution, tantôt exigeant de la Suède la princesse Catherine Jagellon, non pas pour en faire sa femme ou sa maîtresse, — il l'avouera cyniquement plus tard, — mais pour marchander la Livonie à titre de rançon. L'élection de Bathory au trône de Pologne vint, en 1575, déjouer tous les calculs et inaugurer une phase nouvelle.

La question livonienne, depuis trop d'années en souffrance, n'admettait plus d'atermoiements; une solution immédiate s'imposait impérieusement. Dussions-nous affronter des redites, il importe de revenir sur les négociations qui s'engagèrent à cette époque entre la Pologne et Moscou, pour aboutir enfin à la guerre. Bathory n'en parlait à Possevino que sommairement. Ivan noyait au contraire ses sophismes dans de prolixes détails; l'un et l'autre se mettaient à un point de vue exclusif, et, de parti pris, recouraient soit aux réticences, soit aux exagérations. Il eût été impossible de combler toutes les lacunes, de redresser sur-le-champ les erreurs, sans fatiguer le lecteur par d'incessantes répétitions. Nous avons préféré indiquer, au cours du récit, les arguments produits de part et d'autre, nous réservant de les réunir ici en un seul faisceau pour en faire justice, au besoin, et, dans tous les cas, développer l'état réel des choses.

Et d'abord, les deux souverains partaient d'un principe diamétralement opposé, source première des dissensions, et sur lequel ils étaient également inflexibles. En vertu du traité de 1561, Bathory se croyait de plein droit maître de la Livonie; aussi avait-il juré d'en revendiquer, en faveur des Polonais, la possession matérielle. A Moscou, les transactions entre les Porte-Glaives et la Pologne passaient pour nulles et non avenues, et, comme les Russes avaient jadis essayé de coloniser le littoral de la Baltique,

et, à différentes époques, rançonné les habitants, tout le pays n'était plus, aux yeux d'Ivan, qu'une partie intégrante de ses États et l'héritage sacré de ses ancêtres. En outre, des deux côtés on négociait la paix plutôt pour gagner du temps que dans l'espoir d'une entente durable ou dans la prévision d'un dénouement diplomatique. Les confidences de Bathory au nonce Laureo, en 1578, nous révèlent les belliqueux projets du Roi, ajournés jusqu'après la soumission de Dantzig et le vote des crédits par la Diète. Ivan profitait de ces délais pour achever la conquête de la Livonie, prévoyant qu'il faudrait ensuite en défendre la possession par les armes.

Inaugurées sous ces auspices, les négociations ne marchaient que péniblement[1]. La première ambassade polonaise qui vint, en 1576, annoncer l'élection de Bathory, n'eut pas à se louer du Kremlin. Après avoir fait de prodigieux efforts pour écarter du trône le candidat du Sultan, le fier descendant de Vladimir affectait maintenant une profonde ignorance à l'endroit du petit voïévode de Transylvanie. Les boïars, sur l'ordre de leur maître, s'informaient gravement des ancêtres du roi de Pologne, de ses antécédents, de ses relations, de ses droits à la couronne; autant de questions ironiques qui frappaient droit au cœur le royal parvenu et devaient le faire bondir de rage. Satisfait de ces sarcasmes, comme s'il eût remporté une victoire, Ivan consentait à entrer en pourparlers non pas avec son frère, — Bathory ne méritait pas ce nom, — mais avec son voisin de Pologne.

[1] Pour les négociations antérieures à celles de Iam Zapolski, voir POLKOWSKI, p. 38 à 47, n[os] XXVII-XXIX; p. 162, n° CXIV; p. 187, n° CXXVII. — *Dnevnik*, p. 254, n° 52; p. 287, n° 58. — *Pam. dipl. Snoch.*, t. X, col. 39 à 246. — *Kniga posolsk.*, t. II, n[os] 34 à 74. — Pour les questions financières, voir PAWINSKI, *Skarbowosc*, p. 335 à 380. — *Akta metr. kor.*, *passim*

L'heure de la revanche n'avait pas encore sonné. En dépit des outrages moscovites, les sauf-conduits furent acceptés, des ambassadeurs polonais parurent de nouveau au Kremlin, en 1577. L'incident qui termina leur mission prouve jusqu'à quel point l'idée de la justice s'était obscurcie dans l'esprit d'Ivan. En effet, des discussions fatigantes et minutieuses aboutirent enfin à une trêve de trois ans. Le traité fut, comme d'ordinaire, rédigé en double; il n'y avait plus que les dernières formalités à remplir. Moscovites et Polonais allaient se réconcilier, lorsqu'un coup monté secrètement d'avance vint tout bouleverser. Oubliant la nature bilatérale des engagements à prendre, sans prévenir la partie adverse, Ivan dota son exemplaire d'un article subreptice, en vertu duquel la Livonie passait à Moscou, — procédé ingénieux pour spolier la Pologne sans faire de guerre. Loin de le désavouer, le Tsar se félicitait de ce stratagème, et, casuite à sa manière, il s'en expliquait à peu près ainsi avec Possevino : « Impossible d'imposer aux Polonais ma manière de voir; ils ont libellé leur document à leur gré, j'ai usé pour ma part de la même latitude[1]. » Et comme Bathory repoussait le traité conclu dans ces étranges conditions, Ivan criait au parjure, même au double parjure, pour avoir auparavant greffé la négociation diplomatique sur un serment de conquête.

Stéphane ne s'en cachait pas : les droits de la Pologne lui semblaient pouvoir se concilier avec des rapports pacifiques de voisinage; la responsabilité du sang versé retombait sur l'injuste agresseur. Aussi bien, dès qu'il eut connaissance de l'article additionnel, Pierre Haraburda

[1] Le stratagème du Tsar est mentionné par Bathory (Polkowski, p. 164); par les sources russes (Karamzine, t. IX, p. 282). — *Kniga posolsk.*, t. II, p. 29 à 38, n[os] 17, 18. — *Pam. dipl. Snoch.*, t. X, col. 210.

fut dépêché à Moscou avec des fins catégoriques de non-recevoir. C'était en avril 1578. Les atermoiements servaient à merveille la cause d'Ivan. Tandis qu'il activait les opérations militaires en Livonie, ses ambassadeurs en Pologne avaient ordre de ne pas se presser, chaque jour pouvant changer radicalement la situation; et, pour gagner du temps, Haraburda fut retenu à Moscou jusqu'en janvier 1579.

A cette époque, la fortune naguère favorable au Tsar se déclara brusquement contre lui : l'armée russe subit un échec à Venden. Aussitôt, cédant à la première impression de frayeur, Ivan s'adressa à Bathory pour s'informer de la marche des négociations, en proposer de nouvelles, nommément au sujet de la Livonie. Mesure tardive et inutile : Stéphane n'avait pas non plus perdu son temps; Dantzig avait capitulé, la Diète se rangeait à la guerre et votait les impôts. Les ambassadeurs russes ressentirent, les premiers, le contre-coup de ces vicissitudes : à l'audience solennelle, lorsqu'ils exigèrent que Bathory se levât et se découvrît en nommant le Tsar, une réponse également hautaine leur fut donnée. Bientôt on leur insinua qu'ils feraient bien de partir; il n'y avait plus de ménagements à garder : Lopacinski portait à Moscou une déclaration formelle de guerre.

Nous avons déjà esquissé les phases principales des campagnes de Bathory. Jamais encore les Polonais n'avaient combattu les Russes avec tant de succès et un bonheur si constant. Le bruit des armes n'étouffait pas complètement la voix des négociateurs. Au contraire, à mesure que le Tsar se voyait serré de plus près et plus menacé d'un grand désastre, il se repliait sur les finesses diplomatiques, multipliait ses mandataires, ses messages, ses provocations à la paix. En 1581, une ambassade russe,

avec Pouchkine en tête, se rendait auprès de Bathory et offrait au vainqueur des conditions favorables : toute la Livonie, sauf quatre forteresses, toutes les récentes conquêtes de l'Ouest, sauf encore quatre villes à rétrocéder aux Russes. Était-ce une concession suprême arrachée par la peur? Était-ce un nouveau piège? Le fait est que, vers la même époque, le Tsar envoyait ses courriers à Vienne, à Madrid et à Rome, pour soulever toute l'Europe contre Bathory et, au besoin, trouver auprès de lui des médiateurs. Dilemme bizarre, couronné de succès, grâce aux nouveaux incidents qui survinrent. Bathory avait écarté les propositions de Pouchkine et envoyé à Moscou un fier ultimatum : cession complète de la Livonie, destruction ou cession des forteresses de l'Ouest, contribution de guerre.

C'est juste à ce moment que Possevino paraît au camp polonais. Les idées de conciliation et les projets d'arbitrage y sont accueillis d'abord avec une certaine réserve ; les réponses moscovites et les difficultés croissantes de la situation leur donnent bientôt une valeur inattendue. Sous prétexte que Bathory est insatiable et que ses exigences s'accroissent avec les concessions, Ivan fait un mouvement de recul et, au lieu de quatre, demande trente-cinq forteresses livoniennes, escomptant d'avance le succès de ses missions diplomatiques, et se fiant peut-être aussi à la résistance héroïque de Pskov. Ainsi s'annonce une phase nouvelle, moins favorable aux Polonais.

On se rappelle quels furent les premiers résultats des démarches de Possevino et de son voyage à Staritsa. Fidèle à son rôle de médiateur et d'arbitre, il s'efforçait, en vue de la paix, d'équilibrer les prétentions des deux parties : Ivan demande que le siège de Pskov soit immédiatement levé, Possevino persuade Bathory de ne plus

livrer d'assaut; Bathory et Ivan ne veulent plus envoyer d'ambassadeurs, l'un à Moscou et l'autre en Pologne, Possevino leur propose une ville frontière, et les représentants des deux souverains se réunissent à Iam Zapolski. Dans ce coin perdu du Nord, une question politique d'une importance hors ligne allait être débattue; la solution intéressait l'avenir du monde slave. Désormais l'arène est ouverte; quels sont les acteurs du drame et leurs chances de succès?

A ne considérer que l'ampleur des instructions, les ambassadeurs russes sont de beaucoup les mieux partagés. Ivan avait choisi pour le représenter des hommes obscurs dont l'histoire n'a retenu que les noms : le prince Dmitri Eletski auquel, selon Zamojski, il ne manquait, pour être prince, qu'une principauté, Roman Olfériev, Véréstchaguine, Sviazev. En revanche, la manière d'agir, les arguments à exploiter, les concessions à faire ou à refuser, leur avaient été indiqués dans les plus grands détails. Lorsque le Tsar dictait ses volontés, le souvenir du passé devait lui inspirer d'amères réflexions : quelques années auparavant, durant l'interrègne, la couronne des Jagellons lui avait été offerte; maître de Moscou, de Vilna, de Cracovie, il eût été le premier monarque slave et l'un des plus puissants princes de l'Europe, et voilà qu'après vingt ans de guerre et au delà, il se voit obligé de renoncer à ses rêves ou d'entamer le patrimoine de ses ancêtres; car les concessions lui paraissent inévitables, autrement le vainqueur ne déposerait pas les armes; il ne s'agit plus que de trouver les moins funestes combinaisons. Le sens politique et la sûreté de coup d'œil servirent ici admirablement le Tsar; ses calculs ne manquaient ni de finesse ni de prévoyance : dans cette nature barbare il y avait du Mazarin.

Toutes les considérations secondaires sont écartées : que l'escorte ennemie soit plus nombreuse, qu'on se réunisse ailleurs qu'à Iam Zapolski, que les Polonais s'arrogent la préséance, qu'ils amènent avec eux des déserteurs, que Possevino soit absent, que l'on propose une trêve de cinq, sept, dix, douze ans ou bien, selon l'idiotisme moscovite, une paix éternelle, n'importe ; si les réclamations échouent, il n'en faut pas moins se prêter aux négociations. Si Possevino arrive lui-même sur les lieux, on tâchera de l'aborder avant qu'il ait vu les Polonais. Les dispositions conciliantes des Russes, leurs confidences, l'engageront peut-être à faire quelques révélations.

L'obstacle suprême à la paix, est-il besoin de le rappeler? sont les concessions territoriales. Ivan connaissait bien son échiquier; initié aux mystères du jeu, il fait l'une après l'autre six hypothèses, et, chaque fois, si la partie n'est pas gagnée, au moins une planche de salut est-elle réservée pour l'avenir. En effet, retenir au prix d'une compensation une partie de la Livonie, c'eût été le comble de la chance. Prévoyant un échec de ce côté, l'héritier de Iaroslav se décide, la douleur dans l'âme, à sacrifier la province qui lui a coûté tant d'argent et de sang, mais à la double condition que toute la vallée de la Vélikaïa avec une pointe jusqu'à Louki resterait aux Russes, et que la Suède ne serait pas comprise dans le traité de paix. Une ligne bien fortifiée eût ainsi sauvegardé la frontière de l'Ouest, et permis au vaincu de la veille de refaire sa fortune dans le Nord aux dépens des Suédois, de se frayer de nouveau une route jusqu'à la mer; tel était le plan stratégique du Tsar, insinué à son conseil et enveloppé dans le mystère. Aussi la paix avec la Pologne était-elle si ardemment désirée que les ambassadeurs ne devaient, dans aucun cas, rompre les pourparlers sans en avoir

demandé et obtenu l'autorisation formelle. Certaines combinaisons admettaient même la contribution de guerre, la destruction de quelques forteresses de l'Ouest. C'était plus qu'il n'en fallait pour ôter complètement à la « dernière mesure » de Staritsa son caractère d'ultimatum.

Aux questions d'importance majeure succédaient celles, moins graves, mais peut-être plus épineuses, qui visaient les titres du Tsar, l'échange des prisonniers et différentes formalités secondaires. Les instructions du Kremlin reparaîtront dans l'ordre des faits sitôt que les ambassadeurs se seront mis à l'œuvre. Négociateurs doublés d'espions, leur questionnaire prouve assez que les rivalités entre Polonais et Lithuaniens n'échappaient pas aux Moscovites, habitués de longue date à exploiter chez leurs voisins ces sortes de faiblesses. Un trésor d'apostrophes fastidieuses, d'aphorismes sur la paix et la guerre, sur l'équité et la modération, complétait le bagage diplomatique du prince Eletski, et ce qu'il y a de plus curieux, c'est qu'il emportait en portefeuille trois minutes de traités, selon trois combinaisons différentes, et en double exemplaire, au nom d'Ivan et de Stéphane, pièces curieuses qui nous donneront la mesure de la dextérité moscovite[1].

S'il y avait au Kremlin une seule volonté supérieure bien secondée par des subalternes, en Pologne, même du temps de Bathory, même dans les rapports de nation à nation, des symptômes d'anarchie, dernier écueil des libertés polonaises, se laissaient surprendre. Zamojski se voyait investi de la haute direction des pourparlers; les commissaires ne manquaient pas d'instructions plus ou moins complètes[2], mais de part et d'autre les attributions n'étaient que vaguement délimitées. C'eût été au Roi de trancher

[1] Ouspenski, *Pérégovory*, p. 1 à 34; *Nakaz, passim.*
[2] *Dnevnik*, p. 495.

en dernier appel, mais depuis son départ pour Vilna les grandes distances et les mauvais chemins le rendaient à peu près inaccessible. Ce vice d'organisation se traduisait par des hésitations : lorsque le chancelier envoyait des ordres aux commissaires, ceux-ci se réclamaient du mandat royal; loin de s'en formaliser, Zamojski s'en remettait tantôt entièrement aux négociateurs, tantôt demandait à Stéphane des pouvoirs illimités. Un seul épouvantail gênait la liberté d'action de tous : le fantôme de la Diète.

A défaut de cohésion hiérarchique, le sentiment national, exalté par la guerre, cimentait l'unité dans les esprits. Tous les Polonais s'accordaient tacitement pour revendiquer la Livonie, si ce n'est que les incidents du siège de Pskov rendaient parfois moins tenaces les témoins oculaires de ces navrantes péripéties. Dans le flux et reflux des combinaisons sans cesse renaissantes, Zamojski lui-même consentit une fois à livrer aux Russes trois forteresses livonnienes, sauf à désavouer aussitôt cette faiblesse et à la faire passer pour une fausse manœuvre. Inébranlables ou à peu près sur l'enjeu principal, les Polonais renonçaient d'avance à la contribution, sacrifiaient volontiers la Suède, rétrocédaient quelques forteresses de l'Ouest. Les prétentions élevées sur ces trois chefs leur servaient uniquement de levier pour arracher aux Moscovites la Livonie, objet commun des convoitises.

Quelle était, dans ce conflit d'intérêts, la position de Possevino? Une lourde responsabilité pesait sur l'arbitre : les instructions romaines ne lui donnaient guère qu'une direction générale; les résolutions pratiques sur les points contestés relevaient uniquement de son initiative et restaient à sa charge. Avait-il, au moins, la première, l'indispensable qualité du médiateur, l'impartialité? et le

confident de Bathory n'était-il pas hostile à Ivan? Partisan déclaré de la paix, gagné d'avance au roi catholique de Pologne, Possevino cherchait aussi à bien mériter du Tsar orthodoxe, pour le lancer contre les Turcs après l'avoir ramené à l'union. Mais tenir la balance égale entre deux adversaires exaspérés, c'était risquer de ne satisfaire ni l'un ni l'autre; c'est ce qui est arrivé. Aux éloges de la première heure succèdent bientôt les récriminations : « Il fait cause commune avec les Polonais, il prend parti contre nous », écrivent tristement les ambassadeurs russes, tandis que Zamojski le traite d'emporté, d'ambitieux, de vaniteux, de sycophante, d'infidèle à l'amitié polonaise, plus occupé des combinaisons politiques que des hiérarchies célestes, digne de figurer dans les sanctuaires moscovites à côté de saint Nicolas, et de recevoir les mêmes cierges que le grand thaumaturge de Myre. Mais que la paix se fasse, et le chancelier tendra la main à celui qu'il a si violemment dénigré, et les Russes se répandront en remerciements, transformations subites qui ressemblent à des désaveux. L'impartialité n'exclut pas la justice. Assurément, une Livonie purgée d'hérésies, sillonnée de collèges, soumise au Pape et presque son fief, — car un neveu de Bathory devait se rendre à Rome et faire acte d'hommage à Grégoire XIII, — ne pouvait ne pas séduire un Jésuite; mais au-dessus des aspirations d'apôtre planait la question de droit. Aussi, à peine arrivé, Possevino avait-il étudié l'histoire locale, dressé de sa main la carte du pays[1], recherché les titres de possession et leur base juridique, examiné les prétentions des deux parties. Les

[1] Archives du Vatican, *Germania*, t. XCIII, p. 441. — Le Saint-Siège avait d'anciens droits de suzeraineté sur la Livonie (Tourguénev, t. I, p. 16, n° XVI; p. 22, n° XXIII), mais Grégoire XIII se réservait de les faire valoir à une autre occasion. (Maffei, t. II, p. 360 à 362.)

conclusions s'accentuaient en faveur de Bathory, qui s'appuyait sur le traité avec les Porte-Glaives et sur une série de brillantes victoires. En revanche, le désir d'Ivan de garantir ses frontières de l'Ouest semblait légitime, et Possevino ne s'y opposait pas. S'il eût gardé volontiers, dans ces régions, une ville ou deux en guise de poste avancé du catholicisme, il était également prêt à laisser aux Russes un débouché sur la mer; et, s'il rêvait de contenter simultanément Ivan et Bathory, le désir d'amener la paix l'emportait chez lui sur toutes les autres considérations.

Telles étaient les instructions des négociateurs et, ce nous semble, leurs secrètes dispositions. En y mettant de la sincérité et de la modération, l'entente n'eût pas été difficile à établir, mais on n'avait garde de se trahir mutuellement, ni de limiter ses convoitises. Mêmes précautions vis-à-vis du médiateur : c'était à lui non seulement d'équilibrer les prétentions, mais de provoquer les confidences, de surprendre les secrets, d'arracher les aveux, de trouver le joint pour la conciliation; mission pénible où il faillit échouer plus d'une fois, car Polonais et Moscovites ne devaient céder qu'à la dernière extrémité, après avoir défendu le terrain pied à pied avec l'acharnement du désespoir. Aussi qu'arrivait-il? Les Polonais posaient des conditions, les Moscovites les repoussaient fièrement; le médiateur entrait avec ces derniers en pourparlers, ils persistaient dans leur refus, affirmant, les larmes aux yeux, qu'il y allait de leur tête. Alors les commissaires faisaient mine de vouloir rompre, fixaient le jour et l'heure du départ, ou bien ordonnaient d'atteler les traîneaux des récalcitrants; aussitôt ceux-ci de se rappeler qu'il est avec le ciel des accommodements, et de céder d'abord quelque chose, puis un peu plus et

enfin presque tout. Les Polonais abusaient souvent de ces scènes tragi-comiques, revenaient sur les choses jugées, extorquaient de nouvelles concessions. Quand c'était leur tour de prendre une décision, ils tergiversaient, demandaient à consulter Zamojski ; un courrier partait pour le camp de Pskov, rapportait des réponses secrètes et des objurgations, ou bien des ordres d'une valeur discutable. Dans ces conditions, il ne fallait rien moins que la singulière énergie du délégué pontifical, sa haute capacité de travail, son zèle infatigable, pour soutenir corps à corps, pendant plus d'un mois, une lutte âpre et serrée qui, recommençant presque tous les jours, se prolongeait bien avant dans la nuit.

Comme lieu de réunion, on avait accepté, sur la proposition d'Ivan, Iam Zapolski, petit village situé sur la route de Novgorod, entre Porkhov et Zavolotchié. Les inconvénients du choix se firent sentir immédiatement : tout autour, le pays avait été ravagé par le fer et le feu ; presque rien que des ruines au milieu d'une campagne déserte ; c'est à peine si les Polonais avec leur suite trouvèrent à s'y loger. Les Moscovites s'abritèrent tant bien que mal non loin de là, à Kivérova Gora. Possevino ne voulut pas les quitter, afin de leur inspirer plus de confiance. On vit alors cette obscure bourgade s'animer tout à coup ; autour des cabanes échappées à la ruine se dressèrent des tentes destinées à la nombreuse escorte des Moscovites et aux marchands qui les accompagnaient. Les diplomates du Kremlin n'étant pas défrayés par le Tsar, le trafic couvrait d'ordinaire leurs dépenses : aussi se partageaient-ils consciencieusement entre les affaires d'État et le commerce, travaillant à l'unisson avec les marchands de leur suite. Grâce à ces circonstances, on eût dit qu'il y avait à Kivérova Gora une fête foraine plutôt qu'un congrès d'ambassadeurs.

L'aménagement des nouveaux arrivés laissait aussi beaucoup à désirer. Ainsi l'habitation du médiateur, où l'on se réunissait pour les séances communes, était une méchante cabane composée d'une seule et unique pièce, au fond de laquelle se dressait un autel improvisé. Le système de chauffage par un froid des plus rigoureux était absolument primitif; la fumée ne trouvait d'autre issue que les portes et fenêtres; de là, les promenades forcées tant que le bois flambait à l'intérieur, et l'agrément de se voir le matin tout couvert de suie qui, durant la nuit, se détachait du plafond après l'avoir revêtu d'une couche épaisse et luisante. Possevino dit plaisamment qu'il se prenait parfois pour un charbonnier ou un ramoneur. Quant aux repas, l'on ne pouvait compter que sur les provisions apportées avec soi. A cet égard, les Moscovites firent preuve de haute prudence gastronomique : tandis que les Polonais souffraient souvent de la détresse, eux ne manquaient jamais de rien, et, sur les ordres exprès du Tsar, ils fournissaient abondamment la cuisine du délégué romain. Il y avait dans ces détails des motifs assez puissants, quoique d'un ordre matériel, pour ne pas traîner les négociations en longueur; elles durèrent néanmoins plus d'un mois; les graves intérêts en jeu faisaient oublier tout le reste [1].

Les ambassadeurs russes, selon le désir de leur maître, réussirent à se procurer des entrevues préliminaires avec le médiateur, et lui confièrent, sous le sceau du secret, qu'une ou deux forteresses pourraient encore être cédées. Dès que la Livonie fut nommée, Possevino déclara incon-

[1] Tourguénev, *Suppl.*, p. 49 à 100, n[os] XVI-XXXII. — Possevino, *Moscovia*, p. 57 à 115. — *Dnevnik*, p. 161 à 176, p. 365 à 717. — Ouspenski, *Nakaz; Pérégovory*, *passim*. — Lerpigny, p. 231 à 265, n[os] XI-XX. — *Bathory et Possevino*, p. 126 à 129, n[os] XXXVI-XXXVIII. — Zakrzewski, *Stosunki*, p. 151 et suiv.

testables les droits de Bathory sur cette province; ce principe devrait servir de base aux négociations. L'émotion des ambassadeurs fut visible. En pareilles circonstances, les Slaves ont l'habitude de hocher la tête et de se gratter la nuque pour activer le travail de la pensée; l'oreille italienne du nonce put surprendre sur leurs lèvres le mot souvent répété de *véliki* (grand); cela voulait dire : Bathory demande de grandes choses, de très grandes choses. Passant de la surprise à l'indignation, ils affirmèrent sans sourciller que la Livonie appartenait à leur maître depuis la création du monde, et que celui-ci y tenait surtout à cause du commerce avec l'Occident et des rapports avec le Pape. Si cette piété improvisée était touchante et le désir d'expansion légitime, la chronologie des Moscovites n'en paraissait pas moins intolérable. Possevino les supplia, dans leur propre intérêt, de ne pas remonter si haut et de se borner à l'histoire moderne. Le conseil fut suivi.

Le 13 décembre, eut lieu la première réunion. La présidence échut au médiateur, officiellement reconnu en cette qualité; à sa droite siégeaient les Polonais, à sa gauche les Moscovites; l'interprète Zamaski se tenait debout à l'écart. Il était convenu d'avance avec les commissaires de Bathory que le nom de Grégoire XIII serait mentionné avec honneur, et que les concessions éventuelles se feraient par égard pour le Pape, dont le prestige s'établirait ainsi brillamment. La séance fut inaugurée par une courte allocution du président : « Le Christ, disait-il, est la paix du monde; c'est lui et sa gloire qu'il faut avoir sincèrement en vue, si nos travaux de pacification doivent être couronnés de succès. »

Dès le début surgit une difficulté qui faillit faire avorter le congrès. Les Polonais trouvaient insuffisants, surtout

en comparaison des leurs, les pleins pouvoirs des Moscovites. Ceux-ci s'en référaient aux lettres du Tsar, à ses explications verbales, aux traditions de leur chancellerie. La discussion très animée se compliquait encore par l'incident de Warszewicki, qui n'était pas nommé dans les pièces officielles, et dont les envoyés du Kremlin exigeaient l'exclusion. On ne parvint pas à s'entendre. Il fut question de rompre avant même d'avoir commencé, mais la nuit porta conseil. Le lendemain, les Moscovites se déclarèrent prêts à jurer que leur formule serait suffisante dans toutes les hypothèses. Les Polonais avouèrent n'en pas connaître d'autre, et, sans échanger les pleins pouvoirs, avec les protestations d'usage en pareil cas, l'on consentit à entrer en matière, malgré la présence de Warszewicki.

Aux commissaires de Bathory, à titre de vainqueurs, appartenait le droit de préséance. Possevino leur donna la parole. Après avoir remercié le Pontife, qui voulait bien se charger de l'arbitrage, ainsi que son représentant, le palatin de Braclav formula les conditions polonaises : la Livonie tout entière, contribution de guerre, paix avec la Suède; Ivan serait dédommagé par quatre villes de l'Ouest. Là-dessus scandale des Russes, profusion de reproches, exclamations indignées; à leur tour ils énoncent leurs conditions : sauf une forteresse en plus, elles étaient identiques à celles de Staritsa et, en réalité, assez étranges. Généreux à rebours, le Tsar cédait la Courlande, qui ne lui avait jamais appartenu, et, se livrant ensuite à un savant triage des côtes de la Baltique, il offrait aux Polonais soixante-cinq villes et en gardait trente-cinq pour lui-même, sans tenir aucun compte ni des conquêtes suédoises, ni des droits d'autrui; des concessions plus importantes se faisaient à l'Ouest. Cependant des deux

côtés, tout en produisant le maximum des prétentions, on comprenait qu'il faudrait fléchir, et cette conviction se traduisait par des efforts inouïs de découvrir le jeu de l'adversaire. Les Russes surtout s'en tenaient à cette tactique, car ils ne devaient ni rompre sans permission, ni abuser de leurs pleins pouvoirs. Par contre, les Polonais affirmaient n'avoir que trois jours pour terminer les négociations; il leur tardait d'y voir clair.

L'exemple des concessions, donné par Eletski, fut suivi par Zbaraski. Après les plus solennelles déclarations qu'ils ne broncheraient pas, les Polonais se désistèrent d'abord de la contribution. Les finances de Bathory s'épuisaient rapidement, les impôts votés par la Diète ne rentraient qu'avec peine, les soldats en campagne réclamaient leur solde, un secours pécuniaire eût donc été opportun, mais l'acquisition d'une nouvelle province était préférable, et, dès ses premières entrevues avec Possevino, Bathory avait déclaré qu'il sacrifierait l'argent pour avoir la Livonie. Une autre concession fut faite au sujet de la Suède. Le Tsar méditait la guerre contre Jean III et ne voulait pas se lier les mains par des serments; ses ambassadeurs avaient défense expresse de traiter les affaires scandinaves. « Nous n'avons pas de pleins pouvoirs à cet effet, disaient-ils; dès lors à quoi bon négocier? Et avec qui traiterions-nous, puisque la Suède n'est pas représentée? » Réclamation légitime qui obtint gain de cause : la Suède fut complètement écartée. De la part des Polonais, aux prises avec les Suédois à cause de l'Esthonie, la concession n'était qu'apparente. On se rappelle que c'est Possevino qui avait conseillé de s'intéresser au roi de Suède, afin de le faire passer pour un allié du roi de Pologne : ruse diplomatique qu'un Richelieu n'eût peut-être pas désavouée, mais qui pouvait faire tort au

futur apôtre du Kremlin. Ajoutons, pour être juste, que le Jésuite ne se rendait pas exactement compte de sa démarche : loin de prévoir une guerre, il se flattait que le Tsar demanderait encore sa médiation pour faire la paix avec la Suède. Quoi qu'il en soit, ces ouvertures ramenaient les négociations sur leur vrai terrain : les Polonais ne demandaient plus que la Livonie. Restait à savoir, le cas échéant, quelle compensation serait donnée aux Russes.

Dans l'esprit de Possevino la lumière commençait à se faire, de précieuses confidences le mettaient sur la voie. A l'issue des réunions officielles, les Moscovites passaient des nuits entières à parlementer avec lui, mêlant aux affaires publiques leurs intérêts privés. Le 15 décembre, après s'être assurés d'un bon témoignage de leur zèle au Kremlin, ils déclarèrent en hésitant que jamais le Tsar ne céderait la Livonie, s'il n'avait en retour la vallée de la Vélikaïa avec Louki. Sitôt que le mot de l'énigme leur eut échappé, ils furent pris d'un violent scrupule, et, pour calmer leur conscience, ils insistèrent avec force sur le désir du Tsar de garder quelques forteresses en Livonie et de sauver au moins son titre. Possevino saisit immédiatement l'importance de la révélation ; l'espoir d'une prompte solution brilla à ses yeux, un courrier partit pour le camp de Pskov ; Zamojski, du consentement d'Eletski, fut mis au courant de tout et vivement exhorté à la modération. « Si l'on demande trop, écrivait le médiateur, on risque de n'obtenir rien. » En même temps, une égale pression s'exerçait sur les Russes, les déclarations catégoriques de Bathory étaient mises sous leurs yeux, et lorsque l'absence des Polonais au congrès les troublait, on les laissait en proie à leurs angoisses. Avec plus de confiance en Possevino, l'affaire eût été menée avec vigueur et rapidement

terminée; mais le chancelier cédait parfois à d'étranges inspirations[1].

Tandis que les négociations suivaient leur cours à peu près normal et que l'on s'épuisait en combinaisons, malgré les menaces quotidiennes des Polonais de ne plus revenir, voici paraître, vers le 20 décembre, Stanislas Jolkiewski avec des ordres verbaux de Zamojski. Ils se réduisaient à une triple série de conditions communicables d'emblée aux commissaires, qui ne les découvriraient à Possevino que l'une après l'autre, au fur et à mesure de la nécessité. Les deux dernières séries n'obtinrent même pas l'honneur d'être discutées. La première, qui aurait dû être la plus conciliante, ressemblait à une mystification : Zamojski cédait huit forteresses, trois en Livonie et cinq à l'ouest, pourvu que la paix se fît sur-le-champ. Fort étonnés de ce revirement et craignant de se compromettre, les commissaires demandèrent des ordres écrits, et, lorsque leur désir fut satisfait, ils se réclamèrent du silence de Bathory sur ce point. Encore plus grave était l'embarras de Possevino : le jour même où Jolkiewski présentait ces propositions aux commissaires, le médiateur recevait une lettre de Zamojski du 13 décembre, avec les plus fières, les plus absolues déclarations au sujet de la Livonie. Comment expliquer ces évidentes contradictions? Était-ce un piège ou un changement réel de politique? Que devenaient alors le décret irrévocable de la Diète, le serment de Bathory, la parole de Zamojski à peine couchée sur le papier? Possevino n'en revenait pas, et, emporté par son imagination méridionale, il voyait déjà une trêve conclue au hasard, dénoncée par la Diète, le Tsar en fureur se plaignant d'être trompé, le délégué pontifical jouant un rôle équivoque,

[1] Le rapport d'Eletski du 1er janvier 1582 (*Péregovory*, p. 63) ne s'est pas retrouvé.

complice ou coupable, dans tous les cas abhorré au Kremlin. Cependant le projet fut pris en considération, le 23 décembre. Le partage inégal de Zamojski souleva de vives discussions; la lutte menaçait de finir par une rupture, lorsque de nouvelles conditions, cette fois les dernières, arrivèrent du camp polonais.

Il n'en était que temps : la fatigue et l'ennui s'emparaient des négociateurs. Les Russes se plaignaient des mauvais traitements qu'ils avaient à souffrir : on arrêtait leurs courriers, on interceptait leurs correspondances. Radziwill, préoccupé de ses affaires de famille, ne songeait qu'au départ, il fallait le supplier de rester. Dans son ultimatum, Zamojski reprenait en sous-œuvre les conditions de Possevino du 15 décembre; le chancelier proposait à nouveau l'échange de la Livonie contre la vallée de la Vélikaïa, avec un rayon plus ou moins étendu, selon l'intensité des exigences russes[1]. Aussi adjurait-on le médiateur « par le sang du Christ » de ne pas épuiser les concessions en vain, et de revendiquer à l'ouest le plus grand nombre possible de forteresses. De la même plume, Zamojski dénonçait à Stéphane « le bon pasteur des Moscovites » et, donnant libre cours à sa verve mordante et satirique, conseillait de ne pas l'initier aux secrets. Possevino ne se doutait pas de ces perfides insinuations et travaillait à la concorde avec une inébranlable constance. D'accord avec les commissaires, on résolut d'arranger les récentes conditions en guise de triple rempart autour d'une forteresse : les Polonais défendraient à outrance chaque rempart, et les céderaient tous s'il n'y avait pas moyen d'obtenir la paix autrement. La prochaine séance fut fixée au 25 décembre.

[1] *Dnevnik*, p. 442, n° 139; p. 452, n° 145; p. 461, n° 156; p. 467, n° 159.

La Noël se passa tristement à Kivérova Gora, au milieu des fluctuations incessantes et dans la crainte d'une issue fatale. Les idées se fixaient lentement. Les Russes se résignaient au sacrifice de la Livonie, mais pour se ménager une bonne compensation, ils recouraient à des réserves, redemandaient une ville ou deux et se montraient toujours hésitants. Malgré ces tergiversations, les Polonais avaient déjà annoncé, dès le 22 décembre, qu'ils triompheraient probablement de toutes les résistances. En effet, entre les dernières conditions de Zamojski et celles des Russes l'écart se réduisait à deux points qui assurément n'étaient pas essentiels. Cette fois, les commissaires ne prodiguèrent pas leur bonne volonté; éludant les ordres du chancelier, ils en appelaient à ceux du Roi; aux plaintes de Possevino, Zamojski répondait par l'éloge des récalcitrants. « Ils sont sénateurs, écrivait-il, responsables devant la Diète, et puis on leur demande beaucoup trop. » A bout de ressources, lorsque le médiateur interpellait de nouveau les Russes, de leurs lèvres s'échappait cette navrante, mais véridique parole : « Eussions-nous dix têtes, elles tomberaient toutes, si les ordres du Tsar n'étaient pas exécutés à la lettre. » La séance du 25 décembre n'amena aucun résultat. Le jour suivant, il n'y eut pas de réunion ; de nouvelles lettres arrivèrent de Moscou, un coup de théâtre fut concerté par les Polonais pour emporter d'assaut les deux points en litige.

Il s'agissait d'abord de décider à qui reviendraient les deux forteresses de l'Ouest, Vélige et Sébège. Le 27 décembre, les Polonais les réclamèrent impérieusement, et, renouvelant avec plus de force leurs menaces ordinaires, ils fixèrent leur départ au lendemain, que la paix fût conclue ou non. Cruel embarras des Russes, qui ne voulaient ni rompre ni fléchir. Vélige, située sur la rive droite

de la Dvina, rentrait dans le système des villes qui passaient à Stéphane; prévu d'avance, ce sacrifice avait été accepté par Ivan; ses ambassadeurs tenaient à lui faire une surprise, mais leurs efforts échouèrent devant la constance polonaise : force fut de renoncer à Vélige. La question de Sébège se présentait sous un autre aspect : avant-poste des provinces moscovites, protégeant la vallée de la Vélikaïa, ce point stratégique devait appartenir aux Russes, et le Tsar le revendiquait. Aussi, lorsqu'on voulut passer outre et remettre à une autre époque la solution épineuse, les ambassadeurs de se récrier, de protester, de défendre leur cause avec l'accent du désespoir. On comprit qu'ils resteraient inébranlables, et Sébège leur fut adjugée.

Un autre point noir troublait encore l'horizon. Jusque-là, la Livonie avait été souvent nommée sans provoquer de contestations. En s'expliquant mieux, il devint évident que les Russes cédaient seulement les forteresses livoniennes qu'ils avaient eux-mêmes conquises, mettant ainsi hors de cause les Suédois, dont ils convoitaient l'héritage. Animés des mêmes désirs d'annexion, les Polonais voulaient se garantir contre cette dangereuse rivalité. Précaution opportune, à laquelle les Russes opposaient un argument irréfutable : « Comment voulez-vous, disaient-ils, que nous cédions ce qui n'est plus en notre pouvoir? Adressez-vous aux Suédois, et qu'ils fassent ce que bon leur semblera. » Grâce à l'esprit inventif du médiateur, un moyen terme fut trouvé et adopté : on stipula que les représailles polonaises contre les Suédois ne serviraient jamais de prétexte à Moscou pour faire la guerre, et, afin d'éviter toute équivoque, on convint d'énumérer dans le traité, une à une, les forteresses livrées par les Russes. L'application de ce principe, fort clair en lui-même, fut

troublée par des querelles, car les Suédois n'arrêtaient pas leur marche en avant, et, selon les besoins de sa cause, chaque partie leur assignait d'autres conquêtes; les distances rendaient le contrôle impossible, il fallait se borner à des protestations et se prémunir à tout hasard. Cependant, de part et d'autre, on se pressait tellement d'en finir qu'au plus fort des disputes, des mandataires étaient nommés pour échanger les villes et exécuter des stipulations qui allaient être encore remises en question et soulever des tempêtes.

Avec l'entente sur les cessions territoriales disparaissait l'obstacle principal. Zamojski coopérait à la conclusion de la paix par ses faits d'armes. Les récits des déserteurs avaient enhardi les Pskoviens; ils tentaient des sorties et se rapprochaient du camp ennemi. Les assiégeants laissaient faire, donnaient le change sur leurs intentions; mais, le 4 janvier, profitant d'une circonstance favorable, ils ripostèrent avec vigueur, s'élancèrent sur les Pskoviens trop téméraires et firent trois cents prisonniers. La nouvelle de cette escarmouche, au dire des commissaires, eut les plus heureuses conséquences sur la marche des négociations. Un fait moins glorieux pour l'armée polonaise ne saurait être ici passé sous silence. Ostromecki avait inventé une espèce de machine infernale : c'était une boîte remplie de poudre et d'engins destructeurs, qui donnait la mort à celui qui l'ouvrait, car le moindre mouvement dans ce sens déterminait l'explosion. L'inventeur proposait d'introduire sa boîte dans la ville assiégée. Les chefs de l'armée appuyèrent sa demande, trouvant la ruse légitime et admissible. Elle répugnait à Zamojski, mais, exaspéré contre les Pskoviens pour avoir tiré sur des parlementaires, il noya ses remords dans un silence équivoque qui ne dégageait certainement pas sa responsabi-

lité. Le sinistre présent fut porté à Pskov par un prisonnier; l'histoire mensongère qu'il devait raconter aurait provoqué l'ouverture de la boîte et peut-être coûté la vie à Chouïski, qui passait pour l'unique soutien de la garnison. Du haut de leurs batteries, les Polonais observaient ce qui se passerait : au bout de quelques heures, une fumée parut au-dessus du quartier des boïars, on vit briller des flammes; l'explosion avait donc eu lieu. Chouïski fit jeter une lettre de reproches dans le camp. Zamojski répondit par une provocation à un combat singulier, et s'en alla chevaucher en avant des lignes; personne naturellement n'accepta ce duel [1]. L'histoire n'épargnera pas la flétrissure à l'hetman : un ennemi courageux méritait plus d'égards, et le droit des gens ne chôme jamais.

Tandis que Pskov voyait encore couler le sang et tomber des victimes, des prétentions moscovites, assez bizarres, inauguraient à Kivérova Gora la nouvelle année. Dans la nuit du 1er janvier 1582, les Russes communiquèrent à Possevino un des plus ardents désirs de leur maître; la reddition des forteresses ne compterait pour rien si, de ce côté, on obtenait satisfaction : Ivan aspirait à être nommé, dans le traité, tsar de Kazan et d'Astrakhan, prince de Smolensk, et conserver aussi ne fût-ce que le titre de la Livonie. En dehors des visées pratiques, cette pompeuse nomenclature avait sa raison d'être dans un passé vénérable : d'un ton grave et solennel, les Moscovites déclarèrent que les empereurs Arcadius et Honorius avaient jadis conféré au grand kniaz Vladimir le titre impérial, que les Papes eux-mêmes l'avaient reconnu par l'entremise de l'évêque Cyprien (*sic*), et qu'Ivan n'entendait pas se dessaisir de ce précieux héritage. Possevino, versé dans

[1] Cet incident est raconté par Zamojski lui-même. (*Dnevnik*, p. 575, nº 225.) — Notre collection, lettre originale de Piotrowski, 31 janvier 1582.

les études historiques, ne put s'empêcher d'observer que les fils de Théodose avaient vécu à peu près cinq cents ans avant Vladimir. Difficulté trop futile pour embarrasser nos intrépides diplomates; deux autres empereurs du même nom, affirmaient-ils pertinemment, avaient existé au dixième siècle; à les entendre, on eût dit qu'ils avaient en poche des documents authentiques, et cependant ils confondaient Arcadius et Honorius avec Basile et Constantin, contemporains de Vladimir. Autant valait donc ne pas aborder le terrain de l'érudition. Un dilemme d'un autre genre leur fut proposé : ou le titre convoité par Ivan était l'équivalent de celui de César, et, dans ce cas, la maison d'Autriche n'admettrait pas de rival, ou bien il correspondait à quelque dignité tatare, et c'eût été très inconvenant de faire des emprunts de ce genre à des infidèles. Smolensk fut passé sous silence. Quant à la Livonie, le raisonnement était encore plus élémentaire : si l'on cède à quelqu'un son vêtement, ce ne serait plus qu'une singulière illusion de s'appeler le maître du vêtement; or, Ivan se mettait dans le cas de céder la Livonie, dès lors pourquoi s'attacher à de trompeuses apparences? Du reste, l'occasion parut bonne à Possevino d'inculquer aux Moscovites que la source des honneurs ne jaillissait qu'à Rome; le Pape se laisse appeler par les autres souverain Pontife, lui-même se dit humblement serviteur des serviteurs de Dieu, mais c'est lui qui a posé sur la tête de Charlemagne le diadème que Byzance ne méritait plus de porter, c'est encore à lui qu'il faut s'adresser pour avoir sa place marquée dans la royale hiérarchie de l'Europe.

Fort peu persuadés par ces discours, les ambassadeurs reproduisirent officiellement leur postulatum dans la séance du 7 janvier. Les instructions du Kremlin leur laissaient ici une entière liberté d'action. Prévoyant un

échec, Ivan se réfugiait dans la haute philosophie : « Je tiens mes titres, disait-il dans le nakaz, de Dieu et de mes ancêtres ; ce n'est pas d'hier que date mon pouvoir ; que l'on me nomme comme on voudra, je n'en reste pas moins ce que je suis. » Loin d'imiter la sagesse de leur maître, les ambassadeurs menacèrent de rompre, si les titres ambitionnés ne figuraient pas dans le traité. Indignation des Polonais : jamais les fiers enfants de la République ne s'inclineraient devant un César moscovite ; jamais ils ne l'acclameraient tsar de Kazan et d'Astrakhan : cette nomenclature musulmane souillerait les lèvres d'un chrétien. Les anciennes traditions furent évoquées : avec leur hardiesse ordinaire, les Moscovites affirmaient que Sigismond II, prédécesseur de Bathory, avait donné à Ivan le titre de Tsar : les chartes officielles qu'ils avaient, par distraction, oublié d'apporter en rendaient témoignage. Mal leur en prit, cette fois, de leur témérité : Haraburda exhiba toute une série de traités entre la Pologne et Moscou où il n'y avait rien absolument de semblable.

Le lendemain 8 janvier, nouvelle et vive altercation sur le même sujet. Appelé à se prononcer, Possevino offrit aux Moscovites une triple solution : ou bien on appellerait Ivan souverain de Kazan et d'Astrakhan, — c'était beaucoup trop peu ; — ou bien on réserverait ses droits sans mentionner de titres, — ces réserves eussent déplu au Kremlin ; — ou bien, en dernier lieu, on lui confierait à lui, Possevino, le soin de traiter cette affaire avec le Pape et Bathory, et il ferait tout ce qu'un bon chrétien doit faire en pareille occurrence ; — espoir trop éloigné pour satisfaire des convoitises pressantes. Cependant Eletski insistait avec tant de véhémence que Zbaraski inclinait déjà aux concessions à l'amiable ; peut-être les eût-il faites, si les lettres de Zamojski, du 9 janvier, fussent

arrivées plus tôt. Très ennuyé d'avoir à résoudre des difficultés qui lui semblaient en dehors de sa compétence, le grand hetman tournait en ridicule les prétentions russes, n'y attachait aucune importance, et ne voyait pas de mal à ce qu'Ivan s'appelât tsar de deux royaumes tatars, comme un plaisant de Varsovie s'intitulait roi de Zaharansk, ou comme ce gentilhomme, réputé comte, qui n'avait qu'un misérable village pour comté; au pis aller, on pourrait remédier à tout par une protestation. Tandis que ces lignes s'écrivaient au camp de Pskov, un autre expédient réunissait à Kivérova Gora tous les suffrages : les Russes étaient autorisés à prodiguer les titres au Tsar dans leur exemplaire du traité, celui des Polonais resterait à cet égard aussi laconique que par le passé.

La victoire ressemblait à une défaite; l'occasion de la revanche se présenta dès le lendemain 9 janvier. Une simple formalité tint encore pendant trois jours le succès des négociations en suspens et fournit matière à d'interminables discussions. Voici de quoi il s'agissait. Au cours des débats, l'autorité du Pape avait été souvent invoquée; pour relever encore plus son prestige, les Polonais voulurent que le médiateur signât avec eux le traité, dans lequel on dirait expressément que tout s'était passé en présence du légat pontifical. Les Russes s'opposèrent à la double innovation; leurs instructions n'en disaient mot, rien de pareil n'avait été prévu au Kremlin[1]. Possevino écarta promptement la question de la signature : jaloux de ne pas compromettre les droits d'autrui sur la Livonie, l'abstention lui semblait un devoir; il n'eut pas de peine à en convaincre les Polonais. La formule honorifique touchait à des cordes plus délicates : brillant hommage à la

[1] Tourguénev, *Suppl.*, p. 97. Ailleurs, le texte est tronqué.

papauté, précédent pour l'avenir, le délégué romain estimait ce témoignage à sa juste valeur, et ne s'en montrait que plus vexé de la raideur des Russes. Ceux-ci surent encore envenimer la querelle : dans le même texte d'où les allusions au Pape devaient disparaître, ils voulaient ajouter qu'Ivan cédait à Bathory la Courlande et Riga. Ce n'est pas que cette province ou cette ville eussent jamais appartenu à Moscou, mais y avoir renoncé pourrait au besoin constituer un titre de possession. Flairant le piège, les Polonais se retranchèrent dans une résistance invincible. Ils étaient soutenus par Possevino, dont les griefs contre les Russes se multiplièrent encore, lorsque les titres pontificaux leur parurent trop prétentieux. Les commissaires s'aperçurent bien vite de ces froissements, qu'ils estimaient de bon augure. Aussi mandaient-ils à Zamojski cette nouvelle étrange : « Dieu lui-même a excité Possevino contre les Moscovites; l'os qu'ils se disputent est le texte du traité. » En effet, le médiateur apostrophait rudement les trop fiers opposants : « Vous outragez le Pape et son délégué, leur disait-il; vous voulez rendre à Bathory ce qui lui appartient et ce qui n'est pas à vous; renoncez à vos stratagèmes et ne pensez plus à ces vétilles. »

Aux paroles désagréables succédèrent des scènes plus ou moins violentes, à en croire du moins les envoyés russes. On comprend que ceux-ci avaient intérêt à se poser en victimes pour se mettre à couvert devant le Tsar *terrible;* d'un autre côté, il est possible que Possevino ait cru devoir recourir à un acte de vigueur, simuler la colère, et briser ainsi des résistances cauteleuses. Quoi qu'il en soit, voici le récit d'Eletski, tel qu'il a été communiqué à Ivan. Le 11 janvier, au cours de la séance, perdant sa patience habituelle, le médiateur apostropha

ainsi les Moscovites : « Vous ne voulez pas m'écouter; vos torts sont indéniables, je ne ferai plus vos affaires... » Après quoi il se leva et sortit. Bientôt les Polonais en eurent aussi assez; ils partirent en disant : « C'est notre dernière séance; voilà la vingtième fois que nous arrivons ici sans rien conclure ; nous ne reviendrons plus... » Possevino rentra alors dans sa demeure, mais ce ne fut que pour se répandre en invectives contre les récalcitrants : « Vous êtes donc là pour voler, leur cria-t-il, et non pas pour négocier! » Les Russes enduraient tout sans s'émouvoir, et demandaient seulement que le congrès ne fût pas dissous, ou bien qu'on leur permît d'envoyer un courrier au Kremlin. En ce moment, Possevino aperçoit entre les mains d'Olfériev la minute du traité. Aussitôt, dans un transport de colère, il la lui arrache, la jette dehors; il s'en prend ensuite au malheureux Olfériev lui-même, le saisit au collet, le secoue, l'empoigne par les boutons de sa pelisse et le met violemment à la porte, ainsi que ses compagnons, en hurlant : « Sortez d'ici, allez-vous-en; je n'ai plus rien à vous dire! » Doux comme des agneaux, les Moscovites battaient en retraite, se plaignant à peine du bout des lèvres et balbutiant les formules consacrées du nakaz[1]. Leur émotion n'était pas encore calmée, qu'un Polonais vint les avertir de faire leurs paquets pour le lendemain. Le dénouement tournait au tragique; il fallait prendre un parti et sauver la situation. « Voyant que les Polonais voulaient rompre, dit Eletski dans son rapport, que Possevino se déclarait ouvertement pour eux, réduits à la dernière extrémité, nous avons cru devoir admettre la formule contestée. »

Cependant, pour en finir, un nouveau coup de théâtre

[1] Ouspenski, *Pérégovory*, p. 73.

fut jugé nécessaire, tant il fallait d'efforts pour faire lâcher pied aux ambassadeurs du Kremlin. Les points secondaires étaient déjà réglés . durée de la trêve fixée à dix ans; ratification par des ambassades solennelles aux époques et dans l'ordre convenus; canons et munitions restitués aux propriétaires légitimes; conditions de détail pour les transports d'hommes et de vivres, pour l'échange des forteresses. Une seule question, celle des prisonniers, fut réservée. Les Polonais en avaient un très grand nombre et cherchaient à s'en prévaloir. Les Russes, moins favorisés à la guerre et pris d'un scrupule soudain, répétaient sans cesse qu'il ne convenait pas de trafiquer avec le sang chrétien. Ne parvenant pas à s'entendre, on s'en remit aux futurs ambassadeurs. Par contre, dans une autre circonstance, Possevino se montra très généreux. Les Moscovites demandaient avec instance d'emmener sains et saufs leur vladyka et leurs popes, et d'emporter les objets de leur culte. Les ordres formels d'Ivan interdisaient toute transaction sur ce point. Le médiateur coupa court aux marchandages polonais en accordant tout, largement, trop heureux de débarrasser ainsi la Livonie du schisme, de ses représentants et de son matériel.

Après cela, on eût dit qu'il ne restait plus qu'à signer le traité. Il tardait surtout à Zamojski d'en voir la conclusion; des lettres pressantes avaient été plus d'une fois libellées dans ce sens. Le 13 janvier, mêlant au sérieux le plaisant, le chancelier annonçait aux commissaires que déjà, en leur honneur, s'immolait un coq d'Inde, discrète allusion aux bruyants festins des magnats, où les vins capiteux de Hongrie triomphaient des meilleures têtes. Par une étrange coïncidence, le même jour, à Kivérova Gora, une chicane moscovite, soutenue avec plus d'ardeur

que d'à-propos, faillit renverser l'édifice laborieusement élevé de la pacification. La Livonie en fournit fatalement l'occasion. Elle passait à Bathory; le Tsar renonçait même à ses titres livoniens, la cession était donc complète, et le doute à cet égard impossible. Ne voilà-t-il pas qu'au dernier moment Eletski essaye d'insérer dans le traité que la province en question n'en reste pas moins un bien de famille, un héritage paternel (*otchina*) d'Ivan Vasiliévitch! Cette prétention déchaîne un orage; les apostrophes succèdent aux raisonnements; les Polonais se disent tout simplement mystifiés, et, n'écoutant plus que leur indignation, ils s'en vont à Iam Zapolski au grand galop de leurs chevaux. Le départ des commissaires menaçait d'être définitif. Des négociations complexes furent mises en œuvre pour les faire revenir; mais, à peine réunis, de nouvelles tempêtes éclatent; le courroux polonais atteint son dernier période : cette fois, c'est en jurant de ne jamais plus reparaître que les délégués de Bathory regagnent leur demeure. Un seul mot compromettait le succès, une formalité rallumait la guerre sur le point de finir. Quel parti prendre en présence de ces funestes complications? Possevino se multipliait pour faire entendre raison aux intéressés; il avait eu avec eux dans l'espace de deux jours, du 13 au 15 janvier, jusqu'à vingt entrevues. Payant de sa personne, il s'était rendu, accompagné d'un Russe, à Iam Zapolski pour trouver un biais et amener la concorde. Les Polonais consentirent à se présenter encore une fois tout seuls chez Possevino; c'était comme une étape sur la route vers le camp de Pskov. Le médiateur en profita pour déclarer à Eletski que jamais, dans aucun cas, sous aucun prétexte, la Livonie ne serait nommée héritage ancestral d'Ivan; insister encore, c'eût été dissiper tout espoir de paix. Convaincus,

finalement, qu'il fallait prendre cette réponse au sérieux, les Moscovites se montrèrent plus conciliants et renoncèrent à leur formule presque fatidique.

Il n'y avait plus de temps à perdre. Le même jour, 15 janvier, on procéda à l'échange des chartes et à la prestation du serment[1]. Quoique le traité dût être daté de Iam Zapolski, siège officiel des négociateurs, les dernières formalités eurent lieu à Kivérova Gora. On les entoura de tout l'éclat que comportaient la détresse des circonstances et l'isolement de l'endroit. Les ambassadeurs se réunirent devant l'autel portatif élevé dans la demeure de Possevino. Après la lecture des pièces officielles, l'apposition des signatures et des sceaux, les Moscovites baisèrent la croix que le vladyka de Novgorod leur avait donnée sur l'ordre du Tsar. Les orthodoxes attachaient à cette cérémonie une haute importance; c'était la manière la plus solennelle d'engager sa parole et sa foi. Les Polonais se conformèrent au même usage, mais en baisant leur propre croix. A la grande satisfaction de Possevino, qui s'empressa d'en informer Bathory, Michel Haraburda, quoique orthodoxe et invité par Eletski, préféra s'unir aux Polonais dans l'accomplissement des formalités religieuses. C'est ainsi que, toujours fidèle à lui-même, le médiateur menait de front avec une égale vigueur les plus graves affaires et les moindres détails.

Désormais la paix était faite. Quelle fut l'impression des plus sérieusement intéressés?

Au camp de Pskov, où se concentrait l'élément militaire polonais, la nouvelle de la trêve excita le plus vif enthousiasme. Un *Te Deum* d'actions de grâces en fut

[1] Voir le texte latin du traité dans POSSEVINO, *Moscovia,* p. 99 à 107; le texte polonais dans *Dnevnik,* p. 637 à 646, n° 274. — *Kniga posolsk.,* t. II, p. 230 à 243, n°s 82, 83, 84.

l'expression solennelle; les braves guerriers chantèrent à pleins poumons l'hymne de la paix. Le grand hetman mêla sa voix à celle de ses frères d'armes. Au même moment où l'on se tendait la main à Kivérova Gora, le 15 janvier, répétant ses instances auprès des commissaires, il les avait suppliés d'en finir au plus tôt : impossible de tenir devant Pskov au delà de huit jours, il faudrait abandonner le siège et aller se ravitailler ailleurs; l'unique moyen d'échapper à cette honte c'était la prompte conclusion d'une trêve. Lorsque son désir, manifesté à maintes reprises dans des termes de plus en plus énergiques, fut enfin accompli, sa profonde satisfaction éclata dans la lettre à Bathory du 16 janvier.

La joie n'était pas sans mélange : le même rapport rend compte de l'état misérable dans lequel se trouvait l'armée polonaise. L'excès de fatigue, le manque de nourriture, les intempéries, l'avaient si cruellement éprouvée qu'elle offrait une proie facile aux épidémies; celles-ci avait fait invasion dans le camp : pas une tente où l'on ne vit un malade; presque pas un soldat qui n'eût un membre gelé. Et le grand hetman ajoutait, — pénible aveu pour un patriote : — La Pologne n'a pas envoyé un fil de laine à ses soldats mourant de froid, pas une obole à ses défenseurs qui manquaient absolument d'argent. L'esprit de l'armée en avait souffert : indiscipline, désertion, menaces de départ, rivalités de nation à nation, rixes sanglantes, Zamojski voyait tout cela de trop près pour ne pas désirer sur l'heure un remède efficace; or il n'y en avait guère de meilleur que la trêve. Aussi le chancelier ne ménage pas les éloges aux commissaires, à leur prudence, à leur ténacité, mais pas un traître mot ne dénonce à Bathory la part prise par Possevino. Écrivant ensuite au médiateur lui-même, il déclare que c'est à lui, après Dieu, que l'on

est redevable du succès; aux plus vifs remerciements succèdent les assurances de zèle pour la foi; on dirait que tout le fiel de l'hetman est épuisé, et qu'après avoir versé tant de sang, il ne répandra plus en Livonie que de l'eau bénite [1].

La satisfaction générale trouvait aussi un fidèle écho dans Bathory. Son cadeau de noce à la Pologne était fait, mais l'impérieuse fiancée n'appréciait ni la fougue des premières amours, ni leur brillant témoignage. Déjà perçaient des craintes que les fréquentes campagnes ne modifiassent la constitution, qu'elles ne permissent à Bathory d'ériger la Livonie en fief de famille. Trop chevaleresque pour ne pas se ressentir de ces propos malveillants, le Roi leur opposait par la trêve un démenti sans réplique.

En bonne logique, du triomphe des Polonais on devrait conclure au chagrin des Russes. Il n'en était rien cependant. Sitôt que les chartes furent signées, les ambassadeurs ne cachèrent plus leurs sentiments de sécurité et de joie. La source en est facile à découvrir : la première minute d'Ivan leur avait constamment servi de règle [2]. A force de marchander, ils avaient sauvé les points essentiels qui n'admettaient pas de transaction; quelques avantages secondaires avaient été même obtenus sans épuiser toutes les facultés octroyées par le Tsar. Après des doutes cruels sur le sort qui les attendait au retour, Eletski et ses collègues pouvaient être sûrs désormais de garder leurs têtes sur leurs épaules; une nouvelle lettre d'Ivan vint les confirmer dans cet espoir. Ignorant encore le grand événement, le Tsar leur envoyait, le 20 décembre, des indications supplémentaires dans le sens le plus conciliant. Malgré les nouvelles plutôt rassurantes rapportées de Pskov par le

[1] *Dnevnik*, p. 597, n° 242. — Possevino, *Moscovia*, p. 108.
[2] Ouspenski, *Pérégovory*, p. 1 à 6.

courrier Boltine, le désir de la paix restait prédominant au Kremlin comme au quartier général des Polonais. Si le langage altier de la veille était remplacé par des instructions de plus en plus pacifiques, c'est que l'annonce de la paix définitivement conclue correspondait à l'attente du Tsar et rentrait dans ses calculs d'avenir; ses vœux pour le moment n'allaient pas au delà.

Nulle part la joie n'éclata avec plus d'expansion que dans la ville assiégée, qui voyait enfin arriver le terme de ses rudes et sanglantes épreuves. Oubliant leurs rancunes, et justement fiers de leurs succès, du haut de leurs murs imprenables, les Pskoviens acclamaient l'armée polonaise qui, bannières en tête, reprenait le chemin de la patrie. Encore un siècle, et Pskov inscrira dans ses annales un fait également glorieux : ses héroïques défenseurs feront échouer Gustave-Adolphe.

Possevino partageait les mêmes sentiments à un point de vue quelque peu différent. Dans ses lettres au cardinal de Côme[1], où se peignent les premières impressions, il se félicite surtout de la forme donnée au traité : l'autorité du Pape a été invoquée, tout s'est fait en son nom, les chartes officielles l'attestent, ce témoignage passera à la postérité. Tel avait été, en effet, dès le principe, le but suprême du médiateur : la paix sous les auspices du Pape; la même pensée se retrouve dans toutes les démarches; elle les inspire, elle en est la règle et la mesure. Sympathisant plutôt avec Bathory, qui est le client du Saint-Siège, l'ami du cœur, l'homme de l'avenir, dont la cause est plus juste, Possevino fait sa part aussi grande que possible; la Livonie est adjugée entièrement au Roi, des efforts sont tentés pour lui obtenir quelques forteresses de l'Ouest, mais tou-

[1] Lerpigny, p. 234, n° XII; p. 243, n° XIII.

jours à condition que la paix ne soit pas compromise. Aussi lorsque les Russes opposent une résistance invincible, les Polonais sont exhortés à fléchir, les concessions leur sont arrachées de vive force. En vue de la même fin, le médiateur sacrifie ses propres désirs, car il eût préféré laisser à Ivan un débouché sur la Baltique, si les rivalités nationales l'eussent permis.

Cette façon d'agir uniforme et constante, cette tendance vers le même résultat à travers mille détails divers, se laissent contrôler par les lettres de Possevino datées de Kivérova Gora : avec Bathory l'entente est parfaite, rien ne lui est caché, les démarches les plus importantes lui sont communiquées d'avance, il est tenu au courant des succès remportés; vis-à-vis d'Ivan, il y a plus de réserve : c'est la nécessité de la paix qui lui est le plus souvent inculquée; les menaces d'une nouvelle campagne, d'une guerre à outrance sont répétées assez souvent pour dissiper toutes les illusions. En général, l'habileté de Possevino se réduit surtout à découvrir jusqu'où peuvent s'étendre les concessions des deux parties, et, dès que le mystère est surpris, de presser vigoureusement à l'entente mutuelle. Moins perspicace sur son propre compte, il ne se doutait pas des dispositions hostiles de Zamojski, et, ce qui est plus surprenant, malgré les démêlés avec Eletski, un accueil favorable au Kremlin rentrait dans les prévisions du médiateur. Il était convenu avec le Tsar qu'aussitôt après la paix on reprendrait les affaires à peine ébauchées à Staritsa. Le 23 janvier, Possevino montait en traîneau; des coursiers rapides l'emportaient vers Moscou par des sentiers couverts de neige.

II

L'Empire mystérieux du Nord, encore si peu connu de l'Europe, apparaissait au négociateur italien sous son véritable aspect. Nous en avons la preuve dans le premier commentaire sur Moscou, écrit à Bor, on s'en souvient, au courant de la plume[1]. Quelques semaines avaient suffi à l'auteur pour se rendre compte de la vie intellectuelle et religieuse des Russes, pour saisir le secret du mécanisme gouvernemental alors en vigueur, pour esquisser un programme qui, fidèlement observé, eût peut-être facilité la fusion de l'élément latin avec l'élément moscovité, créé en Europe une forte et compacte unité slave et assuré à celle-ci l'hégémonie en Orient. Un rapide aperçu des idées principales du commentaire est indispensable pour apprécier le rôle que Possevino a joué à Moscou et la manière dont il s'y est pris.

Ce qui le frappe tout d'abord, c'est le Tsar. Il lui fait l'impression d'un roi-pontife, *rex sacrorum*, dominant l'Église aussi bien que l'État, absorbant dans sa personnalité tout ce qu'il y a d'initiative et de sève, presque d'intelligence et de vie dans toute la nation. Rien qu'à le voir revêtu d'une espèce de dalmatique, avec une couronne en forme de tiare, une crosse en guise de sceptre, faisant à profusion des signes de croix devant les images dont il aime à s'entourer, on dirait qu'on a devant soi un évêque égaré sur un trône. C'est qu'il exerce, en effet, sur l'Église

[1] Possevino, *Moscovia*, p. 1 à 12. Il y aurait de curieux rapprochements à faire avec le *Domostroï*.

russe un pouvoir absolu : les liens avec Byzance se sont relâchés, le Tsar nomme lui-même le métropolite, il le change, ou l'exile, ou le fait assommer. Le haut clergé verse dans le trésor des sommes considérables, et rien ne se fait dans l'Église sans l'approbation du souverain. Contraste bizarre! Ivan ne craint pas de bouleverser la hiérarchie ecclésiastique, de tremper ses mains dans le sang innocent, de vivre au gré de ses lubies monstrueuses, et cependant il promène partout avec lui son confesseur, auquel il révèle une fois par an sa ténébreuse conscience, et il s'abstient de la communion pascale depuis qu'il a célébré son septième mariage, si l'on peut appeler ainsi ses unions capricieuses.

Encore moins que l'Église, l'État pouvait-il échapper au système de concentration inauguré depuis longtemps par les grands kniaz et perfectionné par Ivan. Pour garder son indépendance, il fallait quitter Moscou. Le célèbre Kourbski avait montré le chemin à prendre; quelques boïars, imitant son exemple, se battaient dans les rangs de l'armée polonaise; autour du trône il n'y avait plus que soumission profonde ou silence calculé et inviolable. Possevino est émerveillé de la servilité des Russes : ils se courbent sans murmure sous la main de fer qui les domine, et ne voient rien au delà du Tsar. C'est lui qui est la source de la science, des faveurs et presque du droit; personne ne saurait être ni plus instruit, ni plus intelligent que lui; il dispose à son gré de la fortune et de la vie même de ses sujets : ce qu'il fait est bien fait; il n'y a pas d'autre loi que sa volonté souveraine. Aussi l'attitude des Russes vis-à-vis du Tsar est-elle stigmatisée par un terme énergique : ils sont condamnés à lui offrir l'holocauste perpétuel de leur âme, de leur intelligence. Aucun rayon de lumière n'a encore pénétré dans les masses. Partout s'étale l'igno-

rance; il n'y a ni académies, ni collèges, ni écoles; une seule et médiocre typographie suffit abondamment aux besoins personnels du Tsar. Des barrières infranchissables s'opposent aux idées nouvelles que l'Occident pourrait importer dans la *sainte Russie*. La religion elle-même n'exerce pas son influence civilisatrice : le peuple s'en tient surtout aux pratiques extérieures sans se pénétrer de l'esprit du christianisme. Personne ne songe à lui enseigner les vérités de la foi; les préjugés et les superstitions remplacent les bonnes doctrines; même l'observation du dimanche est oubliée; il n'y a que labeur et souffrance pour le pauvre paysan moscovite, rien qui l'élève, le ranime, le soulage.

Cet ensemble de choses n'inspirait pas grand espoir de succès à un Occidental. En outre, les masses ne cachaient pas leur hostilité d'origine byzantine envers les Latins, qu'elles connaissaient plutôt de nom et qu'elles confondaient avec les hérétiques. Quant aux tsars eux-mêmes, Possevino était convaincu qu'ils entretenaient des rapports avec les Papes dans un but purement utilitaire, se souciant fort peu de l'union religieuse, encore moins de la confirmation des titres usurpés arbitrairement : Vasili III avait agi ainsi avec Léon X et Clément VII, Ivan IV marchait sur les traces de son père.

Cependant l'envoyé pontifical ne se décourage pas : pour préparer un meilleur avenir, il se reporte vers le passé et critique sévèrement les procédés employés jusque-là, à partir du concile de Florence. On n'avait envoyé que des ambassadeurs ou des lettres, à certaines occasions, sans jamais exercer sur les esprits une action sérieuse et constante qui les eût ralliés à la vérité ou, du moins, rapprochés des Latins. Les intermédiaires entre Rome et Moscou avaient été mis de côté, voire complètement négligés. Loin d'être un reproche stérile, l'examen du

passé n'est que le préambule d'un nouveau programme. Avec une sagacité qu'il serait injuste de méconnaître, Possevino a découvert le chemin à suivre pour pénétrer jusque dans les entrailles du monde slave. En effet, sous la domination polonaise il y avait des provinces russes : leurs habitants, — qu'on les appelle Russes ou Ruthènes, peu importe, — sont congénères aux Moscovites; c'est le même sang, la même foi, la même langue; leur sort politique se confond avec le sort de la Pologne. Ces nationaux du dehors ont par conséquent des points de contact avec les deux centres slaves; l'Église catholique peut librement s'épanouir parmi eux; dès qu'ils seront arrachés au schisme et mis en possession de la vérité, par la force même des choses, ils deviendront les apôtres des Moscovites, et, moyennant ces derniers, ils atteindront les Tatars de Kazan et d'Astrakhan, les montagnards du Caucase, les musulmans de l'Asie. Dans ce plan, esquissé à la hâte, il y a l'embryon de l'unité slave, fondée sur l'unité des croyances et dominatrice de l'Orient.

Mais ce n'est pas l'apparition éphémère au Kremlin d'un nonce pontifical ou d'un messager italien, peu initié au slavisme et pressé de regagner les bords du Tibre, qui amènera ces résultats. Des moyens plus puissants sont absolument nécessaires : il faut former des hommes, répandre des livres, agir ainsi sur les intelligences et les volontés. Dès qu'il y aura un clergé indigène, savant, vertueux, pénétré de sa mission, la transformation du pays ne tardera pas à se faire, et l'avenir sera assuré. En conséquence, Possevino propose d'envoyer à Olmutz ou à Prague les Russes de Moscou désireux de s'instruire, et d'établir pour les Russes de Pologne un séminaire pontifical soit à Vilna en Lithuanie, soit en Russie-Blanche, à Polotsk, d'où l'élite des élèves passerait à Rome; il insiste

sur l'érection d'une imprimerie spéciale pour les livres slaves; et, afin que le rapprochement se fît sans retard, il faudrait, dit-il, adresser des brefs conciliants aux évêques orthodoxes de la Russie polonaise, et, en même temps, faire pénétrer des prêtres catholiques avec des marchands vénitiens ou romains dans le cœur même de Moscou.

Le négociateur pontifical mûrissait assidûment ces idées, lorsque la capitale des Tsars parut à ses regards : la cité sainte méritait alors à peine le nom de *cité aux pierres blanches*. Elle faisait sur l'étranger l'impression d'un énorme village, au fond duquel se cachait une petite ville. Les maisons des boïars, entourées de vastes jardins potagers, disparaissaient au milieu des rues, aussi longues que désertes. L'animation et le mouvement se réfugiaient dans le quartier des marchands, où des boutiques de chétive apparence, entassées l'une sur l'autre, contrastaient singulièrement avec la richesse des produits asiatiques qu'elles contenaient. Une splendeur relative et quelques rares édifices en pierre ne se trouvaient guère que dans l'enceinte du Kremlin : c'était le sanctuaire de Moscou, sa forteresse, la demeure du Tsar et de quelques élus. Un rayon de la Renaissance y avait pénétré vers la fin du quinzième siècle; d'immortelles empreintes rappelaient le passage des Fioravanti et des Solari. A côté des cathédrales et des palais élevés par les Italiens, on admirait avec stupeur, sur la place Rouge, l'église fantastique, polychrome, de Vasili Blagennoï, surmontée de coupoles bulbeuses et variées; un voyageur récent l'a comparée à un immense dragon aux écailles brillantes, accroupi et dormant. C'était l'œuvre d'Ivan IV.

Possevino arriva dans la capitale, le 14 février 1582, et s'arrêta dans le Kitaï-Gorod, quartier voisin du Krem-

lin[1]. Il trouva la cour en deuil et le Tsar plongé dans une profonde tristesse. Un événement, dont personne ne prévoyait encore toutes les funestes conséquences, préoccupait vivement les esprits : le fils aîné d'Ivan, le seul capable d'occuper le trône, n'était plus. Il n'y avait aucun doute sur l'auteur du crime ; des versions discordantes circulaient sur les circonstances de la mort. Une chronique contemporaine l'attribue aux dispositions belliqueuses du défunt, désireux de délivrer Pskov, de refouler les Polonais hors des frontières, ce qui aurait armé contre lui la main de son père[2]. Possevino nous a conservé le récit, peut-être moins vraisemblable, qui va suivre, et qui est dû à son interprète Basile Zamaski, présent à la Sloboda au moment de la catastrophe.

Jeune encore, l'héritier présomptif de la couronne en était déjà à sa troisième femme. Les deux premières, pour avoir encouru la disgrâce du Tsar, avaient été reléguées dans des couvents, en dépit des canons de l'Église. La compagne actuelle du prince, Hélène Chérémétev, avait l'espoir de devenir mère et se reposait toute seule, sur un banc, au fond du gynécée, lorsque le Tsar terrible parut à l'improviste. C'était le 14 novembre : du premier coup d'œil il s'aperçoit que sa belle-fille ne porte pas tous les vêtements d'usage, qu'elle n'a sur les épaules qu'une robe quelconque, et, dans un accès de colère, il donne d'abord un soufflet à la princesse et puis la frappe violemment avec sa canne à pointe de fer. La nuit suivante, des couches prématurées et malheureuses furent les conséquences de

[1] Sur le séjour de Possevino à Moscou, outre la *Moscovia*, *Missio mosc.*, Lerpigny, voir Tourguénev, *Suppl.*, p. 388, n° CLXII. — *Pam. dipl. Snoch.*, t. X, col. 258 à 350. — Novikov, t. VI, p. 71 à 107. — Tsvétaiev, *Iz Istorii*, p. 280 à 294, VI à XIX; *Protestanstvo*, p. 553; *Lit. Bor.*, p. 22. — Macaire, t. VIII, p. 389 à 402. — *Moskovskié Sobory*, p. 24 à 30.

[2] Karamzine, t. IX, p. 352.

cet acte de sauvagerie. Le fils du Tsar intervient; rompu à la débauche, méprisant la fidélité conjugale, l'indignation lui arrache néanmoins de vifs reproches envers son père. Celui-ci, n'écoutant que sa fureur, lui assène un si rude coup d'épieu sur la tempe que, cinq jours après, le 19 novembre 1581, le jeune Ivan expire entre les mains de son meurtrier, dont le tardif repentir ne peut plus réparer la faute. Le Tsar la ressentait profondément; en proie à une sombre tristesse, il entourait d'égards la veuve de la victime, envoyait de grosses aumônes dans les couvents et songeait à abdiquer le pouvoir pour embrasser la vie monastique. Les boïars se méfiaient avec raison de ces pieuses velléités : en effet, après les épanchements réitérés de la douleur, les choses ne tardèrent pas à reprendre au Kremlin leur cours ordinaire.

Le premier soin de Possevino, à son arrivée, fut de conférer avec le Père Drenocki. Le séjour prolongé de celui-ci parmi les Russes n'avait pas eu le résultat auquel on s'attendait. Loin de pouvoir se mettre en rapport avec les habitants du pays, propager des idées et faire des observations, il avait été tenu dans le plus complet isolement; à peine les pristavs osaient-ils échanger quelques paroles avec lui. Ivan le gardait simplement à titre d'otage et prenait des mesures en conséquence. Envers Possevino, on avait plus d'égards. La nature des affaires à traiter le mettait souvent en contact avec le Tsar et les boïars; cependant on n'en cherchait pas moins à le rendre inaccessible, même aux étrangers qui se trouvaient à Moscou.

Dès le 16 février, il eut une audience du Tsar, qui lui fit bon accueil et lui donna sa main à baiser, après quoi il fut invité à dîner au Kremlin. Le lendemain, une longue note lui fut remise sur la guerre avec la Pologne. A son tour, Possevino présenta, le 18 février, un mémoire en

seize points, auquel réponse fut faite trois jours après.

Dans cette seconde apparition à la cour d'Ivan, le mandataire du Pape avait un triple but à atteindre : s'expli-pliquer sur la trêve conclue récemment; ébaucher l'alliance antiottomane; enfin, — et c'était le principal aux yeux de Rome, — évoquer d'une manière quelconque un échange d'idées sur la foi, et préparer de loin l'union de Moscou avec le Saint-Siège. Ces trois questions étaient hérissées de difficultés qu'il eût été oiseux de méconnaître, mais que l'on pouvait essayer de vaincre. Quant aux affaires de Suède, il suffisait de les mentionner pour qu'elles fussent écartées : en vain Possevino s'était-il bercé de l'espoir que son intervention auprès de Jean III serait recherchée et mise à profit.

Si le Tsar se montrait en général satisfait de la trêve, l'exécution en détail des différents articles donnait lieu à des controverses inévitables. Une lettre de Zamojski attendait le Jésuite à Moscou : elle était pleine de reproches contre les Russes, à l'occasion de l'échange des forteresses, qui ne se faisait ni à l'époque convenue, ni dans les conditions concertées. Aux plaintes de Zamojski sur les incidents d'Ostrov, Ivan répondit par des griefs du même genre sur des faits analogues arrivés à Smolensk. Les Polonais avaient été lésés dans le premier cas, les Russes dans le second. Le médiateur de la trêve resta dans son rôle en donnant aux deux parties des explications et des conseils; il obtint des ordres sévères pour l'observation des clauses du traité; le Tsar envoya même un commissaire sur les lieux pour prévenir les malentendus. Zamojski fut invité à suivre son exemple; ainsi s'évanouit le danger de rupture.

Revenant aux prisonniers, dont le sort n'avait pas été décidé à Kivérova Gora, Possevino essaya d'un appel aux

sentiments chevaleresques : il conseilla au Tsar de donner spontanément la liberté aux Polonais, sans condition aucune; le fier Bathory ne se laisserait pas vaincre en générosité, et les Moscovites y trouveraient leur compte. Cet ordre d'idées dépassait de trop loin l'horizon habituel d'Ivan; ses calculs s'étayaient sur des données plus positives, et l'affaire dut de nouveau être remise à une autre époque. Cependant il consentit à délivrer une trentaine de marchands lithuaniens que la guerre avait surpris en pays ennemi, le courrier Proworski, porteur de la lettre outrageante de Bathory, et quatorze prisonniers italiens et espagnols qui s'étaient échappés des mains des Turcs pour retomber à Moscou dans un esclavage aussi dur que le précédent.

Si ce résultat laissait beaucoup à désirer, pouvait-on se flatter de mieux réussir à l'endroit de la ligue contre l'Islam? C'est ici que parut dans tout son jour la politique à double face d'Ivan. Avec la conclusion de la trêve, son zèle s'était éteint, ses projets de croisade se dissipaient en fumée, il oubliait complètement le chemin de Jérusalem.

A la première ouverture sur l'alliance contre l'ennemi commun, les boïars s'empressèrent de répondre qu'une trêve avec le khan de Crimée venait à peine d'être négociée. Bathory les avait réduits à cette extrémité en décimant leurs troupes; il fallait s'en prendre à lui. Du reste, le Tsar voulait bien que la Pologne attaquât les Tatars, mais il se refusait absolument à marcher lui-même contre eux; il fallait examiner d'abord la situation créée par les récents pourparlers, on aviserait ensuite. Quant aux Turcs, le Tsar se vantait d'avoir fait les premiers pas et ébranlé toute l'Europe; c'était le tour du Pape de se concerter avec le Saint-Empire, la France, l'Espagne et Venise, voire avec l'Angleterre, le Danemark et la Suède, de combiner les

mesures, de poser les conditions de la ligue. Les ambassadeurs de ces différents États viendraient ensuite à Moscou, où un parti définitif serait pris d'un commun accord. Ivan croyait faire ainsi de la grande politique et sauvegarder ses intérêts, tout en dissimulant ses fins secrètes. En effet, si les souverains occidentaux ne parvenaient pas à s'entendre, il reprenait sa complète liberté d'action; dans l'hypothèse de l'accord, une pléiade d'ambassadeurs étrangers viendrait l'entourer, son prestige y gagnerait, et l'un des plus beaux rêves de sa vie serait réalisé.

Cependant ici encore le Tsar ne se départit pas de sa prudence habituelle : le refus faiblement motivé de prendre les armes contre les Infidèles fut tempéré de manière à conserver de bons rapports avec l'Occident. Ivan consentit volontiers, sur le désir de Possevino, à envoyer un nouvel ambassadeur à Rome qui, cette fois, ne serait plus un simple courrier, mais un fonctionnaire d'un rang plus élevé; des réponses furent libellées aux lettres diplomatiques présentées par le médiateur; la promesse de délivrer des sauf-conduits aux envoyés du Pape, aux marchands vénitiens et à leurs prêtres, fut renouvelée et accompagnée des meilleures assurances, pourvu que l'on renonçât à la propagande religieuse et à la construction ne fût-ce que d'une seule église. Possevino eut beaucoup moins de succès sur un autre point qui lui tenait excessivement à cœur : il proposa au Tsar d'envoyer quelques jeunes Russes à Rome pour y être élevés dans les principes, comme il disait, de l'ancienne foi grecque; après quoi, ils remplaceraient avec succès les interprètes actuels, qui tantôt ne savaient pas, tantôt n'osaient pas s'acquitter de leurs fonctions. Le Tsar répondit avec une parfaite bonhomie qu'il ferait chercher des enfants capables d'être appliqués à ce genre d'études, et que, sitôt trouvés,

il les enverrait à Rome : une offre déplaisante ne pouvait être déclinée d'une manière plus courtoise.

Mais il tardait à Possevino d'aborder la discussion dogmatique. Le Tsar, en la lui promettant à Staritsa, l'avait renvoyée après la conclusion de la trêve. C'était le moment ou jamais d'essayer la controverse, de voir si entre Grecs et Latins il n'y a pas des points de contact, une chance de conciliation. Quel adversaire le Jésuite aura-t-il à combattre? Dans quelles conditions la lutte sera-t-elle engagée?

Les Latins, nous l'avons déjà dit, n'étaient rien moins que complètement inconnus à Moscou. De nombreuses accusations contre Rome circulaient depuis longtemps parmi les lettrés. Un contemporain d'Ivan, le prince Kourbski, crut même devoir revenir sur le concile de Florence et refaire l'éloge de Marc d'Éphèse. Parmi les amateurs d'érudition sacrée, Ivan avait sa place marquée, et, pieux à sa manière, il se laissait volontiers dominer par des lubies théologiques. La lecture et de fréquents rapports avec les moines l'avaient enrichi de notions, assez vagues néanmoins et incohérentes, sur des points particuliers de religion et d'histoire. Il excellait dans l'art de citer, avec plus de hardiesse que d'à-propos, les textes de l'Écriture. Déjà en 1570, une discussion publique, ou plutôt une série de violentes invectives lancées contre le ministre des Frères bohêmes, Rokita, lui avaient valu, sinon la réalité, du moins les apparences d'une brillante victoire. Ivan l'avait déclaré avant-coureur de l'Antéchrist, et lui avait défendu de prêcher en Russie sous peine de mort. De nouveaux lauriers d'une moisson facile devaient séduire le Tsar, qui aimait à faire étalage de son savoir; Chévriguine lui avait fait de piquantes confidences sur Rome et sur le Pape; à en croire une tradition assez vraisemblable, tout un concile d'évêques assistait le champion

de l'orthodoxie. Cependant il essaya de se soustraire à la lutte; la crainte de blesser son adversaire et peut-être le Pape lui-même l'arrêtait; cet aveu lui servit maintes fois d'excuse. L'insistance énergique de Possevino put seule triompher de ses répugnances; ce n'est pas que le Jésuite s'attendît au succès, mais il avait confiance dans le secours surnaturel, et son zèle d'apôtre se complaisait dans cette tentative. Docile instrument entre les mains de Dieu, il s'appliquait à deviner les vues, à prévenir les desseins de la Providence, toujours prêt à reculer à la première indication d'en haut.

En dehors des dispositions peu favorables du souverain, il y avait une circonstance extérieure de mauvais augure. Les marchands anglais ne voyaient pas sans dépit la propagande catholique : aussi s'empressèrent-ils d'offrir secrètement au Tsar un mémoire où Rome s'identifiait avec Babylone, et le Pape avec l'Antéchrist. A peine en fut-il instruit que Possevino présenta, au cours même des discussions, un contre-mémoire très érudit avec l'histoire de Henri VIII et l'apologie de la primauté romaine. Toutefois le langage d'Ivan prouva dans la suite que la hardiesse des hérétiques avait fait sur lui une fâcheuse impression, habilement exploitée par un médecin anabaptiste de son entourage.

Au jour fixé pour la discussion, 21 février, la salle d'audience se remplit plus que jamais de monde. De nombreux boïars, sur le désir exprès d'Ivan, devaient être témoins de ce singulier spectacle. Les deux adversaires entraient en lice, armé chacun d'un plan prémédité. Ivan prit le premier la parole pour dire qu'il n'entendait pas, à cinquante ans passés, trahir la foi de ses ancêtres, la vraie foi de sa jeunesse; qu'il s'en remettait, en face de la tombe, au jugement de Dieu sur les controverses avec les Latins.

La crainte de se laisser entraîner à quelques paroles trop dures fut de nouveau manifestée ; cependant le désir du nonce pontifical semblait trop légitime pour qu'il n'eût pas le droit de s'expliquer.

Possevino se voyait, par cette invitation, au comble de ses vœux : en présence du Tsar et des boïars, dans la capitale de l'orthodoxie, la vérité allait, pour un moment, reprendre tous ses droits. Afin de rendre plus acceptable et plus saisissante l'idée de l'union avec Rome, un raisonnement aussi juste que frappant fut présenté par le controversiste : « L'Église grecque, disait-il, des Athanase, des Chrysostome, des Basile, est liée à l'Église romaine par des liens indissolubles d'unité. Partant, ce n'est pas avec l'antique et vénérable Byzance qu'il s'agirait de rompre ; au contraire, le Pape lui-même désire que l'on reste fidèle aux traditions primitives d'Orient, aux conciles des premiers siècles ; il faudrait seulement renoncer aux innovations, aux abus postérieurs introduits par les Photius et les Michel Cérulaire : ainsi se consommerait l'unité dans la vérité. » Abordant ensuite le côté politique de la question, l'orateur faisait voir dans la concorde religieuse la meilleure garantie de l'alliance contre les Turcs, le premier pas vers la création d'un empire chrétien d'Orient, dont le Tsar pourrait être le chef. Le développement de ces idées offrait l'occasion de revenir sur le concile de Florence, invoqué naguère spontanément par le Tsar, sur les projets de croisade publiés avec éclat dans tout l'Occident, enfin sur le mirage fascinateur des titres royaux. Possevino y prodigua tout son zèle et toute son habileté. La réponse dut le surprendre.

Le Tsar se garda bien de suivre son adversaire sur le vrai terrain de la lutte : passant sous silence tout ce qui pouvait l'embarrasser, l'astucieux polémiste déclara hardi-

ment que sa religion n'était pas celle des Grecs, mais celle du Christ, et qu'il se souciait fort peu de Byzance. La repartie ne manquait ni d'à-propos ni d'originalité. Pour son malheur, Ivan voulut encore faire de l'érudition, remonter jusqu'aux premières origines du nom désavoué. « La religion grecque s'appelle ainsi, dit-il avec l'assurance qui le caractérisait, parce que le prophète David a prédit, bien avant la naissance de Jésus-Christ, que l'Éthiopie aurait les prémices des divines miséricordes[1] ; or, l'Éthiopie est identique avec Byzance, et Byzance a été le premier royaume chrétien : c'est pour cela que la religion chrétienne s'appelle religion grecque. Quant à nous, nous professons la vraie religion chrétienne, qui, en beaucoup de points, ne s'accorde pas avec la religion romaine. » Cette étrange logique, ce démenti du passé, prouvent assez que le Tsar avait compris la portée de l'argument et qu'il voulait lui échapper, fût-ce même au prix d'une inconséquence doublée d'une distraction géographique. Même sincérité à l'égard des conquêtes que l'on avait eu soin de faire miroiter devant ses yeux. Le vainqueur de Kazan et d'Astrakhan, qui franchira l'Oural pour se dédommager de la Livonie, avoue modestement qu'il ne songe pas à arrondir ses frontières, dont l'étendue plus ou moins grande ne relève que de Dieu. Une page de l'histoire moscovite est alors esquissée rapidement : l'apostolat légendaire de l'apôtre saint André à Kiev et le baptême du grand kniaz Vladimir sont les deux faits qui résument les grandeurs de l'Église russe et qui suffisent amplement pour légitimer tout le reste.

A travers quelques textes cités de part et d'autre, on en vint bientôt, comme par un secret instinct, à la question

[1] Venient legati ex Ægypto, Æthiopia præveniet manus ejus Deo. — Ps. LXVII, 32.

de la primauté du Pape, point culminant des controverses entre l'Orient et l'Occident. Ivan reconnut volontiers — et il est absolument impossible de le révoquer en doute — que les Papes des premiers siècles sont vénérés comme saints dans l'Église moscovite. Il cita même avec une certaine complaisance les noms de Clément, Silvestre, Agathon, Vigile, Léon, Grégoire. Quant à leurs successeurs, il les considérait comme déchus de leur dignité première, à cause de la conduite scandaleuse de plusieurs d'entre eux. Il n'était pas difficile de réduire à néant cette objection d'origine évidemment protestante. Une comparaison venait ici à propos : « Il en est des Papes comme des tsars, dit Possevino; les droits et les prérogatives de la dignité tsarienne restent toujours les mêmes, imprescriptibles et immuables, quelque indignes que puissent être les tsars qui en sont les possesseurs. »

Le parallèle avait été provoqué par les besoins de la cause; toute allusion outrageante lui était étrangère, mais il se prêtait à un coup de théâtre, et Ivan épiait l'occasion de frapper les esprits par un mot brusque et incisif. On voit donc son visage s'assombrir tout à coup; se soulevant à moitié de son siège, fixant sur Possevino son regard sinistre, il lui jette comme un défi ces paroles au visage : « Sache que le Pontife romain n'est pas un pasteur, mais un loup [1]. — Pourquoi, répondit le mandataire romain, t'es-tu donc adressé à un loup? Pourquoi as-tu demandé l'intervention de celui que toi-même, que tes ancêtres ont toujours honoré du nom de pasteur? » A ces mots, Ivan se lève; le dépit se peint dans ses traits, il agite en fureur sa canne si souvent meurtrière; déjà l'on s'attend à voir

[1] Ce terme outrageant a été le plus souvent supprimé dans la *Moscovia;* il se retrouve dans les autographes de Possevino. — TOURGUÉNEV, *Suppl.*, p. 104.

une nouvelle victime tomber à ses pieds, lorsqu'au milieu d'un silence solennel il s'écrie : « C'est sans doute sur la place publique que des paysans t'ont appris à me parler, comme si j'étais moi-même un paysan? » Possevino ne perdit pas contenance; maître de lui-même, il apaisa le monarque par des paroles respectueuses, en lui rappelant que l'on discutait au nom du Christ, en pleine liberté. Ivan, de son côté, se retrancha de nouveau dans sa distinction entre les Papes fidèles à leur mission et ceux qui la trahissent, et affirma n'avoir blâmé que ces derniers. Le but était atteint : plusieurs boïars furent tellement frappés par ces observations, qu'ils n'y voyaient plus qu'une seule bonne réponse à faire, c'était de jeter Possevino à l'eau. Mieux inspiré, le royal polémiste voulait lui donner le coup de grâce par la force du raisonnement; quatre objections, l'une plus naïve que l'autre, devaient servir à cet effet. La discussion reprit son cours.

Les confidences de Chévriguine furent exploitées. L'envoyé moscovite avait vu le Pape dans l'éclat des pompes romaines, tantôt entouré d'une cour brillante, tantôt porté sur les épaules en procession, au milieu des cardinaux et des évêques. La chaise gestatoire parut stupéfiante au Kremlin; Ivan n'en revenait pas d'étonnement. « Au lieu d'aller à pied, disait-il, comme un simple mortel, Grégoire XIII se fait porter sur une chaise; et il prétend partager le trône de saint Pierre! et par saint Pierre le trône du Christ!... Mais le Pape n'est pas le Christ, et sa chaise n'est pas un nuage, et ses porteurs ne sont pas des esprits angéliques; non, non, saint Pierre lui-même ne peut être identifié avec le Christ; et, du reste, le chef des Apôtres marchait sur la terre et se promenait nu-pieds, de même que tous ses collègues. » Ces niaiseries moscovites devaient être prises au sérieux. Possevino se contenta de

répondre que le Pape ne dédaignait pas l'exercice pédestre; qu'il faisait même à pied de pieux pèlerinages; si, de temps en temps, on le porte sur les épaules, c'est pour qu'il puisse plus facilement bénir le peuple.

Autre grief émanant de la même source : Chévriguine a raconté que le Pape se fait baiser les pieds; qu'il porte une croix sur sa *botte*, et qu'il y a un Christ crucifié sur cette croix. « Voilà déjà une grande différence, dit le Tsar, entre la religion chrétienne, qui est la nôtre, et la religion romaine. Chez nous, la croix du Sauveur est un signe de triomphe sur les ennemis; nous la vénérons d'après les antiques traditions, et jamais on ne la porte au-dessous de la taille; il en est de même des autres images sacrées; les autels se font aussi à la hauteur de la poitrine. Quant à l'usage romain de fouler la croix aux pieds, de la porter sur sa *botte,* il n'a d'autre source que l'orgueil, et il est contraire à la doctrine de l'Église et aux décrets des sept premiers conciles. » On pense bien que Possevino se mettait l'esprit à la torture pour trouver des réponses convenables. Il rappela au Tsar l'ancienne coutume, du temps des apôtres, de leur baiser les pieds; le même honneur fut témoigné à leurs successeurs, et, pour bien constater que l'hommage rendu à l'homme s'adresse à Dieu, la mule pontificale fut ornée d'une croix. L'orgueil y entre pour si peu, que le Pape s'abaisse jusqu'à laver, le jeudi saint, les pieds des pauvres, et, comme Ivan aimait à citer les textes, Possevino, à son tour, en appela aux magnifiques paroles où le prophète Isaïe prédit les grandeurs de l'Église, qui voit tous les peuples à ses pieds et les monarques prosternés devant elle [1].

Le Pape prêtait encore d'un autre côté à la critique.

[1] Et erunt reges nutritii tui, et reginæ nutrices tuæ : vultu in terram demisso adorabunt te, et pulverem pedum tuorum lingent. — Isaïe, XLIX, 23.

Dans l'ancienne Moscovie, la barbe jouait un grand rôle. Objet d'un culte superstitieux, elle passait pour le reflet plus éclatant de la divine majesté sur le visage de l'homme, pour le signe naturel de sa supériorité sur la femme : aussi un bon Moscovite aurait-il sacrifié sa tête plutôt que sa barbe. Déclarer au Kremlin, en pleine audience, que le Pape se rasait, c'était non seulement lui enlever tout prestige, mais encore le rendre odieux et méprisable. L'échec du Tsar, auteur d'une si grave imputation, fut complet : Possevino affirma solennellement que Grégoire XIII portait une belle et longue barbe. Remarquons cependant que le récit du Jésuite s'écarte ici singulièrement de la version russe. D'après celle-ci, Ivan aurait déconcerté son adversaire par cette apostrophe : « Comment se fait-il que toi, prêtre de foi romaine, tu te rases la barbe et tu te la coupes, tandis que c'est sévèrement défendu non seulement au clergé, mais encore aux laïques? Qui t'a permis d'agir ainsi, et d'où vient cette nouvelle doctrine? » Possevino, à en croire la même source, n'aurait pas trouvé de réponse plus ingénieuse que la négation du fait matériel : « Je ne me rase pas la barbe et je ne me la coupe pas. » En adoptant ces textes, il faudrait admettre, de la part de l'accusé ou de l'accusateur, un flagrant délit de mensonge, ce qui n'est guère probable; l'étrange dialogue ne peut s'expliquer que par une rédaction infidèle.

Dernière objection : le Pape se fait rendre des honneurs presque divins, au lieu d'être un modèle d'humilité; une avalanche de textes exaltait cette vertu pratiquée par les disciples du Christ et méconnue de Rome. On s'aperçoit qu'à l'égard du Pape, la même pensée revient toujours sous une autre forme, soit à propos de la chaise gestatoire, soit à propos de la mule; c'est que le Tsar n'avait

guère l'intention de se laisser convaincre : il partait du principe de l'autocratie, et toute autre grandeur à côté de la sienne lui paraissait suspecte. Vainement Possevino en appelait-il aux vérités élémentaires de la délégation surnaturelle, au titre du Pontife qui se glorifie d'être serviteur des serviteurs de Dieu, bien qu'il envoie ses légats en Orient et en Occident, et qu'il soit vénéré partout comme pasteur universel; le Tsar se voyait parvenu à ses fins : sa vanité d'érudit était satisfaite, le Pape avait été publiquement outragé, les boïars ne se douteraient plus que Moscou lui était redevable d'une trêve avec la Pologne. De son côté, Possevino, convaincu de sa supériorité, et ne voulant pas laisser son adversaire sous le coup d'une fâcheuse impression, sollicita, vers la fin de l'audience, la faveur de baiser la main tsarienne. Ivan s'y prêta de bonne grâce; il y eut même un éclair de tendresse : à deux reprises, il embrassa Possevino, le serrant dans ses bras, lui rappelant qu'il l'avait prévenu de ses craintes et excusant ainsi à la sourdine ses excès de langage.

Dans le courant de la soirée, des messagers apportèrent au nonce des boissons et des mets de la table du Tsar. Celui-ci demanda par écrit le texte du prophète Isaïe qui avait été cité dans la discussion. Possevino profita de l'occasion pour faire pénétrer au Kremlin, avec le texte en question, un commentaire des saints Pères et cinq chapitres du patriarche Gennadius sur la primauté du Pape, qu'il avait fait traduire en russe pendant le voyage.

Deux jours après cette première conférence, le 23 février, Possevino fut de nouveau mandé au palais. Les avis se partagèrent sur le caractère de cette invitation. Les plus timides redoutaient une catastrophe et se préparaient au martyre; tous s'approchèrent, de grand matin, des sacrements et se munirent de reliques. Vaines appré-

hensions! A peine le délégué pontifical est-il devant le Tsar, que celui-ci le fait asseoir, comme de coutume, sur un siège recouvert d'un tapis et, en présence des boïars, s'excuse d'avoir parlé du Pape d'une manière peut-être déplaisante : « Pour ne pas compromettre les bons rapports de Moscou avec Rome, il vaut mieux, dit-il, garder le silence sur cet incident. » Possevino se montra de facile composition, s'il en eut toutefois l'occasion, car, d'après le texte russe, la réparation se serait bornée à des formules banales. Ordre fut ensuite donné de poursuivre les négociations ordinaires avec les boïars. Aux questions politiques on ajouta, cette fois, une question religieuse. Possevino fut sollicité, selon le désir du Tsar, de présenter un mémoire sur les divergences dogmatiques entre les deux Églises, attendu qu'il n'y avait personne à Moscou, comme l'attestaient candidement les boïars, qui pût comprendre le texte grec du concile de Florence, envoyé par le Pape à Ivan. Une proposition de ce genre n'était pas à dédaigner : pour le moment, Possevino se contenta de faire parvenir au Tsar un exemplaire latin de Gennadius, afin d'en provoquer la traduction complète en russe, avec promesse de livrer le mémoire dans quelques jours, ce qui fut fait.

Sur ces entrefaites, le grand carême étant survenu, le Tsar passa, selon l'usage, toute une semaine dans la prière, le jeûne et un recueillement relatif. Sonder les replis de cette âme égarée, mais clairvoyante, eût été un curieux problème de psychologie. Malgré ses excès en tout genre, Ivan s'élevait parfois jusqu'aux grands horizons du christianisme ; la beauté de la vertu l'éblouissait, l'idéal monastique captivait son imagination ardente, mais ce feu de paille ne durait guère. Une courte digression nous donnera quelques traits de cette étrange physionomie.

Le Tsar s'est peint lui-même dans l'épître adressée, le

23 septembre 1573, aux moines de Saint-Cyrille de Bélozersk[1]. La disgrâce menaçait ces derniers : le boïar Chérémétev s'abritait chez eux, vivait en prince parmi les cénobites, les invitait souvent à sa table, et inspirait des craintes au monarque, qui soupçonnait partout des conspirations. En faveur du suspect, les moines présentèrent une requête, qu'ils terminaient par l'humble prière de leur donner de pieux et salutaires avis. Rien n'allait mieux aux désirs du Tsar; il sentait bien que ce n'était pas à lui, « chien puant », comme il s'appelle lui-même, de guider les autres dans les voies spirituelles, mais l'aveu cynique de son indignité ne lui servait que d'entrée en matière : « Car, écrit-il, je suis toujours moi-même dans l'ivrognerie, dans la fornication, dans l'adultère, dans la turpitude, dans le meurtre, dans la rapine, dans la rapacité, dans la haine, dans toutes sortes de scélératesses; cependant, puisque vous me faites violence à cause de mes péchés, je m'en vais vous adresser quelques mots, tout insensé que je suis. » Aussitôt après, le Tsar change complètement de langage; un Père de l'Église, un ascète du désert n'eût pas mieux saisi les nuances de la plus austère perfection. C'est le zèle des âmes qui l'anime et non pas la rancune, son serment en fait foi; deux points sont surtout inculqués : d'abord la plus exacte observation des statuts de saint Cyrille, fondateur du monastère; le moindre manquement à la règle est déjà une grande faute; le couvent deviendra un palais, le Christ sera crucifié à nouveau, Anne, Caïphe et Pilate reparaîtront, les moines n'auront renoncé au monde que pour devenir plus mondains qu'auparavant. L'ironie renforce les arguments : « Si la règle de Chérémétev, qui fait bonne chère et boit des vins

[1] *Akty istor.*, t. I, p. 372 à 395, n° 204.

chauds, qui a des greniers et des caves pour ses provisions, est plus parfaite que celle de saint Cyrille, adoptez la règle de Chérémétev, s'écrie le Tsar; vous l'invoquerez au grand jour de la rétribution, lorsque les rois de la terre seront jugés par les pauvres pêcheurs galiléens. » En second lieu, la vie commune est gravement recommandée; l'apôtre saint Paul enseigne qu'il n'y a dans le Christ ni Scythe, ni Juif, ni Grec, ni barbare, et le royal théologien en conclut que la bure fait disparaître les inégalités sociales; l'esclave est égal au boïar sitôt qu'il a franchi le seuil du couvent, et ce *diable de Chérémétev* doit être traité comme les autres, et dépouillé de ses privilèges.

A travers ces mesquines préoccupations personnelles, on s'aperçoit qu'il y a dans le Tsar un fonds d'idées religieuses; elles lui sont familières, elles devaient l'absorber au moment du carême, à la veille de recevoir la sainte Eucharistie. Pendant quelques années, il s'en était abstenu à la suite de ses mariages anticanoniques : l'Église d'Orient n'admet pas les quatrièmes noces; Ivan en était à ses septièmes, et, sans jamais renoncer à sa vie licencieuse, il tenait à les contracter chaque fois en face des autels. Les autorités ecclésiastiques se tiraient d'embarras d'une manière assez bizarre : elles accordaient la dispense, en vertu d'un droit présumé, au *bon et pieux souverain,* et fulminaient des anathèmes contre tous ceux qui imiteraient son exemple. On songea cependant à éviter le scandale : engagé à ne pas s'approcher de la sainte Table, le Tsar s'y résigna pendant quelque temps; mais bientôt l'austère décision fut rapportée, les anciennes pratiques furent reprises au Kremlin. A la suite peut-être de ces pieux exercices, dans un élan de ferveur, Ivan imagina un piège pour obtenir les suffrages catholiques en faveur de la foi orthodoxe.

Le 4 mars, Possevino fut admis en audience. Foule compacte sur son passage, toutes les fenêtres garnies de spectateurs, et, chose singulière, l'église de la Vierge, celle de Saint-Jean, ont leurs grandes portes ouvertes, comme pour faire entrevoir de loin les évêques et les prêtres qui entourent l'autel. L'étonnement du nonce parvint à son comble, lorsque le Tsar lui parla en ces termes : « Nous avons appris, Antoine, par nos boïars, que tu désires visiter nos églises, et, à cette occasion, nous voulons te donner un gage de notre haute bienveillance! Des mesures ont déjà été prises pour que l'on te conduise dans nos sanctuaires ; tu verras avec quelle ardeur nous adorons la sainte Trinité, comme nous vénérons et invoquons la sainte Vierge et les saints, comme les pieuses images sont honorées parmi nous ; on te montrera aussi celle de la Mère de Dieu peinte par saint Luc, et cependant ni moi ni le métropolite ne nous faisons porter sur une chaise gestatoire. »

L'imprévu, dans ce discours, se mêlait au grotesque. Loin de songer à visiter les églises russes, Possevino tenait, au contraire, à ne pas y mettre le pied ; sa présence aux offices pouvait passer pour une approbation tacite de l'orthodoxie moscovite ; Ivan n'eût pas manqué de l'interpréter dans ce sens. Évidemment, c'était un piège, et un piège doublé d'outrages à l'adresse du Pape, malgré les excuses spontanées de l'autre jour. L'honneur ne permettait pas de reculer ; l'interprète dut vaincre sa timidité et donner à haute voix la réponse suivante : « Nous approuvons et nous louons les pratiques pieuses et légitimes en l'honneur de Dieu ; quant à visiter les temples, sache que je n'ai demandé à personne d'assister à la messe ou aux prières de tes prêtres, car je sais très bien comment les choses se passent chez vous. D'ailleurs, il nous est même

interdit de prendre part à vos cérémonies, tant que nous ne serons pas d'accord sur les vérités de la foi, tant que ton métropolite ne sera pas confirmé par le successeur de celui auquel le Seigneur a dit : « Confirme tes frères. » Pour ce qui est de la chaise gestatoire du Pape, je t'ai déjà expliqué quelle est sa destination, bien qu'il soit également opportun de montrer ainsi que l'autorité même de Jésus-Christ a été déléguée au Siège apostolique. Aussi bien, le peuple rend ici des honneurs autrement grands à tes évêques, si toutefois ils le sont, lorsqu'il se frotte les yeux et la figure avec l'eau qui leur a servi pour se laver les mains, lorsqu'il s'incline devant eux jusqu'à terre et qu'il frappe le sol du front. »

Le texte russe raconte le même incident d'une autre manière. Possevino aurait accepté volontiers l'offre de visiter les églises, et, au lieu de répondre en deux mots sur l'étiquette épiscopale, Ivan aurait parlé ainsi : « Tu t'appelles docteur, et tu viens nous faire la leçon sans comprendre toi-même ce que tu dis : as-tu, au moins, consulté l'explication de nos offices liturgiques? Et Antoine se tut, poursuit le texte, et ne donna pas de réponse. Et le Tsar reprit : Si tu ne le sais pas, je m'en vais te l'apprendre; le métropolite se lave les mains pendant la messe et se frotte ensuite les yeux avec cette eau, et nous nous frottons aussi les yeux avec la même eau, et le métropolite fait porter cette eau à tous ceux qui se trouvent à l'église, et c'est l'image de la passion du Seigneur, car Notre-Seigneur Jésus-Christ s'est lavé les mains pendant la passion et s'est frotté les yeux; c'est donc l'image de la passion du Seigneur, et non pas un honneur rendu au métropolite. Et le nonce pontifical Antoine ne donna pas de réponse. »

Après cette discussion, qui semble avoir été assez vive,

Possevino présenta le mémoire qu'on lui avait demandé sur les points controversés entre les deux Églises, et, à son insu, le Tsar donna l'ordre de le mener à l'église de la Sainte-Vierge. « Antoine, s'écria-t-il lorsqu'on sortait déjà de la salle, garde-toi bien d'introduire des luthériens dans nos temples. — Prince, répondit le nonce, nous n'avons rien de commun avec les luthériens tant qu'ils persistent dans leurs erreurs. »

On se sépara sur ces paroles de mauvais augure. Soit malice persévérante d'Ivan, soit malentendu réel des interprètes, le fait est qu'au sortir du palais, les boïars entourèrent Possevino, comme pour l'escorter, et prirent résolument le chemin de l'église. Le texte russe prétend qu'arrivé à la porte, celui-ci voulut entrer immédiatement sans attendre le Tsar, qui le suivait de près, sans écouter les remontrances des courtisans, très choqués de cette impatience. Mais le héros de l'incident raconte la chose bien autrement : à peine a-t-il compris ce qui se trame, qu'il se décide à un acte de courage; sans bruit et sans éclat, il se dégage de la foule et se dirige vers sa demeure; les boïars s'y opposent en vain; en vain le menacent-ils de la colère du monarque : rien n'y fait. La mésaventure est rapportée à Ivan, déjà en chemin vers l'église; il s'arrête, hésitant, se gratte la nuque, — geste traditionnel du Slave embarrassé, — et puis fait dire au récalcitrant qu'il est libre de se rendre à la salle des conférences, s'il ne veut pas assister aux offices. Le choix n'était pas difficile à faire : Possevino avec sa suite, composée de quinze personnes, rentra immédiatement au palais. A la grande surprise des Moscovites, ils se mirent tous à genoux, se prosternèrent devant un crucifix produit pour la circonstance, et récitèrent pieusement le *Te Deum*. Pressés de s'expliquer, ils avouèrent que c'étaient

leurs actions de grâces pour avoir échappé aux embûches du Tsar et confessé publiquement la foi catholique[1].

Lorsque les boïars vinrent ensuite, comme de coutume, reprendre les négociations, Possevino leur représenta en termes énergiques qu'il y avait mauvaise grâce à insulter le Pape, que les envoyés romains ne s'inclinaient pas devant un métropolite, qui n'était au fond qu'un intrus. Quelques autres questions religieuses furent agitées de nouveau; les boïars en prirent note pour en référer au Tsar, et répétèrent encore une fois, sans jamais se lasser, les mêmes réponses sur les conditions de la trêve et de l'alliance antiottomane.

Ces audiences successives avaient suffisamment fixé l'opinion de Possevino; les matières discutables étaient plus ou moins épuisées, il valait mieux partir avant la fin de l'hiver, pour ne pas se laisser surprendre en route par le dégel. On s'arrangea en conséquence.

Le 11 mars eut lieu l'audience de congé, à l'issue de laquelle on servit au Kremlin un dernier festin. Le Tsar se montra plus gracieux que d'ordinaire; les promesses de bon accueil pour les envoyés du Pape et du Doge, les assurances d'amitié furent renouvelées. Possevino, comblé d'honneurs et chargé de présents, obtint en outre quelques faveurs de détail. Pour donner un gage évident de ses dispositions bienveillantes, Ivan envoyait un nouvel ambassadeur à Vienne et à Rome, Iakov Molvianinov, et Possevino se chargeait de l'accompagner. Dans sa lettre à Grégoire XIII, le monarque orthodoxe revient sommaire-

[1] Possevino se persuada dans la suite que ces discussions avaient fait une profonde impression sur les auditeurs, surtout sur le métropolite Denis et l'archevêque de Rostov, David, qui auraient même été en butte aux représailles du Tsar. Mais le premier n'a été exilé qu'en 1587, par Boris Godounov; le second, dont l'histoire est plus obscure, a été disgracié et destitué en 1583.

ment sur tous ces sujets, en exprimant sa parfaite satisfaction.

Après avoir ébauché ainsi sa grande œuvre, le médiateur partit de Moscou, le 14 mars, dans la direction de Riga, où l'attendait le roi de Pologne.

CHAPITRE IV

LE LENDEMAIN DE LA TRÊVE

1582-1584

I. Bathory à Riga. — Commentaire de Skarga sur la Livonie. — Arrivée de Possevino à Riga. — Rapport à Claude Acquaviva. — Dispositions de Bathory : maintien de la trêve, animosité contre l'Autriche, projet de pacte avec la Suède, sentiments envers le Pape. — Parallèle avec Ivan : ambassade russe à Londres, mariage manqué, projet d'alliance avec Élisabeth contre Bathory. — Voyage de Possevino avec les envoyés moscovites. — Un don royal. — A Augsbourg, Rodolphe accepte l'arbitrage du Pape. — Arrivée à Venise. — Audience au conseil des Dix. — Incident fâcheux. — La colonie hellénique à Venise. — Manifestation avortée. — Explication officielle et officieuse. — Entretien amical avec Milledonne. — Discours de Possevino, du 12 août, au conseil des Dix. — Satisfaction du Doge. — Sa correspondance avec Rome et Constantinople. — Possevino refuse les présents. — Audiences de congé. — Ferrare et Bologne. — Précautions pour le séjour de Rome. — Rapports de Leonardo Donato. — Le 13 septembre, l'ambassade russe arrive à Rome. — L'étiquette à l'audience du 16 septembre. — Consistoire du lendemain. — L'ancien programme est maintenu. — Étranges procédés des Russes. — Leur excursion à Tivoli. — Ils sont mis au ban de la société. — Plaintes de Donato. — Ses conjectures sur la croisade. — Difficultés avec les Russes. — Départ de Rome, le 16 octobre. — Passage par Florence. — Bianca Capello. — Audience du grand-duc. — Arrivée à Varsovie, le 4 décembre.

II. Champ d'action en Pologne. — Position exceptionnelle de Possevino. — Affaires imposées, initiative, méthode. — Différend réglé entre Bathory et Rodolphe. — Confidences du roi de Pologne. — La diète de 1582 d'après Bolognetti. — La famille Bathory. — Le cardinal André. — Le voïévode Sigismond. — Les infamies d'Élisabeth. — Projets de mission en Moldavie et en Valachie. — Opinion de Possevino sur les provinces russes de Pologne. — Leur situation; remède. — Unité dans la foi malgré la diversité des rites. — Restriction importante. — Tergiversations du cardinal de Côme. — Le prince Constantin d'Ostrog. — Ses richesses, son influence, ses procédés. — Échange d'idées avec Possevino.

— L'union des Églises. — Le calendrier grégorien. — Essai de l'introduire en Orient. — Rôle du patriarche Jérémie II. — Le synode de 1593 condamne le calendrier. — Rapports avec l'extérieur. — L'envoyé du Tsar à Cracovie. — L'ambassade de Venise en Pologne déclinée par Bathory. — Ordre à Possevino de ne pas « s'engouffrer » dans les affaires. — Le Père Bosgrave. — Bathory historien. — Travaux littéraires de Possevino. — Leur caractère. — L'historiographe hérétique Bruti. — Commentaire sur la Transylvanie. — Résumé des cinq livres. — Correspondance avec Heidenstein. — Impression de la *Moscovia*. — Rancune de Zamojski. — Possevino et le nonce Bolognetti. — Plaintes amères de celui-ci. — Elles parviennent au Vatican. — Signes de froideur. — Explication.

I

Tandis que Possevino se mesurait avec le Tsar dans le champ de la politique et de la théologie, Bathory se rendait à Riga pour y cueillir le fruit de ses victoires et organiser sur les lieux, dans le centre même de la province, les affaires de la Livonie, dont le traité de Iam Zapolski lui assurait désormais la tranquille possession. Un témoin oculaire nous donnera là-dessus quelques détails intéressants. Trois jours après Stéphane, le 15 mars, arrivait dans la même ville Pierre Skarga, que nous avons déjà rencontré à Vilna, admis parfois dans les conseils royaux et lié d'amitié avec les principaux personnages de la cour. Il a consigné ses impressions dans un commentaire heureusement parvenu jusqu'à nous [1].

Riga, ville importante surtout au point de vue commercial, avait eu autrefois son archevêque, son chapitre, sa cathédrale, ses abbayes. En 1582, il restait à peine quelques vestiges de l'ancien culte : plus de prêtres, plus de

[1] Theiner, *Annales*, t. III, p. 337.

moines, presque plus de catholiques, si ce n'est trois vieilles religieuses ensevelies au fond d'un couvent, où elles protestaient contre la Réforme par une fidélité inébranlable à la vraie foi. Les habitants s'étaient ralliés en grande partie à la confession d'Augsbourg. Douze ministres, qui ne brillaient pas précisément par la science, pourvoyaient à leurs besoins spirituels.

Bathory n'ignorait rien de tout cela, et il venait, comme il le dit lui-même au Père Skarga, principalement pour rétablir le culte catholique. Son premier soin fut de prêcher par l'exemple. C'était la semaine sainte : deux fois par jour, le roi de Pologne, entouré de son brillant état-major, se rendait à l'église qu'on venait d'arracher à la profanation, assistait pieusement aux offices, prenait part à la procession, adorait la croix, écoutait les sermons. Skarga se voyait obligé de prêcher en polonais, matin et soir, tandis que son compagnon, Martin Laterna, remplissait le même office en latin. L'auditoire était toujours si nombreux que les protestants en restaient émerveillés. D'autres sentiments succédèrent bientôt à une vaine et stérile admiration. Le conquérant de la Livonie manifesta le dessein de rendre aux catholiques leur ancienne cathédrale ; là-dessus grand émoi parmi les hétérodoxes et protestations empressées. Après en avoir conféré avec Skarga, le Roi changea d'avis et jeta son dévolu sur l'église Saint-Jacques, moins vaste que la cathédrale, moins belle, mais entourée de terrains vagues dont on pouvait tirer parti pour un collège de Jésuites. Nouvel embarras des hérétiques, qui abhorraient le nom de Loyola ; ils ne s'en cachèrent pas à Bathory, mais ce fut en pure perte. Quelques Pères de la Compagnie devaient arriver incessamment et ouvrir des écoles, l'érection d'un nouveau diocèse à Wenden était imminente, et sur cette double base s'opérait le réta-

blissement du culte catholique. Zamojski secondait en tous points les vues du Roi. Le gouvernement de la province fut confié provisoirement à l'évêque de Vilna, Georges Radziwill.

Le 24 avril, Possevino, venant de Moscou, parut à Riga. Ses premiers loisirs furent consacrés à la rédaction d'un rapport destiné au général de la Compagnie, Claude Acquaviva. Cette pièce est le meilleur témoin des dispositions d'esprit de l'auteur en ce moment. Une certaine confiance dans son œuvre se trahit d'elle-même ; ce n'est pas que la conversion d'Ivan lui paraisse probable ou l'union des Russes avec Rome à la veille de se faire, mais il se flatte d'avoir frayé le chemin et forcé l'entrée. Dix ans de trêve et des facilités mutuelles de rapports, ne sont-ce pas des conditions favorables pour la propagande parmi les Slaves [1] ?

Quelle était, à la même époque, l'idée dominante de Bathory ? Quels sentiments l'animaient vis-à-vis de Moscou ? Dans un an ou deux, l'infatigable guerrier caressera des plans gigantesques contre l'Islam ; les Moscovites n'y entreront qu'à titre de victimes. Ce sera une politique belliqueuse, dictée en partie par des événements imprévus ; mais au lendemain de la trêve le roi de Pologne avait-il l'intention de l'observer loyalement et de ne pas manquer à sa parole ?

Les conférences avec Possevino dissipent à cet égard jusqu'à l'ombre d'un doute [2], tant à cause de la sincérité du Roi que par la nature même des nouvelles entreprises

[1] Tourguénev, *Suppl.*, p. 388, n° CLXII. — Voir le rapport de Campani, du 10 octobre 1581. Institut prussien à Rome, fonds Minucci, t. XXVII, f°s 194 à 272.

[2] Lerpigny, p. 250 à 265, n°s XVII, XX. — *Le Saint-Siège, la Pologne et Moscou*, p. 105, n° I. — Archives du Vatican, *Germania*, t. XCIII, XCIV, *passim*.

qu'il méditait. En effet, les grandes affaires du jour furent à cette occasion passées en revue. Le Jésuite ne se lassait pas d'admirer celui qui était à ses yeux le bras du Pontife, l'homme providentiel de l'Orient et du Nord. A son tour, Bathory se livrait entièrement à son interlocuteur, et, provoqué par des questions, il déclara que rien ne lui semblait pouvoir compromettre la trêve du 15 janvier; lui-même en remplira fidèlement les conditions, et ce n'est pas le Tsar vaincu, affaibli, humilié, qui songera à les rompre. Il n'y eut dans ces épanchements qu'une seule occasion de troubles : de vagues allusions furent faites à une guerre entre princes chrétiens, dont l'auteur assumerait une lourde responsabilité. On comprend les alarmes de Possevino : déjà il voit s'écrouler, comme un château de cartes, l'édifice si péniblement élevé de la paix; il presse le Roi de s'expliquer, et celui-ci avoue enfin que le danger vient du côté des Habsbourg. En 1567, l'empereur Maximilien II avait enlevé Szathmar et Nemeth au voïévode de Transylvanie. Or, ces deux districts faisaient partie du patrimoine des Bathory, tous les membres de la famille tenaient à rentrer dans les biens de leurs ancêtres; le roi de Pologne, stimulé par les siens, en faisait une question personnelle d'honneur et, au besoin, un *casus belli.* Cette menace n'était pas un défi de parade : Rodolphe ne manifestait aucune envie de se dessaisir des précieuses annexions, et la fière ténacité de son rival ne pouvait être révoquée en doute. La rupture était d'autant plus à craindre que cette affaire particulière se greffait sur une longue suite de froissements, de querelles, de griefs imaginaires ou réels. Depuis longtemps l'Autriche convoitait la Hongrie tout entière, et, bien qu'elle redoutât la concurrence de Bathory, elle l'exaspérait par de sourds agissements et des résistances opiniâtres, enfin par de

fâcheuses indiscrétions auprès du Sultan. Des influences étrangères envenimaient encore ces mauvaises relations mutuelles : on accusait l'Empereur, quoique bien à tort, d'avoir fourni des armes à Ivan IV pendant la guerre de Moscou, et la reine Élisabeth de pousser l'Autriche à la conquête immédiate des riches provinces madgyares. Il est vrai que, sur les instances de Possevino, l'intervention du Pape fut acceptée; mais la réserve était expresse : s'il n'obtient pas gain de cause, Bathory est décidé à se rendre lui-même justice par les armes. Cet ensemble de faits suggère un raisonnement très simple : une nouvelle guerre avec Moscou ne pouvait être menée de front avec une guerre contre l'Autriche; prêt à tirer l'épée contre l'Empereur, Bathory ne songeait donc pas, en ce moment, à provoquer le Tsar.

Est-ce à dire qu'il n'y eût plus de rivalité entre les deux États slaves et que les intentions hostiles ne pussent reparaître de sitôt? Cette conclusion prématurée irait à l'encontre d'un fait positif[1]. A peine arrivé à Riga, Bathory envoya en Suède le grand maître de ses cuisines, Alamanni, pour se concerter avec le Roi sur les affaires pendantes et surtout au sujet de la Livonie. Le choix malheureux du négociateur compliquait encore davantage les affaires, déjà assez épineuses par elles-mêmes. Jean III ne lâchait pas l'Esthonie, exigeait la dot de sa femme en argent comptant, et, vexé de voir à sa cour un si modeste représentant, se donnait le malin plaisir de lui parler en style culinaire, ne goûtant pas les plats que lui servait Alamanni et lui reprochant de garder les bons morceaux pour son maître. Christophe Warzsewicki prit à son tour le chemin de Stockholm, où il devait exposer les péripéties de la trêve,

[1] Polkowski, p. 362 à 384, n° CXLIII. — Wierzbowski, *Krzysztof Warszewicki*, p. 101 à 105.

dont il avait été témoin oculaire. Mieux accueilli que son prédécesseur, il n'en subit pas moins un échec à peu près complet. Les détails de ces deux ambassades ne rentrent pas dans notre travail; la seule circonstance à relever, c'est que Bathory offrait à la Suède soit son intervention pour faire la paix avec Moscou, soit, en cas de guerre, un contingent de mille cavaliers. On ne donna jamais de suite à ces projets; ils n'ont d'autre valeur que celle d'une démonstration historique : Moscou restait donc l'ennemie traditionnelle de la Pologne, bien que pour lors il ne fût pas question de prendre les armes.

Tout autres étaient les sentiments de Stéphane à l'égard de Rome. L'arbitrage pontifical avait été provoqué par Ivan, le conquérant de Polotsk l'avait accepté au moment de ses plus belles victoires; malgré toutes les péripéties des négociations et les difficultés de détail, il n'en resta pas moins reconnaissant au Saint-Siège, se mit entièrement à son service, sans arrière-pensée perfide, avec un dévouement chevaleresque.

Ici un parallèle avec Ivan ne sera pas hors de propos; il prouvera jusqu'à quel point la trêve du 15 janvier était, par les deux contractants, comprise dans un esprit opposé. Les éléments de la comparaison nous transportent en Angleterre, où l'envoyé d'Ivan le Terrible révèle les plus secrets desseins de son maître à la reine Élisabeth [1]. Un motif étrange explique la présence d'un diplomate russe à Londres en 1582. Les désastres militaires n'arrêtaient pas les orgies du Kremlin; le Tsar continuait à vivre au gré de ses instincts brutaux, simulant des mariages au

[1] *Sbornik Imp. Roussk. Ist. Ob.*, t. XXXVIII, p. 1 à 145, surtout p. 39. — Comparer avec les négociations de 1560 pour le mariage d'Ivan avec une des sœurs de Sigismond II, *ibidem*, t. LXXI, p. 1 à 22, nos 1 et 2. — TOLSTOY, *England*, p. 189 et suiv.

milieu de ses débauches. Sa dernière femme, Marie Nagaïa, était déjà enceinte de l'infortuné Dmitri, lorsque la fantaisie lui passa de contracter un nouvel et plus brillant hyménée. Robert Jacobi, médecin anglais, longuement interrogé par le Tsar sur les veuves et les filles de la Grande-Bretagne, avait porté son choix sur Mary Hastings, fille du comte de Hartington et apparentée avec la Reine. Aussitôt la tête d'Ivan se mit en travail. Pisemski fut dépêché à Londres avec des commissions matrimoniales. Il devait voir la fiancée improvisée, se renseigner sur elle, prendre la mesure de sa taille, faire sa description, envoyer son portrait, ébaucher les conditions du mariage. Détail topique : si l'on parlait de l'épouse actuelle du Tsar, il fallait répondre qu'elle n'est ni fille de roi, ni fille de prince, qu'elle n'est pas en faveur et qu'elle sera certainement sacrifiée à sa rivale. Aux oreilles d'une reine qui ne rappelait que trop les faiblesses de Henri VIII, ces paroles eussent sonné comme une amère ironie. A force d'instances, Pisemski obtint l'entrevue désirée, et résumait ainsi son impression sur Mary Hastings : « D'une taille élancée, mince, blanche de visage, les yeux gris, les cheveux blonds, le nez droit, les doigts des mains (*sic*) longs et effilés. » Tel n'était pas l'idéal moscovite de la beauté : on estimait surtout l'embonpoint, les tailles épaisses, les épaules opulentes. Du reste, le vieux libertin n'eut pas à se montrer difficile; il en fut pour ses frais d'imagination, on éluda le fantasque mariage. C'est à un autre point de vue que la même ambassade nous intéresse plus directement.

Au lendemain de la trêve avec la Pologne, du rapprochement avec Rome, Ivan négociait à Londres une alliance contre Bathory, et Pisemski parlait de Grégoire XIII avec un suprême dédain. Une espèce d'anglomanie dominait le

Tsar : se croyant toujours entouré de traîtres, il méditait, en cas de danger, la fuite en Angleterre, où il eût mis en sûreté ses trésors et sa vie. Élisabeth profitait de ces dispositions pour recommander les marchands de Londres, qui savaient déjà le chemin de la mer Blanche et visaient au monopole dans les ports du Nord. Une concession si onéreuse ne souriait pas à Ivan; il eût préféré une action commune contre Bathory, ennemi de Moscou, « allié du Pape, de l'Empereur, de plusieurs autres souverains ». Contre tous ces adversaires réunis, les Russes sollicitaient naïvement l'alliance britannique, ou du moins un secours en hommes, en argent, en matériel de guerre. Malheureusement, sur les bords de la Tamise, on avait eu vent de la trêve du 15 janvier et des circonstances dans lesquelles elle s'était faite. Les conseillers de la Reine dirent un jour à Pisemski : « Le bruit s'est répandu ici que le Pape romain se vante d'avoir réconcilié votre souverain avec le roi de Pologne. » Le Moscovite riposta avec humeur : « Le Pape peut dire tout ce qu'il veut derrière le dos, mais s'il eût réconcilié notre souverain avec le Roi, notre souverain n'aurait pas appelé ennemi le roi de Lithuanie (*sic*), et il n'aurait pas écrit à sa sœur et à votre souveraine, la reine Élisabeth, qu'il est son ennemi. » La futilité de ce raisonnement prouve assez que l'intervention du Pape avait profondément humilié le Tsar, et que celui-ci songeait à la revanche contre la Pologne. Les mêmes idées belliqueuses reviennent dans les conversations avec Bowes, envoyé par Élisabeth à Moscou avec des insinuations pacifiques et des projets d'intervention amicale. Le Tsar s'en tenait à son dilemme favori : « Que Bathory me rende, disait-il, la Livonie et Polotsk, ou qu'Élisabeth fasse avec moi la guerre à la Pologne. »

Malgré sa pénétration habituelle, Possevino ne se dou-

tait pas d'un dessous de cartes si peu en harmonie avec ses vastes et audacieuses espérances. S'il eût consulté les génies familiers des rois de Pologne et des tsars de Moscou, de cruels soupçons se fussent produits spontanément; mais le souvenir de ses récents succès écartait les suggestions contraires, sans laisser toutefois prévaloir un optimisme absolu. L'accueil empressé de Bathory à Riga, une nouvelle entrevue avec lui à Vilna, donnaient à ses idées une direction spéciale. Le Roi était content du médiateur; il ne s'en cachait pas, et la meilleure preuve en est dans les lettres datées de Riga, le 28 avril, et adressées au Pape, à la Reine, au cardinal Farnèse, à l'évêque de Plock, à Claude Acquaviva et à d'autres encore : elles sont toutes pleines d'éloges pour Possevino. A son neveu André, le Roi écrivait : « Il est digne non seulement de notre bienveillance, mais aussi de notre gratitude » ; et au chancelier Zamojski : « Il a traité plusieurs affaires avec nous; sa piété et son parfait dévouement ne se sont jamais démentis; il nous a averti de nouveau au sujet de l'hommage d'obédience à rendre au Pontife pour la Livonie, et nous croyons qu'il convient de le faire [1]. » Du reste, Possevino exposera bientôt lui-même ses sentiments au conseil des Dix; nous l'entendrons développer ses vues politiques avec une entière sincérité, car il doit toucher Venise en allant à Rome avec les envoyés d'Ivan.

Le voyage en commun avait été concerté au Kremlin. L'ambassade russe se composait de Iakov Molvianinov, de Vasili Tichine, de l'interprète Zabarowski et de quelques subalternes. Accréditée auprès de l'Empereur, du Doge et du Pape, avec des assurances platoniques sur l'ardeur antiottomane d'Ivan, n'ayant à donner que des zibelines

[1] Archives du Vatican, *Possevini Litterae*, 1586-1588. — La lettre à Grégoire XIII dans Theiner, *Annales*, t. III, p. 340.

et de bonnes paroles, elle allait offrir à l'Europe l'étrange spectacle d'une mission diplomatique orthodoxe se rendant à Rome, guidée par un Jésuite. L'ennui égalait l'honneur : cette compagnie, difficile à gouverner, infatuée de prétentions, fut pour son mentor une source intarissable de désagréments [1].

Les adieux de la Pologne nous fournissent un trait qui peint l'époque à merveille. Après avoir conféré à Varsovie avec la Reine et le nonce Bolognetti, Possevino s'en alla passer vingt-quatre heures à Wolborz, près Piotrkow, résidence du primat Stanislas Karnkowski. Au départ, deux voitures tapissées de drap rouge, et attelées chacune de quatre chevaux, furent offertes au voyageur par l'opulent archevêque. Ce don royal, digne couronnement d'une splendide réception, se transforma en pieuse fondation : après avoir servi jusqu'à Prague et amené dans cette ville quelques pauvres enfants pour y faire leurs études, les équipages furent vendus au profit des séminaires.

En Allemagne, la principale étape fut à Augsbourg, où l'on arriva vers la fin de juin 1582. L'Empereur y présidait la Diète. Manquant d'énergie et dénué de ressources, Rodolphe était vivement préoccupé de la question turque. Du courage, personne ne peut en prêter, mais le Pape pouvait soulager le trésor impérial, et Possevino fut choisi pour intermédiaire. Cette commission onéreuse lui fournit un spécieux prétexte pour se renseigner à fond sur l'Autriche, se faire délivrer des mémoires par des hommes compétents, et obtenir de l'Empereur qu'il acceptât l'arbitrage du Pape dans le différend avec Bathory. Possevino

[1] *Pam. dipl. Snoch.*, t. I, col. 841 à 906. — Lerpigny, p. 260 à 267, n[os] XIX, XX. — Archives du Vatican, *Germania*, t. XCIII, f[os] 494 à 496; de Venise, *Germania, Dispacci*, t. IX, f[os] 91, 107. — Possevino, *Moscovia*, p. 21. — Notre collection, Possevino, *Ann. sec. decas*, ms.

attachait à ce consentement le plus haut prix; après une guerre terminée sous les auspices pontificales, c'était peut-être encore une guerre évitée ou ajournée dans les mêmes conditions : autant de précédents pour un droit nouveau d'intervention. Très satisfait de ce succès, du banquet diplomatique de Madrucci, légat pontifical, des bons offices des princes et des grands réunis autour de Rodolphe, l'habile négociateur put encore, grâce au duc de Bavière, causer longuement avec Maurice, électeur protestant de Saxe, qui manifestait des dispositions conciliantes et tenait à s'expliquer sur ses difficultés.

Une halte rapide à Innsbruck valut au voyageur une entrevue avec l'archiduc Ferdinand. Après quoi il se dirigea par Trente, Vérone, Vicence et Padoue vers Venise. Diplomate dans l'âme, passionné pour les affaires, se croyant en voie de réussir, il lui tardait de revoir cette haute école de politique, où la vie des citoyens se passait soit à apprendre, soit à pratiquer et à enseigner l'art de gouverner les hommes et de dominer les situations, où les projets de ligue contre l'Islam subissaient une épreuve suprême et décisive. Le cardinal de Côme lui avait donné, en termes flatteurs, des pouvoirs étendus pour traiter avec la Seigneurie; Possevino se voyait au comble de ses vœux[1]. Le 1er août, on arrivait à Venise. Molvianinov s'arrêta, selon l'usage, à Saint-Georges d'Alega; le lendemain, entrée solennelle dans la ville et installation au couvent des SS. Giovanni et Paolo. Dès le troisième jour, Possevino, qui s'était modestement retiré dans la maison des Jésuites, fut admis au conseil des Dix et invité à prendre la parole. A défaut de l'alliance, naguère recommandée

[1] *Bathory et Possevino*, p. 130 à 211, nos XXXIX à LV; p. 214, no LVII. — Archives du Vatican, *Germania*, t. XIII, fo 27; de Venise, *Cerem.*, t. I, fo 93.

par le Doge, entre la Pologne et Moscou, l'orateur annonçait la conclusion de la trêve, l'intervention du Pape entre Rodolphe et Bathory, enfin il offrait à Venise un nouveau débouché de commerce. Provoquer l'échange des idées est le but principal de ce premier discours; les points essentiels, sur lesquels on reviendra plus tard, sont clairement indiqués : union militaire contre les Turcs, union intime avec le Saint-Siège, envoi de marchands et de prêtres à Moscou, afin « d'assiéger avec le Christ l'ennemi du Christ ». Tout se réduit, on le voit, en dernière analyse, au triomphe de la Croix sur l'Islam et sur le schisme. Jamais ce programme ne sera modifié. Le 4 août, vint le tour de Molvianinov; la séance n'offrit pas d'intérêt politique, les inévitables zibelines en firent tous les frais. Le Doge octogénaire eut le mot pour rire lorsqu'il se déclara satisfait de sa santé, sauf le mal incurable de l'âge. A l'insu probablement du donateur, les fourrures moscovites furent vendues à l'encan; on n'en réserva que deux pour la nièce du Doge, les autres passèrent sur les épaules des plus élégantes et des plus riches Vénitiennes.

Des incidents fâcheux, que leur caractère épisodique ne doit pas écarter du récit, ne tardèrent pas à se produire. A mesure que l'on avançait vers Rome, les relations de Possevino avec ses compagnons se tendaient de plus en plus. Ceux-ci ne gagnaient pas à être connus de près : hautains, insolents, méfiants à l'extrême, vindicatifs, jouant facilement du couteau, se livrant à toute espèce d'excès, ils avaient besoin d'être retenus dans les bornes par un bras de fer. En Pologne et en Allemagne, on les avait surveillés rigoureusement et enfermés la nuit sous clef. Possevino trouvait le système excellent, seul efficace, et, fatigué de la lutte, se rappelant Ivan, il se demandait parfois, avec Herberstein, si c'était la férocité du

prince qui rendait le peuple féroce, ou la férocité du peuple qui exigeait un prince féroce[1]. Renchérissant encore sur le baron autrichien, il trouvait ses compagnons plus ressemblants à des brutes qu'à des hommes. N'oublions pas que nous sommes au lendemain de l'opritchnina, et gardons-nous de généraliser un jugement porté évidemment *ab irato*. Une première scène regrettable se passa à Padoue. Après avoir bu et mangé prodigieusement, nos diplomates s'en allèrent gaiement à la recherche des bains, refuge préféré des Moscovites. Les étudiants polonais les escortaient de leurs risées et de leurs sarcasmes; la promenade menaçait de tourner au tragique, lorsque douze hallebardiers, envoyés par les recteurs de la ville, vinrent dégager les joyeux promeneurs et les ramener au logis. A Venise surgit une question d'hygiène : gastronomes à leur manière, en très peu de jours ils eurent consommé jusqu'à cinq cents melons et concombres, qu'ils arrosaient consciencieusement avec des vins de Chypre et de Malvoisie; sous le ciel brûlant d'Italie, en plein mois d'août, pareille intempérance ne pouvait avoir que des suites désastreuses. Mais les intéressés attribuèrent leur malaise à une autre cause : l'eau de Venise leur était fatale. Il fut question de les renvoyer immédiatement à Padoue pour les remettre entre les mains de la Faculté. On parvint cependant à éluder le départ anticipé; une diète sévère eut raison de toutes les fièvres. Ce n'étaient là que des préludes; de plus graves embarras leur succédèrent bientôt.

Pour s'en rendre compte, il faut se rappeler qu'il y avait à Venise, depuis la chute de Constantinople, une

[1] « Incertum est, an tanta immanitas gentis tyrannum principem exigat, an tyrannide principis gens ipsa tam immanis tamque dura crudelisque reddatur. » HERBERSTEIN, p. 15.

colonie de Grecs assez nombreuse[1]. Sur les instances du cardinal Isidore de Kiev, la Seigneurie leur accorda, en 1456, une église nationale; en 1514, la paroisse hellénique fut transportée à Saint-Georges. Vers la fin du seizième siècle, ils passaient encore juridiquement pour catholiques; de fait, la plupart étaient schismatisants, si bien que Gabriel Severo, métropolite de Philadelphie et chef de la communauté, en vue de l'union avec Rome, désirait avoir des conférences avec Possevino.

En même temps que le Jésuite, et bien plus encore, l'envoyé du Tsar était l'objet de la sollicitude des Grecs. Ils assiégeaient sa demeure, l'accompagnaient partout et ne se laissaient surpasser dans leur zèle que par les Juifs. Un moine converti du mahométisme se montrait des plus assidus. Possevino voyait ces rapports d'un mauvais œil, et leur attribuait l'aversion croissante de Molvianinov contre Rome. A l'insu de leur mentor, les Moscovites allèrent visiter l'église de Saint-Georges, et une petite manifestation fut concertée pour le 6 août. Ce jour-là, de bonne heure, Possevino récitait son bréviaire à l'église des SS. Giovanni et Paolo, lorsque de vagues rumeurs parvinrent jusqu'à lui; on l'avertit que Molvianinov entreprenait une course suspecte; aussitôt il s'élance à sa poursuite, l'arrête brusquement et le questionne sur ses projets. « J'allais chez toi », répond le fugitif embarrassé. — « Eh bien! me voici, rentrons au couvent. » Malgré les plus vives protestations, même de la part des Vénitiens intéressés dans l'affaire, Possevino resta inébranlable et maintint la consigne. La nouvelle de cet échec se répandit dans la ville, les Hellènes déconcertés se dispersèrent. Ils s'étaient réunis au nombre de deux mille, leur église avait

[1] VELUDO, *passim*. — CECCHETTI, t. I, p. 457 à 467. — RODOTA, t. III, p. 220 à 227. — LEGRAND, *Bibliog. hell.*, t. II, p. 144 à 151.

étésplendidement ornée ; c'était une fête manquée, au grand scandale de toute la colonie. Les gouvernants s'émurent. Interrogé par le secrétaire Franceschi, Possevino se répandit en plaintes contre les Russes, et puis l'apostrophant : « Secrétaire, lui dit-il, je vais vous faire une confidence », et il lui raconta l'histoire de la lettre apocryphe de Chévriguine et l'assassinat de Pallavicino. Le 7 août, le même incident fut traité au conseil des Dix; Possevino ne ménagea pas ses compagnons, qu'il voulait éloigner des Hellènes parce que, dit-il, en dissimulant le vrai motif, Moscou a depuis longtemps rompu avec Byzance. La conclusion pratique du discours était qu'il fallait raffermir les Grecs dans l'union; quant aux Moscovites, les expédier à Rome au plus tôt. Le bruit soulevé autour de ces tracasseries se calma peu à peu; on put reprendre les affaires.

Le 10 août, le secrétaire Milledonne vint causer amicalement avec Possevino. C'était l'usage à Venise de faire sonder les diplomates par des employés fidèles; le jour même, les autorités bénéficiaient des découvertes. Cette fois, l'indiscrétion ne compromit rien; l'épanchement intime se réduisit à l'ébauche du discours prononcé, deux jours après, devant le Doge, en plein conseil des Dix. Là se révèle la pensée tout entière de Possevino, car la prudence ne permettait pas de se livrer à tous indistinctement, et ainsi s'expliquent les contradictions apparentes de ses assertions. Devant des hommes consommés dans la politique, en mesure de contrôler chaque parole, les réticences eussent été hors de propos et nuisibles à la cause. Détruire l'Islam, c'est la fin suprême vers laquelle tout doit converger; c'est aussi le dernier mot du discours. A côté des obstacles à vaincre, il y a des motifs d'espoir, il y a des moyens à prendre pour marcher, au moins, vers le but, si l'on ne peut l'atteindre immédiate-

ment; tout le sujet se développe dans ce cercle d'idées.

L'orateur jette d'abord un regard sur l'Europe, surtout sur le Nord, encore si peu connu et qu'il se flatte d'avoir sérieusement étudié. Après avoir constaté que les Turcs sont une puissance formidable, que les ligues sont difficiles à organiser entre des princes désireux de ne pas s'exposer les premiers, Possevino se demande si l'on peut compter sur le concours militaire des Moscovites. Sa réponse est négative : le tsar Ivan, plus vieux que son âge, victime de ses excès, poursuit les catholiques de la même haine que les infidèles; il a conclu une trêve avec les Tatars, et s'il s'offre pour combattre les Turcs, c'est qu'il compte éluder facilement sa promesse. Lors même que la bonne volonté ne lui manquerait pas, que pourrait-il entreprendre avec un pays dévasté, des armées décimées, sans munitions de guerre, car le Saint-Empire en empêche l'importation? Appréciation sévère, mais exacte; les finasseries moscovites n'avaient donc pas donné le change à Possevino. Une seule chose lui échappait : les desseins belliqueux du Tsar contre la Suède, sitôt qu'il serait rassuré du côté de la Pologne.

Bathory sera-t-il mieux disposé que son rival? On aurait le droit de s'y attendre de la part d'un prince catholique, dévoué au Saint-Siège, mais c'est un aigle qui a pris son essor du fond de la Transylvanie. Le « nid paternel » lui est plus cher que la Pologne, où il n'aura pas de successeurs de son sang. Ses plus vives affections se reportent vers la petite principauté dont il est le vrai maître, le jeune voïévode Sigismond n'étant qu'un prête-nom. Or, le Sultan est suzerain de la Transylvanie, et les bons rapports avec lui donnent du prestige à Stéphane vis-à-vis des Polonais, des Moscovites, du Saint-Empire. Changer de système, rompre ouvertement avec les Turcs eût été jouer

gros jeu et courir grand risque, car les Polonais, affaiblis par la guerre, divisés par les factions, rongés par les hérésies, laisseraient peut-être se tirer d'affaire tout seul leur roi électif, qui est encore loin d'avoir vidé ses querelles avec Rodolphe II et Jean III.

Quelques mots incisifs sont ensuite consacrés à l'Empereur, déchu de sa réputation pour avoir consenti un tribut à l'Islam; au roi d'Espagne qui a deux os, l'un plus dur que l'autre, à ronger : le Portugal et la Flandre; aux princes italiens, y compris le Pape, que le voisinage des Turcs oblige à une extrême circonspection. Possevino écarte complètement les souverains qui ont trahi la cause du Christ en se livrant à la Réforme. La France, en vue d'un autre motif, est enveloppée dans le même silence : l'héroïne des croisades comptait alors parmi ses alliés son ennemi séculaire, qui ouvrait au commerce français les échelles du Levant et favorisait la lutte contre les Habsbourg; Henri III poursuivait la politique de François Ier.

De si sombres prémisses n'admettaient en bonne logique qu'une seule conclusion : il fallait temporiser. Est-ce dire qu'il suffit de se croiser les bras et de laisser marcher les choses? Telle n'était certainement pas la pensée de l'orateur; on comprend qu'il cherchera à atténuer l'effet produit par les aveux de sa loyauté et de son bon sens. Le caractère de Possevino s'accuse ici ouvertement : fixant du regard la vérité, il se laisse néanmoins entraîner par un zèle ardent d'apôtre et fasciner par des mirages plus ou moins chimériques. Cette partie du discours est la plus faible; elle se résume dans de vagues espérances, des suppositions arbitraires, et ne sert, au fond, que de transition à la troisième partie, où reparaît l'esprit pratique du Jésuite. Il s'agit de répondre à cette question : comment s'y prendre pour temporiser sans perdre de temps, et

même en l'utilisant le mieux possible? Un principe fécond est évoqué; Ignace de Loyola s'en est servi avec succès et l'a formulé ainsi : recourir à Dieu comme s'il n'y avait rien à attendre des hommes, exploiter simultanément les moyens humains comme si Dieu n'intervenait pas. Dans l'esprit de cette maxime, Possevino insiste sur l'union étroite avec Dieu et le Saint-Siège; c'est la part du surnaturel. Les prétentions d'ordre matériel sont modestes; elles se réduisent à l'établissement de « séminaires militaires » où de bons chrétiens apprendraient à devenir de bons soldats, à la création d'une caisse commune alimentée par les princes et qui servirait de réserve à la ligue. De la sorte, on ne serait jamais pris au dépourvu; qu'un danger éclate, hommes et argent seront aussitôt sous la main; Venise est exposée aux premières attaques des Turcs : elle a Candie et Corfou, la Dalmatie et le Frioul; ne devrait-elle pas parer aux éventualités? Le mot de la fin faisait vibrer des cordes sensibles, il portait juste[1].

L'impression des auditeurs, d'après les procès-verbaux des Dix, fut profonde. Susciter des ennemis au Croissant, préparer la défense, mais secrètement, sans se presser, en partageant la besogne avec d'autres, rien ne convenait mieux aux mœurs politiques de Venise. Possevino pouvait se vanter d'avoir enlevé tous les suffrages. « S'il nous a satisfaits, lors de son premier passage, écrivait le Doge à Leonardo Donato, cette fois-ci notre attente a été complètement surpassée. » On louait la modération du Jésuite, observateur éclairé, sachant faire des concessions opportunes, capable de rendre à la chrétienté des services signalés. Cette conviction se traduisait dans les ordres donnés à l'ambassadeur de Rome : il se voyait autorisé à

[1] *Bathory et Possevino*, p. 168 à 193, n° XLVII.

user de l'influence de Possevino. La Seigneurie elle-même se rendait à ses conseils : grâce à lui, et pour dérouter les Turcs, le baïle de Constantinople fut averti que les Moscovites traitaient de commerce avec Venise ; dans la réponse officielle au tsar Ivan, quelques expressions en l'honneur du Pape furent ajoutées au texte primitif. Quant à la ligue, comme les assurances de zèle pouvaient suffire, les Vénitiens en donnèrent à profusion et de bonne grâce. Une distinction personnelle parut convenable. Milledonne offrit à Possevino, de la part du Doge, une somme de cinq cents ducats. Elle fut refusée à deux reprises ; l'homme d'initiative avait besoin de sa liberté, l'or lui eût valu des chaînes.

Le 23 août, eurent lieu les audiences de congé. Possevino revint brièvement sur ses propositions et sur le secret dont il fallait s'entourer ; il insinua de loin que la trêve entre Philippe II et les Turcs pourrait peut-être ne plus se renouveler. On remit à Molvianinov, avec les présents d'usage, la réponse du Doge à Ivan : remerciements, réciprocité pour le commerce, pas une syllabe sur la ligue.

Le lendemain, nos voyageurs quittèrent la cité des lagunes et, regagnant Padoue, s'en allèrent à Ferrare, où le duc Alphonse d'Este soumit à Possevino son différend avec les Bolonais. Initié aussitôt aux procédés de l'Empereur, d'Ivan et de Bathory, il accepta de grand cœur l'arbitrage papal, et le cardinal Guastavillani, député à cet effet par Grégoire XIII, en régla plus tard les conditions. A Bologne, on ferma les boutiques pour fêter les arrivants, des courses furent organisées en leur honneur, et, sur le seuil des États pontificaux, le cardinal Cesi déploya une magnificence qui étonna ses hôtes et les rendit à l'avenir plus traitables. Désormais le voyage se fit à petites journées, avec de fréquents arrêts dans les villes situées sur le

parcours : Forli, Rimini, Ancône, Lorette, Macerata, Spolète, Narni. Ces lenteurs calculées avaient leur raison d'être dans les ordres du Pape, qui voulait retarder jusqu'après le 15 septembre l'arrivée à Rome de ces hommes du Nord, afin de ne pas les exposer aux chaleurs accablantes de la canicule. L'épreuve était rude pour le mentor : il mettait son esprit à la torture, épuisait les prétextes, ne fût-ce que pour devancer ses fastidieux compagnons. Peine inutile : il fallut se résigner et patienter jusqu'au bout. En attendant, des estafettes renseignaient le cardinal de Côme sur les étapes des Russes et sur l'accueil à leur faire. Il s'agissait de leur rendre la pareille et de les traiter à Rome comme on traitait à Moscou les diplomates étrangers : courtoisie, marques d'honneur, profusion matérielle, mais aussi surveillance sévère et complet isolement. Ce système fut constamment mis en pratique.

Un curieux détail tenait à cœur au Jésuite. L'Italie conservait encore les vives empreintes de la Renaissance; même dans les sanctuaires, les Madeleine ressemblaient à des nymphes, et les anges à des Cupidon; en dehors des temples la mythologie l'emportait sur l'histoire, et le réalisme des anciens renouvelait ses choquantes audaces. Ces exhibitions païennes scandalisaient la pudeur des Moscovites, habitués à ne voir que des images byzantines, recouvertes de plaques métalliques qui épargnent à peine le visage et les mains. Possevino eût confiné volontiers ses compagnons dans une partie reculée du Vatican, au Belvédère, où l'on aurait soigneusement voilé les Vénus et les Cléopâtre, et tapissé les murs de tableaux édifiants dans le goût de Fra Angelico. Les fâcheuses impressions de Chévriguine justifiaient ces précautions.

Tandis que Possevino poursuivait sa route vers Rome,

la Seigneurie ne le quittait pas du regard. A la cour pontificale, elle était représentée par un homme d'élite, Leonardo Donato, vrai type d'ambassadeur du seizième siècle. Le conseil des Dix le renseigne tant qu'il peut, jamais assez au gré du profond diplomate. De son côté, il se ménage des intelligences dans la place, interroge ses collègues, se tient au courant des moindres événements, et puis lorsqu'une audience du Pape ou d'un cardinal influent lui est accordée, il les fait parler et ne desserre pas les dents, observe ce qu'on dit et ce qu'on ne dit pas, le ton et l'assurance de la parole, le jeu de la physionomie, lui-même restant impassible, tout entier à son diagnostic, poussant la pointe pour voir le fond des choses. Les impressions encore chaudes sont confiées au papier; une, deux, s'il le faut, trois dépêches partent pour Venise. La première est destinée à tous les membres du gouvernement; la seconde et surtout la troisième ne seront lues que par le Doge et les Dix, les profanes n'en sauront rien. Le 31 août, Donato fut admis en présence du Pape; une parole étonnante tomba des lèvres pontificales : Grégoire XIII est d'avis qu'il ne suffit pas de se défendre contre les Turcs, mais qu'il faut songer à les attaquer; il se plaint doucement du manque d'initiative dans la chrétienté : l'Italie attend l'Espagne, l'Espagne attend l'Italie, et personne ne se déclare ouvertement contre l'Islam. Le cardinal de Côme abonde dans le même sens : Ivan est mis au nombre de ceux qui se laisseraient ébranler par l'exemple; Bathory ferait des merveilles, s'il avait de l'argent. L'examen approfondi de ces questions brûlantes est réservé jusqu'à l'arrivée de Possevino. Donato s'attend à des révélations; il se promet la vigilance et tiendra sa parole[1].

[1] *Bathory et Possevino*, p. 211 à 214, n° LVI.

L'ambassade russe arriva à Rome le 13 septembre, et fut hébergée au palais Colonna [1]. La vaste cité semblait déserte, tant il y avait de monde à la campagne. Grégoire XIII et son secrétaire d'État séjournaient à Mondragone, non loin de l'ancien Tusculum, sur les collines délicieuses de Frascati. Ils rentrèrent à Rome le 16 septembre, pour recevoir les ambassadeurs en audience solennelle dans la salle dite de la Mappemonde. A cette occasion, la sévère étiquette romaine fit complètement naufrage; le personnel de la cour n'étant pas en nombre voulu, la salle fut bientôt envahie par des curieux indiscrets, les cardinaux eurent de la peine à gagner leurs places, et le Pape lui-même dut se contenter d'un simple fauteuil au lieu de trône. Le maître des cérémonies en est au désespoir; il s'écrie avec amertume que l'âge d'or est passé et qu'on ne tient plus aucun compte des usages traditionnels, signe certain de décadence. Les allures étranges de Molvianinov choquèrent encore davantage les spectateurs : il fallut l'énergique intervention de Possevino pour lui faire plier le genou devant le Pape et baiser la mule pontificale; quant à son bonnet de zibeline, s'il consentait à l'ôter, c'était pour le remettre aussitôt avec des signes d'indomptable fierté. Une maladresse du secrétaire Tichine fit déborder sa mauvaise humeur; de sa main diplomatique il lui asséna, sans se déconcerter, un vigoureux coup de poing dans le dos, sous les yeux même du Pape. Témoin de la scène grotesque, l'ambassadeur de Venise n'en revenait pas d'étonnement.

Un consistoire secret se réunit le lendemain de l'au-

[1] Tourguénev, t. I, p. 390 à 394, n[os] CCLI, CCLII. — *Pam. dipl. Snoch.*, t. X, col. 351 à 386. — *Bathory et Possevino*, p. 219 à 240, n[os] LIX, LXIX. — Archives du Vatican, *Diar.*, t. XV, f[os] 324 à 331; de Venise, *Rubricario di Roma, Sec.*, 1572-1584, f[os] 326 à 328.

dience. Les affaires se réduisaient plutôt à un échange d'idées : Molvianinov manquait de pleins pouvoirs, Ivan s'en remettait à l'avenir, il n'y avait qu'à se féliciter de la trêve, en exhortant les intéressés à ne pas la rompre et à préparer de loin la croisade. Grégoire XIII écrivit dans ce sens à Ivan, à Stéphane et à Zamojski [1]. L'ancien programme fut donc maintenu : paix en Occident parmi les chrétiens, guerre en Orient contre les Turcs. La mission de propager ces idées dans le monde slave échut à Possevino, chargé en outre de quelques affaires importantes dont il sera question plus bas. Rien ne transpirait encore au dehors, mais des bruits vagues de croisade prochaine continuaient à circuler à la ville et à la cour.

Leonardo Donato tenait à se rendre exactement compte de la situation. Comment s'y prendre? Molvianinov offrait peu de ressources pour les renseignements; ne sachant aucune langue étrangère, d'un accès difficile, ses procédés eurent bientôt compromis sa réputation. Il faisait peu de cas des alliances occidentales, affectait parfois du mépris, se conduisait en barbare, s'attirait les représailles de la plèbe. Les Romains lui jetèrent des pierres dans ses fenêtres; un combat dans les rues s'en serait suivi, si les belliqueux diplomates n'eussent été gardés sous clef. Leur excursion à Tivoli fut un scandale. Le cardinal Louis d'Este leur ménagea un brillant accueil dans sa villa princière, mais ne parut pas lui-même et n'eut point à s'en repentir. La belle façade de Pirro Ligorio et les fresques des Zucchero ne captivèrent pas l'attention des Russes; ils restèrent insensibles à la beauté du site, à l'abondance des eaux, à la majesté des cyprès séculaires; en revanche

[1] Theiner, *Annales*, t. III, p. 351 à 352. — Archives du Vatican, Arm. XLIV, t. 25, f°s 169 et suiv. : lettres de Grégoire XIII en faveur de Possevino, du 1er octobre 1582, pour l'Autriche, la Bavière, la Saxe, etc.

ils se livrèrent à des excès d'un si mauvais goût que les courtisans en furent déconcertés. Donato nous rapporte le fait sans entrer dans les détails; il ajoute que les joyeux compagnons furent mis au ban de la haute société : aucun ministre étranger n'alla les voir, lui-même se replia sur Possevino.

Celui-ci lui avait fait, en arrivant, une longue visite, sans rien dire de nouveau, de concluant, de décisif. L'ambassadeur en revient à ses plaintes que « ce genre de pensées n'est pas ruminé avec assez d'énergie intérieure » ; qu'on ne saisit pas des deux mains les occasions et que l'on compte trop sur les autres. Poursuivant ses recherches avec une invincible patience, il en arrive à croire que la mission de Molvianinov est purement d'étiquette, que le Tsar inspire peu de confiance au Pape et que les projets de croisade en restent au même point : vagues espérances sans aucune base solide. Possevino lui paraît enclin à l'exagération; à Rome, « il a taillé les pièces autrement grandes qu'à Venise » ; on le dit plus passionné pour les affaires qu'il n'a de chance dans leur maniement, doué d'une certaine hardiesse, entreprenant, moins soucieux d'être sérieusement appuyé. Un piège innocent ajouta un dernier trait de lumière. Ne le voyant pas revenir, comme il était convenu, Donato lui envoya son secrétaire, au moment du départ, pour souhaiter un bon voyage et s'enquérir simplement de la route qu'il comptait suivre. Possevino déclara avec empressement qu'il se rendait à la diète de Pologne et qu'il espérait revenir à Rome au plus tôt. Dès lors plus de doute; il ne va pas à Moscou, donc Ivan ne songe pas à la croisade : telle est la conclusion de Donato. Au conseil des Dix, Possevino avait parlé dans le même sens, il importait de contrôler ses discours.

Assurément, celui que l'on épiait avec tant de soin

n'avait aucune arrière-pensée. Absorbé par les occupations, il se partageait entre le cardinal de Côme, auquel il adressait des mémoires et rendait compte de sa mission, et Molvianinov, qu'il surveillait de près. On faisait bonne garde autour de l'envoyé russe; il ne voyait que des personnes sûres, ne sortait que dans un but déterminé et dûment accompagné. Souvent il dut maudire les usages moscovites, dont il subissait maintenant le contre-coup, mais il n'osait pas s'insurger contre son mentor; les ordres du Tsar n'admettaient guère la résistance. Ivan avait tout prévu dans ses instructions et même, se rendant compte de ses torts, habilement écarté le danger de se brouiller avec Rome, où les outrages du Kremlin devaient être dissimulés. Les envoyés étaient dressés d'avance. A la demande si le Tsar a donné au Pape l'épithète de loup, ils répondront : « Nous ne l'avons pas entendu » ; si l'on parle du fâcheux incident à la porte de l'église, ils avoueront n'avoir absolument rien vu et ne savoir qu'une seule chose, c'est que Possevino a été traité à Moscou avec plus d'égards que les ambassadeurs du Sultan et de l'Empereur. Réponses ingénieuses; le Tsar maniait courtoisement la restriction mentale, mais en pure perte, personne ne songea à vérifier les événements du Kremlin.

A en croire Donato, les derniers jours passés à Rome se signalèrent encore par des scènes regrettables. Les Russes s'étonnaient de ne pas se voir invités à la table du Pape comme Possevino l'avait été à celle du Tsar; l'honneur de leur maître leur semblait compromis lorsque, en prononçant son nom, Grégoire XIII n'inclinait pas la tête; enfin les présents qu'on leur offrit leur parurent trop modestes et l'argent de voyage insuffisant. Intraitables sur ce dernier point et difficiles à contenter, ils firent de sérieuses réclamations. On s'arrangea à l'amiable tant bien que

mal, et l'on partit de Rome le 16 octobre 1582, au lendemain du jour où le nouveau calendrier grégorien, repoussé jusqu'ici par les Russes, entrait en vigueur dans les États pontificaux.

Au lieu de refaire le chemin de la Romagne, nos voyageurs traversèrent cette fois la Toscane. Florence frémissait encore sous les étreintes des Médicis, le régime de la terreur avait engourdi l'activité industrielle et sociale, les sciences et les arts languissaient dans la patrie de Dante, illustrée par Michel-Ange; l'esprit militaire leur survivait à peine : les chevaliers de Saint-Étienne, qui auraient dû être la terreur des Turcs, n'enviaient pas aux héros de Malte leurs sanglants lauriers. Peut-être cependant le feu sacré des croisades se laissera-t-il rallumer, car les Vénitiens, jaloux de parer à toutes les éventualités, jouissent d'une haute influence sur les bords de l'Arno depuis que François Médicis s'est marié à Bianca Capello. Une aventure galante avait naguère amené à Florence la jeune patricienne des lagunes; tour à tour Juliette et Desdémona, de chute en chute elle parvint jusqu'au trône; grande-duchesse de Toscane, fille de la République Sérénissime, elle exerçait sur son époux un empire absolu. Montaigne la trouvait « belle à l'opinion italienne » ; il ne lui manquait qu'un héritier de sa bizarre fortune. En vain avait-elle simulé la grossesse, avalé des potions pour se donner un embonpoint éphémère ; l'enfant étranger qu'elle fait passer pour le sien ne régnera jamais. Le cardinal Ferdinand, frère de François, quittera la pourpre qui lui brûle les épaules et ceindra la couronne. Or Possevino comptait sur l'appui de Venise et se trouvait en bons termes avec le futur grand-duc, qui résidait d'ordinaire à Rome et se montrait favorable aux projets de croisade. Dans ces circonstances, pourquoi ne pas hasarder une

démarche auprès de François Médicis? Retiré pour l'automne dans sa villa de Poggio, poursuivant avec ardeur ses études de chimie et ses curieuses expériences, il ne voulut pas voir les Russes, et ne quitta ses fourneaux que pour donner audience à Possevino. L'entrevue dura de longues heures : le rusé et tenace souverain promit des subsides qu'il ne déboursa jamais ; c'est le seul souvenir qui nous reste de cette démarche.

Passant ensuite par Bologne, Innsbruck et Vienne, nos voyageurs arrivèrent sans incident à Varsovie, le 4 décembre. Possevino resta à la cour de Bathory ; Molvianinov reprit la route de Moscou.

II

Avec la rentrée en Pologne, un vaste et nouveau champ d'activité s'ouvrait au pacificateur des Slaves. La mission de Suède l'avait déjà mis en vue et rapproché du monde diplomatique ; celle de Moscou, couronnée de succès, lui avait concilié une réputation non vulgaire d'habileté. Il revenait de Rome investi de la confiance pontificale, chargé de graves affaires auprès de différentes cours ; des jalousies implacables le surveillaient de près, et peut-être leur donnait-il trop facilement prise. Sa position était exceptionnelle. Profès de la Compagnie de Jésus, profondément dévoué à son Ordre, il se voyait attaché, avec l'agrément de ses supérieurs, au service direct du Saint-Siège. Grégoire XIII lui faisait passer une pension mensuelle de cent écus pour lui, ses deux compagnons, leurs frais d'entretien et de voyage. L'office ordinaire de Pos-

sevino consistait dans la haute surveillance des séminaires, des maisons d'études pour les pauvres, que le Pape se plaisait à multiplier dans le nord et l'ouest de l'Europe et qu'il subventionnait largement[1]. En outre, l'arbitrage entre Rodolphe et Bathory fut remis entre les mains de celui qui en avait conçu la première idée, et l'ardent promoteur de la ligue antiottomane fut encouragé à s'en occuper activement. En dehors des affaires imposées officiellement, une large part d'initiative revenait ainsi à l'action personnelle.

Cette liberté d'allures devait plaire à Possevino. Jaloux de faire triompher la réaction catholique, ayant consacré ses efforts et sa vie à la plus grande gloire de Dieu et au salut des âmes, il aimait à procéder méthodiquement et se croyait en mesure de remplir un programme. Son système se ramenait à deux points principaux : former des hommes et répandre des livres[2]. Loin de rester dans les généralités, il appliquait ses principes en détail et pratiquement, profitait des relations personnelles, s'intéressait à tous les événements, embrassait du regard l'Europe entière, depuis Londres et Stockholm jusqu'à Constantinople, en passant par Moscou, n'oubliait jamais l'Orient, poursuivait les fondations de son ordre en Pologne et en Transylvanie, étreignait une masse de choses à la fois, et même se répandait trop au dehors, comme l'avait finement observé Leonardo Donato. Le futur biographe de l'infatigable travailleur devra mettre tous ces faits en lumière; nous nous bornerons à indiquer ceux qui rentrent dans notre horizon[3].

[1] Dorigny, t. II, p. 91, n° XII.

[2] Possevino, *De ratione agendi cum Graecis et Rutenis,* dans *Bibl. sel.*, t. I, p. 267 à 311. — Ambrogiana, H, 179, p. inf., f° 6 : *Modo di ajutare la christianità.* Voir la bibliographie complète des œuvres de Possevino dans Sommervogel, t. VI, col. 1061 à 1093.

[3] Nos sources principales seront ici les lettres du cardinal de Côme

Au premier plan figure le différend à régler entre Rodolphe et Bathory. En dépit de modestes apparences, l'affaire était des plus complexes : il y avait à lutter d'une part avec la ténacité d'un Habsbourg qui ne voulait se dessaisir ni d'un pouce de territoire, ni d'un simulacre de droit, d'autre part avec la fierté impétueuse d'un prince décidé à ne pas transiger avec sa dignité. Possevino y voyait une excellente occasion de propager des idées, d'acquérir de l'influence, d'exercer, au nom du Pape, un acte international d'arbitrage d'autant plus solennel qu'il eût été plus longuement préparé. Les semaines et les mois s'écoulaient sans amener de solution; le médiateur s'inclinait devant les délais providentiels. Mais le cardinal de Côme ne partageait pas cette manière de voir optimiste; excédé et ennuyé, il trouvait que l'affaire devenait « rance » ; plus d'une fois on voulut l'abandonner complètement. A vrai dire ces désillusions ne parurent que plus tard; au début prédominait l'espoir d'une bonne réussite.

A peine rendu à Varsovie, Possevino se mit en correspondance avec l'Empereur; bien que toutes les combinaisons fussent déjà épuisées, de nouveaux efforts furent tentés pour trouver un moyen terme de conciliation [1]. Au premier mot de rétrocession, Rodolphe supputait les dépenses faites pour les fortifications de Szathmar, prétextait les dangers d'une invasion turque en Hongrie, insistait sur les droits et l'honneur de la couronne; Bathory se montrait difficile au sujet de la compensation territoriale et des charges de vasselage. A bout d'expédients, on résolut

(Archives du Vatican, *Germania,* t. XIII), et celles de Possevino (*ibid., Germania,* t. XCIII, XCIV, XCV; fonds Borghèse, *Affari diversi,* III, 14 b).

[1] Archives de Venise, *Miscellanea,* t. XXVI, Possevino à Rodolphe II, 6 décembre 1582.

de nommer des commissaires qui s'en iraient à Kachau débattre les intérêts des deux parties sous la présidence du médiateur pontifical. Tout cet appareil aboutit encore à un échec. Possevino profita des quatre ou cinq mois passés en Hongrie pour se livrer à des travaux littéraires, dont il sera question bientôt, pour faire des prédications qui n'eurent pas grand succès : « Nous avons soigné Babylone, écrivait-il de Kachau, et elle n'a pas été guérie » ; pour rédiger des mémoires sur l'état général du pays, signaler les abus, réclamer des réformes. Un fait surtout l'avait singulièrement scandalisé : les soldats hétérodoxes avaient, en parodiant le baptême, aspergé de vin un animal immonde. La répression s'imposait ici d'elle-même.

Possevino reprit à Cracovie les négociations qui avaient échoué à Kachau. Après d'interminables discussions, de fréquentes menaces de rupture, on parvint à s'entendre sur les cessions territoriales; Bathory recevait ses biens patrimoniaux au prix de quelques sacrifices faits aux exigences méticuleuses de Rodolphe. Les questions secondaires de serment, d'hommage, de contribution, faillirent un moment compromettre l'accord si péniblement amené. C'est à cette occasion que l'ombrageux Bathory se crut un jour, comme le Christ dans le désert, perfidement tenté par l'Empereur, dont les exigences hautaines lui rappelaient les paroles de Satan : *Egregiam pacis perficiendæ methodum,* écrivait-il à Possevino, *hæc omnia tibi dabo, si cadens adoraveris me, poterat Vestra Majestas simpliciter negasse quam hucusque processisse et talem denique finem fecisse.* Fière apostrophe, qui ne parvint jamais aux oreilles de Rodolphe, mais dans laquelle se peint au vif la difficulté de la situation. Il fallut y mettre une grande prudence, une ténacité à toute épreuve pour ne pas froisser

l'honneur des deux souverains après avoir équilibré leurs intérêts. L'affaire en elle-même n'offre pas d'importance, sa portée politique se résume dans le danger de rupture entre Rodolphe et Bathory; l'avoir écarté, c'est le mérite du médiateur.

Cet arbitrage servit de nouveau lien entre le roi de Pologne et Possevino; à mesure que leurs relations se multipliaient, l'intimité devenait plus grande, les conversations plus fréquentes; on causait politique, histoire, philosophie, ascétisme. Stéphane avait l'esprit porté à la spéculation, le maniement des armes n'avait pas éteint chez lui la soif et le goût de la science; regrettant de n'avoir pas mieux profité de ses loisirs de Vienne, il trouvait le temps de lire Aristote, rêvait d'appeler en Pologne un Toledo ou un Maldonado; une autre fois, il prenait contre les hérétiques la défense du dogme de l'Eucharistie, et parlait avec tant de chaleur, d'abondance et de précision, que ses auditeurs le traitaient de théologien consommé.

On touchait aussi à des cordes plus délicates. Sous son armure de fer, Bathory cachait un cœur impressionnable; les méfiances de la Diète le blessaient, les Polonais lui semblaient des ingrats qui en voulaient à sa gloire au lieu de reconnaître son dévouement. Une dépêche de Bolognetti, du 29 décembre 1582[1], donne à cet égard de piquants détails qui confirment les allusions de Heidenstein. Cette année, les séances de la Diète avaient été particulièrement orageuses. Longtemps comprimées par la guerre, les intrigues, les jalousies, les prétentions rivales d'or et d'honneur se donnaient maintenant libre cours. Les traits les plus acérés étaient lancés contre la personne

[1] Bibliothèque Chigi, L, III, 67, f°s 321 à 331 v°.

du Roi : on mutilait ses titres, on contestait ses succès militaires, on lui souhaitait, en termes bibliques, d'avoir du jugement, et l'intempérance du langage atteignait ainsi ses dernières limites. Des questions d'argent et de nationalité attisaient les colères : au gré des indigènes, il y avait autour de Bathory trop de Hongrois; ces Hongrois leur étaient préférés et leur coûtaient beaucoup trop cher. Le seul Polonais qui possédât l'entière confiance du Roi, Zamojski, était aussi le plus vivement attaqué par ses compatriotes. Aux paroles presque séditieuses succéda un fait lamentable. Les nonces terrestres — c'est ainsi qu'on appelait les représentants de la noblesse — résolurent de laisser les affaires en détresse, et quittèrent Varsovie sans avoir rien conclu. Quelques sénateurs, comme André Zborowski, maréchal de la cour, et l'hérétique Szafraniec, palatin de Sandomir, approuvèrent avec éclat ce départ précipité. D'autres, plus dévoués et mieux inspirés, se réunirent en comité secret pour aviser au maintien du prestige royal. Bathory supporta cette épreuve avec dignité. Il ne voulut pas recourir, comme Sigismond II, aux agents électoraux, il ne retira pas ses bonnes grâces à Zamojski; au contraire, il parla haut et ferme aux nonces terrestres, et, dégaînant son sabre, il jura de s'en servir pour sauvegarder la justice. La source du mal lui était connue : il déplorait la forme de gouvernement qui désarmait l'autorité au profit d'une liberté licencieuse, et cet aveu d'impuissance rendait la blessure encore plus cuisante. Empruntant au prophète les reproches du Christ à Israël, il s'exhalait dans les mêmes plaintes : « O mon peuple, disait-il, ô mon peuple, que t'ai-je donc fait? »

Écœuré et fatigué de la lutte en Pologne, s'il se tournait vers Rome, les déceptions n'y manquaient pas non plus. L'attitude même du Pape, plus généreux en paroles

qu'en subsides, lui arrachait parfois d'amères observations, et, à propos de la Livonie, qui lui avait coûté tant de fatigues et de sang, qu'il avait rattachée au Saint-Siège moyennant hommage rendu par son neveu André, mais dont on eût fait volontiers une province pontificale, il s'écriait avec sa pointe de bonhomie hongroise : *Scilicet, ego feram obsonium in dorso et alii comedent* [1].

Dans ces moments d'humeur ou de lassitude morale, Possevino remontait le courage du royal capitaine, lui faisait entrevoir l'action de la Providence, l'entretenait de la haute mission à remplir. Ces paroles tombaient sur un sol bien préparé : encore tout jeune, Bathory avait rêvé l'éclat et la gloire ; consacrer son épée à la bonne cause et rendre au monde chrétien des services signalés, c'eût été le comble de ses vœux ; sous les glaces de l'âge, le même enthousiasme vivait encore ; plein d'admiration pour Godefroy de Bouillon, le Roi se disait prêt à sacrifier sa couronne pour défendre le Christ. A un guerrier de cette trempe on pouvait parler de croisade, et lorsque Possevino, abordant ce sujet de prédilection, lui répétait ses discours de Venise, Bathory s'écriait : *O opus bonum, o opus bonum, utinam antea id in rem perductum fuisset!* donnait les meilleures assurances pour l'avenir et promettait un concours efficace.

Les confidences royales allaient jusqu'aux affaires de famille : Bathory n'oubliait jamais ni ses parents ni son cher pays natal. La mort lui épargna le chagrin de voir sa patrie dans l'anarchie, et sa race illustre dégénérer et périr. Le roi de Pologne avait, issus de ses deux frères, quatre neveux et une nièce ; celle-ci, Griseldis, devint l'épouse du chancelier Zamojski après la mort de sa première femme ; Stéphane exerça les fonctions de *judex curiæ*

[1] MAFFEI, t. II, p. 361. — Archives du Vatican, *Germania*, t. XCIV, f[os] 227, 231.

sans se signaler autrement dans l'histoire; Balthasar expia, en 1594, ses visées ambitieuses, ou peut-être d'injustes accusations, entre les mains du bourreau; ni l'un ni l'autre ces deux neveux n'est mentionné dans la correspondance de Possevino, qui semble n'avoir été en rapport qu'avec André et Sigismond, et encore ne s'est-il pas expliqué suffisamment sur leur caractère. André, élève du collège de Poultousk, manifesta de bonne heure des signes de vocation ecclésiastique; don précieux, mais non à l'abri du péril à une époque où les mitres assuraient de gros bénéfices et où le chapeau rouge séduisait les princes du sang. Stéphane lui écrivit à ce sujet, le 15 juin 1580, une lettre admirable : le Roi voulait bien que son neveu se consacrât aux autels, mais après avoir mûrement réfléchi et demandé conseil à Dieu, avec l'intention sérieuse de persévérer dans cette voie et une application constante à l'étude et à la prière [1]. Bientôt nous reverrons André, cardinal et coadjuteur de Varmie, chargé par son oncle de négociations secrètes auprès du Saint-Siège. Élevé en 1599 au trône de Transylvanie, il mourut la même année, les armes à la main, sur un champ de bataille. Le cousin d'André, Sigismond, succédant à son père Christophe, devint voïévode à l'âge de neuf ans; le Jésuite Leleszi dirigeait son éducation, des conseillers ou sénateurs gouvernaient en son nom le pays. Possevino alla voir le jeune prince, fut ravi de ses dispositions, lui fit écrire une lettre au Pape et augura bien de l'avenir, qui ne justifia pas ces belles prévisions. Marié plus tard à une archiduchesse, Sigismond se rallia à la maison d'Autriche et ne se montra pas à la hauteur de sa mission. Trois fois il accepta la couronne de son père, trois fois il y renonça, bien que le

[1] Archives du Vatican, *Germania,* t. XCII, f° 354.

pays, exposé aux attaques du dehors et déchiré à l'intérieur par des partis, eût, avant tout, besoin d'un gouvernement stable et ferme.

Cette série de revers eût profondément ému le roi Stéphane; les infamies de sa parente Élisabeth, veuve de Nadasdi, eussent mis le comble aux chagrins domestiques. Retirée dans son château de Kseith, sur le Vaag, elle y cultivait sa beauté et maltraitait cruellement ses serviteurs. Un jour qu'elle se livrait à cette triste besogne, le sang de la victime jaillit au visage de la féroce princesse; elle s'imagina que sa peau en était devenue plus brillante et plus souple, et un désir néfaste s'empara aussitôt de son cœur dénaturé : se baigner dans du sang humain et rendre à ses chairs vieillissantes l'éclat de la jeunesse, tel fut son rêve. Pour satisfaire cette vanité barbare, des enfants, des jeunes filles, furent égorgés sans pitié; le bruit s'en répandit au dehors, la justice intervint et découvrit des horreurs, il fallut sévir : le nain trop dévoué qui servait à sa maîtresse de bourreau périt sur le bûcher, deux femmes complices eurent la tête tranchée. Élisabeth, par égard au nom qu'elle portait, fut jetée dans un cachot où elle passa le reste de ses jours. Le génie du roi Stéphane avait absorbé toute la sève vitale des Bathory; la famille s'éteignit sans gloire dans la seconde moitié du dix-septième siècle.

Les soins prodigués aux rejetons de cette illustre lignée n'empêchaient pas Possevino de se livrer aux grandes affaires. La Transylvanie l'intéressait spécialement; il proposait à Grégoire XIII d'y envoyer d'un coup cinquante prêtres, et craignait que ce petit pays n'eût le même sort que l'Angleterre d'Élisabeth si l'on n'étouffait promptement les hérésies et les schismes [1]. Lui-même eut un moment

[1] Dorigny, t. II, p. 38 à 44.

la velléité de se consacrer à la Moldavie et à la Valachie. Par une étrange coïncidence, à la même époque, presque le même jour, la même idée se présentait avec bien plus de force au cardinal de Côme. Il esquisse un programme, indique les voies d'exécution, y revient sans cesse avec une insistance qui trahit presque l'arrière-pensée d'éloigner Possevino de la Pologne; mais celui-ci, pressentant peut-être l'intention et changeant d'avis, trouvait des motifs pour retarder son départ : tantôt c'est la rédaction des brefs qu'il faut modifier, tantôt c'est la rigueur de la saison qui empêche les voyages, tantôt ce sont des rumeurs alarmantes qu'on a répandues en Turquie : le Sultan lui-même se montre hostile; il est renseigné par un prisonnier turc de Moscou, rendu à la liberté en 1582, sur les instances du négociateur de la trêve. Bonnes ou mauvaises, ces raisons épargnèrent à Possevino une mission dans la vallée du Danube, où son activité n'eût certes pas trouvé les mêmes aliments que sur les bords de la Vistule et de la Rudawa : ceci explique les préférences qui se laissent surprendre.

La Pologne, en effet, réclamait impérieusement des ouvriers pour ses moissons jaunissantes. Le règne de Bathory, ses lettres au général Acquaviva le prouvent assez, favorisait les progrès de la foi; il fallait profiter de l'âge d'or et prévoir qu'il pourrait ne pas revenir. Possevino taxait ses confrères polonais de timidité, et se promettait d'échapper à un semblable reproche. Rien de marquant, surtout dans la sphère ecclésiastique, ne lui restait étranger : fondations de la Compagnie, formation du clergé, nomination d'évêques, répartition de bénéfices, création de presses typographiques, impression de catéchismes slaves, organisation d'une colonie bavaroise ou italienne en Livonie. Il avait des idées arrêtées sur tous

ces points, savait se faire demander son avis, et, au besoin, mettait lui-même la main à l'œuvre. Les détails de ces entreprises nous éloigneraient trop des rapports entre les papes et les tsars; il y a un autre ordre de faits qui touche de plus près à notre sujet et qui nous arrêtera un moment.

Nous avons déjà parlé des provinces russes de Pologne et de Lithuanie. Unies à Moscou par des liens ethniques et religieux, apanage autrefois des descendants de Riourik, elles n'avaient changé de maîtres que dans la période du joug mongol. Possevino comprit du premier coup d'œil qu'elles pourraient servir de trait d'union entre la Moscovie orthodoxe et la Pologne catholique; les allusions de ce genre remontent à l'année 1581 ; il s'agissait maintenant de donner à ces théories une forme concrète et de les appeler à exercer une réelle influence. Homme de son temps, Possevino le devance en posant la question sur son vrai terrain, mais pas plus que ses contemporains il ne lui donne toute l'ampleur qu'elle comporte : ni l'élément national, ni les conditions économiques, ni les relations locales, ne sont suffisamment appréciés; le point de vue ecclésiastique prédomine aux dépens de tous les autres; même dans cette sphère restreinte, le Jésuite italien rétrécit encore l'horizon.

Dans quel état se trouvaient alors les provinces habitées en majorité par des Russes orthodoxes dissidents et soumises au roi catholique de Pologne? Quel remède eût atténué les maux dont elles souffraient? La situation peut se résumer dans quelques traits saillants : au contact avec les Polonais, plus actifs et plus entreprenants, les Russes des hautes classes, dans les écoles, dans la vie publique, dans les diètes, à l'armée, perdaient peu à peu leurs allures nationales, passaient à la foi catholique et embrassaient

le rite latin; une nouvelle Pologne se superposait de la sorte à l'ancienne Russie. Quant aux classes pauvres, ouvrières et bourgeoises, avant-garde présumée de Moscou, elles conservaient leur rite, leur foi, leur langue, et se laissaient misérablement exploiter par de prodigues magnats et des Juifs insatiables. Ainsi se creusaient des abîmes entre les différentes couches de la population, et se préparaient pour l'avenir des ferments de discorde. La polémique religieuse, parvenue vers la fin du seizième siècle à son paroxysme, donnait la mesure de l'éloignement réciproque et des forces engagées dans la lutte. Sans doute, l'unité dans la vraie foi, surtout avec le maintien du rite grec et de la langue russe, eût pacifié les esprits, détruit les préjugés, déraciné les abus, voire transformé le pays; mais pour pénétrer plus généralement dans les masses, la restauration religieuse aurait dû provoquer une restauration sociale, réparer les torts matériels, redresser les droits, régler les rapports mutuels. Que si pareille entreprise surpassait les forces de la Pologne du seizième siècle, au moins pouvait-on s'élever par la pensée jusqu'à ces vastes horizons; mais la société polonaise ne pénétrait pas suffisamment ces questions d'avenir, et Possevino n'y voyait, comme les autres, qu'un problème dogmatique à résoudre par le clergé et la noblesse, et il agissait en conséquence.

Les diocèses orthodoxes des provinces qui nous occupent formaient, depuis le quinzième siècle, une métropole particulière, celle de Lithuanie, soustraite à la juridiction de Moscou, mais dépendante de Byzance, car l'union avec Rome n'avait fait dans ces régions qu'une apparition éphémère. Nourri dans les idées du concile de Florence, Possevino ne songeait qu'à traiter directement avec les évêques : s'ils acceptaient les dogmes catholiques, on leur laisserait leur rite et leur langue, après quoi le troupeau

eût suivi les pasteurs. C'était, on le voit, l'application du même principe qui déjà avait gagné à la cause de Rome les Bessarion et les Isidore, que Skarga développait avec érudition et chaleur dans son fameux livre sur l'unité de l'Église, et qui formait la base du programme généralement adopté en Pologne. Possevino n'y ajoutait qu'une seule mais importante restriction : il avait de la peine à se faire au génie du rite oriental; l'unité complète, dogmatique et liturgique, lui semblait préférable; la concession du rite n'était à ses yeux qu'une mesure transitoire, quoique absolument nécessaire pour établir l'entente. Aussi ne se lassait-il pas d'insister sur ce point; muni de brefs pontificaux adressés aux vladyki, et s'inspirant des projets de Skarga, il comptait se rendre lui-même auprès des représentants hiérarchiques de l'orthodoxie, discuter amicalement avec eux les points controversés, préparer l'union dans la foi par des procédés de courtoisie et de bienveillance; mais pour ne pas s'aventurer au hasard, il eût désiré avoir auparavant des déclarations précises de Rome sur les limites des concessions à faire. Fort embarrassé par ces questions, le cardinal de Côme tergiversait, remettait la réponse à plus tard, et semblait s'y dérober; encore quelques années, et Clément VIII la donnera.

Ne pouvant pas résoudre les difficultés d'une manière radicale, Possevino s'efforçait d'en hâter au moins la solution. L'échange d'idées avec le prince Constantin d'Ostrog fit, un moment, briller quelque lueur d'espoir[1]. L'illustre descendant de saint Vladimir occupait par sa naissance, sa fortune, son influence, une place hors de pair parmi les

[1] Archives du Vatican, Arm. XLIV, t. 25, f°s 302 v°, 313 v°, 316 v° : Brefs de Grégoire XIII au prince d'Ostrog, des 3 septembre, 12 novembre, 7 décembre 1583. — *Polonia,* t. XX, f° 122, Bolognetti au cardinal de Côme, 20 mars 1583.

magnats orthodoxes dissidents. D'après un document contemporain, ses domaines formaient un petit État de trente-cinq villes et bourgs, avec six cent soixante et onze villages, sans compter les dotations faites aux églises et aux couvents. Les revenus de ce roitelet s'élevaient à la somme énorme pour l'époque de dix millions de *zloty*, soit 1,800,000 roubles en monnaie actuellement courante; une cour nombreuse et choisie l'entourait; à la tête se trouvait, en qualité de maréchal, un seigneur de la haute noblesse, et il avait sous ses ordres jusqu'à deux mille gentilshommes. Le prince passait pour un partisan politique de la Pologne; il avait porté les armes contre Moscou et dévasté la province de Séversk. Dans les questions religieuses, il louvoyait si habilement entre Rome et Byzance que, de part et d'autre, on comptait également sur son appui. Orthodoxe par le fait de sa naissance, entouré de moines et d'évêques grecs, Constantin, deuxième du nom, avait érigé une école et fondé une typographie à Ostrog; les affaires d'Église l'intéressaient vivement; il correspondait avec les patriarches d'Orient, et répondait en termes respectueux aux brefs du Pape, s'adressait même aux nonces d'Allemagne et de Pologne, demandait leurs bons offices auprès de l'Empereur pour des affaires d'intérêt en Bohême, et se montrait en général très conciliant. Possevino avait mission de s'aboucher avec lui, et la première impression fut singulièrement favorable. Le 8 juillet 1583, après une visite d'étiquette du Jésuite, le prince orthodoxe vint lui-même le trouver dans sa cellule de Cracovie : les larmes aux yeux, il parla longuement de l'union des Russes et des Grecs avec Rome : ses travaux n'avaient pas d'autre but, et la paix religieuse eût comblé tous ses vœux. Le lendemain, un messager renouvela les mêmes assurances et demanda le mémoire de Possevino, présenté

naguère à Ivan IV, sur la différence des Églises. Avant de partir pour la Volhynie, le prince Constantin manifesta le désir, non seulement d'avoir auprès de lui des théologiens versés dans les langues slaves, mais encore de convoquer à Ostrog une espèce de concile. Le dessein parut à Possevino prématuré ; il conseilla d'éviter les manifestations bruyantes, mais ne put s'empêcher de s'écrier, hélas ! prématurément aussi : « Le doigt de Dieu est là ! »

Le prince et le Jésuite restèrent en correspondance. La typographie d'Ostrog déployait une grande activité ; on y publiait surtout des livres de piété en langue slavonne, sous la direction d'Ivan Fedorov, ancien imprimeur du Tsar et fugitif de Moscou. En 1581, après de nombreux travaux préliminaires, recherches de manuscrits et collations de textes, une bible slavonne, d'ailleurs assez imparfaite, y avait été éditée. Le prince offrit à Possevino un exemplaire de ce livre, devenu aujourd'hui d'une extrême rareté, et, comme les caractères russes dont on se servait à Rome laissaient beaucoup à désirer, il proposa d'envoyer en Italie une équipe d'ouvriers intelligents pour fondre les matrices, et, au besoin, corriger les épreuves ; occasion précieuse d'entrer dans des relations plus suivies, de faire connaître l'Occident aux Slaves et de les mieux connaître eux-mêmes ; mais le cardinal Santorio, auquel ressortissaient ces affaires, n'entendait pas de cette oreille ; il déclina l'offre obligeante, et le triomphe de la routine fut complet.

Malgré ce déboire, Possevino continuait à traiter avec le prince Constantin et demandait même pour lui, à cause de ses attaches avec la maison régnante de Moscou, des brefs décorés du titre de *desideratissimo principe*. Le cardinal de Côme s'avisa de lui octroyer une autre faveur et de lui écrire, en signe de confiance, disait-il, dans les mêmes termes qu'à un fervent catholique romain. Au cours du

mois d'août 1584, à Lublin, Possevino présenta au prince d'Ostrog un message de ce genre, avec un rosaire, deux missels, un calendrier grégorien, des catéchismes grecs, et le remercia, au nom du Pape, des subventions accordées aux Églises latines, assez nombreuses dans les domaines du kniaz orthodoxe. Debout, la barrette à la main, avec tous les signes d'une profonde vénération, celui-ci écouta le discours et se montra très satisfait. Ensuite on s'assit pour causer familièrement de l'Orient et de l'union des Églises, thème favori du prince. Ses projets de concorde religieuse se distinguaient par la largeur; ils embrassaient les Slaves et les Grecs, Byzance et Moscou; l'instruction populaire y revendiquait une large part[1]. Dans un moment d'abandon, le prince trahit, à son insu peut-être, le secret de ses hésitations et son manque de conviction : « Si la religion catholique est bonne, dit-il en finissant, la religion orthodoxe n'est pas mauvaise. »

L'introduction projetée du calendrier grégorien en Orient fournit un nouvel aliment aux négociations avec le protecteur et l'ami du patriarche grec. La réforme astronomique de Grégoire XIII, une des gloires de son pontificat, touchait de près au domaine religieux. Le concile de Nicée avait jadis réglé la célébration de la fête de Pâques; depuis plus de douze siècles les fidèles se conformaient à ces augustes prescriptions. Il s'agissait maintenant d'en mieux déterminer la valeur, d'adopter des calculs scientifiquement plus exacts et d'y conformer l'organisation liturgique de l'année entière[2]. Une discussion approfondie sur tous ces points pouvait, selon la manière de s'y prendre, provoquer

[1] *Akty... Zapadnoï Rossii*, t. IV, p. 63 à 66, n° 45.

[2] SCHMID, *passim*. — POSSEVINO, *Moscovia*, p. 206 à 223 (*De anni et Paschæ emendatione*). — MAFFEI, t. II, p. 268 à 342. — SCHELSTRATE, p. 95 à 99, p. 140 à 252. — Archives du Vatican, *Germania*, t. XIII, f. 120.

des griefs ou amener un rapprochement. De part et d'autre, on s'en rendait parfaitement compte.

En 1581, lorsque Possevino passait par Venise, le colonel grec Eudemoniani l'avertit charitablement qu'il serait opportun, avant la correction du calendrier, d'interpeller les Moscovites et les Hellènes, les Moldaves et les Valaques. Excellent conseil qui ne fut suivi qu'à demi et seulement pour Constantinople. Le patriarche de la nouvelle Rome, Jérémie II, jouissait dans l'ancienne d'une considération sympathique. Sa franche et ferme attitude avait arrêté l'invasion de la Réforme en Orient, il avait rejeté la confession d'Augsbourg et rompu des lances avec les professeurs de Tubingue; ennemi déclaré des protestants, on le croyait plutôt favorable aux catholiques; ses deux neveux étudiaient au collège de Saint-Athanase, lui-même en avait approuvé l'érection dans une lettre respectueuse adressée au Pape, et, lorsque Pierre Cedolini, évêque de Nona, se présenta chez lui, en 1580, le patriarche lui fit bon accueil. Dans l'espoir de gagner Jérémie à la réforme du calendrier, Livio Cellini fut envoyé par le Pape à Constantinople. Les discussions suivaient leur cours régulier, laissaient même entrevoir la possibilité d'une entente, lorsqu'on apprit sur le Bosphore la publication de la bulle : désormais la correction du calendrier était un fait accompli, les Grecs n'auraient plus rien à dire. Jérémie se crut mystifié et changea brusquement de langage; Cellini s'en revint sans avoir rien obtenu; des mandataires autorisés reprirent les négociations à Venise sans plus de succès. Le patriarche méditait secrètement un grand coup. En novembre 1582, un concile convoqué à Constantinople condamna le nouveau calendrier; cette décision fut annoncée au prince d'Ostrog par un message motivé.

Jérémie n'eût certainement jamais prévu le sort qui

attendait sa lettre, ni dans quelle main elle échouerait : le prince Constantin la remit à Possevino pour la traduire et la réfuter, car il se montrait lui-même favorable au nouveau calendrier : Bathory l'avait déjà accepté pour la Pologne, le refus des orthodoxes eût été un brandon de discorde. Le Jésuite se trouva à la hauteur de sa tâche pour avoir étudié sérieusement la question; sa longue réponse de douze pages fut envoyée, au nom du prince, à Constantinople, et puis à Rome pour y être examinée et imprimée. Fort de l'approbation de Bellarmino et de Clavio, Possevino eût voulu faire traduire son travail en plusieurs langues orientales et lui donner une large publicité, mais le cardinal de Côme s'y opposa énergiquement. Cette mesure aurait pu entraver les rapports directs qui se poursuivaient entre Rome et Byzance : on échangeait des lettres, des présents, voire des ambassades avec Jérémie, dont le langage variait au gré des circonstances et inspirait parfois l'espoir d'une entente. Un incident imprévu rompit à l'improviste les pourparlers et jeta la consternation parmi les Grecs. Accusé de haute trahison par un rival jaloux de posséder son siège, Jérémie devint suspect au Sultan, fut jeté en prison et ensuite exilé à Rhodes, trop heureux d'échapper à la peine de mort dont il était menacé. Le 27 avril 1584, annonçant à Possevino ces tristes nouvelles, le cardinal de Côme ébauchait un projet de circonstance : obtenir la mise en liberté du captif, en faire un patriarche exclusivement slave, fixé parmi les Russes, détacher ainsi de Byzance les orthodoxes de Pologne et de Moscou, et les réunir au Saint-Siège. Possevino eût préféré voir Jérémie s'établir à Rome et devenir un nouveau Bessarion; la résidence à Moscou lui paraissait impossible et même peu désirable; Kiev, alors sous la domination polonaise, eût mieux convenu au chef de

l'Église slave. Disons ici, pour ne plus revenir sur ce sujet, que les efforts de la diplomatie française obtinrent la grâce de l'exilé; il reprit même ses anciennes fonctions, mais l'amère expérience le rendit encore plus timide et plus versatile qu'auparavant. Ainsi, lors de son fameux voyage à Moscou, en 1588-1589, il y érigea un nouveau patriarcat, implorant l'appui et les aumônes du Tsar orthodoxe, tandis que Zamojski, chez lequel il s'arrêtait en passant, le trouvait modéré, conciliant, instruit, et se flattait presque d'en faire un patriarche grec uni[1]. Le synode convoqué à Constantinople en 1593 déchira enfin tous les voiles : la création du patriarcat moscovite y fut approuvée, et l'on fulmina encore des anathèmes contre le nouveau calendrier. Les démarches de Possevino, soit pour l'introduction parmi les Slaves de la réforme grégorienne, soit en général pour l'union des orthodoxes avec Rome, n'aboutirent donc pas à des résultats immédiats; il n'a fait que préparer le terrain pour le grand événement de l'année 1595, qui sera combattu en vain par le prince d'Ostrog.

Pas plus qu'à l'intérieur, les travaux de l'ancien médiateur durant ces années n'eurent au dehors quelque succès marquant et bien défini. Le but principal restait toujours la paix universelle en vue d'une alliance contre l'Islam. Il

[1] « Hieremias patriarcha... elemosinae colligendae causa in Moscoviam proficiscens, Zamoscium ad me diverterat. Cum multa commoda et Regno huic et Ecclesiae accessura putarem, si sedem suam ille in hoc potius Regnum, ut Kijoviam, quae jam olim ejus religionis totius Russiae atque etiam Moscoviae sedes fuit, transferret, neque desperarem, ut cum homine graecis literis erudito, progressu temporis de concordia etiam fortasse cum sancta Ecclesia romana agi posse, quid hac de re animi haberet, cum apud me esset, tentavi, non alienus mihi visus est. De hac igitur re et consilium et judicium Ill. D. V. exquirebam, ut, si ipsa quoque rem probaret, ulterius deinde in ea progrederer. » — Archives du Vatican, fonds Borghèse, III, 72, a, f° 134, Zamojski à Aldobrandini, 5 octobre 1588.

a été déjà question des divergences heureusement écartées entre Bathory et Rodolphe II. Les rapports tendus avec la Suède exigeaient les mêmes précautions et la même prudence; la trêve du 15 janvier 1582 avait également grand besoin d'être consolidée. De temps en temps, le cardinal de Côme rappelait à Possevino de ne pas négliger Moscou et de rester avec Ivan « en correspondance amicale ». L'occasion s'en offrit lorsqu'il fallut terminer les négociations de Iam Zapolski et s'entendre sur l'échange des prisonniers et les rectifications de frontières. De part et d'autre, les courriers allaient et venaient sans trop se presser de conclure. Enfin, dans le courant du mois de juillet 1583, un envoyé du Tsar parut à Cracovie pour régler définitivement les questions trop longtemps pendantes. Possevino eut avec lui des entrevues dont il se déclara satisfait; toutefois, on n'alla guère, paraît-il, au delà des procédés d'étiquette et des présents d'usage. Les Russes en furent quittes pour des esturgeons du Volga qu'ils prodiguaient volontiers.

Du côté de Venise, les choses se présentaient sous un meilleur aspect. Possevino désirait voir s'établir des relations directes et permanentes avec la Pologne; il y poussait fortement et se servait surtout, afin de lui procurer un collègue à Cracovie, de l'ambassadeur de Venise à Vienne, Lippomano. Succès rapide et complet au palais de Saint-Marc : dès le 22 novembre 1582, l'érection du nouveau poste diplomatique est approuvée par 139 votes positifs contre 21 négatifs et 26 flottants; cinq jours après, Dolfin, à la même majorité, est élu ambassadeur. En Pologne, cette nouvelle fut d'abord bien accueillie; le discret promoteur de l'affaire s'en félicitait, pressait l'arrivée du représentant de la Seigneurie et promettait, au nom de Bathory, la réciproque. Ces heureuses dispositions ne durèrent pas

longtemps. Soit malentendu, soit interprétation arbitraire, le fait est que, le 25 janvier 1583, Possevino adressait à Lippomano une lettre où les précautions oratoires dissimulaient à peine le désaveu : quatre heures de colloques avec le Roi ; il a parlé « divinement », sa haine des Turcs égale son amitié pour Venise ; quant à l'ambassade de Cracovie, Bathory voudrait y réfléchir encore, consulter les sénateurs. En pratique, le délai équivalait au refus ; les relations entre la Pologne et Venise n'en restèrent pas moins amicales [1].

Une autre fois, dans une entreprise plus grave peut-être que la précédente, l'empêchement vint de là d'où partaient naguère les encouragements. Au moment de quitter Vienne pour se rendre à Munich, Possevino avait reçu des lettres de Venise qui le préoccupèrent pendant tout le voyage et lui inspirèrent de nouvelles considérations sur la croisade. Il méditait d'en faire part au Doge et aux chefs du conseil des Dix, ne doutant pas que sa modération ne méritât leurs suffrages. Le 27 mai 1583, les minutes de ces lettres, que nous n'avons pas retrouvées, furent envoyées avec une parfaite assurance au cardinal de Côme. Cette fois, cependant, la réponse du Vatican fut singulièment dure : ordre est donné au diplomate trop ardent de ne pas s'engouffrer dans des affaires de ce genre. L'ordre émanait du Pape, et les messages restèrent en portefeuille. Possevino prit en bonne part le charitable conseil : simple religieux, disait-il, il avait cru pouvoir imiter l'exemple de sainte Catherine de Sienne et de saint Jean de Capistran, mais à la déférence pour ses chefs il sacrifiait volontiers ses desseins : l'obéissance lui servirait toujours de règle suprême. Ignorait-il les négociations

[1] Archives de Venise, *Sen. Secr.*, t. LXXXIII, f°s 122, 130 v°; *Germania, Dispacci*, t. IX, f° 351.

alors pendantes entre Grégoire XIII et la Seigneurie, sur lesquelles nous reviendrons plus tard, ou bien cherchait-il à leur imprimer sa propre direction? C'est ce qu'il n'est guère possible de constater. Les allusions du cardinal de Côme rendent plus vraisemblable la première de ces deux hypothèses [1].

Au milieu de ces occupations variées, et tout en plaidant la cause du Père Bosgrave, ancien professeur de Vilna, qui languissait dans la Tour de Londres [2], Possevino trouvait encore des loisirs pour des travaux littéraires. L'histoire était en honneur à la cour de Varsovie. A l'exemple des princes italiens de la Renaissance, Bathory s'entourait d'humanistes et de lettrés, qui mettaient leur talent au service de leur maître. Il se doutait bien que son nom resterait immortel, mais plus encore qu'à perpétuer sa gloire il tenait à faire revivre le passé de ses deux patries d'origine et d'adoption. Rêvant l'accès aux sources primordiales, aux trésors des archives, il avait comme l'intuition des procédés modernes, et le soldat se révélait historien. Sous l'action peut-être de cet air ambiant, entraîné d'ailleurs par son propre penchant, Possevino s'adonna au même genre d'études. L'année 1583 vit sortir de sa plume le commentaire sur la Livonie; le second commentaire sur Moscou et celui sur la Transylvanie furent composés l'année suivante. Une forte et identique empreinte distingue tous ces travaux. Se plaçant au point de vue de saint Augustin, Possevino considérait le monde et l'histoire dans toute l'ampleur et la durée qu'ils comportent; non pas qu'il s'élevât, comme l'évêque d'Hippone, jus-

[1] Archives du Vatican, fonds Borghèse, III, 14 b, f° 278; *Germania*, t. XIII, f° 70; t. XCIV, f° 235.

[2] Lettre de Stéphane à Élisabeth, du 29 janvier 1583, en faveur de Bosgrave, dans Balinski, p. 438, n° V.

qu'aux hauteurs métaphysiques ou qu'il négligeât les faits dans leurs détails, mais à travers les empires qui passent, il voyait toujours le grand empire du Christ qui leur survit, et c'est bien *de Civitate Dei* qu'il voulait principalement entretenir ses lecteurs. Aussi sa pensée revient sans cesse au triomphe de l'Église, et ce mélange de l'élément divin avec le temporel donne à ses livres leur aspect original.

Les deux premières études sur la Livonie et sur Moscou sont imprimées et suffisamment connues; la troisième, encore inédite et provoquée par une noble émulation, mérite d'être rapidement analysée. Bathory tenait à sa cour, en qualité d'historiographe, le Vénitien Bruti, ancien chanoine régulier, qui avait quitté son pays natal pour échapper aux rigueurs de l'Inquisition et professer librement ses opinions hérétiques. On devine que ses idées devaient déteindre sur ses écrits : son histoire de la Transylvanie, communiquée par le Roi à Possevino, déplut fortement à celui-ci; aussitôt il songea à traiter le même sujet d'une autre manière. Les matériaux ne lui manquaient pas : les pièces officielles avaient passé par ses mains, lors du différend à régler avec l'Autriche; Bathory lui avait fait de précieuses confidences, et tout avait été scrupuleusement contrôlé sur place. Il se mit donc à l'œuvre, guidé, écrivait-il à Rome, par un quadruple motif : réfuter les assertions de Bruti, hostile au Saint-Siège et capable de brouiller la Pologne avec ses voisins; donner à Bathory, sans en avoir l'air, d'utiles enseignements; insinuer au Vatican les mesures qu'il y aurait encore à prendre; enfin s'exercer dans ce genre de production littéraire et se faire lire par le jeune voïévode Sigismond.

Quelques mois suffirent pour achever le travail; il est divisé en cinq livres, dont les deux premiers contiennent la description géographique et l'histoire du pays jusqu'à la

moitié du seizième siècle; les guerres avec l'Autriche, l'invasion des hérésies et surtout de l'arianisme, l'avènement de Stéphane, l'introduction des Jésuites forment l'objet du troisième livre; le quatrième est consacré presque exclusivement à Bathory, à son élection au trône de Pologne, à ses longues querelles avec l'Empereur, aux soins prodigués au pays natal. Enfin le dernier livre esquisse le programme de l'avenir, examine les meilleurs moyens pour la conservation et les progrès de la foi en Transylvanie, dans toute la Hongrie, en Moldavie et en Valachie. Ce commentaire s'adressait à un nombre restreint de lecteurs; cependant l'auteur n'en redoutait pas la divulgation, pourvu que l'on supprimât, en différents endroits, la valeur de deux cents lignes et que l'on dissimulât les noms des personnages encore vivants. Cette précaution ne fut jamais prise; l'oubli remplaça le grand jour de la publicité[1].

Pour ne plus revenir sur le même sujet, groupons ici les incidents qui ont précédé et suivi la publication de la *Moscovia,* car tel est le titre des commentaires sur l'empire des tsars. A côté de Bruti, déjà réfuté dans la *Transilvania,* il y avait à la cour un protestant, Reinhold Heidenstein, qui jouissait des faveurs de Zamojski et cultivait officieusement l'histoire. Les trois campagnes de Bathory contre Ivan étaient son sujet de prédilection. Possevino ne le savait que trop, et volontiers il eût exercé sur ce travail la censure préventive; mais, rebelle à ses instances, Bathory ne consentit jamais à livrer le manuscrit à ses farouches rigueurs. Ce fut seulement après l'impression, en janvier 1586, que Heidenstein lui fit hommage de son livre et s'offrit courtoisement à la critique. Tempérant les

[1] L'original autographe de ce commentaire se trouvait autrefois au Gesù de Rome; nous en possédons une copie.

éloges par quelques réserves, le destinataire ne cacha point sa profonde déception. L'arbitrage pontifical de Iam Zapolski lui semblait un événement assez digne d'être mis en lumière et connu dans ses détails, tandis que Heidenstein, le résumant en peu de mots, l'avait relégué dans la pénombre. L'ancien médiateur n'admettait pas ces procédés d'élimination ; il réclamait pour son œuvre une place au soleil, quitte, au besoin, à se la procurer par ses propres efforts. Des pamphlets disséminés en Allemagne précipitèrent sa résolution : il vida ses portefeuilles, et, vers la fin de la même année 1586, parut à Vilna la première édition de la *Moscovia*, enrichie d'une collection de pièces officielles.

Le public fit, en général, bon accueil à cette curieuse publication, la note discordante vint du côté de Zamojski. Le vaillant défenseur de Heidenstein à la diète de 1587 n'eut pour Possevino que d'amers reproches : il l'accusait d'avoir trahi le secret d'État et de s'être mis en scène trop souvent. La vanité littéraire du chancelier était aussi atteinte, car une lettre écrite en fort mauvais latin avait été publiée avec sa signature. Des amis trop zélés, lisant entre les lignes des choses qui n'avaient pas été écrites, prétendaient même qu'on avait trouvé dans la plaquette incriminée des insultes contre les Polonais, de la partialité pour les Suédois, voir un persiflage odieux de la cuisine nationale et des allusions choquantes aux mœurs des Turcs. A ses plaintes sur Possevino, Zamojski ajoutait, paraît-il, des menaces contre la Compagnie tout entière. Ces bruits fâcheux parvinrent jusqu'au Père Skarga, et son émotion fut telle qu'il crut devoir les transmettre au général Acquaviva. Deux ans après, le 26 janvier 1588, survivant à son royal protecteur, Possevino adressa lui-même une tardive disculpation à Zamojski. D'un mot il

réduisait à néant le seul grief qui pût être pris au sérieux : les lettres échangées à Iam Zapolski, les correspondances diplomatiques, avaient été publiées au su et au vu de Stéphane Bathory, avec son approbation expresse; aucun droit n'avait donc été usurpé, aucune indiscrétion n'avait été commise. Quant aux autres chefs d'accusation, il eut le bon goût de s'en remettre à des juges impartiaux, sans vouloir s'attarder à des explications fastidieuses. Quelle fut la réponse de Zamojski? l'a-t-il seulement donnée? Nous ne saurions le dire. Quoi qu'il en soit, s'il garda une rancune au fond du cœur, celle-ci n'empêcha pas la diffusion de la *Moscovia*, et l'on continua à l'imprimer en Pologne, en Allemagne, en Italie, et dans les ateliers de Plantin, à Anvers[1]. Mais nous avons anticipé sur l'avenir, et il nous faut revenir quelque peu en arrière.

Bien que Possevino ne fût pas également favorisé par le sort dans toutes ses entreprises, sa position à la cour de Cracovie n'en souffrait guère. Honoré de la confiance du Roi, en renom de grand crédit au Vatican, mêlé au monde diplomatique, il aurait dû s'imposer une extrême réserve, éviter les froissements avec les représentants officiels du Saint-Siège, se faire pardonner sa profession de Jésuite et sa brillante mission de Moscou. Si son caractère ardent, parfois même prime-sautier, se pliait mal aux retards et aux entraves, une discrète retenue n'en était pas moins nécessaire surtout vis-à-vis d'un nonce comme Bolognetti. Méticuleux et concentré, celui-ci observait tout avec soin, sentait la main de Possevino dans des affaires qui en partie lui échappaient à lui-même; mais, ne pouvant s'en ouvrir

[1] Notre collection, *Skarga à Acquaviva*, 1er novembre 1586; *Possevino à Heidenstein*, 14 janvier 1586; *à Zamojski*, 26 janvier 1588; *Occasione et causa della Stampa del libro della Moscovia*. — *Script. Rer. Pol.*, t. XI, p. 31, 54, etc.

à personne en Pologne, obligé de faire bonne mine à son rival, il cumulait dans le secret de son âme un fond d'aigreur et d'antipathie. Les convenances extérieures dissimulaient ces sentiments, si bien que Possevino ne s'en aperçut jamais : il se livrait sans méfiance et ouvrait à Bolognetti « les archives de son cœur », pour nous servir de son expression originale. Lorsque le nonce fut nommé cardinal, des éloges pompeux furent adressés à cette « nouvelle colonne de l'Église », à l'élu de la Providence destiné à faire de grandes choses. Possevino se croyait même si apprécié et si écouté qu'il prévenait le pourpré de conseils et lui suggérait, entre autres, d'éliminer de ses armoiries une innocente figure de femme, incapable de blesser la plus farouche pudeur.

Ces épanchements facilitaient les investigations. Le nonce s'y laissait entraîner, et confiait ses impressions au papier. Ces notes prenaient ensuite le chemin de l'Italie, et c'est probablement le frère de Bolognetti qui les faisait parvenir au Vatican. Elles nous initient à quelques détails. Rien ne trouvait grâce aux yeux de l'Aristarque diplomatique, à commencer par les allures de Possevino : il venait librement chez le nonce, lui parlait de son séjour à Venise, examinait ses livres, jetait des regards furtifs sur ses papiers, lui proposait même un jour de ranger ensemble la correspondance de Rome, et se laissait renseigner par des amis sur tous les détails de la nonciature. Les discours rivalisaient de hardiesse avec les manières ; les voyages de Suède et les succès du Kremlin offraient une mine inépuisable; aux souvenirs du passé succédaient les projets d'avenir : Possevino ne comptait plus revenir à Rome, si ce n'est pour y fonder un séminaire militaire ou une chancellerie diplomatique; il s'oubliait de temps en temps jusqu'à lancer une pierre dans le jardin d'autrui : « J'abats

plus de besogne que les nonces, disait-il familièrement, et je coûte moins cher. » Passe encore pour les discours, passe pour les allures; mais pourquoi ne pas rester modestement et rigoureusement dans sa sphère? Doué d'une surprenante activité d'esprit et de caractère, le médiateur des Rois, le promoteur attitré de la croisade, aimait naturellement à négocier, à régler les situations, à chercher de nouvelles issues, et, par la force même des choses, il empiétait parfois sur le terrain réservé aux diplomates officiels; c'était comme un nonce à côté du nonce, une roue dans la roue.

En 1585, lorsque Bathory mûrissait l'expédition moscovite, Bolognetti constata plus souvent ces ingérences, et elles le choquèrent davantage. Il sentait bien quel était le confident préféré des plus secrets desseins; il s'en prenait à celui-ci, à son esprit d'exclusivisme, ses discours étaient soigneusement comparés à ceux du Roi, phrase par phrase, mot par mot; à travers une critique sévère, on arrivait toujours à une conclusion défavorable au Jésuite. Bolognetti se demandait alors si ce négociateur infatigable ne se montrait pas trop conciliant, si ses procédés ne créeraient pas des embarras, s'il ne compromettait pas le Saint-Siège? Quant aux supérieurs de la Compagnie, le nonce croyait savoir qu'ils voyaient d'un mauvais œil un des leurs engagé si avant dans la politique d'actualité, qu'ils l'eussent volontiers éloigné de la cour et de la diplomatie. En attendant, il fallait bien se mettre au diapason de Bathory; l'adversaire secret traitait amicalement avec Possevino, faisait son éloge, prenait son avis, et cette contrainte extérieure aggravait sans cesse la plaie saignante du cœur. Encore s'il avait l'ambition et le désir de parvenir, se disait le nonce, on aurait pu le menacer d'une disgrâce ou lui promettre des distinctions; mais le Jésuite

avait fait vœu de refuser la pourpre et les mitres, les grandeurs n'avaient sur lui aucune prise [1].

Malgré leur caractère purement personnel, ces plaintes souvent inculquées devaient à la longue faire impression au Vatican; peut-être le cardinal de Côme jugeait-il aussi l'activité de Possevino trop remuante pour le déclin d'un pontificat. Le fait est que des signes non équivoques de froideur commencèrent à paraître de ce côté. Naguère largement concédées, les facultés ecclésiastiques ne furent plus renouvelées après leur expiration. On écarta brusquement, comme nous l'avons déjà dit, les négociations projetées avec Venise sans même les avoir examinées à fond. Quelques mois après, autre symptôme significatif : la pension de cent écus par mois est réduite à cinquante; la pénurie du trésor pontifical, écrit-on de Rome à cette occasion, réclame des économies, et le pensionné étant religieux doit savoir se borner, ce qui s'appelle en style curial, *andare positivamente* [2]. L'allusion était claire; Possevino l'accepta de bonne grâce : « Moins on me donnera. telle fut sa réponse au cardinal, plus je serai content. » Une explication parut cependant nécessaire. Obligé d'avoir toujours un ou deux compagnons, de faire des voyages dispendieux dans des pays sans ressource, s'il avait à subir des frais considérables, il se flattait au moins de n'avoir jamais manqué à sa profession religieuse de pauvreté. L'esprit pratique reprend le dessus, lorsqu'il ajoute qu'à l'avenir on se réglera d'après l'allocation. Une nouvelle entreprise de Bathory à laquelle Possevino fut mêlé provoqua un dénouement imprévu.

[1] Archives du Vatican, *Mem. et Lett. di Possevino,* t. II, f°s 88, 158; t. III, f°s 269 à 289.
[2] Archives du Vatican, *Germania,* t. XIII, f° 112; t. XLV, f° 101.

LIVRE II

PROJETS MILITAIRES DE BATHORY CONTRE MOSCOU

CHAPITRE PREMIER

PROJET COMMUNIQUÉ A GRÉGOIRE XIII

1582-1586

I. Allusion de Grégoire XIII à un projet de croisade. — Bathory et les Turcs. — L'incident Podkova. — Les Tatars de Bialogrod. — Commission de Bolognetti. — Opinion de Bathory sur la ligue et sur l'armée ottomane. — L'Espagne sous le coup d'une alternative. — Latino Orsini à Venise. — Mémoire optimiste. — Réponse banale. — Satisfaction d'Orsini. — Son désappointement. — Causes du revirement. — Manœuvres de l'ambassadeur de France. — Son dilemme. — Trois mots latins du Doge. — Ajournement de la croisade. — Philippe II se rabat sur la trêve. — Mission à Madrid de l'évêque de Plaisance. — Résultat médiocre. — Réponses de Pologne. — Deux conditions posées par Bathory. — Assassinat de Podlodowski. — Reprise des négociations. — Torpeur générale. — Grégoire XIII fidèle à la politique pontificale.

II. Mort d'Ivan le Terrible. — Avènement de Fedor. — Troubles à Moscou. — Boris Godounov. — Projet de Possevino. — Brefs pontificaux à Fedor et aux boïars. — Plan militaire de Bathory. — Possevino chargé de la partie diplomatique. — Ses embarras. — Ses démarches auprès du cardinal de Côme. — Réponse évasive de Rome. — Communiquée à Bathory sous une forme mitigée. — Mémoire de Zamojski sur la guerre de Moscou : objectif principal, état intérieur de la Pologne, ressources financières, épilogue. — Nouvelle réponse de Rome. — Favorable, mais conditionnelle. — Diète de 1585 à Varsovie. — Affaire Zborowski. — La guerre contre Moscou repoussée. — Les ambassadeurs russes à la Diète. — Rapports avec Possevino. — Ses espérances. — Ruse de Troïékourov. — Proposition d'alliance contre le khan de Crimée. — Trêve

prolongée de deux ans. — Négociations secrètes. — Fusion projetée de la Pologne avec Moscou. — Réponse évasive des Russes. — Possevino envoyé à Braunsberg. — Motifs du renvoi.

III. Le collège de Braunsberg. — Occupations de Possevino. — Mission de Haraburda à Moscou. — Critique de Karamzine et de Soloviev. — Questions secondaires. — Projet d'union écarté. — « Défense spirituelle » du métropolite. — Conditions modifiées en faveur de la Pologne. — Échec complet de Haraburda. — Il rend compte de sa mission à Bathory. — Impressions de celui-ci. — Renseignements de Novosiltsov sur la Pologne. — Nouvelle ambassade russe à Grodno. — Le projet d'union reproduit. — Ironies et sarcasmes. — Fermeté de Troïékourov. — Réunion sur l'Ivate concertée pour l'année 1587. — Menées secrètes.

I

Lorsque Grégoire XIII disait à Leonardo Donato, le 31 août 1582, qu'il ne suffisait pas de se défendre contre les Turcs, mais qu'il fallait encore les attaquer, ces paroles n'étaient pas une vaine et inutile provocation. Elles contenaient, au contraire, une discrète allusion à un projet très sérieux qui ne fut communiqué à Venise qu'en 1583, mais que le Pape, de concert avec le cardinal de Côme, mûrissait depuis longtemps. Les correspondances de Pologne et d'Espagne en fournissent des preuves. La politique romaine s'y révèle tout entière, et il importe de la scruter à fond, afin de mieux constater les déviations qu'elle a subies plus tard sous l'empire d'influences étrangères.

Grégoire XIII avait juré de surpasser Pie V dans son zèle pour la ligue antiottomane, et, en vue de cette éventualité, il voulait s'assurer du concours efficace de Bathory. Les apparences ne parlaient pas toujours en faveur de ce dernier. Candidat du padischah pendant l'interrègne, dès qu'il fut monté sur le trône, il avait renouvelé avec les Turcs, en 1577, les traités existants, et il ménageait à pro-

pos une puissance qui pouvait lui rendre service. Ainsi en fut-il dans l'incident de Podkova, aventurier d'une force herculéenne et d'une adresse peu commune, qui avait paru en Valachie, pays vassal de la Turquie. Vainqueur d'abord, ce hospodar en herbe fut bientôt vaincu lui-même et livré par les siens aux Polonais. Sitôt que Mourad III l'eut appris, il exigea le châtiment du coupable, et, sur ses réclamations, la tête de Podkova roula aux pieds d'Akhmed, désigné par son maître pour assister au supplice. Par contre, pendant les guerres de Moscou, de vives instances furent faites à Constantinople, quoique sans succès, afin de déchaîner contre Ivan les Tatars de Bialogrod[1].

A la vérité, toutes ces mesures se réduisaient à une politique temporaire d'emprunt. Le roi de Pologne était, au fond, par conviction et par calcul, hostile aux Turcs, et il prodiguait à Grégoire XIII les assurances chevaleresques et les promesses belliqueuses. A Rome, on voulait bien se fier à la parole royale, admettre les délais à longue échéance, pourvu qu'au moment voulu on se démasquât hardiment. Aussi, dans le courant du mois d'août 1582, tandis que Possevino préconisait à Venise l'extrême prudence de Bathory vis-à-vis des Turcs, le nonce Bolognetti fut chargé de le pressentir au sujet de la ligue.

Plus heureux que ne l'avait été autrefois Caligari, il put entrer immédiatement en matière, car, cette fois, la discussion ne fut pas éludée par une demande de prolixes mémoires. En principe, le Roi était d'accord avec le Pape sur la nécessité d'une croisade et l'opportunité du moment présent. Allant encore plus loin, il prévoyait le succès de l'entreprise, pourvu qu'on la menât sérieusement et qu'on

[1] POLKOWSKI, p. 160.

renonçât aux demi-mesures : une campagne avortée serait, disait-il, un désastre irrémédiable, car alors les Turcs ne déposeraient plus les armes à moins d'avoir réduit leurs adversaires à une complète impuissance. Et l'Islam était encore redoutable, ses farouches tenants ne reculaient pas devant le carnage. Aux yeux du soldat, ennemi des intrigues, l'empire musulman avait même deux grands avantages sur la chrétienté : l'unité d'un gouvernement absolu, disposant d'énormes ressources, sachant se faire craindre, dédaignant les rouages inutiles, les discussions fastidieuses, et la rigueur de la discipline militaire avec un système de recrutement qui n'entamait jamais les cadres et conservait sous les drapeaux d'imposants effectifs. En Occident, au lendemain de la Réforme, le Roi ne voyait que discordes écœurantes, pénurie d'argent, manque d'autorité et de zèle, d'initiative et de courage. Ni l'Autriche, ni la France, ni l'Espagne, ne lui semblaient prêtes à prendre les armes; cependant, si le Pape voulait organiser la ligue, il s'offrait à lui sans hésiter. Entraîné ensuite par son sujet, aussi fin conteur que vaillant capitaine, le Roi rappelait des souvenirs personnels, esquissait des plans de campagne, comme si l'on était à la veille de se battre. Zamojski abondait dans le même sens et promettait, en dehors du concours personnel, cent mille ducats de subvention pour la ligue.

Ces renseignements furent consignés dans la dépêche du 14 août 1582 [1], et, l'année suivante, l'occasion se présenta d'en tirer parti. En juin 1583, l'ambassadeur de Philippe II, comte Olivarez, vint dire au Pape que les anciens vainqueurs des Maures se trouvaient sous le coup de cette alternative : ou renouveler avec les Turcs la trêve

[1] Bibliothèque Chigi, L, III, 67, f° 141.

triennale de 1581, ou former contre eux une coalition. En conséquence, afin d'éviter à l'Espagne l'entente avec l'Islam, il priait le Pape de sonder tout d'abord la Seigneurie sur les conditions qu'elle mettrait pour entrer dans la ligue [1]. Grégoire XIII y consentit de bonne grâce, rêvant déjà un congrès à l'instar de celui de Mantoue, des alliés plus nombreux que ceux de Pie V, et peut-être une victoire plus fertile en résultats que celle de Lépante. Latino Orsini, qui relevait du Pape à titre de sujet, et auquel Venise voulait confier la défense de Candie, fut choisi pour intermédiaire, et, le 18 août 1583, son mémoire fut présenté au Collège [2].

Si l'on pouvait accuser Bathory, dans ses confidences à Bolognetti, de broyer du noir, l'agent du Pape, le Pape lui-même, donnaient en plein dans l'optimisme. D'après eux, les armées turques, décimées par les Perses, n'étaient plus que des hordes sans discipline, n'ayant pour chefs que des pachas de harem. Les princes chrétiens, en s'unissant, n'auraient pas de peine à les vaincre : l'Espagne donnerait le signal, l'Italie la suivrait, l'Empereur ne reculerait pas, et, agréable surprise pour les ligueurs, le roi de Pologne et le tsar de Moscou, chevauchant côte à côte, viendraient grossir leur armée. « Mais ce qui, dans cette affaire, paraît à Sa Sainteté digne de très grande considération, écrivait Orsini, ce sont les renseignements sur le roi de Pologne. Il est si magnanime, si belliqueux, si pieux, que très certainement il ne refusera pas son appui si les choses se font sérieusement. Sa Sainteté en a reçu

[1] Archives de Simancas, *Secretaria de Estado*, Legajo n° 944, f° 87 à 98.

[2] Archives de Venise, *Esposizioni Roma*, t. III, f° 120 v°. — *Script. rer. Pol.*, t. XV, p. XLIX : *Acta, documenta, libelli, adnotationes, alia, quae historiam foederis inter Romam, Poloniam, Hispaniam, Venetias contra Turcos vergente saec. XVI ineundi illustrant.* 1582-1600.

de tels gages qu'elle croit pouvoir l'affirmer avec sécurité, d'autant plus que ce Roi (comme Votre Sérénité doit le savoir) est mal affectionné et, au fond de l'âme, encore plus mal disposé envers les Turcs, à cause des nombreuses avanies qu'il a eu à souffrir de leur part. Il saisira donc volontiers toute occasion opportune de se venger. Et comme la nature des pays situés entre la Pologne et Constantinople est très favorable à des projets de ce genre, et qu'il peut facilement de ce côté molester les Turcs et les attaquer, Sa Sainteté se flatte, elle est même convaincue que le roi de Pologne sera un des principaux piliers de la ligue. Elle ajoute encore que des négociations ont été établies avec le Moscovite, qu'il a manifesté ses intentions dans ses lettres et par ses ambassadeurs; et, comme il est naturellement plein de haine contre les Turcs, il acceptera, lui aussi, les conditions de la ligue ou, du moins, il prendra les armes en même temps, ce qui serait l'équivalent.» Avec ces puissants alliés, on aurait attaqué les Turcs sur terre et sur mer, on les aurait chassés d'Europe, et Venise aurait eu pour sa part Chypre, Négrepont et la Morée. Grégoire XIII était si pressé d'aboutir, qu'il proposait de se rendre lui-même à Bologne, afin de traiter l'affaire de vive voix avec les sénateurs qui viendraient de Venise. En finissant, Orsini regrettait de ne pouvoir coucher sur le papier que les paroles du Pape, et non l'accent de sa voix, le feu de son regard, quand on parlait croisade, et s'animant à ce souvenir, il s'offrait lui-même pour faire la conquête de Constantinople; si la Pologne et Moscou s'ébranlaient, il était sûr de réussir rien qu'avec une armée de dix mille fantassins.

Après la lecture officielle de cette pièce, le Doge fit distribuer de grosses aumônes dans les couvents, afin d'obtenir d'en haut les lumières que les sénateurs ne puisaient

que trop souvent dans leurs propres têtes [1]. On discuta la réponse à donner, et, le 30 août, les formules d'usage, plus ou moins banales, mais embaumées de filiale piété, furent largement servies à Latino Orsini. Le condottiere, diplomate d'occasion, en fut dans le ravissement; il jura que c'était le plus beau jour de ses cinquante-deux ans de vie, et revint triomphant, le 16 septembre, avec une nouvelle lettre du Pape. Il n'en fut que plus désappointé lorsque le Doge lui fit un accueil plein de froideur et de réserve.

Quelle était la cause de ce changement? Il y en avait plusieurs, et elles ne manquaient pas de gravité. Orsini avait parlé de l'initiative de Philippe II, et le Doge avait appris qu'on réservait l'initiative à Venise, pour entraîner l'Espagne à sa suite. Orsini avait promis monts et merveilles de la part du Pape, et les affaires pendantes en cour de Rome restaient en souffrance comme par devant. Enfin, l'ambassadeur du Roi Très Chrétien s'était mis en campagne : tandis qu'Orsini, confiant dans le secret, dormait sur ses deux oreilles, la nouvelle de la ligue se répandait un peu partout, éveillant les craintes, excitant les rivalités. D'abord en son nom, puis au nom de son maître, André Hurault, sieur de Maisse, vint à deux reprises aiguillonner le Collège : Henri III s'opposait à toute espèce de ligue; les Turcs étant aux prises avec la Perse, il n'entendait pas qu'on les attirât en Europe. D'après lui, cette ardeur intempestive de Philippe II n'était ni plus ni moins qu'un piège : le roi d'Espagne voulait épuiser les forces de ses voisins et conserver les siennes, se tailler des provinces en Italie pendant que Venise se prodiguerait en Orient. L'ambassadeur concluait

[1] Archives de Venise, *Sen. Secr.*, *Deliberazioni*, t. LXXXIV, f° 44.

par un dilemme : La ligue, disait-il, sera victorieuse ou vaincue. Victorieuse, elle sera envers Venise aussi avare qu'après Lépante; vaincue, elle compromettra l'empire de Venise sur les mers. Ce langage, redondant d'égoïsme, avait le mérite d'être intelligible. Le Doge s'empressa de calmer les inquiétudes de l'ambassadeur, et lui donna la clef du mystère en trois mots latins : *Grandis restat via.* Cela voulait dire que l'affaire serait traînée en longueur, et qu'on laisserait aux plus beaux projets de ligue le temps de s'évaporer.

Orsini ne soupçonnait rien de toutes ces manœuvres françaises. A grand renfort de pièces officielles et de lettres romaines, il prouvait, et c'était incontestable, que Philippe II avait lui-même soulevé la question de croisade, que Grégoire XIII, et c'était moins avéré, répandrait à profusion ses faveurs sur Venise; mais la voix du loyal condottiere se perdait sous les voûtes du palais ducal, et le Doge trouvait toujours des motifs pour ajourner ses décisions.

En Espagne, les affaires n'allaient guère mieux qu'à Venise, et l'accalmie ne tarda pas à succéder à la première explosion de zèle. A peine eut-il posé l'alternative de la trêve triennale ou de la ligue, que Philippe II se rabattit sur une trêve de courte durée pour faciliter la création de la ligue. Grégoire XIII comprit que l'ardeur ibérique risquait de s'éteindre, et, dès le 25 septembre 1583, il se hâta d'envoyer en Espagne l'évêque de Plaisance, Sega, pour prendre au mot Philippe II, l'entretenir des grandes espérances du côté de la Pologne, et même des prophéties pleines de menaces contre les Turcs. Les Espagnols n'en furent pas émus outre mesure; ils tenaient surtout à garder un secret impénétrable, n'approuvaient ni l'envoi de mandataires spéciaux, ni les réunions en congrès, et, jus-

tifiant en partie les appréhensions de leurs rivaux, cherchaient à pénétrer les desseins de Venise avant de prendre une résolution quelconque. Enfin, après avoir longuement consulté ses ministres, Philippe II se contenta de promettre qu'il donnerait ses pleins pouvoirs à Olivarez, si la Seigneurie voulait prendre l'affaire à cœur. Et par excès de prudence, il ajouta qu'il ne renoncerait pas à la ligue, lors même qu'il devrait s'occuper de la trêve. Tel fut le résultat de la mission de Sega. Le Roi tint parole. L'année suivante, 1584, Olivarez fut autorisé à négocier la croisade, mais tout porte à croire que l'Espagne n'y a guère mis plus d'empressement que Venise [1].

C'est du fond de la Pologne, de la part du roi Stéphane, tant et si justement vanté par Grégoire XIII, que vinrent les réponses les plus sérieuses et les plus conformes aux désirs du Pape. Le 7 novembre 1583, Bolognetti avait été admis en audience à Brest; la guerre contre les Turcs fut l'objet principal de l'entretien. A la différence de l'Espagne et de Venise, le Roi entra tout de suite dans le vif de la question, établissant les chiffres, limitant les époques. Il comptait sur un total de quarante ou cinquante mille hommes fournis par la Pologne et la Transylvanie; si la Diète refusait son concours, il ferait appel aux bonnes volontés. Deux conditions lui paraissaient toutefois indispensables, et, à moins qu'elles ne fussent vérifiées, il n'entendait pas s'engager : d'abord une alliance de six ans avec des ressources pécuniaires assurées pour le même laps de temps, et puis l'adhésion effective de l'Empereur et des princes d'Allemagne [2]. Dans cette réponse, d'ailleurs très nette, il y avait une lacune importante : Bathory ne disait

[1] Munich, Bibliothèque royale, *fonds italien,* 133, f[os] 96 à 119 v°.
[2] Archives du Vatican, *Polonia,* t. XX. Bolognetti au cardinal de Côme, 7 novembre 1583. — *Spagna,* t. XXX, f° 422.

rien de Moscou, et comment eût-il entrepris une guerre lointaine sans être garanti de ce côté? Mais ce silence n'offusquait personne : on s'imaginait à Rome que le tsar Ivan se mettrait aussi en campagne, et qu'il n'y avait par conséquent aucune précaution à prendre vis-à-vis de lui. Une nouvelle infraction des Turcs au droit des gens faisait même croire que Bathory ne voudrait plus différer ses représailles : Podlodowski, gentilhomme polonais, envoyé en Arabie pour y acheter des chevaux, avait été, au retour, traîtreusement assassiné. Ce sang criait vengeance.

Pendant les premiers mois de l'année 1584, à la suite de toutes ces correspondances, une grande activité antiottomane se manifesta à Rome. Grégoire XIII voulait soulever tout l'Orient contre les Turcs : il envoyait Vecchietti en Perse et Britti en Éthiopie pour y conclure des alliances [1]. En Europe, ce furent surtout les langues et les plumes qui se mirent en mouvement. C'eût été fastidieux et trop en dehors de notre sujet d'entrer ici dans tous les détails de ces négociations diplomatiques, d'autant plus que le résultat en fut absolument nul. Trop d'intérêts, trop de calculs égoïstes étaient en jeu, les arrière-pensées exerçaient trop d'empire sur les esprits pour que l'on parvînt à s'entendre : Venise tremblait toujours pour son commerce levantin; Philippe II s'armait contre Élisabeth et renouvelait la trêve avec les Turcs; Bathory lui-même, sous la pression des événements, révoquait les avances faites en 1583 et pactisait à son tour avec l'éternel ennemi de la chrétienté. Le Pape restait seul inébranlable, prêt à faire des sacrifices et résolu à ne pas trahir la cause traditionnelle du Saint-Siège. Il y avait là une précieuse indication pour Bathory, dont il saura tirer parti quand le

[1] Maffei, t. II, p. 388.

concours pontifical lui sera nécessaire. Les changements survenus à Moscou hâtèrent l'exécution de ses projets favoris.

II

Lors de la trêve conclue entre la Pologne et Moscou, le 15 janvier 1582, Ivan le Terrible n'avait que cinquante-neuf ans. Singulièrement robuste, il aurait pu longtemps encore défier les années, si des excès monstrueux n'eussent ébranlé son organisme et précipité sa fin. La légende et l'histoire se partagent le récit de sa mort. De sombres pressentiments l'obsédaient en 1584, depuis le commencement de l'hiver; l'apparition d'une comète le jeta dans un trouble profond; les astrologues, réunis à grands frais à Moscou et journellement consultés, prévoyaient un dénouement fatal, et leur sincérité exaspérait le despote. La nuit, le sommeil semblait le fuir à dessein pour le livrer au désespoir : le Tsar se tordait sur sa couche, se roulait par terre, gémissant et hurlant, poursuivi sans cesse par de funestes souvenirs, par des ombres sanglantes et par la voix de sa conscience. Le remords rongeait son âme, le repentir ne pouvait y pénétrer. Hideusement perverti, la soif du sang et les plus ignobles instincts ne le quittèrent qu'avec le dernier souffle de vie; le mal faisait de rapides progrès dans ce corps usé par la débauche, les chairs tombaient en lambeaux, la pourriture gagnait les os, une odeur nauséabonde trahissait le travail de la dissolution, et sur les lèvres crispées et livides du moribond erraient encore des arrêts cruels; sa belle-fille, en face de

la tombe entr'ouverte, n'échappait que par la fuite à de lubriques embrassements. Presque réduit à l'état de cadavre, Ivan fut, selon l'usage, revêtu de la bure monastique, ce qui équivaut, en Orient, à la profession religieuse, et, comme par ironie, le métropolite Denis lui imposa le nom de Job. Moine étrange de la dernière heure, dont l'existence s'était écoulée dans des orgies et des massacres, et parfois dans des accès de brutal mysticisme! Les Russes ont gardé le souvenir de sa gloire sinistre, et, oubliant les autres Ivan, ce sont ses exploits et ses *justices* que la muse populaire a chantés de préférence : la prise de Kazan, la conquête de la Sibérie, les guerres contre la Pologne et les Tatars, comme aussi la disgrâce des tsarines, les châtiments et les meurtres des boïars, et la fin tragique de son fils [1].

La mort d'Ivan, arrivée le 18 mars 1584, fut le signal des discordes. Il avait eu trois fils : l'aîné était tombé victime de la barbarie paternelle; le plus jeune fut exilé dès que son père eut fermé les yeux; le trône échut en partage au second fils du défunt, Fedor Ivanovitch. L'oligarchie des boïars succédait à un tyran autocrate, car Fedor était tout à fait incapable de régner par lui-même. Aussi bon de caractère que faible d'intelligence, les douceurs du foyer, la visite des églises et les pieux pèlerinages l'absorbaient complètement; d'après Possevino et Sapieha, qui ont recueilli leurs renseignements sur place, sa nullité d'esprit aurait touché à l'idiotisme, voire à la démence; le fait est qu'en dépit des plus vives instances, Ivan ne voulut jamais permettre à Possevino d'avoir une entrevue avec Fedor. On ne se souciait pas d'exposer aux regards de l'étranger un petit jeune homme maladif, aux yeux hagards, aux

[1] RAMBAUD, p. 239 et suiv.

couleurs pâles, au son de voix désagréable, toujours souriant et distrait[1]. Les affaires d'État passèrent à un conseil de cinq boïars : Ivan Chouïski, Ivan Mstislavski, Nikiat Romanovitch, Bogdan Bielski, Boris Godounov; espèce de régence instituée par Ivan IV au moment de sa mort. Le nouveau règne ne fut pas inauguré sans troubles : des émeutes éclatèrent dans la rue; des bruits étranges circulaient sur l'origine de ces désordres; pour calmer la fureur populaire, Bielski dut prendre le chemin de l'exil.

Lorsque la tranquillité fut rétablie, un fait d'un autre genre captiva l'attention générale. Le Tsar était marié à Irène Godounov, qui, exerçant sur lui un ascendant sans limite, subissait à son tour celui de son frère Boris. L'ancienne Moscovie compte ce boïar parmi ses plus remarquables personnalités : d'origine orientale, intelligent, retors, énergique, d'une ambition effrénée, inaccessible au remords, il avait su se maintenir en grâce pendant toute la durée du règne précédent. Les scènes les plus révoltantes se passaient sous ses yeux, les massacres succédaient aux orgies, les orgies aux massacres, Ivan était en proie à une espèce de folie de débauche et de sang, Boris ne trouvait jamais sur ses lèvres un mot réprobateur; impassible sur les marches du trône, il courbait la tête sous la main du tyran, et, dans son cœur tatar, se promettait une revanche. La revanche arriva avec le règne de Fedor. Comblé d'honneurs et de richesses, Godounov dominait en maître dans le conseil, distribuait à son gré les faveurs, disposait sans contrôle des finances, et personne n'osait s'élever contre le beau-frère omnipotent du Tsar. Les circonstances, non moins que les liens du sang, l'avaient

[1] Archives du Vatican, *Polonia*, t. XXVII, f° 140. — TOURGUÉNEV, t. II, p. 2, n° III, où la lettre de Sapieha au chancelier de Lithuanie, Wolowicz, (Archives du Vatican, *Polonia*, t. XXI, f° 321) est adressée à Bolognetti.

placé trop près du trône. En effet, le chétif Fedor, privé jusque-là de succession, semblait fatalement voué à une mort prématurée; le cas échéant, Dmitri, l'enfant exilé, resterait le seul rejeton de l'antique lignée de Riourik. Les moins perspicaces devaient se demander si Boris ne serait pas tenté de sacrifier une victime à son ambition, et de marcher vers le trône par une voie jonchée de cadavres et baignée de sang innocent. En Pologne, mieux que partout ailleurs, on était au courant de ces péripéties. Sapieha en avait été le témoin oculaire : il négociait à Moscou l'échange des prisonniers et annonçait la prochaine arrivée de deux ambassades russes, dont l'une serait envoyée par Fedor, l'autre par les boïars, pour consolider et, au besoin, renouveler la trêve décennale de 1582. Zamojski transmit lui-même ces nouvelles à Possevino qui rentre, à cette occasion, dans l'arène politique[1]. Stéphane reprend ses allures belliqueuses.

A peine instruit des événements du Kremlin, Possevino, alors à Prague, découvrit au cardinal de Côme le désir secrètement nourri par Bathory de s'emparer de Smolensk et de quelques autres provinces russes; mais aussitôt, revenant à des idées plus pacifiques et toujours fécond en projets, il proposa des mesures en harmonie avec les dernières nouvelles. Les boïars du conseil, trois surtout d'entre eux, lui étaient connus pour avoir traité avec eux à Moscou; un changement de règne pouvait amener des circonstances propices, c'était le moment d'envoyer des brefs pontificaux à Fedor et aux membres de la régence; Possevino en traçait d'avance le canevas : regrets sur la mort d'Ivan, assurances d'amitié, espoir de rester toujours en bons rapports. Deux brefs furent aussitôt rédigés dans

[1] Archives du Vatican, *Germania*, t. XCV, f° 195. Zamojski à Possevino, 29 mai 1584.

ce sens et expédiés à Prague, mais, pour ne pas donner d'ombrage à Bathory, on ne voulut pas à Rome apposer le sceau d'or ni ajouter des présents[1].

Des préparatifs d'un autre genre se faisaient en Pologne. Dans le courant du mois d'août, pour débattre les réponses à donner aux Russes, les sénateurs furent convoqués à Lublin; Possevino crut aussi devoir s'y rendre[2]. Le Roi l'attendait avec impatience et lui fit part des idées qui fermentaient dans sa tête : pour écraser les Turcs et s'emparer de Byzance, il rêvait la conquête de Moscou. La trêve de 1582 était censée périmée par la mort d'Ivan, des voisins avides et menaçants entouraient de toutes parts le tsarat, rudement éprouvé par les discordes intérieures, le roi de Pologne se disait en possession des meilleurs titres et n'entendait pas se laisser prévenir par d'autres. Dans l'espace de trois ans, il comptait s'emparer de la Moscovie, tendre ensuite sa main victorieuse aux Géorgiens, aux Circassiens et aux Perses, enserrer les Turcs dans un cercle de fer et de feu; après quoi un généreux effort eût suffi pour planter le drapeau polonais sur les rives du Bosphore. Ce programme, on le voit, était la contre-partie du programme pontifical, qui préférait aux représailles l'alliance des peuples slaves. Il ne manque pas de patriotes qui considèrent encore le projet belliqueux de Stéphane comme un trait de génie; mais, quoi qu'il en soit de sa valeur idéale, pouvait-il réellement s'incarner dans les faits? Lors

[1] Archives du Vatican, *Germania*, t. XCV, f° 200; t. XIII, f° 137. — *Le Saint-Siège, la Pologne et Moscou*, p. 128, n° VII. — Les deux brefs dans Tourguénev, t. II, p. 3 à 5, n°s IV, VI.

[2] Nous exposerons ici les faits surtout d'après les lettres de Possevino (*Le Saint-Siège, la Pologne et Moscou*, p. 128 à 152, n°s VII-XI. — Archives du Vatican, *Germania*, t. XCV, f°s 195 et suiv.), et celles du cardinal de Côme (*ibid.*, *Germania*, t. XIII, f°s 134 et suiv.). Les autres sources seront indiquées au cours du récit. Voir aussi Zakrzewski, *Stefan*, p. 126. — Zalenski, *passim*.

même que Bathory eût réuni Moscou à sa couronne, la Pologne du seizième siècle, minée par la discorde, rongée par les sectes, aurait-elle eu assez de sève pour s'assimiler les provinces moscovites et organiser une croisade contre les Turcs? Ou plutôt cette nouvelle conquête n'eût-elle pas paralysé ses mouvements, absorbé ses forces et rendu impossible l'expansion à l'extérieur? On ne saurait douter de la loyauté de Bathory; il voulait assurément abattre le Croissant, mais en prenant le chemin de Moscou il risquait de ne pas arriver au but. Encore fallait-il des ressources pour entrer en campagne contre le Tsar, quelque faible qu'on le supposât; or, les caisses de Bathory, d'ordinaire, étaient vides, la Diète se montrait intraitable à l'endroit des impôts, et le subside annuel qu'on pouvait espérer des Candiotes n'était qu'une vague rumeur rapportée de l'Orient par Nicolas Radziwill. Dans cette détresse, quel autre refuge sinon le Pape, qui donnerait lui-même des sommes considérables et mettrait en cause les autres princes? Bathory désirait vivement que Possevino écrivît à Grégoire XIII, ou plutôt allât lui-même à Rome solliciter des secours, en passant par Venise et Florence. Dominé par cette idée, il délivre au Jésuite des lettres qui l'accréditaient auprès du Pape, du Doge, du grand-duc de Toscane et du cardinal Farnèse, protecteur de Pologne.

Ces déclarations belliqueuses, doublées d'une négociation diplomatique, rendaient la position de Possevino excessivement difficile. A la cour de Varsovie se trouvait un nonce jaloux de ses fonctions, récemment nommé cardinal et sur le point de regagner l'Italie; l'affaire était évidemment de son ressort, les préférences du Roi pour un autre pouvait le blesser. Mais Bathory craignait d'avoir l'air d'un mendiant, disait-il, en s'adressant à un personnage officiel, et ne voulait d'autre intermédiaire que Pos-

sevino, initié de longue date aux mystères moscovites. Autrement grave que la question de personnes était l'entreprise considérée en elle-même. Par esprit de vocation et penchant naturel, le Jésuite inclinait vers la paix, mais le génie de Stéphane le fascinait visiblement. Un grand avenir s'ouvrait du côté de l'Orient : le soldat eût frayé le chemin au missionnaire, on aurait fondé des écoles dans les villes conquises, le règne du Christ allait s'étendre aussi loin que la valeur polonaise; le confident du Roi en est vaguement épris, mais ce n'est plus l'homme de Iam Zapolski : il lui manque l'assurance que donnent les fortes convictions au service d'un but bien déterminé, il se donne un démenti à lui-même et à son système d'alliance slave pour entrer, non sans quelque hésitation, dans les vues de Bathory. S'il plaide vigoureusement la cause polonaise à Rome, en Pologne ce sont les intérêts de la foi qui sont mis en première ligne; s'il écrit à Zamojski, en style militaire, que le vieux soldat de Pskov est prêt à se battre sous le drapeau du même capitaine, bientôt le souvenir de la dernière campagne lui inspire des restrictions, il veut enrayer l'élan impétueux de Bathory, stipuler d'avance qu'il n'y aura ni carnage ni dévastation. La recherche d'un motif légitime pour déclarer la guerre le préoccupe aussi, et il accepte, sans les approfondir, les revendications polonaises comme de justes griefs. Dans tous les cas, il conseille de ne demander au Pape que des subsides très modérés sous peine de ne rien obtenir, et surtout de s'entourer de mystère. Car, dans sa pensée, le Saint-Siège doit dominer la situation, sans trahir Moscou, sans se brouiller avec la Pologne. Problème redoutable qu'il espérait résoudre par un procédé ingénieux : qu'on s'imagine, en effet, Moscou sur le point d'être envahie par les Turcs ou les Tatars; les Polonais viennent défendre leurs

frères et se font largement compenser de leur peine; ainsi l'argent du Pape n'aurait servi qu'à sauver le tsarat trop heureux d'en être quitte pour quelques provinces cédées à son voisin. L'hypothèse était risquée, le raisonnement subtil, trop subtil pour être compris de Fedor ou même de Boris Godounov, des boïars du conseil et en général de tous les Moscovites; mais Possevino se félicitait de l'avoir trouvé et comptait s'en servir à l'occasion. Le voyage d'Italie projeté par Bathory lui souriait aussi : il se serait arrêté à Venise et à Florence, aurait pressé partout la conclusion de l'affaire, en outre recruté des hommes et acheté des livres pour les missions. Son empressement est tel qu'il insiste sur la nécessité de sa présence à Rome, car les lettres, écrit-il au cardinal de Côme, entraînent des longueurs, et, pour gagner sa cause au Vatican, il faut donner de sa personne.

A la cour pontificale, ces révélations inattendues produisirent l'effet d'un coup de foudre. On se rappelle qu'à cette époque, malgré ses finances obérées, Grégoire XIII, déjà sur le déclin de l'âge, accablé de soucis et de difficultés, faisait un suprême effort pour organiser la ligue traditionnelle, ouverte à toutes les nations chrétiennes. Bathory était d'abord entré dans ces desseins, et pendant quelque temps on crut pouvoir compter sur lui. Le plan nouveau, proposé maintenant, renversait de fond en comble l'édifice que le Pape avait eu tant de peine à élever; il en sapait les fondements sans rien épargner. Au gré du roi de Pologne, il aurait fallu bâtir à neuf, faire vite, prodiguer l'argent et redoubler d'activité. L'affaire en elle-même n'offrait donc que des difficultés, et l'intermédiaire choisi pour la traiter avait quelque peu perdu de son prestige d'autrefois. Les diplomates romains trouvaient Possevino trop hardi, trop remuant; ils ne s'en cachaient point,

et leurs accusations ne passaient pas inaperçues. Le cardinal de Côme lui-même tenait son ancien confident à l'écart, se gardait bien de l'initier aux négociations pendantes à Madrid et à Venise, et lui faisait parvenir, on s'en souvient, de sages conseils avec l'ordre péremptoire de modérer son zèle. Possevino se soumettait sans murmure, mais bientôt son activité naturelle reprenait tous ses droits. Les dépêches du nonce de Varsovie faisaient prévoir des demandes de subsides[1]. Bathory lui insinuait souvent que la conquête de Moscou par les Polonais serait la ruine des Turcs; Bolognetti ajoutait, en guise de commentaire, que la Diète ne voterait probablement pas d'impôts, et que le Roi serait obligé de faire la guerre à ses frais. Le cardinal de Côme comprit l'euphémisme; aussi la réponse aux propositions de Possevino ne se fit pas attendre : approbation platonique, assurances de bonne volonté; pour le reste, on s'en tient au parti le plus sûr, celui de tout remettre jusqu'après la diète de 1585; Possevino est vivement sollicité de ne pas venir de ce chef en Italie et d'abandonner la négociation au nonce Bolognetti; quant aux subsides si ardemment désirés, le cardinal avoue sans détour que les ressources du Saint-Siège suffisent à peine pour couvrir les dépenses ordinaires, et qu'il ne faut compter ni sur Venise ni sur Florence, où l'on ne débourse l'argent qu'avec une sage réserve[2].

Cette réponse, datée du 29 septembre, écrite à la hâte au retour du courrier, était provisoire; une autre devait la suivre, mais elle tardait à venir, et il était urgent de renseigner le Roi, afin qu'il pût régler d'avance son atti-

[1] Tourguénev, t. II, p. 1 et suiv. — Theiner, *Annales*, t. III, p. 757 et suiv. — Archives du Vatican, *Polonia*, t. XXI, *passim;* voir surtout f[os] 343, 355.

[2] Voir la lettre du cardinal de Côme dans *Le Saint-Siège, la Pologne et Moscou*, p. 146, n° X.

tude à la Diète. Besogne pénible : souvent Bathory s'était plaint que Rome, au lieu d'argent, ne lui donnait que de belles paroles; cette fois, le même cas se reproduisait. Comment présenter la chose? Le 5 novembre, Possevino traduit en bon latin les expressions sympathiques du Pape, insiste sur les promesses qui lui semblent sérieuses; ensuite il énumère en détail les dépenses énormes du Saint-Siège pour conclure qu'on irait jusqu'aux limites du possible; restait à lire entre les lignes qu'un trésor épuisé ne permet guère d'aller loin. C'est, on le voit, le même langage à peu près que celui du cardinal de Côme, sauf les réticences et les insinuations qui dissimulent beaucoup mieux le fond de la pensée [1]. Disons ici, une fois pour toutes, à la décharge du Jésuite, qu'il envoyait régulièrement à Rome copie de sa correspondance politique.

Il avait, du reste, non seulement prévu ces embarras, mais encore songé d'avance à légitimer les hésitations et les retards du Saint-Siège, afin d'amortir le coup qu'ils n'auraient pas manqué de porter à Bathory. Se réclamant des réponses à donner aux objections qui seraient produites, il adressa un mémoire à Zamojski sur les difficultés de l'entreprise [2]. Elles étaient de nature à frapper tout esprit impartial, et, en les estimant à leur juste valeur, en les discutant à fond, on gagnait du temps et on se mettait à l'abri du reproche de mauvaise volonté. Le chancelier accepta le défi, et répondit par un message, daté de Zamosc, le 5 octobre, où il reprenait un à un tous les arguments de Possevino pour établir des conclusions défini-

[1] Possevino résume son impression dans ces mots : « Omnino vero satis magna istius negocii fundamenta iacta sunt. » *Le Saint-Siège, la Pologne et Moscou*, p. 150.

[2] Notre collection : 23 octobre 1584, lettre de Possevino au cardinal de Côme avec un résumé du mémoire. Le mémoire lui-même ne s'est pas retrouvé. Voir le texte de la lettre à l'Appendice n° I.

tives [1]. On comprend l'importance hors ligne de ce contre-mémoire; c'est le dernier mot de la politique polonaise vis-à-vis de Moscou, c'est la situation du pays décrite officieusement par le premier personnage de la République. Il mérite d'être entendu.

L'objectif principal, d'après Zamojski, doit être le salut de la chrétienté, la défense de la Pologne et même de l'Allemagne contre l'Islam, car c'en est fait du centre de l'Europe si les Turcs parviennent à remonter le Don et le Volga. L'unique moyen de leur barrer le chemin, c'est de faire la conquête de Moscou; une seule promenade militaire, la seule terreur du nom polonais suffira peut-être pour s'emparer d'un pays épuisé par la guerre, livré à l'anarchie. A tout prendre, le Roi préfère la paix; il demandera d'abord la rétrocession des provinces usurpées, il proposera la réunion des deux pays sous un seul sceptre; en cas de refus, on jettera l'épée dans la balance; si une campagne en règle est nécessaire, elle ne durera pas au delà de deux ans et sera couronnée de succès.

Mais si le but est noble, si le tsarat est faible, la Pologne est-elle vraiment assez forte et assez riche pour affronter une nouvelle guerre? Les partis politiques sont-ils pacifiés au dedans? Bathory n'a t-il pas des rivaux dangereux? S'il vient à s'absenter, des voisins perfides n'envahiraient-ils pas la République? Sur toutes ces questions, Zamojski n'admet pas l'ombre d'un doute; l'état intérieur de la Pologne ne lui inspire aucune inquiétude; il est le même qu'à l'époque des premiers Jagellons : les hommes ont changé, non pas les mœurs. Les diètes resteront toujours

[1] Archives du Vatican, *Germania,* t. XCV, f° 242. Le mémoire porte la signature de Zamojski; en marge, il y a des apostilles de Possevino. Dès l'année 1581, le chancelier avait exprimé les mêmes idées sur la conquête de Moscou. (*Bathory et Possevino,* p. 96.) Voir le texte du mémoire à l'Appendice n° II.

comme par le passé, orageuses et bruyantes; mais le gouvernement a assez d'autorité, la majorité des citoyens assez de patriotisme pour conjurer tous les dangers. Même en cas de guerre, une sédition n'est pas à craindre : les ennemis du Roi, selon l'expression pittoresque du chancelier, ont leurs bourses couvertes de toiles d'araignées, et ils jettent plus de paroles en l'air qu'ils n'ont de blé à semer dans leurs champs; qu'une émeute surgisse, et leurs châteaux mal fortifiés, leurs possessions mal gardées deviendront la proie facile du premier assaillant; ils n'oseront par conséquent pas s'exposer à des représailles. Ainsi le pays est censé se trouver dans de bonnes conditions, tout prêt, s'il le faut, à entrer en campagne, d'autant plus qu'il n'y a pas au dehors de nuages menaçants : le différend avec l'Empereur s'arrangera à l'amiable, le Danemark se contentera d'une modique somme d'argent, le roi de Suède ne prendra jamais l'offensive; quant aux Turcs, loin de s'y opposer, ils seront plutôt favorables à la guerre contre Moscou, et, oubliant qu'il s'agit, au fond, de détruire le Croissant, Zamojski rappelle que Sélim II a proposé naguère à Sigismond-Auguste un renfort de trente mille hommes s'il voulait attaquer le Tsar.

Après avoir écarté toutes ces difficultés, il n'y avait plus qu'à résoudre, avec des calculs optimistes, la question financière. Les provinces russes et lithuaniennes, dit le mémoire, voteront les impôts; si les Polonais persistent à les refuser, le Roi fera la guerre à ses frais ou aux frais de ses alliés. Que le Pape et les princes, après avoir versé leur argent, contrôlent les dépenses, pourvu que Bathory soit autorisé à les faire. Zamojski suppose un tel empressement dans les bailleurs de fonds qu'il se préoccupe de l'emploi éventuel des sommes perçues, si la guerre n'avait pas lieu, et si le Tsar cédait spontanément ses provinces;

rien de plus facile à combiner : on bâtirait des églises et des écoles dans les territoires annexés, on érigerait des forteresses dans la Transylvanie, clef de l'Europe du côté de l'Orient.

Ce mémoire, quelque peu superficiel, trahit l'arrière-pensée du chancelier : les Turcs ne sont plus qu'un prétexte, les Moscovites la vraie victime. Possevino était trop intelligent pour ne pas le comprendre, et assez présomptueux peut-être pour se flatter de diriger le mouvement à son gré, d'aboutir à un arbitrage qui eût satisfait tous les intéressés. Quoi qu'il en soit de ses vues sur l'avenir, en 1584, à bout de raisonnements, Possevino se déclare pour Bathory, et plaide habilement sa cause auprès du Saint-Siège; il insinue qu'un concours heureux de circonstances permet au roi de Pologne d'aspirer aux plus hautes destinées, d'entrevoir une couronne plus brillante encore que celle des Jagellons; si l'on montrait de la raideur, les hérétiques jetteraient les hauts cris; le rival de Rodolphe écouterait les conseils des Turcs qui le pressent de se faire justice par les armes; autant vaut le ménager, disposer en sa faveur les princes d'Italie, voire Philippe II roi d'Espagne.

Tant et de si vives instances, succédant à la lettre autographe du Roi à Grégoire XIII[1], ne restèrent pas sans écho. On crut opportun à Rome, sinon de changer entièrement de politique, au moins de mitiger la première réponse. Le 20 octobre, revenant à la charge, le cardinal de Côme écrit à Possevino que « Sa Sainteté ne veut en aucune manière donner des conseils à Sa Majesté, ni examiner s'il est bon de s'engager dans cette entreprise ou

[1] Datée de Lublin, 27 août 1584. (GRAZIANI, t. I, p. 315.) La même lettre contient les remerciements du Roi pour l'élévation d'André Bathory au cardinalat.

non, mais qu'elle s'en remet entièrement à sa délibération, sachant que, grâce à sa prudence, elle (*Sa Majesté*) choisira et adoptera le parti le plus convenable, prenant en considération et les temps qui courent, et la personne du Grand Turc, et celle de l'Empereur. Quant aux subsides que voudrait Sa Majesté, il ne semble pas non plus convenable à Sa Béatitude de les demander elle-même soit aux seigneurs de Venise, soit au grand-duc de Toscane; elle ne veut également pas que Votre Révérence vienne faire cette démarche au nom du Roi, afin que personne ne puisse même soupçonner que ce soit une affaire de Sa Béatitude; cependant elle pense que Sa Majesté pourrait bien envoyer quelqu'un des siens, une personne privée, dans le but de négocier sans bruit et en grand secret avec lesdits seigneurs; et, s'ils se montraient disposés à aider Sa Majesté, Sa Sainteté ne manquerait pas, elle aussi, d'en faire tout autant. Votre Révérence rendra compte de tout cela à Sa Majesté seule, et la laissera prendre telle résolution que Dieu lui inspirera. Il n'est pas nécessaire que Votre Révérence vienne pour cette affaire soit à Rome, soit en Italie, car tels sont les ordres et telle est la volonté de Sa Béatitude[1]. »

Quel est le sens et la portée de cette pièce? Les sentiments du Pape y apparaissent au grand jour; s'il eût désiré la perte de Moscou, il eût sans doute montré plus d'ardeur et mieux profité de l'occasion, unique peut-être, qui se présentait d'elle-même. Est-ce à dire qu'il tînt la balance égale entre les deux peuples slaves? Nullement; la promesse de subsides nous révèle de quel côté penchaient les sympathies pontificales; toutefois les restrictions dont on l'entoure, le refus de donner des conseils ou d'intervenir

[1] Graziani, t. I, p. 318.

activement, la demande même d'un profond secret, prouvent aussi que la concession se faisait à regret. Bathory et Possevino ne tarderont pas à le constater eux-mêmes. En attendant, la nouvelle réponse de Rome fut reçue avec reconnaissance; Possevino, qui avait déjà repris ses courses, y voyait une inspiration du Ciel, s'avouait pleinement satisfait et mandait en toute hâte à Bathory qu'il viendrait lui communiquer de vive voix la récente décision du Pape; deux mots indiquaient qu'elle était favorable [1].

L'entrevue projetée dès le 17 novembre 1584 n'eut lieu que l'année suivante, vers la fin du mois de janvier, à l'époque de la Diète. Tandis que la noblesse polonaise se réunissait à Varsovie, l'horizon se couvrait de sombres nuages, et de sourds grondements présageaient une tempête : elle éclata sitôt que la Diète fut ouverte. Les plaintes contre le gouvernement ne manquaient jamais; on les produisait avec une liberté de parole voisine de l'outrage. Cette fois, en dehors des griefs ordinaires, un acte de rigueur, inouï en Pologne, exaspérait les esprits et semait la discorde : un gentilhomme, Samuel Zborowski, avait été naguère condamné, pour meurtre, à l'exil perpétuel; sans tenir aucun compte de cet arrêt, il parcourait le pays avec des mercenaires, se faisait élire hetman par les Cosaques du Dniéper et inquiétait les voisins de la Pologne. Son audace alla encore plus loin : un jour que Zamojski devait se rendre à Cracovie, il publia effrontément qu'il entrerait dans la même ville par une autre porte, pour jouer un mauvais tour au chancelier. Chemin faisant, le proscrit s'arrêta dans le château d'une de ses parentes, n'oubliant qu'une seule chose, qu'il se trouvait déjà sous

[1] Archives du Vatican, *Liasse Theiner,* Possevino à Bathory, 17 novembre 1584.

la juridiction de Zamojski, staroste de Cracovie. Celui-ci ne craignait pas les responsabilités; en vertu de l'ordre royal, Zborowski est arrêté à l'improviste et mis à mort, le 26 mai 1584, sans autre forme de procès. A cette nouvelle, un cri d'indignation s'échappe de toutes parts, la noblesse se croit atteinte dans ses droits, les deux frères du supplicié promènent son cercueil de ville en ville et soulèvent les masses par des discours incendiaires. La fermentation est à son comble; par-dessus Zamojski les mécontents visent Bathory : il n'est plus qu'un despote qui lance le pays dans des aventures pour renverser l'ordre établi, confisquer les libertés nationales et usurper la couronne en faveur de sa propre famille.

La nature altière de Stéphane se ressentait vivement de ces récriminations. On comprend qu'il n'eut garde, dans ces conditions, de laisser transpirer des desseins hostiles contre l'Islam. La moindre allusion à une guerre peu populaire, qui exigeait d'énormes sacrifices d'hommes et d'argent, eût fourni un nouvel aliment aux rancunes et aliéné les rares sympathies; d'ailleurs, Bathory lui-même ne voulait pas, pour le moment, se brouiller avec les Turcs et comptait plutôt, dans certaines hypothèses, sur leur appui. La guerre contre Moscou se présentait sous un autre aspect : moins redoutable, moins coûteuse, plus conforme aux tendances nationales, elle se laissait, au moins, proposer impunément. Le Roi en avait saisi les sénateurs dès le mois d'octobre 1584, exposant les faits, indiquant les avantages, mais ne préjugeant pas la décision[1]. Les illusions volontaires de la première heure dis-

[1] « Nel negotio di Moscovia nel quale si pensava che il Rè havesse a fare grande istanza alla nobiltà per muoverla a pigliare quell' impresa, Sua Maestà nelle proposte se la passa assai leggiermente. Et dopo haver messo in consideratione l'opportunità di quella guerra, essa si mostra indifferente con far dire : *Totum igitur hoc negotium vestro omnium judicio atque*

parurent à la Diète; à mesure que les nonces des différentes provinces arrivaient dans la capitale, il devenait de plus en plus clair que le pays désirait ardemment la paix et redoutait une nouvelle campagne : la Diète interpellée se prononça ouvertement contre la guerre avec Moscou. Abandonné des siens, Bathory n'en devait attacher que plus de prix à la bienveillance du Pape. En effet, Possevino nous apprend que le Roi et le chancelier furent très satisfaits de la seconde réponse romaine. Mais il fallait tenir compte de l'opinion publique et ne pas la braver d'une manière trop ostensible. Le guerrier, avide de conquêtes, se pliait aux circonstances, bien qu'il fût convaincu du triste état de Moscou, qu'un déserteur russe de haute volée, Mikhaïlo Golovine, le confirmât dans cette opinion, et que le roi de Suède lui offrît son alliance. Des demi-mesures furent adoptées. On voulait bien se borner à redemander Smolensk et Tver. Du reste, les ambassadeurs moscovites intervinrent à la diète de Varsovie, et nous esquisserons ici leurs négociations tant avec le Saint-Siège qu'avec la Pologne, parce qu'elles résument les projets de Bathory.

Fedor, ou plutôt Boris Godounov, qui exerçait à lui seul le pouvoir absolu, n'en laissant au Tsar que les apparences, était représenté à la Diète par le prince Troïékourov et Mikhaïlo Beznine; ils avaient pour secrétaire ce même gentilhomme polonais et catholique, Zabarowski, attaché naguère à Molvianinov, lors de sa mission à Rome. Leur mandat visait la paix, Moscou en ressentait le plus impérieux besoin, après un règne comme celui d'Ivan et vis-à-vis d'un rival aussi redoutable que Bathory. Nous ignorons

voluntati Sua Majestas relinquit neque partem alterutram urget, sed quomodo res se habeat vobis dumtaxat exponit. » Archives du Vatican, *Polonia,* t. XXI, f° 468. Bolognetti au cardinal de Côme, 31 octobre 1584.

les instructions des ambassadeurs russes au sujet du Saint-Siège; comme le traité de Iam Zapolski, conclu sous les auspices du Pape, servait de point de départ aux pourparlers, il peut se faire que Godounov ait pris des mesures en conséquence; toujours est-il que des relations officieuses s'établirent sans retard avec Possevino [1]. La position de celui-ci était étrange : il plaide à Rome pour Bathory; en Pologne, tantôt il l'encourage, tantôt il le retient; vis-à-vis des Russes, il dissimule le fond des choses, et se flatte de conserver leur amitié même en leur imposant des sacrifices.

Dès le 19 février, les ambassadeurs l'avertirent qu'ils avaient une communication à lui faire. Possevino ne demandait pas mieux, avec l'assentiment du Roi, que de rester avec eux en rapports, comme il disait, de *familiarité amicale,* espérant donner ainsi plus de poids à ses paroles, lorsqu'il appuierait, au nom du Pape, les prétentions légitimes des Polonais. La perspective d'une guerre avec Moscou lui souriait moins qu'auparavant; toute autre entreprise contre les Turcs semblait mieux correspondre aux intentions des futurs alliés; le sort de la Livonie lui inspirait aussi des scrupules, cette conquête n'ayant pas assez profité pour l'Église; s'il devait en être toujours de même, autant valait ne pas attaquer le tsarat. Lorsque ces grands intérêts étaient en jeu, le Jésuite retrouvait sa rude franchise : « Je crains, dit-il un jour au Roi, qu'à la suite de vos victoires, l'arianisme et l'athéisme ne pénètrent là où il n'y avait auparavaut que le schisme. Ne serait-ce pas plus prudent et plus sûr d'arranger les affaires de la Livonie et de former d'autres bons projets? » Ces paroles firent impression. Bon gré, mal gré, le Roi reve-

[1] Karamzine, t. X, p. 36. — Soloviev, t. VII, p. 268.

nait aussi à la modération, promettait de mûrir ses idées avant d'interpeller les bailleurs de fonds; Possevino espérait même que « par amour de Sa Sainteté, toutes les prétentions seraient ajournées et la trêve prorogée de deux ans ». Il eût profité de ce temps pour exploiter la reconnaissance supposée des Moscovites et faire de la propagande [1]. L'encre avec laquelle il traçait ces lignes était encore fraîche, qu'il recommandait à Malaspina, nonce auprès de Rodolphe, de ne pas traverser les projets de Bathory sur Smolensk, et de se borner, dans les rapports avec les Russes, à des envois gracieux de vins et de comestibles : procédé étrange qui ne s'explique que par la crainte d'exciter les méfiances de Stéphane toujours prévenu contre les Habsbourg [2].

L'entrevue avec les ambassadeurs fut des plus amicales. Ils reçurent le bref destiné à Fedor avec de vives démonstrations de joie et de reconnaissance. Possevino fut prié d'intervenir auprès du Roi pour obtenir la prolongation de la trêve et régler l'interminable question de l'échange

[1] « Io mi era scordato di dir a Vostra Signoria Illustrissima ch'il Re, ragionandomi di quel negotio per cui di costi in Praga hebbi quella risposta satisfattoria, mi disse che anderebbe con più maturità nel pigliare l'impresa et nel deliberarsi di mandare ad altri principi alcuno, acciochè non cominciasse cosa che poi facilmente non riuscisse. Il che disse dopo l'havergli ritoccato alcune di quelle ragioni le quali si toccarono a Lublino. Et hora che, se bene i senatori erano di parere che attendesse a quel negotio, nondimeno il regno ha francamente risposto di non volerlo, et che si continui nella pace, spero in Dio, che saranno occasioni, onde egli restando costa affettionato et pigliando per aventura (come gli propongo), occasione del breve che da Sua Beatitudine ho portato a Moscoviti, mostrerà che per amore di Sua Beatitudine differirà ogni pretensione, et si proregherà la tregua insino a due anni; fra il qual tempo sarà opportuno trattare di introdurre nei confini di Moscovia qualche bene, tenendosi coloro per beneficiati in questo fàtto dalla Sede Apostolica. » Archives du Vatican, *Germania*, t. XCV, f° 334, Possevino au cardinal de Côme, 26 février 1585, *post-scriptum*.

[2] Archives du Vatican, *Germania*, t. XCV, f° 337, Possevino à Malaspina, 27 février 1585.

des prisonniers. On lui fit aussi d'aimables instances, afin qu'il écrivît à Fedor et à Boris Godounov; excellente occasion de rendre service aux Moscovites et aux Polonais, de plaider les concessions mutuelles : l'ancien pacificateur rentrait dans son rôle. Bathory accepta volontiers l'intervention de son fidèle partisan, échangea ses idées avec lui au sujet des négociations, tint compte de ses représentations, et c'est ainsi que Possevino eut sa part dans la nouvelle trêve accordée aux Moscovites. Un trait saillant de son caractère paraît ici en pleine lumière : c'est la facilité avec laquelle l'ardent apôtre se laisse séduire par son idéal d'un monde renouvelé, d'une Moscovie catholique, d'une Asie christianisée. Après avoir traité longuement avec Troïékourov et Beznine, fort peu initiés à cet ordre d'idées, il n'en prévoit pas moins de prochaines transformations : un cardinal-légat au Kremlin, la couronne de Monomaque soudée à celle des Jagellons, les plateaux de l'Asie accessibles à l'Évangile; et il est tout persuadé que le cardinal de Côme partage les mêmes espérances. Voici les lignes qu'il lui adresse en date du 5 mars 1585 : « Votre Seigneurie Illustrissime sait d'ailleurs que le changement des choses en Moscovie est imminent, et qu'il y a un espoir assez fondé de la réunir à ce royaume, après quoi la porte s'ouvrirait pour pénétrer dans le cœur de l'Asie [1]. »

Si hardies que soient ces échappées, leur origine est imputable à certaines négociations mystérieuses qui avaient été habilement greffées sur celles de la diète de Varsovie, et dont il nous faut prendre connaissance. Avant tout, les émissaires russes devaient se concilier les représentants de la nation; le succès fut complet. Troïékourov eut bientôt découvert que Mikhaïlo Golovine jouissait

[1] Archives du Vatican, *Germania*, t. XCV, f° 348.

d'un grand crédit et que l'on jurait sur la parole du traître. Pour le perdre dans l'esprit de ses hôtes, un stratagème machiavélique fut imaginé : un employé subalterne de l'ambassade se lia d'amitié avec un collègue indigène, on se mit à boire ensemble à la façon des Slaves du seizième siècle, et lorsque le Polonais fut suffisamment allumé, le Moscovite simula des accès de tendresse expansive, se fit prêter un serment d'inviolable secret, et révéla enfin que Golovine n'était ni plus ni moins qu'un espion : gravement compromis par un vol, tombé en disgrâce, pour échapper à la peine, il avait demandé à faire le délateur; s'il répandait l'argent à pleines mains, c'est que le Tsar l'en avait largement pourvu. Le Polonais dégrisé n'eut rien de plus pressé que de se parjurer; dès lors Golovine devint suspect [1]. En même temps, les Russes proposèrent à la Diète une étroite alliance contre le khan de Crimée. Lithuaniens et Polonais redoutaient également ces incursions dévastatrices; pareille offre ne pouvait déplaire ni aux uns ni aux autres; en vue de cet espoir, une trêve de deux ans fut signée sur la base du *statu quo*.

Les profanes ne pénétraient pas au delà; un profond secret entourait des négociations plus importantes. D'après les sources russes, Bathory aurait signifié lui-même aux ambassadeurs, à leur arrivée, qu'il accorderait peut-être une trêve décennale, si le Tsar *restituait* à la Lithuanie Novgorod, Pskov, Louki, Smolensk et Séversk; il aurait, en outre, ajouté ces paroles menaçantes : « Le père de Fedor ne voulait rien savoir de moi, mais il a été obligé de faire ma connaissance; il en sera de même du fils. » Ce n'était qu'une entrée en matière; Zamojski se chargera du développement. Aussitôt après la conclusion de la trêve,

[1] Troïékourov raconte lui-même ce stratagème dans son rapport, cité par KARAMZINE (t. X, p. 25, note 67).

Troïékourov et Beznine furent avertis qu'ils en étaient redevables à l'intervention de Possevino, et invités à se rendre auprès du chancelier, qui leur parla en ces termes : « Vous n'ignorez pas, leur dit-il, quels sont les droits de ce royaume sur les principautés de Novgorod, de Pskov et de Smolensk, et vous savez que, la trêve étant expirée, nous aurions pu raisonnablement les réclamer. Néanmoins, comme les moyens pacifiques doivent toujours être préférés aux moyens violents, sachez que le plus sûr expédient d'éviter toute contrainte et même de vous unir à nous pour toujours, c'est de faire accepter certaines conditions par votre grand kniaz. Vous voyez qu'il est assez gravement indisposé ; vous ne pouvez donc vous promettre ni succession sur le trône, ni grande sécurité, bien que nous désirions vivement que le grand kniaz et tous les autres souverains aient une postérité, car c'est un don spécial de Dieu. Mais puisque les choses en sont là, et qu'il est facile de prévoir que, privés de chef, vous seriez victimes des Turcs, des Tatars et des autres, nous vous proposons, si le grand kniaz venait à mourir sans succession, de traiter avec nous, afin de vous réunir à la Pologne, à l'instar du grand-duché de Lithuanie. Le voisinage, la communauté de langue, la liberté accordée dans notre royaume à l'exercice du rite ruthène, notre intime union avec les Lithuaniens, le fait même que toutes ces provinces tirent leur origine de trois frères, Liakh, Russe et encore un autre [1] ; voilà certes des motifs suffisants pour que vous réfléchissiez bien à cette proposition, car si vous aviez l'intention de vous donner à nos ennemis ou à d'autres, vous pensez bien que nous ne nous manquerons pas à nous-mêmes. »

Qu'on se figure l'étonnement des diplomates du Krem-

[1] Allusion à une légende populaire.

lin, rivés à la lettre plutôt qu'à l'esprit de leurs instructions, et mis tout à coup en présence des plus graves questions où une forte dose d'initiative était absolument nécessaire. Fidèles à la consigne, ils se gardèrent bien de s'engager dans cette voie et répondirent modestement qu'ils ne pouvaient se permettre pareille infraction à l'usage, mais qu'on recevrait courtoisement les ambassadeurs de Bathory à Moscou, s'il voulait les y envoyer. Ils n'oublièrent pas d'ajouter, comme pour neutraliser les funestes conjectures de Zamojski, que c'était un vœu éminemment chrétien de souhaiter à leur souverain santé et postérité [1].

Ainsi triomphait, grâce aux circonstances, la politique d'expectative et de paix. Le danger d'une guerre était ajourné, faute principalement de subsides. Un vaste champ s'ouvrait donc à la diplomatie : apaiser les esprits encore surexcités, établir une concorde durable entre les deux peuples, équilibrer leurs intérêts de manière à éteindre les haines, tel eût été le besoin impérieux du moment. Rien de tout cela n'échappait à l'œil exercé de Possevino, peut-être forgeait-il de nouveaux desseins dans sa tête, lorsqu'il fut brusquement arrêté au milieu de ses travaux.

Le 9 février 1585, le jour même où Stéphane lui adressait un aimable billet avec l'assurance qu'il serait toujours le bienvenu à Varsovie et qu'il y avait trois appartements préparés à son choix [2], le cardinal de Côme lui envoya tout à coup l'ordre de quitter la cour et de se retirer au collège de Braunsberg, à moins qu'il n'eût l'espoir de terminer en peu de temps l'affaire pendante entre Rodolphe

[1] Cette dernière phase des négociations est racontée par Possevino dans une lettre de mars 1585 au cardinal de Côme. *Le Saint-Siège, la Pologne et Moscou,* p. 153, n° XIV.

[2] Notre collection, original avec signature autographe.

et Stéphane au sujet de Szathmar; dans ce cas, un dernier voyage à Prague pouvait être entrepris. Quelques jours après, le 16 février, l'ordre conditionnel est changé en ordre absolu : quelles que soient les circonstances, Possevino doit se rendre immédiatement au collège de Braunsberg pour s'y occuper, dans le lointain, de la Pologne, de l'Allemagne et de la Suède, en écrivant des lettres, disséminant des livres, dirigeant les missionnaires [1].

Il ne faut pas s'y tromper : le confident de Bathory était ainsi arraché à la grande politique et condamné à un honorable exil. Le coup partait du général Claude Acquaviva; c'est lui qui spontanément avait provoqué l'ordre pontifical [2]. Quel motif inspirait cette démarche? La vocation religieuse s'allie mal avec les affaires politiques; les Jésuites s'interdisent volontairement cette sphère d'activité, et, s'ils y pénètrent, c'est par suite d'une cause majeure et pour un bref délai. Or, depuis quelques années, Possevino s'occupait de questions diplomatiques; quoiqu'il le fît sur l'ordre exprès du Pape, de fâcheuses conséquences n'en étaient pas moins inévitables. Une sourde rivalité régnait entre Rodolphe et Bathory; ils avaient sur Moscou des vues diamétralement opposées, et se disputaient avec aigreur quelques arpents de terre en Hongrie; il n'était guère possible de contenter au même degré les deux souverains, et, pour la Compagnie de Jésus, qui avait des collèges en Autriche et en Pologne, l'impartialité s'imposait comme un devoir inéluctable. Possevino s'efforçait de se maintenir en parfait équilibre; mais des deux côtés la

[1] La minute primitive du 16 février portait même la défense de s'absenter de Braunsberg : « ...Sua Santità vuole che, a la ricevuta di questa, Vostra Riverenza se ne vada drittamente al predetto collegio, et non se ne parta senza nuova commissione, etc. » Archives du Vatican, *Germania*, t. XIII, f. 163.

[2] Rostowski, p. 132. — Dorigny, t. I, p. 320.

malveillance et la jalousie le poursuivaient des plus amères critiques. Le seul moyen d'échapper aux soupçons et aux reproches, c'était d'abandonner la partie. Doué d'une haute pénétration, Acquaviva ne tarda pas à s'en apercevoir; dès lors sa résolution fut prise. Il alla trouver le Pape, lui exposa l'ensemble des circonstances et demanda le rappel de Possevino, au moment même où Bathory étendait les privilèges de l'académie de Vilna et déclarait à la Diète qu'il renoncerait plutôt à la vie qu'à la fondation de Polotsk : on avouera que cet acte ne manquait pas de vigueur et de désintéressement. Le Pape se rendit aux observations du général, qui rentraient sans doute dans ses propres vues, et Possevino obéit sans tergiverser aux ordres pontificaux. A cette époque, rien ne présageait encore que ses loisirs ne seraient pas de longue durée.

III

Sur les bords de la Passarge, dans le diocèse de Varmie, s'élève le collège de Braunsberg; la solitude et la tranquillité en font les plus grands charmes; il doit son existence au zèle éclairé du cardinal Hosius; une fondation spéciale de Grégoire XIII permettait d'y élever gratuitement les jeunes aspirants aux missions de Suède, de Moscou et, en général, du nord de l'Europe [1]. C'est là que Possevino, se conformant aux désirs du Pape, consacrait son temps aux études, réfutait les erreurs des hérétiques,

[1] EICHHORN, t. II, p. 177, 297. — THEINER, *La Suède,* t. III, p. 355, n° CXLII.

contemporains, prenait la défense du nouveau calendrier, écrivait des traités et des livres qu'il adressait tantôt à Jean III, tantôt au voïévode Sigismond. Dévoré d'activité, il échangeait souvent la plume contre le bâton de pèlerin; des tournées apostoliques en Saxe, en Bohême, en Livonie, en Lithuanie, voire en Pologne, succédaient aux travaux littéraires. A Riga, sa présence mit un terme aux troubles : la ville était en révolte, le départ des Jésuites marquait le triomphe des hérétiques. Possevino sut apaiser les esprits et ouvrir la voie à la conciliation. Une œuvre de zèle l'amena à Dorpat, destiné à servir de poste avancé pour Moscou : une école de missionnaires y fut fondée sur le modèle de celle de Braunsberg. Jamais cependant l'infatigable voyageur ne s'aventurait jusqu'à la cour de Varsovie; c'eût été se laisser prendre de nouveau dans l'engrenage des affaires politiques; mais Stéphane Bathory, privé de son auxiliaire, n'en poursuivait pas moins les projets de fusion slave ébauchés à l'époque de la dernière diète.

Les paroles de Troïékourov, lorsqu'on lui fit les premières ouvertures sur l'union des deux peuples, furent saisies au vol et suivies d'un résultat pratique au début de l'année 1586. L'envoyé de Fedor avait modestement avoué son incompétence, en suggérant l'idée de s'adresser directement à son maître. Bathory résolut en conséquence d'expédier à Moscou son fidèle Haraburda.

A propos de ces négociations, Karamzine s'écrie naïvement que le roi de Pologne « envoya un ambassadeur extraordinaire avec une proposition si inattendue que le conseil du Tsar en fut frappé de stupeur[1] ». Il faut supposer que le célèbre historiographe a ignoré les pourpar-

[1] KARAMZINE, t. X, p. 38.

lers précédents avec Troïékourov; les boïars, mieux partagés, avaient eu tout le temps de se remettre d'une première impression de surprise. Leur étonnement est donc une supposition gratuite de Karamzine. A la même occasion, Soloviev se livre à des conjectures si hardies que la critique ne saurait les admettre. La nouvelle s'était répandue en Pologne que l'archiduc Maximilien ambitionnait la couronne de Fedor, l'Empereur et la diète de Ratisbonne semblaient s'y intéresser : c'est Bathory lui-même qui en fait la confidence à Tarnowski. Soloviev y ajoute de son propre chef le commentaire suivant : « Bathory, Zamojski et plusieurs autres magnats ne craignaient rien tant, dit-il, que l'élection d'un archiduc au trône de Pologne; or cette élection serait inévitable, si un autre archiduc devenait tsar de Moscou; il fallait donc réagir contre les machinations autrichiennes : c'est dans ce but que Haraburda est chargé de porter au Kremlin des paroles de paix[1]. » Toutes ces affirmations sont plus ou moins arbitraires; elles présentent les faits sous un jour altéré : Bathory voulait, en effet, écarter la maison d'Autriche, mais le point culminant des convoitises polonaises portait sur les provinces moscovites; la mission de Haraburda se rattache au plan d'annexion communiqué à Troïékourov.

Quoi qu'il en soit, remarquons que le choix du castellan de Minsk, déjà connu du lecteur, était des plus heureux. Parlant le russe avec facilité, signataire de la trêve de Iam Zapolski, il était bien vu au Kremlin, où plus d'une fois il avait déployé ses talents diplomatiques. Singulières péripéties de l'histoire! En 1573, ce même Haraburda offrait à Ivan IV, soit pour lui, soit pour son fils Fedor, le trône

[1] Soloviev, t. VII, p. 271.

de Pologne alors vacant par la mort de Sigismond-Auguste ; l'hégémonie de Moscou eût été la première condition et la base de la fusion, maintenant il s'agissait de faire accepter la contre-partie du projet naguère constamment repoussé : les mêmes peuples devaient s'unir, mais, cette fois, sous le sceptre de la Pologne.

Les négociations commencèrent par des questions secondaires. Haraburda se plaignit des avanies que souffraient à Moscou les marchands lithuaniens ; ils y passaient pour des espions, et on les traitait souvent comme tels. Ensuite les plus vives instances furent renouvelées pour obtenir la mise en liberté des prisonniers allemands de Livonie. Ces infortunés avaient remis leur cause entre les mains de Possevino, lors de sa mission auprès d'Ivan IV, en 1582 ; bien des démarches avaient été faites en leur faveur, mais sans succès ; une nouvelle tentative était indiquée. Au Kremlin, l'usage traditionnel exigeait qu'on répondît aux plaintes par des plaintes : à leur tour, les boïars se plaignirent donc que Bathory n'eût délivré que des prisonniers vulgaires, des serfs et des streltsy, gardant soigneusement dans les fers tous les personnages de marque ; quant aux Livoniens, on révoquait en doute le fait même de leur captivité ; les uns passaient pour avoir pris du service chez le Tsar ; les autres, en qualité de marchands, trafiquaient avec les Moscovites ; il ne fallait donc pas songer à les voir quitter le pays.

Cette entrée en matière ne promettait rien de bon, mais Haraburda, instruit par l'expérience, ne se décourageait pas avant l'heure. Malgré toute leur rudesse, nos pères avaient assez de bon sens et de calme pour aborder les questions les plus épineuses sans trop s'échauffer de part et d'autre. Les projets internationaux qui, de nos jours, eussent fait déborder toutes les passions, ne provoquaient

alors que des formules superstitieuses ou des allusions anodines, sans haine ni mépris envers les autres. Cependant Haraburda crut devoir s'entourer de précautions en équilibrant d'abord la balance, qu'il comptait faire pencher aussitôt du côté de la Pologne. Il proposa, comme point de départ, le *statu quo* des possessions actuelles. Une excellente raison recommandait cette mesure : « Si l'on se demande mutuellement des provinces, disait l'envoyé lithuanien, la cession ne se fera pas de bon gré, et il faudra se les arracher par les armes ; que chacun se contente plutôt de ce qu'il possède en ce moment, que le frère ne demande rien au frère, et que les deux souverains vivent encore de longues et heureuses années. Mais lorsque l'un d'eux viendra à disparaître, la question politique surgira d'elle-même, et voici comment on pourrait la résoudre : si Bathory meurt sans laisser de postérité, que la Pologne et la Lithuanie se réunissent à Moscou pour ne former qu'un seul État sous le sceptre du Tsar ; si, au contraire, Fedor mourait auparavant dans les mêmes conditions, que Moscou se réunisse à la Pologne et à la Lithuanie sous le sceptre de Bathory. Cette fusion fraternelle de peuples slaves ferait époque dans l'histoire ; des deux côtés on court les mêmes chances, que la fortune décide de l'avenir. »

En entendant ces discours funèbres, les boïars hochèrent la tête. Sujets très fidèles du Tsar, comment pouvaient-ils se résigner à un deuil prématuré ? Le succès de l'affaire leur parut douteux, et ils ne s'en cachèrent pas devant Haraburda. Cependant le conseil et le haut clergé en furent saisis : après tout, c'était un moyen de traîner les négociations en longueur, espèce d'inconvénient qu'on ne redoutait pas à Moscou. La réponse des sommités du Kremlin porte le cachet de l'époque : d'un commun accord, on convint qu'il ne fallait pas seulement penser à

la mort du Tsar; encore moins devait-on s'aventurer jus qu'à en parler; le métropolite Denis octroya en conséquence une « défense spirituelle » aux boïars de pousser leurs prévisions jusqu'à ce terme fatal.

D'après les sources officielles russes, Haraburda aurait lui-même, sinon provoqué une réponse défavorable, au moins justifié d'avance le refus moscovite. Revenant une seconde fois sur la fusion des peuples slaves, il changea tout à coup les conditions à l'avantage exclusif de la Pologne : elle conserverait sa liberté d'action, si le trône devenait vacant, tandis que Moscou, privée de son Tsar, serait obligée à la réunion. C'était bien là la vraie pensée de Bathory. Dans aucune hypothèse il n'eût admis l'hégémonie d'un peuple rival; mais c'était aussi une excellente occasion pour les boïars de se récrier, de reproduire la défense du métropolite et de briser complètement sur ce sujet. Une autre base de négociation leur convenait mieux : ils proposaient de prolonger la trêve pour avoir les loisirs de conclure une « paix éternelle ». A son tour, Haraburda ne voulut pas les suivre dans cette voie. Un succès positif devait être le résultat de sa mission : soit l'union en principe des deux pays, soit une importante cession territoriale. Tout plein de cette idée, il insinua aux boïars qu'en s'y prenant de cette manière, ni Smolensk ni Séversk ne pourraient satisfaire les exigences de Bathory; il faudrait lui céder rien moins que Novgorod et Pskov. Prétentions exorbitantes! — Les Moscovites répondirent, avec une fierté digne des anciens Romains, que le Tsar ne se dessaisirait jamais de l'héritage de ses pères, pas un pouce n'en serait aliéné; en même temps, ils soufflèrent amicalement à l'oreille de l'exigeant diplomate que la Russie n'était plus la même, que les Polonais auraient bientôt à défendre contre elle non plus seulement la

Livonie et Polotsk, mais encore Vilna. Haraburda partit de Moscou, le 30 avril 1586, sans avoir rien obtenu; on convint cependant que des envoyés russes se rendraient de nouveau en Pologne pour y reprendre des négociations qui n'avaient aucune chance de réussir, et que des rapports fallacieux entravaient encore davantage [1].

A l'issue de sa mission, Haraburda s'en vint à Grodno, où une violente pneumonie le mena dans la tombe vers le milieu de juillet. Il avait auparavant rendu compte de ses impressions au Roi, et voici le résumé que celui-ci en donne à Possevino : les affaires de Moscou vont visiblement à la dérive; Stchelkalov et Godounov ont usurpé le pouvoir, mais ils sont débordés par l'opposition; la majorité des citoyens désire l'union avec la Pologne; « toute la Moscovie » enverra une ambassade pour traiter cette question. Était-ce une illusion volontaire du Roi, ou bien son envoyé avait-il été halluciné? Le fait est que Bathory en concluait à la nécessité pour Moscou d'avoir un maître qui pût réaliser le vœu national [2]. Par contre, au Kremlin on s'attendait plutôt à des avances de la part des Polonais. En route pour Prague, avec mission d'y annoncer l'avènement de Fedor au trône, Novosilstov avait eu une entrevue avec Stanislas Karnkowski et reçu ses confidences : le primat de Pologne entrevoyait avec bonheur le moment où Fedor serait le seul souverain des deux peuples slaves; le mauvais état de santé de Bathory, généralement détesté, disait-il, faisait espérer que les délais ne seraient pas longs [3]. Moscovites et Polonais, à l'insu les uns des autres, se rendaient ainsi la pareille.

[1] *Troudy i Liétopisi*, t. VI, p. 33 à 36, p. 209 à 235. — Karamzine et Soloviev, *l. c.*

[2] Graziani, t. I, p. 323.

[3] *Pam. dipl. Snoch.*, t. I, col. 932 à 934.

Sous ces auspices, vers la fin de l'année 1586, de nouveaux pourparlers s'ouvrirent à Grodno. Le prince Troïékourov représentait le Tsar. Les mêmes propositions furent fidèlement reproduites, si ce n'est qu'on y ajouta des ironies et des sarcasmes. « Nous vous offrons du pain, disaient les Polonais, et vous nous jetez des pierres à la figure. » Lorsque Troïékourov réclamait la Livonie : « C'est trop peu, lui répondait-on; demandez toutes les provinces lithuaniennes et venez les prendre, les armes à la main. » Pressé de plus près, le Moscovite prétextait la nécessité de réunir un conseil national, et supputait le temps qu'on y mettrait. « Pure formalité, reprenaient les Polonais; la volonté du Tsar fait chez vous la loi. » Troïékourov ripostait vigoureusement, sans se laisser intimider ni par les menaces d'invasion, ni par les reproches de sympathies envers l'Autriche, ni enfin par le spectre des Turcs que souvent on agitait sous ses yeux. L'étoile de Godounov brillait à l'horizon, les Moscovites reprenaient courage, leurs allures devenaient plus hardies. En effet, depuis que Boris exerçait le pouvoir sous le nom de Fedor, l'ordre et la prospérité rentraient peu à peu dans l'empire d'Ivan le Terrible : plus de rapines et de confiscations, plus d'exécutions sanglantes et arbitraires; une révolte sur le Volga avait été victorieusement réprimée, et les bords du fleuve se couvraient de forteresses; les rapports avec les puissances étrangères n'inspiraient que sécurité; un nouveau quartier s'élevait à Moscou, une nouvelle cité sur le rivage de la mer Blanche. On ne parvint à briser la ténacité de Troïékourov qu'à la suite de longues discussions; encore n'obtint-on, au lieu de solution, qu'un nouveau délai. Il fut convenu que la trêve serait prorogée de deux mois, que d'autres ambassadeurs se réuniraient l'année suivante sur les bords de l'Ivate, et qu'ils reprendraient les négocia-

tions interrompues [1]. De part et d'autre, on poursuivait un fantôme pour gagner du temps plutôt qu'on ne se berçait d'illusions : les Russes excitaient les Tatars contre la Pologne et prêtaient l'oreille aux discours belliqueux de l'Autriche; Bathory avait un plan tout fait dans sa tête, il ne lui manquait que des ressources financières.

[1] L'ambassadeur de Venise à Prague, Matteo Zane, sut se procurer une relation exacte de ces négociations, qu'il envoya au Doge le 28 octobre 1586. Archives de Venise, *Germania, Dispacci*, t. XIII, f[os] 177 à 180.

282

CHAPITRE II

PROJET COMMUNIQUÉ A SIXTE-QUINT

1585-1589

I. Élection de Sixte-Quint. — Ère nouvelle : un regard, un mot, un acte. — Le passé du Pape. — Il domine la situation. — Un million par an pour abattre l'Islam. — Entreprises colossales de Bathory. — Magiciens anglais à sa cour. — Campagne auprès du *Papa nero* et du *Papa bianco*. — Dossier moscovite transmis à Rusticucci. — Bathory reprend ses projets. — Lettre turque interceptée. — Possevino informe Acquaviva de l'*impresa di Moscovia*. — Il demande à venir à Rome. — Contraste avec le message de Sixte-Quint à Fedor. — Embarras de Possevino. — Le bref pontifical n'est pas expédié à Moscou. — Le cardinal André envoyé à Rome. — Ses instructions. — Trois pensées dominantes : l'Islam, Moscou, la Transylvanie. — Correspondance de Possevino avec Azzolino. — But unique des lettres de Bathory. — Le Pape consent à l'envoi de Possevino à Rome. — Silence d'Acquaviva. — Possevino se décide à partir. — Bruits à Prague sur la mort de Fedor. — Candidats autrichiens pour la couronne de Moscou. — Indécision de Rodolphe.

II. Ligne de conduite de Possevino. — Chances de succès et obstacles. — Opinion de Sixte-Quint sur les ligues. — Sa conception d'une croisade. — L'arrière-pensée de Bathory. — Moscou et l'Islam, le Pape et l'argent. — L'Empire slave sur les ruines du kalifat. — Observation d'Alberti. — Jalousie de l'Autriche. — Rumeurs sur la famille Bathory. — Négociations mystérieuses. — Dépêche révélatrice de Gritti. — Parole équivoque du Pape sur l'*impresa di Moscovia*. — Messages à Fedor et à Bathory. — Offre de cession volontaire du territoire. — Possevino chargé de se rendre à Moscou. — L'Islam visé principalement par le Pape. — Témoignages romains. — Témoignages de Zamojski, Jolkiewski, Wereszczynski. — Bathory préoccupé de Moscou. — Départ de Possevino avec l'archevêque de Naples. — Leur passage par Venise. — Réserve diplomatique. — Possevino se sépare de l'archevêque.

III. Mort de Stéphane Bathory. — Discours de Sixte-Quint, rapporté par Gritti. — Congrégation spéciale pour les affaires de Pologne. — Décisions prises. — Mesures suggérées par Possevino. — Les Habsbourg et les Vasa. — Démarche de l'archiduc Maximilien. — Possevino demande à se retirer. — Sympathies du Pape pour Ernest. — Plainte des Habs-

bourg. — Attitude d'Acquaviva. — Rappel de Possevino. — Il se rend à Padoue. — Luttes électorales en Pologne. — Trois candidats en présence. — Procédés des Moscovites. — Réponse de Possevino à Gomolinski. — Double élection. — Couronnement de Sigismond. — Maximilien prisonnier. — Démarches des Habsbourg auprès du Pape. — Intervention de Sixte-Quint. — Les avis des cardinaux se partagent. — Légation en Pologne. — Alexandre Farnèse la décline. — Ippolito Aldobrandini en est chargé. — Acquaviva refuse de lui adjoindre Possevino. — Correspondance de celui-ci avec Aldobrandini. — Ressentiment du légat contre Acquaviva. — Heureuse issue de la légation. — Traité entre la Pologne et l'Autriche. — Satisfaction de Sixte-Quint. — Unité de sa politique orientale.

I

La chimérique union des Slaves que Bathory poursuivait à Varsovie et à Moscou ne l'empêchait pas de tenir, en même temps, son regard fixé sur Rome, où de graves événements vinrent plonger la chrétienté dans le deuil et réveiller du même coup les espérances assoupies du roi de Pologne. Le 10 avril 1585, Grégoire XIII descendit dans la tombe, et, dès le 24 du même mois, le moine franciscain Félix Peretti fut proclamé Pape sous le nom de Sixte-Quint.

Une ère nouvelle s'ouvrit aussitôt. Le lendemain de l'élection, les conservateurs du Capitole se présentèrent au Vatican avec les formules d'usage en pareille occurrence, avec des allusions au bonheur des peuples qui repose sur la justice et l'abondance. Le Pape leur promit qu'il n'y aurait pas de disette; quant à la justice, c'était à eux d'y prendre garde; si elle n'est pas scrupuleusement observée, il y va de leur tête. Ces paroles furent prononcées sur un ton de menace qui remplit les auditeurs d'épouvante; toute la ville partagea leur consternation.

Le jour suivant, le duc de Bracciano obtint, l'une après l'autre, deux audiences; le chef des Orsini était puissant, riche, considéré, protégé par l'Espagne, mais la rumeur publique lui imputait l'assassinat du neveu de Sixte-Quint, Francesco, homme inoffensif, dont le seul tort était d'avoir pour épouse la trop belle Vittoria Accoramboni. L'accueil fut glacial; le Pontife ne laissa pas transpirer ses desseins, mais ses petits yeux bruns, vifs et remuants, surmontés de sourcils touffus et arqués, lancèrent des éclairs; pris d'une terreur soudaine, le duc de Bracciano s'enfuit de Rome et s'en alla mourir à Salo, sur le territoire de Venise, dans les bras de Vittoria, la femme, disait-on, la plus séduisante que l'Italie eût jamais produite. Le quatrième jour du nouveau règne fut marqué par un acte d'inexorable rigueur. Le port des armes avait été sévèrement défendu; quatre jeunes frères, anciens soldats de la bande de Sforza, qui avait maintenu l'ordre public pendant l'interrègne, furent surpris en flagrant délit et condamnés à mort. Plusieurs cardinaux vinrent implorer leur grâce. L'usage n'admettait pas d'exécution capitale avant le couronnement : le Pape resta inflexible. Le lendemain, deux heures après le lever du soleil, les coupables furent pendus au pont Saint-Ange. La Ville éternelle, plongée dans l'effroi, reprenait rapidement la physionomie austère de la Rome de Pie V; un regard, un mot, un acte, acte terrible il est vrai, avaient suffi pour provoquer cette transformation dans l'espace de quatre jours, du 24 au 27 avril.

Promu à la pourpre par Pie V, connu et apprécié sous le nom de cardinal Montalto, l'ancien Fra Felice avait été écarté des affaires durant tout le pontificat de Grégoire XIII; cette disgrâce remontait à de vieilles rancunes personnelles. Faisant bonne contenance à la mauvaise

fortune, le cardinal s'occupait à reviser les œuvres des Pères de l'Église, ajoutait la chapelle de la Crèche à la basilique de Sainte-Marie Majeure, et se faisait bâtir par Domenico Fontana une villa sur l'Esquilin. Cependant ni les livres, ni les arts, ni les constructions, ne pouvaient absorber complètement la prodigieuse activité de Montalto ; de longues heures lui restaient encore pour former des projets qu'il traitait alors lui-même de chimères, mais qui devaient un jour se réaliser; et s'il a pu en cinq ans de pontificat accomplir de si grandes œuvres, c'est qu'il arrivait au pouvoir avec des combinaisons toutes faites, étudiées et mûries. Dès les premiers moments, on s'aperçut que le Pape dominait la situation, et qu'on aurait en lui un maître impartial et juste, mais sévère et impitoyable. Les ambassadeurs des puissances étrangères s'empressèrent d'édifier leurs cours sur l'énergie du nouvel élu ; désormais l'Europe savait à quoi s'en tenir [1].

Le roi de Pologne dut se féliciter de voir un Pontife de cette trempe à la tête de l'Église. On pourrait reprendre les négociations moscovites et s'expliquer franchement dans l'espoir d'obtenir, au lieu de réponses évasives et dilatoires, une déclaration nette et précise, marquée au coin d'une fermeté inflexible. Les renseignements venus de Rome faisaient même augurer que cette déclaration serait plutôt favorable. Le Pape montrait de la sympathie pour Bathory. Virgilio Crescenzi, gentilhomme romain au service du roi de Pologne, consignait dans son rapport une parole encourageante tombée des lèvres pontificales. S'entretenant avec le cardinal Médicis, Sixte-Quint aurait souligné l'impuissance des ligues avec leurs chefs multiples, et puis, mettant sa main sur sa poitrine, comme

[1] Hubner, t. I, p. 256 et suiv. Nous n'avons fait que résumer ici quelques pages de *Sixte-Quint*.

pour prêter serment, il aurait affirmé que, d'accord avec d'autres princes, il donnerait volontiers à Bathory un million par an, afin qu'il délivrât la chrétienté du fantôme des Turcs [1]. Désormais, le terrain semblait être mieux préparé que dans les dernières années de Grégoire XIII.

Bathory, de son côté, ne bronchait pas. Les récentes épreuves avaient ulcéré sa grande âme; elles ne l'avaient point brisée. Peut-être même l'ingratitude des Polonais, dont il s'est plaint dans un codicille de son testament [2], lui servait-elle d'aiguillon pour s'essayer à des entreprises colossales : il eût ainsi forcé l'admiration des plus jaloux de sa gloire, des plus rebelles à son autorité. Vers la même époque, cédant à des instances importunes ou avide simplement de nouveauté, il tenta de soulever le voile du mystérieux avenir qu'il affrontait. Deux magiciens anglais d'un certain renom, John Dey et Edward Kelley, vinrent le trouver à Niepolomicy. Bathory, trop confiant dans sa bonne foi, les laissa faire, après avoir protesté de sa soumission à l'Église. Les sorciers consultèrent alors leurs grimoires, recoururent aux formules consacrées, évoquèrent des esprits qui se gardèrent bien de paraître, et, en somme, ne dirent que des banalités. Cet épisode curieux n'eut aucune conséquence pratique [3]. Stéphane puisait à d'autres sources ses inspirations au sujet de Moscou, les négociations suivaient leur marche régulière, mais l'idée vague de conquête le hantait toujours; il ne lui manquait que de l'argent. Or, le Pape avait une bourse bien garnie; il s'agissait de lui en faire délier les cordons.

[1] Graziani, t. I, p. 316. — Notre collection, Possevino à Acquaviva, 24 janvier 1586. — Archives du Vatican, *Mem. et Lett. di Possevino*, t. II, f° 367.

[2] Pawinski, *Akta metryki*, p. 292. — Polkowski, p. 411.

[3] Kraushar, p. 196 et suiv.

Possevino aurait su s'y prendre mieux que tout autre, mais l'exilé de Braunsberg n'inspirait plus, au Gesù, la même confiance qu'autrefois, et, au Vatican, la place était encore à conquérir. Le Roi et son confident se mirent donc en campagne auprès du *Papa nero*, comme disaient les Romains, et du *Papa bianco*. Il fallait obtenir que Possevino vînt à Rome et fût chargé des affaires de Bathory.

Le Roi prit lui-même l'initiative. Il donna l'ordre de transmettre au cardinal Rusticucci, successeur du cardinal de Côme, tous les dossiers relatifs aux projets moscovites ébauchés sous le pontificat précédent, et, le 25 octobre, Possevino exécuta la commission, en ajoutant qu'on trouverait toutes ces pièces dans les registres du secrétaire Buccapaduli. Pour modérer l'étonnement facile à prévoir de Rusticucci, il eut soin d'exposer les motifs de la démarche royale : c'étaient le dialogue mentionné plus haut du Pape avec le cardinal Médicis, et l'apparition à Varsovie d'un envoyé turc qui se faisait renseigner sur les forteresses récemment érigées et sur les velléités moscovites d'élire pour tsar un archiduc. Bathory en a été vivement impressionné : il soupçonne que les Turcs préparent une campagne contre Moscou; il en est épouvanté d'avance et veut tenter l'impossible pour détourner les Osmanlis du Kremlin : cette conquête rendrait leur puissance à jamais redoutable et leur livrerait le bassin du Dniéper, peut-être même celui de la Vistule[1]. Tout cela n'était, au fond, que la reproduction de l'argument favori de Stéphane : Laissez-moi faire la conquête de Moscou, autrement les Turcs s'en emparent.

Les besoins de la cause exigeaient que l'on présentât

[1] GRAZIANI, t. I, p. 316.

l'avenir sous des couleurs aussi sombres, mais à quelques jours de là, le 5 novembre, Bathory envoyait lui-même à Possevino, sous le sceau du secret, la traduction d'une lettre turque aux « Princes, Barons et Nobles du duché de Moscovie », dont le texte ne contenait rien de semblable. Au contraire, alarmés de l'insuffisance du tsar Fedor, les Ottomans proposaient aux Moscovites d'élire à sa place soit un des leurs, soit Bathory lui-même, leur promettant en retour la sécurité du commerce, l'alliance des Tatars et l'amitié de la Porte. Ce message étrange donnait un démenti à Stéphane et jetait même sur lui une ombre désavantageuse. C'est à se demander si la lettre est vraiment authentique. Bathory la tenait pour telle, mais après l'avoir communiquée à son confident, il ne s'en est jamais plus servi; elle a été considérée comme nulle et non avenue, et l'on a continué à raisonner comme si elle n'avait jamais été écrite[1].

Après avoir saisi le Vatican de la question moscovite par la lettre à Rusticucci, Possevino s'adressa au général Acquaviva, le 24 janvier 1586. Les grandes idées se pressent sous sa plume. Il constate l'intense désir de Bathory, déjà maître de la Livonie et affranchi de la trêve par la mort d'Ivan IV, d'attacher son nom à ce qui s'appelle familièrement l'*impresa di Moscovia*. Mais ce ne serait que le point de départ; au delà il y aurait la croisade, des fondations pieuses en Europe, des missions en Asie, des peuples entiers gagnés à l'Église ou conservés dans la foi, pourvu que le roi de Pologne soit encouragé à propos et soutenu par des subsides, et c'est lui, Possevino, qui saurait le mieux les obtenir du Pape non pas seulement en paroles, mais en réalité. Abordant ici la question person-

[1] Archives du Vatican, *Liasse Theiner.*

nelle, il se plaint de la sourde opposition contre lui, des machinations secrètes qui le tiennent à distance, et peu à peu, à travers les précautions oratoires, la pensée principale de la lettre se dégage, inquiète et incisive à la fois : Laissez-moi venir à Rome, dit-il en d'autres termes, et arranger les affaires de Bathory, je saurai m'y prendre, et je vous garantis qu'il arrangera les nôtres. Le Roi lui-même vint à la rescousse de son partenaire, et, le 22 février, il demanda au Père Acquaviva de lui accorder cette preuve d'amitié, à laquelle il répondrait par sa royale bienveillance[1].

Ces dernières lettres se croisèrent en route avec le message de Sixte-Quint à Fedor[2]. Le contraste apparaît ici avec la dernière évidence : en Pologne, on songe à la guerre, tandis que Rome ne s'inspire que de souvenirs pacifiques. Le Pape se rappelle la trêve conclue à Iam Zapolski sous les auspices de Grégoire XIII, les deux dernières ambassades moscovites, et il annonce son élection au « souverain de Russie, grand-duc de Moscou, de Novgorod, de Smolensk, de Vladimir, souverain de Kazan et d'Astrakhan, grand kniaz d'autres nombreuses provinces », en exprimant l'espoir et le désir de rester avec lui dans les meilleurs rapports. Ce bref pontifical, daté du 21 décembre 1585, fut expédié à Possevino, le 4 janvier 1586, à la charge de le faire parvenir à son destinataire. Le même pli contenait des brefs pour le roi de Suède et son fils à diriger sur Stockholm. La charité paternelle du Pontife, écrivait à ce propos Azzolino, s'étend jusqu'aux provinces les plus reculées, et il n'est personne qu'il ne voudrait aider à faire son salut[3].

[1] Notre collection, lettres originales.
[2] TOURGUÉNEV, t. II, p. 8, n° X.
[3] Notre collection, minutes et lettres originales.

Qu'on se figure l'embarras du Jésuite placé ainsi entre deux feux. En homme avisé, il garda dans son portefeuille la lettre romaine, et prit incontinent la plume pour s'expliquer avec Azzolino, qui venait de remplacer Rusticucci aux affaires étrangères, ou, comme on disait alors, aux affaires des princes. Les raisons spécieuses ne manquaient pas à Possevino, déjà rendu à Grodno et admis dans l'intimité royale. L'étiquette exige, disait-il, que le bref soit présenté au Tsar par un envoyé spécial. Les Moscovites observent scrupuleusement cet usage et envoient des présents avec les lettres ; il y aurait là toute une affaire à combiner. Mais ce qui est encore plus grave, c'est la disposition d'esprit de Bathory, c'est « le désir et l'espoir de ce roi d'affronter l'entreprise de Moscou, de pénétrer en Asie et de donner à la chrétienté, du fond de ces régions, un moyen de rendre le Turc inoffensif ». Haraburda se trouve actuellement au Kremlin « pour se renseigner sur l'état des choses, et pour insinuer au prince (Fedor) la rétrocession du grand-duché de Moscovie (*sic*), ancienne dépendance du grand-duché de Lithuanie, qui lui-même est uni à cette couronne ». Que dirait le Roi, quels soupçons n'aurait-il pas, si le Pape se mettait tout à coup en rapports directs avec le Tsar? Ne deviendrait-il pas plus accessible aux insinuations du Sultan, de la reine d'Angleterre, des princes protestants qui lui font des offres brillantes? Ne serait-ce pas donner gain de cause aux hérétiques et à leur persévérante affirmation que, loin de compter sur le Saint-Siège, il faut, au contraire, se méfier de sa politique hésitante? Autre motif également grave : les ennemis de Boris Godounov font de vives instances auprès du Roi pour qu'il vienne au plus tôt à Moscou, à la tête de son armée ; un bref du Pape à Fedor rendrait la situation très complexe et servirait peut-être de drapeau

au parti antipolonais. Possevino s'en remet, pour les renseignements ultérieurs, à une explication orale, car Bathory veut l'envoyer à Rome; le voyage se fera aussitôt que le général de la Compagnie y aura consenti. Tel était à cette époque le langage de l'ancien médiateur des Slaves; chaque ligne de sa lettre trahit un homme préoccupé, mais confiant en lui-même et sûr de son fait[1].

Quant à Stéphane, ne se bornant plus à des démarches détournées, il agissait directement auprès du Pape, et résumait sa politique vis-à-vis de Moscou dans ce docte aphorisme : *Nulli unquam ex ventis assa columba venit*[2]. Vers la fin de mars 1586, le neveu du Roi, cardinal André, fut envoyé à Rome avec ordre de révéler à Sixte-Quint, sous le sceau du plus grand secret, les desseins du royal capitaine. Nous avons, sur les préliminaires de cette mission, deux pièces de première importance : les instructions du roi de Pologne à son mandataire et une lettre de Possevino au cardinal Azzolino, qui, toutes deux, méritent une mention spéciale.

Les instructions sont rédigées en forme de discours à prononcer par le cardinal devant le Pape au nom du Roi. En voici les trois pensées dominantes : l'ambassadeur pourpré devait d'abord exprimer le désir que les glorieuses traditions de Lépante fussent reprises par le nouveau Pie V, au moindre signe duquel le roi de Pologne serait heureux de sacrifier sa vie pour la défense de l'Église et la diffusion de la vraie foi; ensuite venait la demande de subsides pour une campagne contre Moscou, point important sur lequel il fallait concentrer tous les efforts d'éloquence et de persuasion. Le dilemme de Bathory passe sur les lèvres de son neveu : le spectre menaçant des Turcs est évoqué;

[1] GRAZIANI, t. I, p. 319. Possevino à Azzolino. 1er mars 1586.
[2] Archives du Vatican, *Liasse Theiner*. Bathory à Possevino, 28 mars 1586.

le Croissant paraîtra bientôt sur les murs du Kremlin, si les Polonais négligent de s'emparer de Moscou, et alors, malheur à l'Europe! Si, au contraire, un prince catholique monte sur le trône de Monomaque, l'union des Russes avec Rome se fera incontinent, les Géorgiens et les montagnards de Piatigorsk reprendront les anciennes relations avec leur pasteur, l'alliance militaire avec les Perses doublera les forces chrétiennes, la mer Caspienne deviendra un lac slave, et l'on aura gagné une base stratégique pour envelopper les Turcs dans un cercle de fer et de feu et détruire à jamais leur prestige. Quant aux frais nécessaires pour cette entreprise, comme la Diète ne voudra peut-être pas les supporter, on les partagerait à parts égales entre le Pape et le roi de Pologne. Bathory calculait ainsi : à moins que les Moscovites ne s'unissent d'eux-mêmes à leurs frères de la Vistule, la conquête du pays se fera en trois ans avec une armée de vingt-quatre mille hommes; le cavalier revient à dix ducats par trimestre, le fantassin à sept; la dépense totale serait donc une somme ronde de deux cent mille ducats pour le même laps de temps. Ces chiffres ne manquaient pas d'éloquence. Aussi le cardinal devait-il se rendre compte de l'effet qu'ils produiraient sur Sixte-Quint, avant d'aborder le troisième point, relatif à la Transylvanie. Ce n'est que dans l'hypothèse d'un très gracieux accueil qu'il était autorisé à parler de cette province, si chère à Bathory, boulevard des chrétiens contre les Turcs, où se construisait à grands frais la forteresse de Varasdine et où l'argent du Saint-Siège eût été très bien employé. Encore fallait-il remettre à un autre temps la demande formelle de subsides pour la Transylvanie, si le Pape prenait énergiquement à cœur l'entreprise de Moscou. Celle-ci restait au premier plan; présenter trop

de requêtes à la fois eût été compromettre leur succès[1].

Telles étaient les instructions secrètes du cardinal André. A peine fut-il parti avec son collègue Radziwill et Solikowski, archevêque de Lvov, qu'un message de Possevino du 2 avril le devance auprès d'Azzolino. Le Jésuite se retrouve de nouveau au centre des grandes affaires; ses instincts diplomatiques se réveillent, une prodigieuse activité le consume. Quarante jours se sont passés en colloques intimes avec le Roi, qui remet la haute direction de toute cette entreprise à l'ancien médiateur de 1582 et semble prêt à se soumettre aux avis du Pape. Appréciant la valeur des confidences royales, Possevino en donne le résumé à Azzolino et l'engage à ne prendre aucune décision avant son arrivée à Rome. D'autres secrets lui ont été confiés : il s'agit de projets d'une exécution plus facile, plus immédiate, et qui touchent de plus près au service de Dieu; tout cela ne peut être soufflé qu'à l'oreille du Saint-Père et de son ministre; en foi de quoi, il envoie sa lettre de créance, datée du 15 avril, mais rédigée au commencement du même mois[2].

Quatre jours après, 6 avril, Possevino, déjà en possession d'un chiffre, interpelle de nouveau Azzolino. La veille, il avait reçu, au sujet de Moscou, un petit billet de Bathory avec cette conclusion étrange : *et caetera, et caetera, et caetera*. Ces lignes sont courtes, écrit-il au cardinal, mais étant tracées de la propre main du Roi, elles prouvent combien l'affaire lui est à cœur. Et puis, ces trois *et caetera* ne manquent pas de mystère[3], et, en guise de preuve, il ajoute le spécimen suivant des questions à traiter de vive

[1] *Le Saint-Siège, la Pologne et Moscou*, p. 160 à 169.

[2] Graziani, t. I. p. 321. Possevino à Azzolino, 2 avril 1586. — *Le Saint-Siège, la Pologne et Moscou*, p. 170. Bathory à Sixte-Quint, 15 avril 1586.

[3] Archives du Vatican, *Possevini literae*, 1586-1588; *Liasse Theiner*.

voix : les confidences royales avec objections et réponses, les missions de Suède et de Danemark, de Moscou et de Hongrie, les réformes en Pologne, la position des nonces à régler, le serment en faveur des hérétiques à modifier, les précautions à prendre vis-à-vis de la Prusse et de la faction Zborowski, le rétablissement du catholicisme en Saxe, les mesures à adopter pour la Livonie, à titre de fief pontifical, « car, dit Possevino, on pourrait, en même temps, sans faire de guerre ou en se bornant à une légère démonstration, pénétrer en Moscovie, propager sur les frontières la foi catholique, et, d'autre part, le Saint-Siège n'aurait pas à se déclarer ennemi de cet empire, et néanmoins il lui serait possible, en toute justice, d'aider le Roi. » Si ce programme, issu des longs colloques de Grodno, était vaste et alléchant, il n'en paraissait pas moins assez compliqué pour exiger des explications verbales, et ceci rentrait dans les vues de l'auteur[1].

Poursuivant le même but avec plus d'insistance, Bathory, de son côté, déployait une grande activité épistolaire. La mission de Possevino était l'unique objet de ses lettres. Dans les premiers jours d'avril, mais sous la date du 15, il écrivit non seulement au Pape, mais aussi au doge de Venise, au grand-duc de Toscane, au cardinal Farnèse, au cardinal André, enfin au Père Acquaviva. Celui-ci n'avait pas encore répondu à l'aimable sommation du 22 février. Le Roi revient à la charge; il n'entend pas qu'on lui refuse sa demande : c'est le bien de l'Église qui est en jeu, le bien aussi de la Compagnie, le bien de toute la chrétienté[2].

Cependant, au gré des intéressés, les réponses romaines

[1] Bibliothèque Chigi, M, II, 47, f° 253.

[2] Archives de Venise, *Lett. Polonia,* t. XVI, f° 99; de Florence, fonds Médicis, 4292, f° 39; du Vatican, *Liasse Theiner.* — Notre collection.

n'arrivaient pas assez vite ou n'étaient que trop décevantes. D'après les calculs de Bathory, Possevino aurait dû partir le 15 avril, et voilà que, le 17, Acquaviva prévient celui-ci qu'aucune décision n'a encore été prise. Deux jours après, Azzolino lui écrit qu'il peut venir à Rome, mais que le Pape s'en remet à sa propre initiative. Le 24 mai, nouvelle missive du même cardinal avec beaucoup d'éloges, mais sans mandat impératif. En somme, extrême réserve d'une part, et de l'autre peu d'empressement : la situation devenait tendue[1].

Possevino se remet à son bureau, multiplie ses appels, ne se doutant pas que, cette fois, il enfonçait une porte ouverte : déjà l'ordre de départ avait été lancé. En effet, dans les premiers jours d'août, tandis qu'il se morfondait à Posen, ballotté entre l'espoir et la crainte, un courrier arriva à bride abattue avec une lettre de Bathory du 22 juillet. Le Roi avait reçu les réponses du Vatican, et il les résumait ainsi : « Vous voyez d'après cela que non seulement on vous permet de venir, mais que vous êtes même attendu avec impatience. Ainsi, que Votre Dévotion se mette en route *in nomine Domini.* » Bientôt un autre courrier, dépêché par le nonce de Varsovie, apporta l'invitation formelle, datée du 24 juin, de venir à Rome[2].

Le Vatican avait parlé, le Gesù persistait à se taire. Le silence du général était suggestif, et il n'y avait pas à se méprendre sur sa portée. Un rude combat s'engagea alors dans l'âme ardente de Possevino; il eut un moment de cruelle incertitude, mais le grand avenir qu'il entrevoyait, les instances de Bathory, les lettres du Pape et d'Azzolino, l'assentiment de son supérieur immédiat, triomphèrent de

[1] Archives du Vatican, *Liasse Theiner.* — Notre collection.
[2] Graziani, t. I, p. 323. — *Le Saint-Siège, la Pologne et Moscou,* p. 172. — Notre collection.

ses derniers scrupules, et il se mit en route sans avoir obtenu l'autorisation expresse de son général. Arrivé à Neisse, il informa de son départ le cardinal Azzolino, et adressa au Père Acquaviva une lettre respectueuse et motivée, exprimant l'espoir que des explications verbales feraient disparaître tout malentendu[1].

Du reste, le voyage n'avait été déjà que trop retardé. Tandis que Bathory brandissait son sabre, les Habsbourg se préparaient à mettre en mouvement l'élite de leur diplomatie. Les bruits qui circulaient en Pologne sur l'état mental du tsar Fedor avaient pénétré jusqu'à Prague et, chemin faisant, s'étaient accrus de la nouvelle de sa mort. On ajoutait que les Moscovites brûlaient d'envie de lui donner pour successeur un archiduc. L'empereur Rodolphe prit ces contes au sérieux, et, de concert avec Ernest, offrit la couronne russe à son frère Mathias. Maximilien, averti d'autre part, posa lui-même sa candidature. Les deux frères étaient en train de se faire des concessions mutuelles, lorsque Rodolphe voulut battre en retraite. De bonne source on lui avait appris que Fedor était encore vivant, que les héritiers légitimes ne lui manquaient pas, qu'il fallait prévoir l'oligarchie des boïars et la rivalité de Bathory, parfaitement décidé à s'emparer de Moscou les armes à la main. Cette perspective belliqueuse suffit pour calmer le zèle de l'Empereur. Moins pessimiste, Ernest opinait pour l'envoi d'un ambassadeur au Kremlin et proposait Daniel Prinz, ancien collègue de Cobentzl. Maximilien se contentait d'un simple traban au lieu de personnage officiel. Mais le choix difficultueux entre l'ambassadeur et le traban n'était pas encore fixé que des événements imprévus exigèrent d'autres

[1] Notre collection. Les deux lettres sont datées du 7 août 1586.

mesures [1]. La plupart de ces détails échappaient probablement à Bathory, bien qu'il fût toujours en garde contre l'Autriche. Les eût-ils connus, qu'il aurait donné des ailes à son messager pour le faire arriver plus vite au Vatican.

II

Dans les premiers jours de septembre 1586, Possevino, voyageant à petites journées, parvint à Rome, en passant par Lorette, où l'appelaient les souvenirs de ses missions antérieures et l'espoir d'un secours céleste. Longtemps à l'avance, il avait déterminé sa ligne de conduite et trouvé la solution, seule possible, selon lui, de l'affaire moscovite. Son rôle officiel de médiateur des Slaves était terminé; dans la collision actuelle, il s'attachera surtout à concilier les intérêts de l'Église avec les prétentions de Bathory, qui est censé poursuivre la destruction de l'Islam. Dès le 5 juillet, il écrivait à Azzolino, du fond de la Posnanie, que l'unique moyen de ne pas compromettre le Saint-Siège et de ne pas offenser le roi de Pologne, ce chef futur de la croisade, serait de faire valoir auprès de Fedor les prétentions polonaises sur quelques provinces moscovites. Ainsi s'ouvrirait une issue aux transactions diplomatiques : l'équité y aurait son cours; on pourrait en même temps plaider la cause de la vraie foi en Livonie et, dans tous les cas, régler prudemment les subsides d'après la marche des négociations, sans perdre de vue les intérêts élevés d'un caractère plus général [2].

[1] Fiedler, p. 260 à 262.
[2] *Le Saint-Siège, la Pologne et Moscou,* p. 173, n° XVI.

Quelles chances de succès le projet rajeuni de Bathory avait-il sous le nouveau pontificat? Quels obstacles avait-il à vaincre? Quelles phases ont traversées ces négociations? Voilà ce qu'il nous faut exposer.

Sixte-Quint, comme tous les Papes de l'époque, était l'adversaire implacable de l'Islam. Issu de parents émigrés en Italie et d'origine probablement slave, l'enfant de Grottamare savait par tradition de famille que l'exil volontaire servait souvent d'unique défense aux chrétiens contre les Turcs; sur ces impressions de jeunesse se greffèrent ensuite les hautes considérations politiques; dès les premiers jours de règne, le mot de croisade fut prononcé au Vatican, bien qu'une ligue générale avec l'organisation routinière ne sourît point à l'esprit pratique de Sixte-Quint. Encore cardinal, une franche explication sur ces alliances éphémères, pleines d'intrigues et de rivalités, lui avait valu, de la part de Pie V, une leçon de diplomatie et le conseil de se méfier des fantaisies monacales, *pensieri da frate*. Peine perdue : le Franciscain couronné de la tiare revient à ses anciennes convictions, traite la victoire de Lépante de miracle accordé aux prières d'un saint, et pose en principe de ne pas songer à la création d'une ligue. La sécurité de l'Italie le préoccupait avant tout; en cas de danger imprévu, les défenseurs se fussent trouvés à prix d'argent, car les coffres du château Saint-Ange regorgeaient de numéraire; un moment il voulut armer des galiotes pour protéger les côtes de l'Adriatique, mais, sur les instances de Venise, le projet fut écarté. Que s'il fallait élargir le cadre, attaquer de front l'ennemi, le frapper au cœur, Sixte-Quint eût préféré confier la grande œuvre à un capitaine de son choix, muni de pleins pouvoirs et largement subventionné. « Tout est prêt, disait-il à propos de la Terre sainte; il ne manque qu'un homme capable de

remplir cette tâche, un Constantin, un Théodose, un Arcadius, un Lothaire ou tout autre semblable ; s'il apparaît, nous lui avons, pour notre part, préparé trois millions, et avant que cette somme soit épuisée, nous aurons soin d'en fournir encore[1]. » En offrant sa vaillante épée au Pape, Bathory, sans peut-être s'en douter, allait donc au-devant des désirs pontificaux exprimés en 1589, mais caressés de longue date ; homme de guerre, homme de foi, énergique et conciliant, il convenait mieux à Sixte-Quint qu'un altier Philippe II, qu'un frivole Henri III, qu'un Rodolphe inerte ; un secret instinct rapprochait, en dépit des distances, les deux grands souverains : ils étaient de même race.

Mais quel était le vrai projet de Bathory, et derrière le grand mot de croisade n'y avait-il pas chez lui une absorbante arrière-pensée? C'est ici le lieu d'examiner la chose à fond, fût-ce même au prix de quelques redites. Stéphane a été l'adversaire constant de Moscou ; il avait compris quel était le plus redoutable voisin de la Pologne, et déterminé immédiatement la ligne de conduite à suivre : il y resta fidèle sa vie durant. Au lendemain de son élection, en 1578, il disait au nonce Laureo : « J'enverrai des hérauts au Kremlin, je réclamerai la Livonie, Smolensk et Polotsk ; en cas de refus, je ferai la guerre[2]. » Les trois campagnes victorieuses n'avaient réalisé ce programme qu'en partie. Bathory en rêvait le parfait accomplissement, il en parlait parfois à Possevino ; la mort d'Ivan IV lui délia les mains, l'élection de Peretti réveilla ses espérances : en 1586, comme en 1584 et 1578, il voulait demander à Moscou des cessions territoriales et présenter ses conditions à la

[1] Archives de Venise, *Sen., Roma,* 1586. Gritti au Doge, 10 janvier 1586 (m. v.), f° 517. — HUBNER, t. I, p. 391.
[2] WIERZBOWSKI, *Vincent Laureo*, p. 34 ; *Uchansciana*, t. III, p. 303.

pointe de l'épée. La Russie officielle — les négociations pendantes en fournissaient la preuve — repoussait énergiquement ces prétentions, mais Bathory avait des intelligences dans la place; il se flattait que tout un parti serait gagné à sa cause, et que le bruit des sabres polonais découragerait la résistance. En toute hypothèse, il fallait cependant prévoir la guerre, et la guerre réclamait de l'argent. Les démarches déjà faites sans succès auprès de Grégoire XIII allaient être renouvelées auprès de Sixte-Quint. Mais consentirait-il à donner des subventions pour une guerre quelconque? Le Pape avait des idées bien arrêtées et n'entrait pas facilement dans celles des autres. Quand le triomphe de l'Église était en cause, il savait être généreux. Ses écus avaient défrayé une campagne d'ailleurs avortée contre les huguenots de Genève; ses largesses armaient l'Espagne contre l'Angleterre d'Élisabeth; les orthodoxes de Moscou n'eussent point trouvé grâce devant lui, mais pour arrondir les frontières de la Pologne il n'aurait certainement pas donné un liard. De là pour Bathory la nécessité de représenter ses futures victoires comme des victoires de la vraie foi qui, partant du Kremlin, s'étendraient jusqu'au fond de l'Asie, car il fallait élargir l'horizon en parlant au chef de la chrétienté, toucher au grand problème de l'époque, à la destruction de l'Islam, qui préoccupait fortement Sixte-Quint. Du reste, Stéphane lui-même n'était pas étranger à cet ordre d'idées : elles étaient dominantes dans sa patrie hongroise; les nonces l'entretenaient souvent des Turcs; Possevino lui rappelait sans cesse l'Orient, et, en lisant entre les lignes, on se demande si l'idéal poursuivi par le Roi et son confident n'était pas la création, sur les ruines du kalifat, d'un grand empire slave gouverné par un nouveau Charlemagne. Dans tous les cas, pour rendre plus

acceptable le mouvement tournant vers le Nord, il était indiqué de le faire passer pour un préliminaire de la croisade.

Les instructions de cardinal André, on s'en souvient, furent rédigées dans ce sens et basées sur le dilemme artificiel : le Kremlin sera aux Turcs ou aux Polonais; s'il est aux Turcs, c'est la ruine de l'Europe; s'il est aux Polonais, c'est la destruction complète de l'Islam. A la vérité, Bathory semblait dire plutôt au Pape : Aidez-moi à vaincre Moscou, je vous aiderai à vaincre les Turcs. Rien de plus légitime que cette prétention : avec un ennemi sur les flancs, on ne pouvait attaquer de front un autre ennemi. Il était moins aisé de prouver à Sixte-Quint qu'après le tour des Russes viendrait immanquablement celui des Turcs. Alberti, agent de Florence, ne cachait pas son étonnement qu'on s'occupât d'entreprises si lointaines; un subside pontifical lui semblait légendaire, il l'eût considéré comme un miracle plus éclatant que la conversion des Indes ou la résurrection d'un mort[1]. Lors même que le Pape eût été personnellement sympathique, il fallait craindre l'opposition de Rodolphe et l'ardeur de ses convoitises à la vue de l'or que l'on enverrait en Pologne. Le secret transpirait peu à peu, évoquant de perfides commentaires. A Prague, on croyait la Hongrie menacée, les neveux de Stéphane avides de couronnes, la maison de Bathory jalouse de régner sur les Slaves depuis les Carpathes jusqu'au delà de l'Oural sans se soucier du Bosphore.

Le roi de Pologne se rendait compte de ces difficultés. Aussi est-ce afin d'en triompher plus facilement qu'il tenait tant à voir Possevino lui-même se rendre à Rome.

[1] Archives de Florence, fonds Médicis, 3296, dépêche d'Alberti du 15 octobre 1586.

Il était sûr de son confident. Celui-ci s'était rallié à l'idée qu'une grosse somme d'argent valait mieux qu'une ligue, et son dévouement était à toute épreuve. D'ailleurs, le Pape l'avait accepté comme intermédiaire, et pour combiner la croisade contre les Turcs avec une guerre contre Moscou, il fallait être également bien vu à Rome et à Varsovie.

Les négociations furent enveloppées de mystère. Le nombre des initiés était restreint; ils se montraient tous l'un plus discret que l'autre. Le Pape se servait d'Azzolino, du cardinal neveu Montalto, élevé à la pourpre à l'âge de quinze ans, du nouveau nonce de Pologne. La cour de Varsovie avait demandé le rappel de l'évêque de Camerino, de Buoi, et son remplacement par un homme de haute noblesse, de grande fortune et d'autorité. L'archevêque de Naples, naguère nonce de Venise, réunissait ces qualités : le nom illustre de Capoue s'alliait chez lui avec un revenu de seize mille écus et l'ambition de bien faire. Sixte-Quint fixa son choix sur lui et le fit venir immédiatement à Rome. Rien n'indique que le cardinal Radziwill et Solikowski, archevêque de Lvov, aient pris une part active aux négociations. Elles relevaient du cardinal André et surtout de Possevino, chaleureusement recommandé par le Roi comme le confident préféré de tous les secrets et connaissant Moscou mieux que personne.

L'habile Gritti parvint cependant à se renseigner, et sa dépêche du 27 septembre résume si bien les idées courantes et avec tant de candeur qu'elle mérite d'être citée en entier : « En fait de grandes entreprises à mentionner, écrit-il au Doge, le Père Possevino, arrivant de Pologne, s'est présenté à cette cour; il a vu le Pape, qui l'a renvoyé au cardinal Azzolino, et, jeudi dernier, il a passé plusieurs heures avec celui-ci. L'objet des pourparlers sont les

affaires de Moscovie, dont le roi de Pologne voudrait s'occuper. Et quoiqu'on pense que la Suède, le Danemark, les Turcs, et même quelques sujets du Roi puissent y mettre des obstacles, néanmoins on fait valoir d'autre part différentes raisons qui prouvent la facilité et l'utilité de l'entreprise. Et d'abord on prétend pouvoir s'appuyer sur plusieurs hommes puissants et distingués de ce duché, qui souffrent avec peine de se voir gouvernés et commandés par un prince dénué de sens commun : ils voudraient plutôt avoir pour souverain le roi de Pologne et l'appellent ostensiblement. Ensuite le même Roi semble avoir, pour cette affaire, de grandes aptitudes à cause de la conformité de la langue, des rites et des coutumes moscovites, à cause aussi de son génie et de sa hardiesse naturelle. Il paraît encore que l'occasion de rupture ne lui manque pas, et qu'il pourrait d'une certaine manière s'en servir raisonnablement. Cette occasion serait sa prétentention sur Smolensk, ville frontière très fortifiée, possédée autrefois par le Roi et occupée maintenant par les Moscovites.

« On observe qu'il est très difficile et presque impossible d'attaquer les Turcs du côté de la Hongrie, à cause des nombreuses et importantes forteresses qui s'y trouvent. Que si le roi de Pologne était maître de la Moscovie, il aurait de ce côté une voie ouverte et facile contre les Turcs ; l'absence de forteresses et d'autres obstacles lui rendrait possible l'attaque, et il pourrait compter non seulement sur ses propres forces, mais aussi sur quelques hordes importantes de Tatars tributaires de Moscou, quoique ses ennemis naturels. Il s'agit donc d'obtenir du Pape un secours d'argent pour l'entreprise de Moscou, qui servirait d'acheminement à la guerre contre les Turcs. Et quoique l'ambassadeur de Pologne qui se trouvait ici ait déjà

traité cette matière, on a fait maintenant venir dans ces parages le Père Possevino sur l'ordre du Pape, comme il le dit, afin de l'entretenir de cet objet. »

Non content de ces données déjà très substantielles, Gritti profita d'une de ses longues audiences au Vatican pour demander au Pape lui-même en quoi consistait la mission de Possevino. Sa curiosité sur ce point ne fut pas satisfaite. En vain dressait-il ses pièges innocents; Sixte-Quint lui répondait négligemment que Bathory se fait vieux et qu'il s'amuse à la chasse, que ses propres sujets lui donnent assez de fil à retordre, qu'en fait de roi les Moscovites préfèrent un compatriote imbécile à un sage étranger, que Riga est en révolte, que l'*impresa di Moscovia* présente de sérieuses difficultés, que les distances sont énormes et les communications très rares. Il y avait là de quoi dérouter un diplomate de métier; Gritti s'y laissa prendre peu à peu, et, vers la fin d'octobre, l'affaire lui parut abandonnée. Il attribuait en partie ce revirement au promoteur attitré des séminaires et collèges pontificaux : Possevino aurait insisté sur l'éducation de la jeunesse bien plus que sur la guerre, et conseillé de repeupler plutôt de catholiques les provinces ravagées par l'hérésie [1].

Du coup, l'ambassadeur de Venise se trompait. Loin de laisser tomber l'affaire, Sixte-Quint l'avait envisagée sous toutes ses faces et lui avait donné une solution pratique. Deux messages datés du 20 novembre 1586, dont l'un est adressé à Fedor et l'autre à Bathory, nous en révèlent les éléments [2]. En somme, sauf une légère modification, c'est la base d'opération proposée par Possevino qui est adop-

[1] Archives de Venise, *filza Roma*, 27 septembre 1586; *Senato, Roma*, 1586, f[os] 342 v°, 345, 356 v°, 395.

[2] Tourguénev, t. II, p. 9, n° XI. — *Le Saint-Siège, la Pologne et Moscou*, p. 176, n° XVIII. Ni l'une ni l'autre de ces deux lettres ne parvint à sa destination.

tée. Le Pape n'y ajoute qu'une seule chose : il veut que l'auteur de la trêve de 1582 prenne de nouveau le chemin de Moscou; mais, une fois parvenu dans la capitale, il devra appliquer son propre programme, c'est-à-dire épuiser tous les moyens pour éviter la guerre et établir l'entente entre les deux rivaux, en prenant pour point de départ les prétentions polonaises. Sixte-Quint croyait devoir ces ménagements aux efforts tentés par les tsars pour mériter l'amitié des Papes. Il voulait rester fidèle aux traditions de Clément VII, qui avait réconcilié Vasili III avec Sigismond Ier, à celles de Grégoire XIII et de son arbitrage pacifique. Les explications vis-à-vis de Fedor ne manquent pas de franchise ni même de hardiesse : il lui déclare que Bathory a juré de reconquérir tout ce qui naguère avait appartenu à la Lithuanie et à la Pologne; Smolensk, Novgorod et Pskov sont mentionnés nommément; au lieu de mettre à l'épreuve la valeur du Roi, ne vaudrait-il pas mieux s'arranger à l'amiable et épargner le sang chrétien? C'est là le point capital; quant aux détails, il s'en remet à Possevino, qu'il recommande à Fedor, en évoquant les souvenirs de Iam Zapolski. Bathory reçoit les mêmes confidences avec des conseils pressants de protéger la foi en Livonie; « si nos démarches échouent au Kremlin, ajoute le Pape, nous pourrons alors favoriser plus librement vos bons efforts », *tum vero liberius poterimus tuis optimis conatibus adesse;* traitant avec Fedor de la même hypothèse, il avait dit que la conscience d'un devoir accompli lui servirait de consolation. En vue des embarras qui surgiraient probablement à la diète polonaise, Sixte-Quint propose de députer Possevino comme médiateur, au nom du Pape, entre le Roi et les représentants de la nation. Le champ d'action du Jésuite s'élargit ainsi singulièrement : le voilà de nouveau au timon des affaires,

éclipsant presque le nonce, en contact immédiat avec les souverains.

Mais ce qui frappe avant tout dans ces lettres, c'est l'étrange appréciation de la situation du Nord. Proposer une cession volontaire de territoire n'était-ce pas se fier aveuglément aux relations fantastiques qui mettaient les Moscovites aux pieds de Bathory, escompter avec usure et prématurément une terreur qui, en réalité, n'existait pas au Kremlin? Et, quant au fond même des choses, les prétentions de la Pologne sur les provinces russes étaient-elles si bien prouvées que, pour les faire valoir, on pût, sans autre souci, déclarer la guerre? Le Pape acceptait de confiance les arguments qu'on lui suggérait, et il faut se demander si Possevino avait suffisamment approfondi les questions de droit et de fait, s'il n'avait pas, à son tour, admis des conclusions pratiques sans trop se préoccuper de leurs prémisses, sans remonter jusqu'aux origines de cette « vieille querelle domestique » dont un étranger ne pouvait aisément pénétrer le mystère.

Du reste, pour avoir prôné cette transaction dans les conseils du Vatican, Possevino en portait maintenant la peine, car une nouvelle expédition au Kremlin lui inspirait de l'épouvante. Sitôt qu'il en avait eu un léger soupçon, il s'était mis sur la défensive : « Ce genre de mission, écrivait-il à Azzolino, est étranger à l'institut de la Compagnie; elle pourrait en souffrir aussi bien que la chose publique elle-même. Bathory croirait facilement qu'on veut se rendre agréable à Moscou et décliner les subsides; par contre, les Polonais seraient capables de prêter au Pape des intentions belliqueuses. » Enfin, ne reculant pas devant un pénible aveu, l'infatigable ouvrier confesse que sa santé décline et que ses forces le trahissent. Toutes ces excuses n'avaient qu'une trop réelle valeur, mais l'in-

flexible Pontife maintint sa décision. Plus libéral au spirituel qu'en finances, il accorda la grâce d'un jubilé à Possevino avec la permission de puiser l'argent du voyage dans les caisses des séminaires. Il cautionna toutefois son envoyé, et, sur la feuille qui lui fut présentée, il ajouta de sa grosse et ferme écriture ces mots italiens : « *Et in evento se lui non pagasse se metta a conto nostro* [1]. »

Cependant les deux messages cités plus haut, au Tsar et au Roi, n'épuisaient point jusqu'au fond la pensée du Pape. Son cauchemar, c'était le Croissant. S'il admettait la campagne de Moscou, c'était pour tourner ensuite les armes contre les Turcs. Abdiquer ses propres idées, on ne saurait trop le répéter, pour épouser celles d'autrui, n'était pas le fait de Sixte-Quint, ce n'est pas lui qui aurait sacrifié ses projets antiottomans pour acheter aux étrangers des victoires politiques. Les preuves positives, du reste, ne manquent pas : comme elles sont toutes postérieures à la mort de Bathory, il va falloir un moment devancer les événements. Dans le consistoire qui suivit l'annonce de la funèbre nouvelle, le Pape révéla lui-même aux cardinaux, dans un discours à mentionner encore plus bas, que son dessein avait été de s'élancer avec l'aide de Bathory contre les Turcs par la voie de la Moscovie, en s'appuyant sur les Tatars et les Perses. Tout le secret des mystérieuses négociations est dans ces mots.

En forçant un peu la note, on est allé jusqu'à nier complètement les intentions agressives de Sixte-Quint contre Moscou. Dans les premiers jours de l'année 1587, en route pour Varsovie, Possevino admirait la prudence du Pape, « qui n'a pas secondé les intentions du Roi défunt par rapport à la guerre de Moscou, ni exposé la Pologne,

[1] Notre collection, Possevino à Azzolino, 27 septembre 1586; patentes pontificales du 26 novembre 1586.

contre la volonté de la Diète, aux discordes et aux dangers [1]. Vingt-deux ans plus tard, en 1609, lorsque Sigismond III renouvela des demandes analogues à celles de Bathory, Paul V justifia son refus par ces mots dictés au secrétaire Malacrida : « C'est au Turc et non pas au Moscovite que le roi Stéphane promettait de faire la guerre; voilà pourquoi Sixte-Quint a promis de le secourir et lui a envoyé une lettre de change de vingt-cinq mille écus [2]. » La seule objection à faire contre ces témoignages, c'est qu'ils sont peut-être trop catégoriques, jusqu'à sembler en désaccord avec la lettre du Pape à Bathory. Ces antilogies apparentes se concilient cependant, si l'on admet qu'une certaine liberté d'action était accordée au roi de Pologne, pourvu qu'il ne perdît pas de vue la ruine complète de l'Islam. Ce dernier point est essentiel; il prime tous les autres. M. de Maisse, ambassadeur de Henri III à Venise, écrivait à son maître, les 13 et 27 janvier 1587 : « En mesme temps est survenue la mort de Battory, que Votre Majesté aura sceue, qui leur a despleu (*aux seigneurs de Venise*) beaucoup pour l'espérance que Nostre Saint-Père leur avoit donnée qu'il le feroit armer contre le Turc, faisant Sa Sainteté un très grand fondement sur ce prince, comme l'on a descouvert par ce que le nonce en a faict entendre à ces seigneurs depuis cette mort [3]. »

Il y a plus encore. Sixte-Quint avait non seulement concerté vaguement une entreprise antiottomane avec Bathory, mais encore ébauché avec lui un traité dont le souvenir s'est conservé longtemps. Ainsi, en novembre 1594, les diplomates pontificaux examinaient à Cracovie s'il fallait proposer à la diète de Pologne une ligue géné-

[1] Graziani, t. I, p. 302, Possevino à Azzolino, 10 janvier 1587.
[2] *Le Saint-Siège, la Pologne et Moscou*, p. 178, n° XIX.
[3] Charrière, t. IV, p. 579.

rale de tous les princes chrétiens, ou bien, sans songer à la ligue, une guerre contre les Turcs « avec les clauses et conditions déjà convenues entre Sixte-Quint, de sainte, et le roi Stéphane, d'heureuse mémoire [1]. A la même époque, et presque le même jour, le nonce de Varsovie s'exprimait en ces termes dans sa dépêche : « Sans doute, en calculant bien, on se convaincra que la Pologne, avec ses propres ressources, n'est pas en état, je ne dis point de soutenir, mais même de commencer une guerre contre les Turcs; or, dans cette hypothèse, je ne vois d'autre issue que celle de proposer à nouveau ce que Sixte-Quint avait naguère proposé à Stéphane; que si les circonstances actuelles ne permettaient pas à Sa Sainteté de s'imposer les mêmes sommes que l'on avait autrefois offertes à cette nation, on pourrait se borner aux subsides et aux conditions que Sa Sainteté jugerait les plus convenables [2]. »

En parfaite harmonie avec ces témoignages que l'on pourrait appeler romains, à cause de la source dont ils émanent, se trouvent ceux des Polonais les mieux initiés aux secrets du gouvernement. En 1596, le cardinal-légat de Pologne, Caétani, envoyait son secrétaire Vanozzi auprès de Zamojski pour le sonder sur la ligue contre les Turcs méditée par Clément VIII. On traita le sujet à fond, à tous les points de vue, en remontant jusqu'au règne précédent. Le chancelier exprima son opinion franchement : une guerre offensive lui semblait préférable à une guerre défensive, et le meilleur moyen, d'après lui, d'organiser la ligue serait de reprendre les projets de Sixte-Quint et de Bathory, qui avaient pour base l'alliance avec Moscou ou bien avec la Perse, en y admettant même les Tatars.

[1] *L. Komulovica Izvjestaj*, p. 32.

[2] Archives du Vatican, fonds Borghèse, III, 65, d, f° 120, dépêche de Malaspina, 2 novembre 1594.

Venise et l'Espagne devaient s'y joindre, afin que l'on pût attaquer les Turcs simultanément par terre et par mer, les entourer de tous côtés, porter la guerre dans le sein du pays, et, sans laisser à l'ennemi le temps de respirer, s'emparer de Constantinople; Zamojski ajoutait que ces négociations avaient été enveloppées dans un profond mystère, et qu'il possédait les lettres autographes et révélatrices du Roi et du Pape [1].

Entre ces discours du chancelier et les affirmations de Jolkiewski il y a une analogie surprenante. Dans un message auquel il attachait la valeur d'un testament, le vieux et noble hetman, ami et confident de Bathory, s'explique de la sorte vis-à-vis de Sigismond III : « Au cours de son écrit, livré à la publicité, le palatin de Posen (*Jean Ostrorog*) rappelle que j'étais initié, du temps du roi Stéphane, de sainte mémoire, au projet secret de guerre que le Roi méditait et préparait contre les Turcs. Il négociait secrètement, au sujet de cette guerre, avec le pape Sixte-Quint, avec le roi d'Espagne Philippe II, sondait Moscou par Ivan Pétrovitch Chouïski; tout se passait dans le plus grand mystère parmi les Polonais; à peine étions-nous quatre, que je sache, au courant de ces faits. Les choses n'étaient pas encore assez mûres pour être présentées à la Diète; la mort du roi Stéphane a tout arrêté. Cependant tel était le projet à exécuter : le Roi, à la tête des armées de terre, devait se réunir en Grèce, dans l'Archipel, avec la flotte commandée par le prince de Parme (*Alexandre Farnèse*), et attaquer ensemble, par terre et par mer, l'ennemi commun de tous les chrétiens; jamais le Roi n'a songé à traverser avec ses troupes la Valachie : il redoutait des

[1] Niemcewicz, t. II, p. 216 à 299, papiers de Vanozzi, surtout p. 235 et 236. — Zamojski fit les mêmes confidences, en 1603, au nonce Rangoni. Archives du Vatican, fonds Borghèse, III, 129, I, f° 33.

obstacles pour le passage du Danube, ce que nous n'avons plus à craindre maintenant à cause du grand nombre de Cosaques ; il n'y en avait pas alors la centième partie. En somme, le même plan de guerre est encore la voie unique de salut[1]. »

Wereszczynski, évêque de Kiev depuis 1589, toujours activement mêlé aux affaires de son pays, affirme le même fait en y ajoutant des détails d'un autre genre. Bathory aurait étudié à fond la topographie de la péninsule des Balkans, consulté les cartes géographiques, interrogé les hommes compétents. Aussi bon capitaine qu'administrateur prévoyant, il aurait calculé le nombre et le genre de troupes nécessaires pour une campagne antiottomane, et supputé d'avance les frais de leur équipement, de leur entretien et de leur solde. Les chiffres sont cités d'après un autographe du Roi ; on se rappelle que le cardinal André avait présenté à Sixte-Quint des considérations analogues. Chose à noter : l'évêque de Kiev est favorable à l'alliance avec le Tsar ; le contingent que celui-ci pourrait fournir contre les Turcs est énuméré soigneusement[2].

Le lecteur ne nous en voudra pas, en vue de l'intérêt qui s'y rattache, d'avoir accumulé es citations. Quelle est la conclusion qui s'en dégage? L'existence d'un traité ébauché, peut-être même approuvé à Rome, nous paraît indéniable ; le traité conclu ou sur le point de l'être, entre Sixte-Quint et Bathory, atteignait l'Islam et Moscou ; dès lors, nul doute que l'Islam n'en fût l'objectif principal ; à moins de concentrer ses forces et de s'assurer des alliances, aucun prince du seizième siècle n'eût osé attaquer la puis-

[1] BIELOWSKI, p. 377, Jolkiewski à Sigismond III, 26 août 1620, *in vim testamenti*. L'écrit d'Ostrorog, auquel il fait allusion, n'a pas été retrouvé.
[2] WERESZCZYNSKI, p. 101 à 102, 108 à 110, 151 à 152. Sixte-Quint est nommé, par erreur, Pie.

sance ottomane; les mesures concertées, à la même occasion, contre Moscou ne pouvaient donc avoir, du moins aux yeux du Pape, qu'une importance secondaire et plutôt stratégique; le grand effort se dirigeait contre le grand ennemi, contre le Turc. Quant à Bathory, il ne sera peut-être pas téméraire d'affirmer qu'il tenait surtout à régler ses comptes avec Moscou, et qu'il eût plutôt renoncé à une chevauchée en Orient qu'à une campagne sur le Dniéper. Aussi bien, lorsque, en 1608, Sigismond III méditait la conquête de Moscou, pour décider le pape Paul V à lui donner des subventions, il se réclamait des promesses faites, disait-il, à propos de la même affaire (*questo medesimo negotio*), par Sixte-Quint à Bathory [1]. On se rappelle quelle fut la réponse de Rome : Il s'agissait des Turcs, écrivait-on, et non pas des Moscovites. Désormais la distance historique dégageait mieux les points de vue différents et mettait plus en relief, de part et d'autre, les pensées dominantes.

Enfin, les chiffres sont plus suggestifs que les mots. Or, il est absolument certain qu'à l'issue des pourparlers, le Pape envoya vingt-quatre mille écus au roi de Pologne [2]. C'était, d'après les supputations polonaises, le quart du prorata trimestriel, la cinquantième partie environ des frais généraux à supporter par la curie romaine. La subvention actuelle devait-elle se borner à un seul et unique versement, ou bien se renouveler périodiquement? Une réponse catégorique ne saurait être donnée, mais la seconde hypothèse paraît plus probable, et la réduction de la somme ne serait-elle pas un indice que le Pape se réser-

[1] Archives du Vatican, fonds Borghèse, II, 226, Simonetta au cardinal Borghèse, 6 décembre 1608.

[2] Le nonce Annibal de Capoue était porteur de la lettre de change pontificale. Naples, Bibl. Brancacciana, III, E, 12, f° 179.

vait de diriger l'entreprise, de mesurer ses largesses d'après les faits de guerre accomplis, et, au besoin, d'imposer ses volontés? Tenir les Rois par la bourse rentrait dans les habitudes de Sixte-Quint.

Mais revenons au mois de décembre 1586. Dans le courant des premières semaines, les négociations furent terminées; Possevino, muni de lettres pontificales [1], reprit le chemin de la Pologne en compagnie du nouveau nonce, Annibal de Capoue. Fidèle à ses principes de discrétion, Sixte-Quint, après leur départ, dit laconiquement à l'ambassadeur Gritti qu'il envoyait l'archevêque de Naples à Varsovie et Possevino à Moscou « pour y faire tout ce qu'il est en notre pouvoir de faire, et, s'il y avait moyen de faire davantage, ajouta-t-il, nous le ferions volontiers pour le bien de la religion chrétienne » . Les deux diplomates pontificaux s'en tinrent à la même réserve. Venise les attendait au passage.

Le 19 décembre, Annibal de Capoue parut devant le Doge : accueil pompeux, échange de politesses, offre mutuelle de services; pas un mot d'affaires. Le lendemain, c'est le tour de Possevino. Chose étrange! le promoteur d'ordinaire si verbeux de la ligue antiottomane, muni de pleins pouvoirs de Bathory, se renferma cette fois dans un mutisme parfait. Il se borne à déclarer, en plein Collège, qu'il est en route pour Moscou, que sa mission se rapporte aux intérêts de la foi et à l'union des souverains chrétiens. Interpellé d'office par le sénateur Valiero sur les graves affaires auxquelles Bathory fait allusion dans sa lettre, il s'offre à donner les renseignements qu'on voudra bien lui demander, en affirmant qu'il n'a pas autre chose à dire. Toutes ses pensées semblent plutôt

[1] Archives de Venise, *Bolle*, busta 11, n° 442; du Vatican; Sixti V Brevia ann. I et II, f°s 253 à 254.

se reporter vers le séminaire fondé à Saint-Marc par Grégoire XIII; des mesures sont prises pour assurer l'existence et la prospérité de cet établissement. De même que les discours du Jésuite, les réponses officielles de la Seigneurie au Pape et au roi de Pologne furent vagues et anodines : silence complet sur les Turcs. On a supposé en vain l'existence d'un rapport secret envoyé à Rome par Possevino; la pièce à laquelle il fait allusion dans sa lettre au cardinal Azzolino n'est autre chose probablement que son discours sur les séminaires [1].

A Venise, Possevino se sépara de l'archevêque de Naples. Jusque-là, voyageant ensemble, ils avaient lu et commenté la *Moscovia,* causé longuement d'affaires slaves. Ils ne devaient plus se rejoindre qu'à Olmutz sous de funèbres auspices.

III

Dans les premiers jours de janvier 1587, le cardinal André Bathory reçut à Rome une attristante nouvelle : à l'apogée de sa gloire militaire, sur le seuil d'une entreprise gigantesque, le roi de Pologne venait de terminer brusquement sa laborieuse carrière. Les rudes campagnes du Nord, les navrantes déceptions de la politique, avaient ébranlé sa santé, mais rien ne faisait prévoir cette fin subite et prématurée; Stéphane n'avait que cinquante-quatre ans. Au plus fort de l'hiver, il chassait dans les

[1] Archives de Venise, *Esposizioni, Roma,* t. II, 19 et 20 décembre 1586; *Roma, Delib. Sen.,* t. X; *Sen. Secr.,* t. CVII, 27 décembre 1586. — Graziani, t. I, p. 209, 325.

forêts de Grodno, lorsque, le 7 décembre, en rentrant de l'église, un violent accès de fièvre l'obligea de s'aliter. La nuit suivante, il eut une syncope, et fit une chute si malheureuse qu'il se blessa au visage, à la nuque et au genou. Dans cet état, il ne voyait plus personne, sauf ses médecins ordinaires. L'entourage s'attendait à une prompte guérison ; l'issue contraire n'en fut que plus douloureuse : le 12 décembre le grand Roi n'était plus [1].

Le cardinal communiqua au Pape le fatal message, et c'est encore l'ambassadeur de Venise qui nous rend compte, dans sa dépêche du 10 janvier, de l'impression produite au Vatican par ce deuil imprévu. « Mardi soir, écrit Giovanni Gritti au Doge, un courrier vint annoncer au cardinal Bathory la nouvelle de la mort de son roi de Pologne, et Sa Seigneurie Illustrissime en informa le Pontife, qui en ressentit une tristesse incroyable et ne put retenir ses larmes. Dans la matinée du mercredi, Sa Sainteté, très affligée, se rendit au consistoire. Elle y déclara que son âme était remplie d'une extrême douleur et amertume, à cause de la mort d'un roi magnanime, vaillant et catholique : magnanime, parce que le roi Stéphane avait toujours aspiré à des choses grandes et élevées, et encore récemment, il roulait dans sa tête des pensées généreuses et pleines de hardiesse; vaillant, car aucun danger ni aucune infortune n'ont pu le détourner de ses entreprises ni ralentir ses efforts. Quant à sa constance dans la foi catholique, sa manière d'agir en témoigne avec éclat; mais c'est surtout un discours prononcé dans certaines circonstances, à la Diète, qui prouve combien il était ferme à cet égard; car, après avoir dit qu'il défendrait le catho-

[1] Archives du Vatican, *Liasse Theiner*, Laterna à Acquaviva, 15 décembre 1586. — Bibl. Barberini, XXX, 53, f[os] 88 à 92, lettres de Sixte-Quint sur la mort de Bathory.

licisme avec tous ses États et de toutes ses forces, il dégaina son épée en s'écriant : « Avec elle seule, si le « reste venait à nous manquer, nous défendrons la religion « chrétienne! » Et, tournant contre sa poitrine la pointe meurtrière, il ajouta : « Si je me croyais en danger de ne « pas mourir catholique, je me donnerais immédiatement « la mort plutôt que de jamais trahir mon âme. » C'est ainsi, dit le Pontife, que nous avons perdu ce prince, dans lequel nous avions mis un grand espoir et à qui nous avions envoyé bon nombre d'écus en billets de banque (je tiens de bonne source que cette somme monte à vingt-cinq mille écus), dans l'intention de nous élancer avec son aide par la voie de la Moscovie contre les Turcs, après nous être réunis dans ces régions aux Tatars et aux Perses. Nous attribuons ce désastre à nos péchés, mais nous ne voulons pas perdre courage, car le Christ nous a promis de ne pas nous abandonner, en nous disant : *Non relinquam vos orphanos*[1]. »

Le Pape chargea ensuite le cardinal Farnèse de former une congrégation spéciale qui se réunirait dans son palais pour régler les affaires polonaises. Les membres de cette congrégation furent Azzolino, les deux cardinaux polonais Bathory et Radziwill, les deux anciens nonces de Varsovie Laureo et Portico, enfin Ruggieri et Graziani, qui avaient aussi visité la Pologne. André Bathory en fut quitte pour sa nomination; évitant les frais de représentation, il s'en alla passer quelques jours à Grotta Ferrata dans une villa de Farnèse, pour se rendre de là en Pologne et tenter la fortune aux prochaines élections. La congrégation décida que l'archevêque de Naples devait continuer sa route, lors même qu'en vertu de la constitution il ne pourrait

[1] Archives de Venise, *Sen.*, *Roma* (m. v.), 1586, f[os] 511, 517.

pénétrer en Pologne qu'après la convocation de la Diète; l'envoi d'un cardinal-légat fut pour le moment jugé inopportun; on écarta d'avance toutes les candidatures non catholiques au trône des Jagellons; quant au reste, les événements dicteraient la conduite à tenir. Ainsi s'évanouissaient soudain les projets grandioses combinés dernièrement à Rome. Il ne fallait plus songer à une croisade, ni s'attendre à voir les aigles polonaises planer au-dessus des mosquées de Byzance : les rêves de conquête descendaient dans la tombe de Bathory avec son génie militaire et sa royale énergie. Parmi les survivants, quatre fidèles compagnons d'armes avaient seuls été initiés au secret; de leur nombre est ce fameux hetman qui tracera avec son sabre un sanglant sillon dans les terres moscovites et sera, pour quelques heures, le maître du Kremlin.

Possevino ne fut pas des derniers à comprendre que la situation était changée du tout au tout. La funèbre nouvelle le surprit dans les montagnes du Tyrol; elle lui fut confirmée à Innsbruck par le duc de Bavière, déjà au courant des troubles qui agitaient la Pologne. Bathory avait exercé trop rudement son métier de roi pour ne pas armer contre lui les fauteurs d'anarchie; on lui prêtait le dessein d'abolir le principe électif dans la succession au trône, et ces soupçons augmentaient le nombre des mécontents. La mort épargna au chevaleresque souverain d'amères désillusions, mais un déchaînement de passions politiques longtemps comprimées par son bras de fer se laissait maintenant prévoir : la prudence s'imposait avec une nécessité absolue. Possevino garda en portefeuille les lettres moscovites et ne songea pour l'instant qu'à faire face aux événements. L'élection d'un nouveau roi le préoccupait, l'avenir en dépendait; aussi se croyait-il autorisé à suggérer au cardinal Azzolino des mesures

opportunes. Il conseillait d'envoyer au plus tôt en Pologne le cardinal Radziwill; premier sénateur de Lithuanie, où la majorité était dissidente, apparenté avec les principaux magnats, ses talents, son nom, son prestige, pèseront fortement dans la balance, sans compter qu'il aura ainsi l'occasion de visiter son diocèse de Vilna. Des brefs pontificaux avec l'adresse en blanc, à distribuer au gré du nonce, rendraient aussi de bons services; ainsi pourrait-on maintenir l'unité dans l'action et diriger le mouvement électoral. Les prévisions du Jésuite allaient encore plus loin : il était persuadé qu'à défaut d'un archiduc d'Autriche, ce serait le prince royal de Suède, Sigismond, neveu de la reine Anne, qui occuperait le trône vacant. Ce dernier cas échéant, il faudrait marier le nouveau roi à une fille de l'archiduc Charles, afin de concilier les intérêts de l'Autriche avec ceux de la Pologne. Une paix solide et durable entre ces deux pays profiterait à la foi catholique : par égard pour l'Empereur, le tsar de Moscou n'inquiéterait plus la Livonie; le roi de Suède s'enhardirait dans des projets favorables à l'Église. Le système d'alliances entrevu par Possevino se réalisera un jour, mais le dénouement pacifique sera amené par les armes.

Tout plein de ces idées, le négociateur pontifical comptait se rendre à Vienne en passant par Salzbourg; l'abondance des neiges l'obligea d'y renoncer, et il se dirigea sur la Bohême. Arrivé à Prague, un secret pressentiment de malheur lui inspira le désir de se retirer du monde politique : les confidences de l'archiduc Maximilien y furent pour beaucoup. Les Habsbourg et les Vasa avaient les chances les plus sérieuses pour obtenir la majorité des suffrages. Maximilien, grand maître de l'Ordre teutonique, se portait candidat; délié de ses vœux, il se serait marié à la fille du roi de Suède, aurait réconcilié Zamojski avec

les Zborowski et protégé efficacement la religion. Fort de ses bonnes intentions, le frère de l'Empereur demandait l'appui de Possevino. Celui-ci répondit par de vagues promesses d'impartialité, conseilla de s'en remettre à la Providence et de s'entendre, pour ne pas diviser les forces, avec les trois autres archiducs qui posaient aussi leur candidature; mais les terribles embarras de la situation se présentèrent vivement à son esprit : il comprit qu'il n'y aurait pas moyen de satisfaire tous les partis et demanda sans retard, dès le 22 janvier, l'autorisation de se réfugier dans quelque coin perdu, pour laisser passer au-dessus de sa tête la tempête électorale [1].

Les événements devancèrent les correspondances. Possevino eut avec le nonce une entrevue à Olmutz; il se rendit ensuite à Cracovie pour regagner au plus tôt le collège de Braunsberg, qui naguère lui avait servi d'asile, mais où il ne parvint pas, cette fois, à se faire oublier. Son impartialité même préparait son éloignement des affaires. En effet, Sixte-Quint avait donné au nonce des ordres précis pour l'élection du nouveau roi de Pologne. La condition essentielle était qu'il fût sincèrement catholique, et, le cas échéant, le Pape se donnait pour satisfait dans toutes les hypothèses. Parmi les catholiques, ses préférences se reportaient sur la maison d'Autriche, en particulier sur l'archiduc Ernest. Le nonce devait en conséquence favoriser sa candidature, mais à la sourdine et jamais publiquement. Il était même autorisé, afin de lui gagner des votes, à promettre de l'argent pour la guerre contre les Turcs [2].

Or, Possevino semble n'avoir pas connu la seconde

[1] Voir les lettres de Possevino dans GRAZIANI, t. I, p. 302 à 307; DORIGNY, t. II. p. 93.
[2] Bibliothèque Chigi, M, II, 43, f°s 25, 29, 31.

partie de ces instructions. Jusqu'à la fin de ses jours il resta persuadé que Sixte-Quint avait imposé à son représentant l'impartialité absolue, sans aucune arrière-pensée. Sa ligne de conduite s'en ressentit; les partisans autrichiens s'effarouchèrent, les plaintes des Habsbourg parvinrent jusqu'à Rome. Le Pape remédia immédiatement à cette situation. Le 6 avril, après avoir confirmé les ordres donnés antérieurement au nonce de Varsovie, le cardinal Montalto lui annonça que Possevino aurait à quitter sans retard la Pologne à cause de la méfiance qu'il inspirait aux ministres de l'Empereur. Le même jour, il envoya à Possevino lui-même un billet écrit dans ce sens, en motivant le rappel par des travaux à entreprendre ailleurs. Cette nouvelle fut reçue avec joie par le principal intéressé; la décision avait même été prévenue par la demande, car, dès le 11 avril, sous le coup des embarras croissants, Possevino avait écrit non seulement à Azzolino, mais encore au Pape, en exprimant le désir d'échapper à la mêlée électorale[1]. Quant au Père Acquaviva, il demandait avec instance que tous les membres de la Compagnie pussent rester en dehors de la lutte, simples spectateurs des événements. Aussi bien, à peine en eut-il reçu l'avis, que Possevino quitta le collège de Braunsberg : vers la fin de juin, Padoue le revit dans ses murs, déployant la même activité sur un autre terrain. Tour à tour diplomate et érudit, il reprend maintenant la plume et compose sa *Bibliotheca selecta*, vaste et savant recueil; toujours apôtre, sa parole entraînante retentit du haut de la chaire, ses ministères auprès de la jeunesse se multiplient; on recherche sa direction, ses conseils; parmi ses pénitents il compte François de Sales, futur évêque de Genève et docteur de l'Église.

[1] Bibliothèque Chigi, M, II, 43, f° 31. — Archives du Vatican, *Polonia*, t. XXIII, f°s 36, 39. — GRAZIANI, t. I, p. 307, 308.

Tandis qu'il se livrait à ces travaux pacifiques, une lutte acharnée se déclarait en Pologne, l'enjeu n'en était rien moins que la couronne des Jagellons [1]. Trois candidats, pour ne rien dire des timides prétentions des Bathory, se trouvaient en présence; trois grandes puissances étrangères se disputaient la terre classique de la liberté : Moscou, l'Autriche et la Suède. Dès que Stéphane eut fermé les yeux, on se rappela au Kremlin ses projets d'union slave; en Pologne, le parti lithuanien inclinait vers l'élection de Fedor et conseillait aux boïars de répandre de l'or pour acheter la victoire. Les Moscovites adoptèrent une autre politique : belles promesses pour après l'élection, mais auparavant pas une obole aux électeurs. C'était aller au-devant d'un échec : ni l'autonomie intérieure, ni l'action commune contre les Turcs, ni les avantages commerciaux, ne tentaient suffisamment des hommes désireux avant tout de se faire payer leurs voix. En dehors de ces mesquins calculs, la disparité des cultes présentait une difficulté insurmontable : la majorité catholique de la Pologne n'eût jamais accepté un roi orthodoxe, et Fedor n'entendait pas changer de religion. Une curieuse consultation eut lieu à cet égard : Gomolinski, secrétaire royal et dignitaire ecclésiastique, interpella Possevino sur le choix à faire entre Sigismond de Suède et Fedor de Moscou. La clarté de la réponse ne laisse rien à désirer : Sigismond est catholique, et vis-à-vis des candidats catholiques la plus stricte impartialité s'impose aux Jésuites; quant à Fedor, c'eût été trahir l'Église et compromettre la liberté que de prodiguer des suffrages à un orthodoxe, incapable

[1] Heidenstein, *Rer. pol.*, p. 243 à 265. — Karamzine, t. X, p. 85. — Soloviev, t. VII, p. 292 à 299. — Caro, *passim*. — Piquants détails sur le rôle de Karnkowski dans les dépêches du Nonce, Bibl. Chigi, M. II, 43, f[os] 194 v°, 221 à 315 v° — Naples, Bibl. Brancacciana, III, E, 12, f[os] 223 et suiv.

de gouverner par lui-même : une oligarchie tyrannique remplacerait la royauté [1]. Cependant les Lithuaniens ne se décourageaient pas; des lettres et des ambassades s'échangeaient avec le Kremlin. Les Moscovites obtinrent à la Diète des succès éphémères, mais au moment décisif ils n'eurent pour leur part que des abstentions : les voix se partagèrent entre l'Autriche et la Suède.

Pour le malheur de la Pologne, il y eut, à trois jours de distance, une double élection. Le 19 août 1587, Sigismond fut acclamé; la reine Anne et Zamojski le soutenaient vigoureusement, et le primat, en se déclarant pour lui, décida la victoire longtemps douteuse. Le parti des Zborowski, nombreux et remuant, ne se tint pas pour battu, et, repoussant la première élection, ils décernèrent la couronne, le 22 août, à leur propre candidat, l'archiduc Maximilien. L'exaspération des esprits parvint alors à son comble; désormais le terrible débat n'admettait plus d'autre solution que celle des armes. Maximilien leva des troupes à la hâte et vint camper sous les murs de Cracovie, où une première défaite lui fut infligée, le 24 novembre. Lorsque Sigismond, plus favorisé par la fortune, accueilli avec enthousiasme, entouré de dévouement, eut posé sur son front le diadème des Jagellons, son rival découragé battit en retraite et se retira en Silésie. Zamojski, payant d'audace, le poursuivit à marches forcées, passa la frontière, présenta la bataille à Pitschen, remporta une sanglante victoire : le 24 janvier 1588, Maximilien rendit son épée au vainqueur et se constitua prisonnier.

A cette nouvelle inattendue, un cri de compassion et d'alarme retentit parmi les Habsbourg d'Autriche et d'Espagne. L'Impératrice douairière, mère du captif, est

[1] Tourguénev, t. II, p. 10, n° XII. — Archives du Vatican, *Polonia*, t. XXVII, f° 140.

frappée de douleur; Philippe II, sensible à l'outrage, songe à la revanche par les armes; d'un commun accord, on s'adresse au Pape en le priant d'intervenir. La cour de Rome se vit, par suite de cette démarche, placée dans une situation délicate : malgré ses griefs contre Philippe et son aversion de Rodolphe, Sixte-Quint ne voulait manquer de déférence ni envers le roi d'Espagne, ni envers l'Empereur ou sa famille; d'autre part, Sigismond, roi de fait, réputé bon catholique, protestait de son dévouement et demandait l'appui du Saint-Siège. Dans les consistoires, saisis de ces questions épineuses, les avis se partagèrent entre l'abstention et l'intervention. Le cardinal de Joyeuse, profitant de l'occasion, fit valoir les droits de son maître, Henri III, sur la couronne de Pologne, mais personne ne prit ces réclamations au sérieux. Sixte-Quint s'arrêta à un moyen terme qui lui permettait de dominer tous les partis. Il résolut d'envoyer un légat, accrédité non pas auprès de Sigismond, mais auprès de toutes les parties intéressées, et avec la mission générale de pacifier la Pologne.

Cette légation aussi brillante que laborieuse fut offerte au protecteur de la République, Alexandre Farnèse. Le « grand cardinal » , qui avait fait tant de papes sans jamais parvenir lui-même à la tiare, était déjà sur le déclin de l'âge ; ses forces et sa santé menaçaient de le trahir, ses pensées se reportaient assidûment vers l'éternité : il déclina l'honneur et la charge, préférant rester à Rome où il élevait à ses frais, sur les dessins de Vignole, l'église magnifique du Gesù. Le dévolu pontifical tomba alors sur le cardinal Aldobrandini. Parti de plus bas que Farnèse, il arrivera plus haut. Une modeste maison de banque avait été le premier théâtre de son activité; son père, légiste célèbre, voyait avec peine un tel talent dépérir avant même d'avoir été cultivé, mais les moyens lui manquaient pour

faire étudier le jeune Ippolito. Une simple confidence à Farnèse suffit pour éveiller l'intérêt du charitable Mécène : il pourvut à la pension et aux besoins du copiste, qui s'appliqua dès lors à la théologie. Lent, mais tenace, âpre au travail, sans posséder de dons brillants, Aldobrandini monta de degré en degré jusqu'à la pourpre. La générosité de Farnèse lui avait ouvert la carrière des lettres; la légation de Pologne, refusée par le même cardinal, le mettra sur le chemin de la papauté. Les préparatifs matériels, grâce au grand-duc de Toscane, désireux de plaire à Rome et à Prague, ne souffrirent ni difficulté ni retard.

Aldobrandini songea à s'entourer d'hommes compétents et initiés aux affaires slaves; il voulut s'adjoindre Possevino, ne prévoyant de ce côté aucune résistance. Il se trompait profondément : Acquaviva s'y opposa, invoqua de graves motifs et déploya une telle énergie que force fut au cardinal de céder et de s'en tenir à la correspondance. Du fond de son collège de Padoue, Possevino suivait toujours d'un œil attentif les événements de Pologne; engagé par son général à renseigner le légat, il lui envoya des livres et lui présenta des mémoires. Nous n'avons retrouvé qu'un seul de ces derniers, rédigé au lendemain de la double élection. Le Jésuite se prononce en faveur de Sigismond et indique les moyens d'apaiser les Habsbourg, voire d'amener une alliance entre l'Autriche et la Pologne. Cette idée le préoccupait depuis quelques années déjà. Imbu de l'opinion alors courante, les liens de famille lui semblaient suffisants pour unir les États; il avait été question naguère de marier Sigismond à une sœur de Rodolphe; après la mort prématurée de celle-ci, on mit les yeux sur une fille de l'archiduc Charles, des portraits furent échangés, en 1581, entre Graz et Stockholm; la politique conseillait ce mariage; les sympathies mutuelles le favori-

saient; aussi est-il vivement recommandé comme le meilleur gage d'une solide amitié. Le même mémoire nous montre jusqu'à quel point Possevino était dominé par les vues surnaturelles de la foi : s'il a plaidé jusqu'ici le mariage d'un Suédois avec une Autrichienne, il s'élève maintenant avec plus de vigueur encore contre l'union de l'archiduc Maximilien avec la propre sœur de Sigismond. D'où vient ce revirement? C'est que la princesse Anne s'obstine dans l'hérésie; une propagande funeste pourrait s'ensuivre, et il importe de l'étouffer dans son germe [1]. Cependant quelque détaillées qu'elles fussent, des lettres écrites à distance ne remplaçaient qu'insuffisamment les services que Possevino eût rendus au légat en le suivant à Varsovie. Aldobrandini ne se le dissimulait pas; il garda longtemps rancune à la Compagnie du refus d'Acquaviva [2].

Le succès de la légation effaça dans la suite cette fâcheuse impression. Au début, les procédés de Sigismond n'inspiraient qu'un médiocre espoir de réussite; la bonne volonté ne lui faisait pas défaut, mais timide et fluctuant, osant à peine hasarder une parole par lui-même, il s'en remettait en tout à Zamojski. Celui-ci se retranchait à son tour derrière le Sénat et, d'accord avec lui, exigeait que Maximilien abdiquât ses prétentions à la couronne. D'autre part, la cour impériale, dissimulant sa faiblesse par des lenteurs, empruntait les dehors de la fermeté; pour triompher de ces obstacles plus apparents que réels, le légat se rendit lui-même à Prague. Après de longues négociations, on convint qu'une commission mixte de vingt membres, moitié Polonais, moitié Autrichiens, se réunirait à Beuthen, sous la présidence du légat : nouvel exemple d'arbitrage

[1] Archives du Vatican, fonds Borghèse, III, 72 a, f° 676; III, 14 b, f° 291, Possevino à Aldobrandini, 4 et 5 juin 1586.
[2] Rostowski, p. 155.

pontifical, analogue à celui de l'année 1582, et que Possevino s'efforçait d'introduire dans le droit international de l'Europe. Plus de six mois se passèrent en débats fastidieux, interrompus seulement par des séances orageuses. Enfin on finit par s'entendre; l'Empereur n'était pas en état de faire la guerre à Sigismond, il fallait, bon gré, mal gré, se résigner à la paix; au moins cherchait-on à obtenir des conditions tolérables. Les parties contractantes reconnurent la médiation du Pape, et par déférence envers lui, Maximilien renonça au titre de roi de Pologne. Dans cette manière de ménager l'amour-propre des vaincus et de relever le prestige pontifical, on croirait reconnaître l'inspiration de Possevino; les formules de Beuthen semblent calquées sur celles de Iam Zapolski. Sigismond s'engageait à rendre la liberté à l'archiduc, les Autrichiens évacuaient le territoire polonais, et les deux puissances restaient dans leurs limites respectives. Toujours préoccupé de la destruction de l'Islam, Sixte-Quint fit insérer dans le traité un article qui obligeait l'Autriche et la Pologne à ne rien stipuler qui pût leur porter un préjudice mutuel, dans les trêves avec les Turcs[1]. Cette clause portait en germe l'alliance des deux États chrétiens contre l'ennemi menaçant du Bosphore; le caractère onéreux en retombait de tout son poids sur Rodolphe, qui, préférant l'amitié des Russes à celle des Polonais, n'eût pas hésité à sacrifier ceux-ci à ceux-là dans les transactions avec les Ottomans. Les conceptions politiques de la cour de Prague n'étaient ni aussi vastes ni aussi désintéressées que celles de Rome; l'Empereur n'accepta la condition pontificale qu'à regret. La nouvelle du traité conclu au prix de tant d'efforts parvint

[1] DOGIEL, t. I, p. 231 à 236, n° LVI : *Acta pacificationis Bithonensis et Bendzinensis*, 9 *martii* 1589. — Archives du Vatican, *Reg.* 2018, f° 112, facultés accordées par le Pape au légat de Pologne.

à Rome le 31 mars 1589. C'était le vendredi saint; néanmoins le Pape en informa immédiatement les cardinaux, non qu'il voulût troubler le deuil sacré de ce jour, mais pour reconnaître, disait-il, dans cet événement un bienfait du Roi éternel de la paix et lui rendre des actions de grâces. Les mérites personnels du légat n'en furent pas moins appréciés : comblé d'honneurs, entouré d'un brillant cortège, il vint en grande pompe saluer le Pape dans le palais de Latran, à peine achevé par Fontana, et recevoir une approbation d'autant plus flatteuse qu'elle venait d'un juge moins suspect d'indulgence.

En se reportant quelques années en arrière, on peut se rendre compte de l'unité constante qui forme la politique extérieure de Sixte-Quint. Au fond, en 1586 comme en 1589, c'est vers la chute de l'empire ottoman que convergent les efforts pontificaux. Lorsque Bathory se présente, armé de ses victoires, brandissant son épée, déployant un zèle d'apôtre, le Pape consent à seconder sa marche hardie vers Byzance, fût-ce même « par la voie de la Moscovie ». Après la mort du valeureux capitaine, la situation se modifie, mais Sixte-Quint reste invariable dans ses idées : c'est avec l'Autriche qu'il tâchera d'unir la Pologne pour combattre l'Islam. Tel est, selon nous, le vrai point de vue auquel il faut se placer, pour juger équitablement les rapports de Sixte-Quint avec les Slaves. Des projets analogues se reproduiront sous Clément VIII.

LIVRE III

MISSIONS AUPRÈS DU TSAR FEDOR ET DE GODOUNOV

CHAPITRE PREMIER

UN NONCE SLAVE A MOSCOU

1593-1596

Observation judicieuse de Sixte-Quint. — Paix entre la Turquie et la Perse. — Prestige de l'Empire islamique. — Trois Papes se succèdent en deux ans. — Clément VIII reprend l'idée de la croisade. — Mémoire de Cedulini. — Projet pontifical. — Un Slave désigné pour la mission de Moscou. — Antécédents d'Alexandre Komulovic. — Il est nommé visiteur en Turquie avec le Jésuite Thomas Raggio. — Leur voyage. — Rapport de Komulovic. — Il est nommé archiprêtre de Saint-Jérôme et abbé de Nona. — Visées ambitieuses de Sinan-Pacha. — Invasion de la Hongrie. — La cloche des Turcs. — Activité diplomatique de Clément VIII. — La mission de Moscou entourée de mystère. — L'ambassadeur de la Seigneurie bien renseigné. — Komulovic à Venise. — Le Saint-Siège et les Albanais. — Arrivée en Transylvanie. — Plans de Sigismond Bathory conformes à ceux du Pape. — Accueil gracieux, mais secret. — Alliance avec Rodolphe approuvée par la Diète. — Révolte en Transylvanie. — Répression sanglante. — L'évêque de Cervia accrédité auprès du voïévode Sigismond. — Le voïévode de Valachie, émule de Scanderbeg. — Bucarest, repaire d'espions turcs. — Komulovic à Jassy. — Soulèvement des trois voïévodes contre les Turcs. — Traité du 25 janvier 1595 entre Rodolphe II et Sigismond. — Mohammed III succède à Mourad III. — Les Cosaques. — Komulovic à Kamienec. — Entrevue avec le prince d'Ostrog. — Soupçons de Zamojski. — Convention passée entre Komulovic et Jazlowiecki. — Échec de l'entreprise. — Négociations à Cracovie. — La couronne de Monomaque proposée à l'Autriche. — Deux missions de Warkotch. — Départ de Komulovic pour Moscou. — Instruc-

tions romaines. — Anachronisme. — Politique de Boris Godounov. — Pieuse nullité de Fedor. — Résultat de la mission. — Succès de Warkotch à son troisième voyage. — Komulovic à Vilna. — Visite canonique du diocèse. — Le cardinal-légat Caétani en Pologne. — Opinion de Zamojski sur la ligue.

Tandis que les Ottomans et les Perses se livraient, dans les plaines de l'Asie, des batailles légendaires, Sixte-Quint ne cessait d'exhorter les princes à profiter du moment pour abattre l'Islam. « Le but de la guerre, disait-il à l'ambassadeur de Venise, c'est la paix; à moins qu'on ne se hâte, l'Orient sera pacifié avant que les Turcs soient pris entre deux feux. » Observation banale peut-être, que les événements devaient rendre prophétique. En effet, une ambassade d'Abbas Ier parut, en 1589, à Constantinople; l'année suivante, le Sultan et le Chah se tendirent amicalement la main : l'Occident restait seul en face d'un adversaire toujours formidable. Ce n'est pas que l'Empire islamique n'eût beaucoup souffert dans les guerres persanes : il en sortait épuisé d'hommes et d'argent, avec des conquêtes attachées comme des boulets à ses pieds de géant, mais tel était encore le prestige du padichah que l'Empereur lui envoyait un tribut annuel, que Venise et la France recherchaient son amitié, que l'Espagne ne songeait pas à l'attaquer. Mourad croyait même pouvoir impunément braver les foudres du Vatican, opposer le dédain et l'outrage aux appels chaleureux des Papes, dont la main avait béni les étendards de Lépante et qui aiguiseront un jour l'épée victorieuse de Sobieski.

Les successeurs immédiats de Sixte-Quint n'eurent guère les loisirs de songer à une croisade : dans le court espace de deux ans, de 1590 à 1592, trois Pontifes, Urbain VII, Grégoire XIV, Innocent IX, se succédèrent rapidement sur la chaire de saint Pierre. La mission belliqueuse échut

en partage à Clément VIII, que nous avons déjà vu légat en Pologne, après la mort de Stéphane Bathory. Avait-il été initié aux projets moscovites de Sixte-Quint? Rien ne l'indique; ce qui est sûr, c'est que, loin de conseiller au Tsar la cession de ses provinces, il a plutôt cherché à contracter une alliance avec lui.

Dès le début du pontificat, un courant d'optimisme à l'égard de la Russie se fit sentir au Vatican. Il venait du dehors : Pietro Cedulini, ancien visiteur de l'Église de Constantinople, évêque de Nona et puis de Lésina, avait longtemps vécu au milieu des Turcs ou dans leur voisinage. Il n'en désirait que plus ardemment leur complète destruction, et il se crut autorisé à offrir au nouveau Pape le concours de sa vieille expérience. Son idéal était la triple alliance entre l'Autriche, la Pologne et Moscou. Sigismond III venait d'épouser, en 1592, l'archiduchesse Anne, et de l'union matrimoniale Cedulini concluait hardiment à l'union politique. Aux Autrichiens et aux Polonais, qui seuls ne seraient pas en mesure d'abattre le Croissant, il tenait à joindre les Russes, ne prévoyant de ce côté aucun obstacle sérieux. Le Tsar ne devait-il pas être effrayé lui-même de la poussée ottomane vers la mer Caspienne? Ne serait-il pas trop heureux de trouver des alliés contre les Turcs? et, toujours respectueux envers le Saint-Siège, dont il avait naguère accepté l'arbitrage, pourquoi ne donnerait-il pas des preuves nouvelles de déférence? Le bon évêque s'escrimait ensuite à prouver l'importance de l'appoint moscovite, supposant qu'il suffirait, pour l'obtenir, d'envoyer au Kremlin un prélat en robe rouge ou violette[1].

Clément VIII n'était pas étranger à cet ordre d'idées, tout en se montrant plus sceptique à l'endroit de Moscou.

[1] Bibliothèque du Vatican, fonds Vatican, 5485. — Gottlob, *passim*.

Dans le traité de Beuthen, Sixte-Quint avait déjà ébauché, en vue de l'Orient, le rapprochement de l'Autriche avec la Pologne. Or, ce traité était l'œuvre personnelle d'Ippolito Aldobrandini. Le Pape ne désavoua point le cardinal; il maintint le principe, le développa, et en fit le pivot d'un vaste projet de ligue antiottomane[1]. En vue de la facilité d'exécution, on n'aurait pas demandé de l'argent, mais des soldats, et chaque prince eût conservé le commandement de ses troupes, sauf à s'entendre avec le chef suprême de cette expédition cosmopolite. Slaves et Teutons eussent formé le noyau de la ligue, mais on aurait invité aussi l'Espagne et Venise à lancer leurs flottes dans la Méditerranée. Quant au tsar de Moscou, sa réputation de parfait sacristain faisait tort à sa réputation de guerrier. Clément VIII ne savait trop à quoi s'en tenir sur son compte; il prenait des informations et écrivait au cardinal Madrucci, envoyé auprès de l'Empereur : On dit que Fedor est stupide et qu'il aime plus sonner les cloches qu'entendre le clairon. Le résultat des recherches dut être toutefois plus rassurant, car l'envoi d'un messager au Kremlin fut décidé, et, par une heureuse innovation, l'on choisit cette fois, non plus un Italien, mais un Slave. Quel est ce nouveau diplomate? Quels sont les traits de sa physionomie[2]?

Rien de machiavélique dans l'abbé Alexandre Komulovic, — ainsi s'appelle le délégué pontifical; — il n'est ni retors ni artificieux; il n'a même pas la finesse d'un Possevino; le bon sens prédomine, mais un bon sens exquis; le caractère est franc, intègre, désintéressé; l'abbé sait se faire écouter, acquérir de l'influence, mener une

Paris, Bibliothèque nationale, fonds italien, 1173, *passim*.

[2] Nous avons publié des documents sur Komulovic dans *L. Komulovica Izvjestaj* et *Novi Izvori*. C'est à ces deux opuscules qu'il faudra recourir chaque fois que d'autres sources ne seront pas indiquées.

campagne parlementaire, démasquer l'ennemi et tirer sur lui à boulets rouges. Une seule idée absorbe l'activité de cet homme infatigable : secouer le joug des Turcs et les refouler en Asie. Les mesures radicales ne l'effrayent guère, la plume ne se brise pas dans sa main quand il prévoit de nouvelles Vêpres siciliennes, et, pour épargner le sang chrétien, il réserve le service d'avant-garde aux Tatars. Originaire de Spalatro, d'une famille patricienne chantée par le poète Kavanjin, Alexandre naquit en 1548, et se voua plus tard à la carrière ecclésiastique. Les détails sur sa jeunesse font complètement défaut. L'année 1576 le trouve à Rome, membre de l'association nationale de Saint-Jérôme, consacrant ses loisirs à des travaux littéraires de piété. Il se sépara de la confraternité en 1584, pour y reprendre à nouveau, trois ans après, la place d'honneur : dans l'intervalle se placent d'importantes missions en pays étrangers. Déjà pourvu d'un canonicat à Zara, chargé d'un emploi de confiance auprès du cardinal de Santa-Severina, Komulovic fut appelé par Grégoire XIII à se produire sur un théâtre plus vaste. Il fut nommé visiteur apostolique des églises latines de la Turquie d'Europe, où il allait se retrouver en plein élément slave. On lui donna pour collègue le Jésuite Thomas Raggio, ancien visiteur des Maronites du Mont-Liban. Munis d'amples facultés pontificales et d'un sauf-conduit ottoman, les deux missionnaires se rendirent à Alessio, le Lissos des Byzantins, tombeau de l'héroïque Scanderbeg, d'où ils rayonnèrent dans les diocèses voisins, au nord jusqu'à Antivari, au midi jusqu'à Durazzo. Après avoir exploré tout ce littoral de l'Adriatique, réuni un concile d'évêques et de Franciscains, concerté avec eux les mesures à prendre, ils pénétrèrent plus avant jusqu'à Prisren, ancienne et pittoresque capitale des Serbes, où une église catholique, sur-

montée d'une coupole avec sa croix, repose le regard du voyageur chrétien. Un arrêt plus long qu'ailleurs eut lieu à Sofia, la fameuse Sardique d'autrefois, rappelée de nos jours à un renouveau de célébrité. Constantinople devait être la dernière étape avant de rentrer à Rome. Dans toutes ces contrées, on avait annoncé aux fidèles un jubilé extraordinaire d'indulgences, provoqué les confessions, réglé les mariages, promulgué le concile de Trente et le nouveau calendrier. Un soin tout particulier avait été consacré au clergé, à ses travaux, ses ressources, ses rapports avec les ouailles, ses moyens d'éducation et d'instruction, enfin aux biens temporels des églises. Des livres de piété, distribués à profusion, devaient perpétuer le souvenir de la visite apostolique[1].

Dans son rapport final, présenté à l'un des successeurs de Grégoire XIII, Komulovic donne la statistique des chrétiens de Turquie, s'étend sur leurs dispositions et insiste particulièrement sur l'alliance avec Moscou : au lendemain de Lépante, elle eût terrassé l'Islam; maintenant encore elle peut lui porter un coup mortel : telle est l'opinion générale en Orient. Qu'une seule bataille soit gagnée sur les Turcs, que le Tsar réunisse aussitôt cent mille hommes, qu'il marche droit sur Constantinople; il n'aura qu'à se montrer dans la vallée du Danube, et de nombreux contingents se rallieront sous ses drapeaux; en quinze jours, l'armée comptera cinq ou six cent mille hommes, pleins d'enthousiasme pour le Tsar libérateur; aucun obstacle sur la route; les portes de Stamboul s'ouvriront d'elles-mêmes; en cas de résistance, trois jours de siège et cinquante galères suffiront pour la vaincre; après quoi plus de Turcs en Europe. Quelle que soit la valeur stratégique

[1] MAFFEI, t. II, p. 390 à 391. — SACCHINI, t. V, p. 170 à 171.

de ce plan caressé par un missionnaire qui n'avait jamais tiré l'épée, il n'en témoigne pas moins du prestige dont jouissait en Turquie le monarque du Kremlin[1]. Quelques années auparavant, Pietro Cedulini, on s'en souvient, parcourant les mêmes pays, en avait rapporté les mêmes impressions. Un Stéphane Bathory sur le trône de Monomaque n'eût-il pas changé la face de la presqu'île des Balkans? Mais le tsar Fedor n'avait pas le génie des conquêtes, et Boris Godounov aspirait à d'autres grandeurs.

Si les souvenirs qui nous restent des missions de Komulovic ne sont que trop fragmentaires, au moins est-il avéré que ce zélé visiteur mérita l'approbation de Sixte-Quint. Des faveurs spéciales en font foi. L'église de Saint-Jérôme venait d'être restaurée par les soins du Pape; ses petits-neveux en acceptaient le patronage, un collège de chanoines s'y établissait; Komulovic fut mis à la tête du clergé et devint le premier archiprêtre de l'église nationale des Dalmates; en outre, on lui attribua la petite abbaye de Nona, située dans le diocèse de Zara. Les six années qui s'écoulèrent de 1587 à 1593 furent consacrées à des travaux qui n'ont pas laissé de traces dans l'histoire. Lorsque Clément VIII voulut soulever l'Europe contre les Turcs, les qualités de Komulovic, quelque rudes qu'elles fussent, son expérience, sa position, le désignèrent au choix pontifical.

L'équinoxe de l'année 1592 ouvrait le siècle onzième de l'hégire, date fatidique, car, d'après les traditions musulmanes, chaque nouveau centenaire voit surgir un grand homme et s'accomplir de grands événements. Le sultan Mourad III n'était certainement pas le héros destiné à se signaler; naguère brave et sobre, ami des lettres, il

[1] Ce rapport (*L. Komulovica Isvjestaj*, p. 6) a été réimprimé par HURMUZAKI (t. III, II, p. 13, n° XX) avec la fausse date de 1580.

trompa les plus belles espérances sitôt qu'il eut franchi le seuil du harem; ses cinq frères, dont l'aîné n'avait que huit ans, furent égorgés sur ses ordres; peu à peu l'amour des femmes et la passion de l'or l'eurent réduit à l'état d'imbécile, tantôt assoupi, tantôt frénétique. D'une tout autre trempe, dévoré d'ambition, Sinan-Pacha veut rendre son nom immortel; le conquérant octogénaire de Tunis rêve encore des lauriers, la Hongrie lui paraît une proie séduisante et facile, il triomphe des répugnances du Sultan et l'engage à déclarer la guerre à l'Autriche. Grand effroi de l'empereur Rodolphe : deux fois par jour retentit la cloche des Turcs, les prières des chrétiens s'élèvent vers le ciel. Dieu seul peut donner la victoire : aussi bien, l'airain sacré annoncera la déroute et la fuite des Ottomans, lorsque les Polonais paraîtront avec Sobieski aux portes de Vienne; maintenant il n'évoque encore que d'effrayants souvenirs : pillages, incendies, massacres, captivité pire que la mort. Clément VIII déploie, de son côté, une grande activité diplomatique; ses émissaires parcourent l'Europe et l'Asie, munis d'instructions détaillées. Avec des pièces de ce genre à la main, nous suivrons l'abbé Alexandre depuis Rome jusqu'à Moscou, à travers la Transylvanie, les provinces du Danube et la Pologne : car tel était le rayon assigné à son zèle.

L'année 1593 approche de son déclin, les dernières mesures sont déjà prises, un profond mystère préside à l'expédition diplomatique, même les compagnons de Komulovic ne sauront le but du voyage qu'après avoir passé la frontière d'Italie[1]. Précaution inutile : le 2 octobre, l'ambassadeur de Venise, Paolo Paruta, avait déjà éventé le secret dans tous ses détails. Il annonce au Doge que l'archiprêtre de Saint-Jérôme ambitionne la mission de

[1] Voir les instructions du 21 novembre 1593 (*Novi Izvori,* p. 12 à 23, n° I), réimprimées par Hurmuzaki (t. III, II, p. 36 à 40, n° LIV).

Moscou, et que probablement il l'obtiendra. Le Tsar lui-même, dit-il, n'a pas « la raison assez saine » pour traiter cette affaire, mais on espère que « les barons et les seigneurs » du pays s'y intéresseront, car ils sont censés animés d'ardeur belliqueuse pour avoir passé de longues années dans les loisirs de la paix[1]. L'abbé Alexandre se mit en route dans le courant de novembre, sans se douter des dépêches indiscrètes qui l'avaient précédé à Venise. Il devait s'y arrêter, non pour traiter avec la Seigneurie, mais pour s'aboucher secrètement avec les Albanais. L'ombre de l'immortel Scanderbeg planait au-dessus des montagnes qu'il avait héroïquement défendues, l'esprit d'indépendance animait ses compatriotes; désireux de sauver leur vie nationale en brisant le joug islamique, ils s'adressaient tour à tour au doge de Venise, au roi d'Espagne, à l'Empereur et au Pape. L'abbé était chargé d'encourager ces braves montagnards, de se concerter avec eux, de leur insinuer l'idée d'une ambassade à Rome. Les détails nous manquent ici; mais, à partir de cette époque, les relations avec les Albanais se raniment. Le Saint-Siège leur envoie des munitions et de l'argent; en 1601, éclate un soulèvement général, une armée turque arrive à marches forcées; écrasés, cette fois, par le nombre, les Albanais se relèveront bientôt, et leur résistance sera longtemps invincible[2].

Après l'éclatante et radieuse Venise, voici la Transylvanie avec ses hautes et sombres montagnes, ses forêts séculaires, son ciel le plus souvent brumeux. Vers le 15 janvier 1594, Komulovic arriva sur les bords du Maros, à Carlsbourg. On se rappelle combien cette petite principauté était chère à Stéphane Bathory, qui voulait en faire un rempart inexpugnable contre les Turcs et un « cor-

[1] PARUTA, t. II, p. 40.
[2] MAKOUCHEV, p. 11, 13, 15, 17.

ridor » pour les missionnaires d'Orient. Le voïévode d'alors, Sigismond Bathory, était un neveu du grand roi de Pologne. Les discordes intestines rendaient la situation extrêmement pénible; sur l'anarchie des croyances se greffaient les partis politiques : les uns penchaient vers l'Autriche, les autres vers la Turquie; quelques ambitieux ne songeaient qu'à renverser le prince régnant pour se mettre à sa place. Quant à Sigismond, il se livrait, dans ses montagnes, aux mêmes espérances que le Pape au Vatican, si bien que, lorsque Komulovic partait de Rome avec des projets de croisade en portefeuille, le Jésuite espagnol Alphonse Carillo, confesseur du jeune voïévode, son conseiller et son ami, y arrivait muni de projets analogues. A Carlsbourg, l'effervescence des esprits exigeait le mystère; la Diète allait se réunir, le 2 février, et siéger jusqu'au 15. Le plus strict incognito fut donc observé; le délégué pontifical n'eut que deux audiences rigoureusement secrètes. Sigismond lui révéla ses desseins : simuler l'amitié avec le Sultan, réunir au printemps une nombreuse armée, en confier le commandement à Balthasar Bathory et, s'appuyant sur l'alliance de l'Empereur, attaquer hardiment les Turcs. L'abbé Alexandre prêchait donc à un converti, lorsqu'il exposait au voïévode la théorie romaine sur les traités arrachés par la violence, nuls par conséquent et non avenus; ou lorsqu'il lui conseillait d'éluder les ordres du padichah, de gagner ainsi du temps et d'entrer secrètement dans la ligue. La perspective d'un mariage avec une archiduchesse donnait encore plus de poids aux discours de l'abbé, et laissait entrevoir une alliance durable avec les Habsbourg d'Autriche et d'Espagne.

Les mêmes questions s'agitaient sous une autre forme à la Diète, avec des réticences discrètes, de manière à ne pas effaroucher les turcophobes et les hérétiques. Le

16 février, à un dernier conseil, on adopta une ligne de conduite conforme aux vues du Saint-Siège, et, le 23 du même mois, le Père Carillo, à peine rentré d'Italie, partit pour Prague avec la minute du traité à conclure. Gracieux jusqu'au bout, Sigismond s'excusa auprès de Komulovic de n'avoir pu l'entretenir plus souvent. La jubilation de celui-ci n'en était pas moins grande : il voit déjà l'armée chrétienne sur le chemin de Byzance, l'archiduc Ferdinand est à la tête des Impériaux, du fond de la Moscovie arrivent des renforts, Cosaques et Circassiens marchent sous le même drapeau, la Pologne ne faillira pas au champ d'honneur. Reste Venise à gagner; Komulovic supplie le cardinal San-Giorgio, neveu du Pape, d'agir vigoureusement auprès d'elle; qu'une grande bataille soit livrée au plus tôt, que l'année 1594 voie disparaître les Turcs de l'Europe. Tout entier à l'optimisme, l'abbé laisse aussi la diète de Carlsbourg se dissoudre dans les meilleures dispositions.

Plus apparente que réelle, la satisfaction ne fut pas de longue durée. Dès le 8 mars, le cardinal André, qui avait pris part à toutes ces négociations, adressait à Clément VIII une lettre respectueuse où les éloges décernés à Komulovic, les assurances de dévouement, ne l'empêchaient pas d'exprimer les plus vives appréhensions. La lutte contre l'Islam paraissait encore trop redoutable, et l'on ne croyait pas pouvoir compter sans faute sur l'Empereur. Peu à peu des rumeurs alarmantes se répandirent; une vive opposition se manifesta; les deux cousins du voïévode, Balthasar et Stéphane, se mirent à la tête des mécontents; le mot d'abdication servit de mot d'ordre. Sigismond, sans se laisser intimider, noya la révolte dans le sang : Balthasar et les principaux meneurs furent égorgés; d'autres, réputés moins coupables, envoyés en exil; les biens

des victimes passèrent au trésor de l'État. Vers la fin de l'année, le calme ayant été rétabli, la Diète se montra docile, et l'alliance avec l'Autriche fut approuvée. Le bruit des sanglantes exécutions qui avaient précédé ce dénouement parvint jusqu'à Rome. Le cardinal André écrivit, le 15 octobre 1594, au cardinal San-Giorgio une lettre indignée, véhémente, justifiant les condamnés, accusant le voïévode de jalousie, demandant des juges, s'il venait à être mis en cause lui-même. On s'émut au Vatican de la férocité du jeune voïévode — il n'avait alors que vingt-deux ans, — mais sa demande d'avoir auprès de lui un représentant du Saint-Siège, comme guide et conseiller, n'en fut pas moins agréée. Alfonso Visconti, évêque de Cervia et plus tard cardinal, vint à Carlsbourg excercer ces fonctions, fournir des subsides pécuniaires, et réconcilier Sigismond avec ses cousins Stéphane et le cardinal André [1].

L'abbé Alexandre avait quitté la Transylvanie assez à temps pour ne pas voir le sol rougir sous ses pas. Vers la fin de mars, il passait la frontière moldave, évitant avec soin la Valachie. Sur cette dernière province, ses instructions le laissaient dans l'incertitude ; le Franciscain Jérôme Arsengo n'y avait recueilli, en 1581, que de vagues renseignements [2] ; par suite de la surveillance jalouse des Turcs, Bucarest passait pour un repaire d'espions. C'est qu'en effet la capitale valaque servait de foyer à la revanche ; l'indomptable Scanderbeg ressuscitait dans Michel le Brave. Une obscurité légendaire enveloppe les origines de cet homme ; son héroïsme est un fait éclatant dans l'histoire.

Le voïévode Michel s'inspirait d'une noble et grande idée : l'ancienne Dacie lui semblait digne de revivre ; il

[1] Fessler, t. IV, p. 25 à 28. — Hurmuzaki, t. III, II, p. 52, 70, 391 à 397. — Archives du Vatican, fonds Borghèse, III, 120.
[2] Gottlob, p. 69.

voulait réunir ses épaves dispersées, refaire l'unité nationale, et rendre à eux-mêmes les futurs Roumains. Projet grandiose, qui supposait avant tout l'affranchissement du joug des Turcs; aussi Michel sera-t-il leur plus constant adversaire; luttant de bravoure contre le nombre, il remportera le plus souvent de brillantes victoires sur les pachas, tant que les guerres intestines ne diviseront pas ses forces, tant qu'il sera épargné par le poignard autrichien. En mars 1594, le soulèvement n'avait pas encore éclaté que la finesse orientale des Turcs flairait déjà le danger. Komulovic échappa à tous les pièges en se rendant directement à Jassy, où il passa deux jours, du 22 au 23 mars, en secrètes audiences avec le voïévode de Moldavie. Aaron, ainsi s'appelait ce dignitaire, s'était rendu en pèlerinage à Rome, du temps de Sixte-Quint; le bruit d'une abjuration avait couru et subsistait encore : le bref pontifical présenté par Komulovic produisit un effet magique; partagé entre l'espérance et la crainte, le voïévode n'hésita pas à se mettre aux ordres du Pape, promit d'entrer dans la ligue et donna des lettres pour les Cosaques, le chancelier de Pologne et le tsar de Moscou. La plume qui se servait de la même encre pour écrire à des personnages si divers, devait être étrangement taillée! Du reste, l'empressement dissimulait un calcul : Aaron désirait des secours contre les Tatars; un médiateur venait à point. Quelques semaines après l'entrevue, Komulovic s'aperçut par sa correspondance qu'il ne fallait pas compter sur le voïévode : versatile, chancelant, toujours prêt à lâcher ses alliés, incapable d'une forte résolution, il fut remplacé au pouvoir, en 1595, par Stéphane Razvan, qui se déclara ouvertement contre les Turcs.

Tandis que l'abbé Alexandre poursuivait sa route vers la Pologne, les résultats de ses efforts paraissaient au

grand jour. Un complet accord s'établit, au mois de novembre, entre Sigismond Bathory et les voïévodes de Moldavie et de Valachie: les trois principautés se soulevèrent contre l'odieux suzerain du Bosphore. Au divan cette nouvelle éclata comme un coup de foudre. La situation devenait critique : l'armée ottomane, concentrée en Hongrie, exigeait bruyamment la solde arriérée et faisait craindre une sédition; pour ranimer l'esprit des troupes, Mourad se décida à répandre de l'or et fit déployer le drapeau du Prophète; on le porta en triomphe de Damas à Constantinople; une escorte de mille janissaires l'accompagna en Hongrie; à sa vue l'enthousiasme se réveilla dans le camp des Osmanlis. Les proportions grandissantes de la lutte rendaient le danger imminent; sous l'impression de la terreur, Rodolphe et Sigismond se rapprochèrent l'un de l'autre. Le 25 janvier 1595, un traité fut conclu à Prague, dont voici les conditions principales : alliance militaire contre les Turcs, extension du traité à la Moldavie et à la Valachie, la possession de la Transylvanie assurée aux Bathory; à défaut d'héritiers mâles, la province passe à la Hongrie; Sigismond reçoit la dignité de prince de l'empire, le titre de Sérénissime, et sera fiancé à l'une des filles du défunt archiduc Charles de Styrie; des clauses spéciales réglaient le partage des conquêtes que l'on ferait sur l'ennemi. Le pacte fut scellé immédiatement par un mariage. Sigismond n'eut pas les embarras du choix. « Que le bon prince prenne ce qu'on lui donne », écrivait la veuve de Charles, l'archiduchesse Marie; et elle donna Marie-Christine au voïévode. L'arbitraire maternel se préparait de cruelles déceptions : le mariage, célébré à Carlsbourg le 6 août 1595, fut des plus mal assortis [1].

[1] FESSLER, t. IV, p. 29.

Au moment où la lutte s'organisait en Occident, l'Orient voyait descendre dans la tombe le sultan Mourad. Son fils aîné Mohammed III lui succédait sur un trône ruisselant de sang; par sinistre prudence, il faisait égorger ses dix-neuf frères; au harem, sept esclaves enceintes subissaient le même sort. Le changement de règne n'arrêta pas la guerre; l'Autriche et ses alliés ne déposèrent plus les armes. A travers des péripéties émouvantes, des défaillances, des rancunes, des spoliations mutuelles, de cruelles épreuves, Rodolphe parvint, en 1606, à signer le traité de Sitvatorok, dont on a dit avec raison que, préludant à celui de Carlovitz, il annonça à l'Europe la décadence de la Porte. Les fiers Musulmans, arrêtés dans leur marche en avant, ne verront plus les envoyés de l'Empereur se prosterner à leurs pieds; plus de tribut, plus de vasselage; égalité parfaite dans les relations diplomatiques; la Transylvanie, relevée de ses ruines, recouvrera sa liberté; la Hongrie elle-même, sans échapper entièrement aux serres ottomanes, sera au moins affranchie des humiliantes contributions [1].

Nous avons anticipé sur les événements pour faire mieux ressortir leur enchaînement; revenons à l'abbé Alexandre et à ses voyages. Si le traité de Sitvatorok n'est pas précisément son œuvre, au moins y a-t-il travaillé longtemps à l'avance : Clément VIII désirait l'alliance des trois voïévodes avec l'Empereur; le mandataire romain s'est efforcé de l'établir, et c'est elle qui a amené les plus heureux résultats. Ici s'arrêtent les succès diplomatiques de Komulovic; désormais ses entreprises n'aboutiront qu'à des échecs, soit auprès des Cosaques, soit en Pologne et à Moscou. Il est vrai que ces trois

[1] Voir les brochures de l'époque sur la Transylvanie dans HURMUZAKI, t. III, II, p. 479 à 536, n[os] DXXIV à DLXIII.

missions étaient hérissées de difficultés insurmontables.

Et d'abord jamais encore un émissaire pontifical n'avait paru au milieu des étranges chevaliers de la steppe, brigands de profession, héros dans la bataille, avant-garde des peuples slaves sur les frontières musulmanes, mais avant-garde insubordonnée, aventureuse, compromettante. Les Cosaques attaquaient l'ennemi à l'improviste, quand bon leur semblait, en temps de paix ou de guerre, sur terre ou sur mer, massacraient les corps détachés, assiégeaient les forteresses mal gardées, ou bien, pénétrant par le Dniéper dans la mer Noire, répandaient l'épouvante jusque sur les côtes de l'Asie et, le plus souvent, rentraient dans leurs foyers avec gloire et butin. Le Divan réclamait énergiquement, exigeait la répression et le supplice des coupables; mais, à part quelques satisfactions passagères, la Pologne préférait d'ordinaire avouer son impuissance vis-à-vis de ces milices turbulentes et presque rebelles. Était-il donc vraiment impossible de maîtriser leurs élans guerriers, et un bras de fer n'eût-il pas fait des Cosaques une armée mieux disciplinée? En attendant que l'histoire donnât sa réponse, un diplomate romain, Gamberini, secrétaire du nonce Bolognetti, adressait à la seigneurie de Venise, en 1585, un intéressant rapport sur les « Uscoques » du Dniéper, sur leurs aspirations belliqueuses et leur besoin de subvention pécuniaire [1]. L'empereur Rodolphe allait encore plus loin : ses émissaires traitaient de puissance à puissance avec les Cosaques, les excitant, vers le milieu de l'année 1594, à une prise d'armes contre les Turcs. Quelques échos de ces incidents parvinrent peut-être jusqu'à Rome; au moins y était-on suffisamment renseigné pour suggérer

[1] Makouchev, p. 7.

à Komulovic deux mesures judicieuses : discrétion vis-à-vis des Polonais, promesse, aux Cosaques, d'une somme de douze mille florins, sitôt qu'ils entreraient en pays ennemi. Ce langage était, en effet, le mieux compris et le plus apprécié sur les bords du Dniester et du Dniéper, et à Cracovie un mot superflu pouvait tout compromettre.

Dans les derniers jours de mars, l'abbé Alexandre arrivait à Kamienec. Les Cosaques guerroyaient au loin; leur absence lui permit d'étudier le terrain d'action en poussant des pointes dans différentes directions. A Lvov, il trouva dans l'archevêque Solikowski un vaillant champion des idées romaines, prêt à donner de sa personne pour défendre les projets du Saint-Siège. Ailleurs l'horizon était loin d'être aussi rassurant. Le prince Constantin d'Ostrog était signalé dans les instructions comme bien renseigné sur les Cosaques et le meilleur conseil dans cette matière. Komulovic se rendit auprès de lui, présenta le bref de Clément VIII, renouvela les promesses d'appui auprès de l'Empereur, à propos de graves intérêts matériels. Le vieux renard, qui louvoyait savamment entre Rome et Byzance et ne poursuivait au fond que des vues égoïstes, répondit par un grand étalage de zèle antiottoman; encore un peu, et il marchait en personne, à la tête des siens, contre les Turcs et les Tatars; abordant le plus pressé, il envoya immédiatement un messager prendre langue chez les Cosaques. La bonne impression produite par cette première entrevue ne dura pas longtemps. Komulovic s'aperçut bientôt que l'astucieux Constantin passait souvent d'un extrême à l'autre, et, pénétrant ses finasseries, il le stigmatisa d'un seul mot : « Cet homme, dit-il, n'est pas l'élu de Dieu. » Les rapports avec le prince d'Ostrog en restèrent là; jamais ils ne furent repris. On ne pouvait guère rompre si brusquement avec Zamojski,

placé trop près du trône, bien qu'il y eût de ce côté encore plus à craindre qu'à espérer. Les précautions de Komulovic ne servirent à rien; il eut beau se borner à demander des conseils, déclarant que le Pape ne voulait pas créer d'embarras, que la ligue s'imposait d'elle-même par la force des événements : le chancelier se retrancha ostensiblement dans des réponses évasives; l'absence du Roi servit d'excellent prétexte; mais sous main il laissa libre cours à son humeur, et, loin de ménager l'envoyé pontifical, il le traita simplement d'espion turc.

Un vif ressentiment contre Zamojski porta Komulovic à se replier du côté opposé, à essayer d'un hardi coup de main pour entraîner la Pologne, presque par surprise, dans la croisade contre l'Islam. L'occasion s'en présentait spontanément. Les Tatars, vassaux des Turcs, venaient de faire une sanglante incursion en Podolie et en Hongrie; on ne leur avait opposé partout qu'une molle résistance, et le cardinal André, exposant ces malheurs à son collègue pourpré San-Giorgio, évoquait tristement l'ombre du grand Stéphane, qui n'était plus là pour défendre la Pologne [1]. Il fallait exercer des représailles contre le terrible ennemi; peut-être pourrait-on encore lui couper le chemin de la retraite et lui infliger une déroute. Komulovic s'arrêta d'autant plus volontiers à ce parti que partout ailleurs la malchance le poursuivait. Il avait essayé en vain d'envoyer des renforts en Moldavie, et entrepris sans succès un second voyage à Kamienec; désespérant d'atteindre les Cosaques par lui-même, il s'adressa résolument à celui qui entrait le mieux dans ses idées et lui inspirait les plus chaudes sympathies.

Nicolas Jazlowiecki, staroste de Sniatyn, en renom de

[1] Archives du Vatican, fonds Borghèse, III, 120, 5 août 1594.

bon capitaine, courageux, expérimenté, jouissant d'une influence considérable, était le grand ennemi de Zamojski, et se distinguait dans le parti des Zborowski par la hardiesse de ses attaques contre le chancelier. Il l'accusait de confisquer le trône au profit d'une dynastie, le sommait de se démettre de ses fonctions, suppliait ses concitoyens de ne pas sacrifier la patrie à l'arbitraire d'un seul homme. A la diète de 1587 où se produisirent toutes les rancunes, Zamojski eut le dessus; son candidat, le prince royal de Suède, fut élu roi de Pologne. On ne pardonne pas facilement une victoire de ce genre; Jazlowiecki se croyait moins tenu que jamais à des ménagements. Or, dans le cours de ses voyages, Komulovic avait eu l'occasion de traiter avec lui. Épris de sa franche cordialité, de ses qualités militaires, de son ardeur contre les Turcs, il ne tarit pas d'éloges sur le staroste, et, en style biblique, le trouve à nul autre comparable. Aussi s'empressa-t-il de le mettre sérieusement au service de la grande cause chrétienne et de conclure avec lui un véritable traité. Le Pape, on se le rappelle, avait alloué douze mille florins aux Cosaques pour frais de guerre; le chef de cette expédition aventureuse était trouvé dans la personne de Jazlowiecki; après quoi, rien de plus facile que d'organiser, moyennant finances, des bandes armées, prêtes à se mettre en campagne. Nous avons retrouvé aux archives du prince Borghèse, transportées depuis au Vatican, le texte même de la convention passée, à cette occasion, entre les deux mortels ennemis des Turcs. Souvenir précieux du passé, trahissant la forte empreinte de l'époque, il mérite d'être reproduit en entier.

En voici la traduction :

« Le 30e d'août de l'an du Seigneur 1594, à Sarafia. Moi, Nicolas Jazlowiecki, staroste de Sniatyn, ayant appris

du révérend dom Alexandre Komulovic, abbé de Nona, que le très saint seigneur Clément VIII, Souverain Pontife et Vicaire du Christ, veut enrayer de quelque manière les incursions des Tatars qui maltraitent cruellement les armées chrétiennes, j'ai formé le projet de satisfaire le si pieux désir de Sa Sainteté; je m'offre donc avec promptitude, et, Dieu aidant, je promets, durant les trois mois prochains, soit d'envahir et de dévaster les terres et provinces tatares, soit d'attaquer et de poursuivre leurs troupes au retour de Hongrie, me confiant en Dieu et dans la bénédiction de notre très saint Père. Que si Sa Sainteté voulait continuer cette guerre et subvenir aux frais nécessaires, Elle me trouvera prêt à tout, et j'aurai soin d'empêcher que les Tatars n'attaquent de nouveau les armées chrétiennes ou qu'ils ne viennent au secours des Turcs. En meilleure foi de quoi j'ai signé de ma main et apposé mon propre sceau, etc. [1] »

A lire cette pièce, on dirait qu'elle émane d'un autocrate, faisant à son gré la paix ou la guerre : c'est que les symptômes d'anarchie reparaissaient périodiquement en Pologne; on s'arrogeait des droits arbitraires, le gouvernement laissait faire, et l'abus, avec le temps, acquérait les apparences de la légalité. Dans le cas présent, il n'y a qu'une seule lacune à combler : la convention était bilatérale, et les frais de campagne retombaient en partie sur Komulovic, qui versa immédiatement une première somme de dix mille florins. Jazlowiecki, de son côté, fit honneur à sa parole. Encouragé par l'archevêque de Lvov, oubliant les rancunes, il soumit son plan à Zamojski, qui se tira d'embarras par une distinction subtile : personnage officiel, il ne donnait ni conseil ni autorisation; simple gentil-

[1] Le texte original est en latin. (Archives du Vatican, fonds Borghèse, III, 124, B, f° 42.) Nous l'avons publié dans les *Izvjestaj,* p. 31.

homme, ses vœux de succès accompagnaient l'entreprise, voire un de ses neveux y prendrait part en personne. Le neveu ne parut jamais sous les drapeaux, mais la lettre du chancelier, en dépit des réserves, rendit de bons services. Muni de ce document, l'intrépide staroste convoqua ses frères d'armes, prit des mercenaires à sa solde, s'entendit avec Loboda et Nalivaïko, qui lui amenèrent, paraît-il, six mille Cosaques des bords du Dniéper. A peine la petite armée fut-elle organisée, que Jazlowiecki s'empressa d'exécuter son plan hardi : avancer à marches forcées, fondre à l'improviste sur la Crimée, profiter de l'absence des Tatars, partis dans la direction des Carpathes, et ravager de fond en comble le repaire de ces farouches brigands. L'entreprise aboutit à un misérable échec. Dans les environs de Bielgorod, Loboda et Nalivaïko, suivis du gros de la troupe, changèrent brusquement d'avis, et, laissant de côté la Crimée, se dirigèrent vers la Valachie. On attribue à un message de Rodolphe cet étrange revirement, qui porta à Jazlowiecki un coup fatal. Au lieu d'envahir le pays ennemi, il fallut battre en retraite : avec les débris d'une armée, un coup de main n'était plus possible. Le staroste regagna ses foyers, la mort dans l'âme; les frais de guerre avaient englouti sa fortune; criblé de dettes, saturé d'amertumes, miné par le chagrin, il descendit bientôt dans une tombe prématurée[1].

Quelques mois avant ce tragique dénouement, sans attendre l'issue de l'aventure, Komulovic reprenait à Cracovie, en octobre 1594, ses négociations diplomatiques. Dans leurs procédés parlementaires, comme nous dirions, les Polonais lui paraissaient extravagants; Zamojski persistait à lui être secrètement hostile; il ne fallait rien

[1] Koulich, t. II, p. 90. — Pour les relations de Rodolphe II avec les Cosaques, voir Schottin, p. 8, 191.

moins que la rude ténacité de l'abbé pour affronter ces obstacles; d'accord avec le nonce Malaspina, très bien disposé à son égard, il ébauchait un projet de ligue à soumettre à la Diète.

Les deux représentants romains partageaient cette même opinion qu'à elle seule la Pologne de Sigismond III ne pouvait se mesurer ni avec les Turcs, ni même avec les Tatars; les sanglantes incursions des khans, laissées souvent impunies, ne le prouvaient que trop; le système d'alliance, rêvé par Sixte-Quint, eût été le meilleur parti à prendre; mais rien que pour entraîner la Pologne dans le mouvement général, les subventions étaient inévitables. Pas d'argent, pas de contingent polonais; que le Pape fasse des largesses, cent mille florins du premier coup, plus encore dans la suite, et la Diète votera peut-être la ligue contre les Turcs; tel était en deux mots le résumé de la situation. Une autre mesure également opportune, flatteuse pour l'amour-propre national, eût été l'envoi d'un cardinal-légat, plus autorisé qu'un simple nonce à parler haut et ferme. Komulovic revient souvent sur ces points dans sa correspondance romaine: il expose aussi des vues générales sur la ligue qui trahissent une certaine inexpérience de la grande politique. Ainsi l'alliance de Moscou avec la Pologne et la Suède lui semble non seulement désirable, mais encore facile à conclure avec un peu de bonne volonté de part et d'autre. Une autre fois, il propose des ligues partielles : la Pologne avec Moscou, la France avec Venise, et ainsi de suite; le Pape aurait tout concentré entre ses mains et dirigé lui-même l'action. Encore quelques mois, et bien des illusions s'évanouiront.

L'ouverture de la diète de Cracovie fut fixée au 6 février 1595. Les lettres de convocation, adressées aux sénateurs, mentionnaient la guerre contre les Turcs dans

des termes qui méritèrent les éloges du nonce; Sigismond III, revenu de Suède, se montrait plein d'ardeur belliqueuse; les lettrés rivalisaient d'entrain avec le Roi : Warszewicki empruntait à Démosthène l'âpre éloquence des Philippiques pour foudroyer les Turcs. Mais les langues et les plumes s'agitaient en Pologne plus facilement que les sabres; Zamojski et quelques autres magnats préféraient garder la défensive; le Pape n'ayant pas, au poids de l'or, acheté les suffrages, les prévisions des plus sagaces se réalisèrent : la Diète vota le maintien de la paix avec les Turcs. Du reste, l'abbé Alexandre ne put, en aucune manière, intervenir personnellement, ni user de son influence pour ranimer les pusillanimes : de pressants motifs l'avaient obligé d'accélérer son départ vers le Nord.

L'itinéraire tracé à Rome comprenait la mission de Moscou. Elle devait se faire d'accord avec l'Empereur, qui poursuivait ostensiblement le même but que le Pape, et se livrait en secret aux plus étranges négociations. On se rappelle qu'en 1586 deux archiducs avaient rêvé la couronne de Monomaque. Ces espérances assoupies se réveillèrent, en 1588, avec l'apparition à Prague de Lucas Pauli. Fils d'un prisonnier allemand, chargé de lettres officielles de Fedor sur la croisade, il profita de l'occasion pour présenter à l'Empereur un mémoire confidentiel avec des révélations importantes. Il lui apprenait que les boïars, Boris Godounov en tête, mécontents du régime actuel, appelaient de tous leurs vœux l'archiduc Maximilien sur le trône, et qu'un testament d'Ivan IV, non encore publié, lui en conférait le droit. Rodolphe n'eut pas de peine à y croire. Il communiqua cette nouvelle aux Habsbourg d'Autriche et d'Espagne, demanda des avis et, vers la fin de l'année, envoya Nicolas Warkotch à la recherche du mystérieux testament. L'agent impérial découvrit, à défaut

de pièces authentiques, qu'on était animé des meilleures dispositions envers les Allemands. Boris Godounov lui aurait dit à mots couverts, dans une dernière audience : Que Maximilien devienne roi de Pologne, et nous en ferons un tsar de Moscou. Fedor lui-même était censé ne pas désirer d'autre héritier qu'un archiduc.

La condition de Godounov ne fut pas vérifiée. Battu par Zamojski, Maximilien renonça à ses vues sur la Pologne, mais les incursions des Turcs en Hongrie et le besoin d'argent firent renaître le désir de retrouver le testament d'Ivan IV. Warkotch entreprit, en 1593, un nouveau voyage d'exploration. Ses recherches n'aboutirent point, mais en revanche il rapporta la nouvelle que les boïars désiraient l'envoi d'un jeune archiduc de quatorze à dix-huit ans, dont ils feraient leur tsar, si Fedor venait à mourir sans postérité masculine. Quant à la ligue, on prodiguait les promesses de subsides et on manifestait le désir de voir, en avril 1594, un congrès diplomatique se réunir au Kremlin. L'Autriche était même mise en demeure d'y inviter les représentants de l'Espagne et du Pape [1].

Ces prétentions moscovites correspondaient aux projets du Vatican. On se trouvait d'accord sans aucune entente préalable. Komulovic ne comptait toutefois partir qu'après la Diète; le nonce appréciait son concours intelligent et actif, et voulait le retenir, mais une soudaine inspiration, relative aux affaires scandinaves, précipita le voyage. Jean III avait toujours rêvé de réunir deux couronnes sur la tête de son fils. Héritier des Jagellons et des Vasa, Sigismond fut, en effet, élu roi de Pologne; à la mort de son père, il monta sur le trône de Suède. Aussitôt surgirent les difficultés : l'oncle du jeune roi, Charles de Sudermanie,

[1] Fiedler, p. 264 à 274. — *Pam. dipl. Snoch.*, t. I, col. 1101 à 1445. — Tourguénev, t. II, p. 32. — Wichmann, p. 123 à 200.

aspirait lui-même à la royauté et protégeait la Réforme, tandis que Sigismond ne voulait transiger ni sur ses droits héréditaires, ni sur le culte catholique; de là une longue série de luttes qui finit, en 1604, par le triomphe de Charles. A l'époque où nous sommes, on était encore au milieu des péripéties, et le bruit se répandit que Moscou allait se réconcilier avec la Suède. Grand embarras du nonce : entraver la paix, c'est nuire à la ligue; favoriser la paix, c'est nuire à Sigismond, car la sécurité extérieure doublera les forces de Charles. Malaspina s'avisa d'un stratagème plus ingénieux que pratique : faire conclure la paix entre le Tsar et Sigismond, à l'exclusion expresse de Charles, en sorte que le traité, équivalant à une reconnaissance implicite du Roi légitime, devînt caduc avec sa déchéance. L'abbé Alexandre, chargé d'enlever la position, dut partir en toute hâte pour ne pas manquer le moment favorable.

Déjà depuis longtemps il avait entre les mains les présents à offrir au Tsar : une croix d'émeraudes historiée de lettres grecques, et un rosaire en cristal de roche, ainsi que les instructions romaines datées du 27 janvier 1594 [1]. La politique traditionnelle y reparaît : la ligue et l'union des Églises leur servent de pivot. En outre, Komulovic devait prêter main-forte aux envoyés de l'Empereur et soutenir leurs demandes, qui se réduisaient à ces trois chefs : que le Tsar entretienne l'hostilité des Géorgiens et des Perses contre le padichah, qu'il empêche les Tatars de dévaster la Hongrie et de seconder les Turcs, enfin qu'il verse de l'or dans les caisses vides de Rodolphe. En échange de ces conditions onéreuses, on n'offrait au Tsar que des promesses de titre royal et la conquête facultative

[1] Archives du Vatican, *Miscell. Instr.*, t. III, f° 102. — La traduction russe de ce document a été publiée en 1789. (Novikov, t. XII, p. 449 à 460.)

de Constantinople pour y confirmer par les armes des droits héréditaires. Cette discrète allusion au mariage d'Ivan III avec Zoé devait plaire au Kremlin : l'héritière des Paléologues est censée avoir transmis à son époux ses droits problématiques sur Byzance.

Les allures routinières s'accusent surtout dans les questions religieuses. Le Tsar est engagé à rompre avec le patriarche d'Orient, esclave du padichah ; à rompre avec des simoniaques qui achètent leurs mitres à des musulmans. Évidemment Rome ignorait encore le grand événement ecclésiastique du Kremlin. Les liens avec Byzance s'étaient relâchés depuis longtemps ; les théories du moine Philothée se développaient de plus en plus. L'ancienne Rome, disait-on, a sombré dans l'hérésie ; la nouvelle est captive des Turcs ; Moscou est la troisième, l'incomparable, l'éternelle ; elle a son Tsar, il ne lui manque plus qu'un patriarche pour incarner l'idéal de l'Empire orthodoxe.

Ces courants d'idées rentraient dans les secrets desseins de Boris Godounov, la piété naïve de Fedor y trouvait sa pâture, une circonstance imprévue écarta les derniers obstacles. En 1588, Jérémie, patriarche de Constantinople, naguère en rapport avec Rome, vint spontanément à Moscou chercher un appui et solliciter des aumônes. De longs pourparlers s'engagèrent alors avec le chef de l'Église d'Orient ; harcelé par les boïars, séduit par les promesses, le pauvre quémandeur consentit enfin à ériger la métropole de Moscou en patriarcat, et même à conférer la dignité patriarcale à l'ancien métropolite Job, créature de Godounov, invariablement dévoué à son maître. Pour obtenir la sanction du fait accompli, il fallut beaucoup d'efforts : les largesses du Kremlin plutôt que les raisonnements triomphèrent du clergé grec réuni en concile à Constantinople

en 1590 [1]. L'Église de Moscou, désormais autocéphale, se passait facilement de Byzance; l'appel à une rupture n'était plus qu'un anachronisme.

Dans quelle mesure et de quelle manière Komulovic s'est-il prévalu de ses instructions? Quels ont été ses succès ou ses déboires? Autant de questions que la détresse des sources laisse sans réponse catégorique. On peut cependant hasarder quelques conjectures plausibles. La ligne générale de conduite adoptée, au nom de Fedor, par Boris Godounov est du domaine de l'histoire; les pourparlers avec Rome s'inspirèrent sans doute du même esprit. Après le règne d'Ivan IV, qui avait bouleversé le pays en épuisant ses forces, un besoin impérieux d'accalmie se faisait sentir; il fallait lutter d'adresse pour maintenir les positions acquises, ou même les renforcer sans compromettre la paix. Et d'abord, loin de lâcher Kazan et Astrakhan, ces deux prétendus fiefs ottomans, les Russes fortifiaient les lignes du Don et du Térek et préparaient de loin l'annexion de la Géorgie; ces procédés pouvaient rendre inévitable une guerre avec les Turcs; les plus sages la redoutaient, on eût préféré s'en décharger sur d'autres. En 1584, un mandataire fut envoyé à Constantinople pour annoncer l'avènement de Fedor, rappeler les bons rapports d'Ivan III avec Bayezid, de Vasili avec Suleyman, d'Ivan IV avec Sélim, renouveler les conventions commerciales, vanter la tolérance des tsars, témoin les mosquées qui s'élèvent au cœur même du pays, à Kasimov, province russe gouvernée par des musulmans. Des déclarations également spécieuses furent renouvelées vers l'année 1592; le Tsar et Godounov se félicitaient d'avoir décliné les propositions belliqueuses de l'Empereur et du Pape, de l'Espagne, de la Pologne et de

[1] Kaptérev, p. 34 à 60.

la Perse, qui ont juré la destruction du Croissant. Finesse pour finesse, les Turcs répondaient sur le même ton, envoyaient des chiaoux à Moscou, et demandaient des preuves plus convaincantes que les bonnes paroles. Quant aux Tatars, Godounov en eut vite raison : « Une guerre formidable, leur écrivait-il, est sur le point d'éclater ; les armées réunies d'Occident vont marcher sur Constantinople, la Crimée m'est offerte pour ma part de butin ; j'y renonce d'avance et je préfère rester avec vous en bonne amitié. » Grâce à ces ruses, une trêve fut conclue, en 1593 ; les Tatars, occupés ailleurs, donnèrent à Moscou quelques années de répit. Telle était la politique officielle ; sous main, Godounov donnait de l'argent et des fourrures précieuses à Rodolphe et l'encourageait à la guerre contre l'Islam.

Avec les adversaires des dernières années, la Suède et la Pologne, on désirait aussi rester en paix. Au fond, les Suédois, livrés aux discordes intestines, partageaient les mêmes sentiments pacifiques ; les deux armées se trouvaient en présence, mais ne se hâtaient pas de dégainer ; de part et d'autre, ce n'était qu'une démonstration pour activer les négociations et obtenir des conditions meilleures. Le 18 mai 1595, la paix fut conclue sur la base des concessions mutuelles ; une clause spéciale assurait aux Moscovites la liberté de communication avec l'Occident ; ce privilège s'étendait non seulement aux diplomates, mais encore aux marchands, aux militaires, aux médecins, aux artistes et aux ouvriers [1].

Rassuré du côté des frontières scandinaves, Godounov n'en restait pas moins fidèle à la trêve conclue en 1591 avec la Pologne, et se contentait d'exciter l'Autriche contre

[1] Karamzine, t. X, p. 59 à 67, 166 à 176. — Soloviev, t. VII, p. 369.

elle. Des desseins ambitieux fermentaient dans la tête du Tatar, qui jouissait, moins le titre, de tous les attributs du pouvoir. Il fallait s'attendre à de grands événements. L'antique maison de Riourik n'était plus représentée que par Fedor et son jeune frère Dmitri. La pieuse nullité du premier est attestée par les contemporains. L'un d'eux, Giles Fletcher, nous a décrit par le menu la journée du Tsar. De grand matin, à quatre heures, le confesseur venait avec croix et images bénir son royal pénitent et invoquer les saints dont on célébrait la fête en ce jour. Le Tsar faisait prendre des nouvelles de la Tsarine, qui avait des appartements séparés, et tous deux se rendaient ensuite à l'église pour assister aux matines. A neuf heures, ils allaient dans une autre église entendre la messe. Le service divin n'empêchait pas les conversations, et les affaires se mêlaient aux prières. Bientôt après, on servait le dîner, auquel succédait un repos ou, selon l'usage courant, un sommeil de trois heures. Le reste du temps, sauf les vêpres, était consacré à des amusements inoffensifs : nains et bouffons divertissaient le couple tsarien par des chants et des danses, brodeuses et orfèvres exhibaient leurs merveilles ; pour varier, il y avait de temps à autre le combat des ours. La journée se terminait par le souper et de nouvelles prières en compagnie du confesseur [1]. Avec ce genre de vie personne ne s'étonnera que, tout en gardant le nom de tsar, Fedor n'en remplît pas les absorbants devoirs. Sa santé, du reste, allait s'affaiblissant de jour en jour. Sa fille unique ne fit que passer du berceau à la tombe. Son frère Dmitri, relégué à Ouglitch dans une espèce d'exil, périt en 1591, d'une manière étrange et dramatique. Désormais plus de doute : la dynastie était à

[1] FLETCHER, p. 151 et suiv. — SÉRÉDONINE, p. 148.

la veille de s'éteindre. Sur les marches du trône veillait Godounov; les moins perspicaces devaient le soupçonner d'aspirer à une couronne qu'il couvait assidûment du regard.

Quel pouvait être, dans ces conditions, le résultat des pourparlers avec un envoyé pontifical? Les relations personnelles semblent avoir été plutôt bonnes : on accorda des faveurs aux marchands qui, selon l'usage, accompagnaient Komulovic; les zibelines de rigueur, à offrir au Pape, ne furent pas oubliées non plus; ces gracieusetés n'engageaient à rien. Les questions religieuses, si toutefois elles furent traitées, ne provoquèrent aucun revirement : au moment où Godounov avait besoin du patriarche pour se faire bientôt acclamer tsar, où le patriarche lui-même se voyait à la tête d'une nouvelle hiérarchie organisée par Jérémie, l'union avec Rome eût rencontré plus d'obstacles et soulevé une plus forte opposition qu'à toute autre époque. En fait de politique, il n'y eut qu'un simple échange d'idées : Godounov manifesta le désir traditionnel de voir les ambassadeurs d'Occident se réunir à Moscou pour débattre les conditions de la ligue; il donna, au sujet de la Suède, des assurances très vagues, qui ne l'empêchèrent pas de conclure la paix à sa manière.

Nicolas Warkotch, en troisième mission auprès de Fedor, eut plus de succès : il obtint pour son maître des subsides d'environ cent cinquante mille florins. Le payement se fit non en numéraire, mais en fourrures précieuses qui furent exposées au château de Prague et que les villes hanséatiques se chargèrent de vendre. Quelle fut la réponse des boïars au sujet de la succession au trône et du jeune archiduc à envoyer au Kremlin? Warkotch était autorisé, par les instructions secrètes du 25 juin 1594, à traiter cette question brûlante; on lui avait même suggéré les précau-

tions minutieuses à prendre, mais, son rapport sur sa dernière mission ne s'étant pas conservé, il serait inutile de hasarder des conjectures. Komulovic ne se doutait probablement pas de ce dessous de cartes; on se rappelle qu'il devait appuyer les demandes autrichiennes de subside et de croisade. Quelle qu'ait été sa part en ceci, il quitta le sol moscovite, d'après les sources et le calendrier russes, le 22 mai 1595, et se dirigea immédiatement sur Vilna [1].

Dans la capitale de la Lithuanie, il avait une mission d'un autre genre, mais non dénuée d'importance, à remplir. Au lieu de visiter lui-même ce vaste diocèse, depuis cinq ans sans pasteur, le nonce Malaspina s'était déchargé de cette rude besogne sur Komulovic. A Vilna, où s'agitaient surtout les questions d'administration, l'habileté, la prudence et le tact pouvaient suffire. Ce qu'il y avait de plus désolant, c'était l'état des populations dans certaines parties du diocèse, au delà de la Vilia : ignorance, abrutissement, oubli du baptême pour les enfants, paroisses sans curés ou avec des curés ignorant la langue du pays. Komulovic se mit courageusement à l'œuvre; ses premiers soins furent consacrés à l'éducation du clergé, une somme de dix mille florins y fut affectée; la fondation Protasiewicz, érigée dans le même but, fut sagement réorganisée. Des fonds considérables furent ensuite assignés pour restaurer la cathédrale, qui menaçait de tomber en ruine, et pour rehausser la splendeur du culte divin. En général, Komulovic laissa à Vilna des souvenirs de zèle, d'activité et de désintéressement. Les rapports qu'il a envoyés à Rome et qui eussent fourni des détails intéressants n'ont pas été retrouvés; il n'en reste qu'une simple mention dans les correspondances de l'époque [2].

[1] *Pam. dipl. Snoch.*, t, X, col. 393 à 432. — Fiedler, p. 274.

[2] Przyalgowski, t. II, p. 29 à 31. — Balinski, p. 92, 439 à 445. —

Le séjour en Lithuanie ne fut pas de longue durée. La question d'Orient restait à l'ordre du jour. Aux efforts du nonce Malaspina, le cardinal-légat Caétani vint, en juin 1595, joindre les siens. Il déploya lui-même une grande activité à Cracovie et à Varsovie, et envoya, à deux reprises, son secrétaire Vanozzi auprès du tout-puissant Zamojski, en juillet et décembre 1596. Le diplomate italien fut ébloui par les merveilles qui se présentèrent à ses yeux. Zamosc, fondation récente du chancelier, prenait déjà, sous l'habile direction de Bernardo Morando, l'aspect d'une ville élégante et fortifiée : une somptueuse église dédiée à saint Thomas, une académie, des écoles, une bibliothèque remplie de manuscrits et de livres rares, un château avec de vastes écuries, tout autour des remparts et des ravins. Le chancelier lui-même faisait une impression favorable : d'une belle stature, plein de dignité, parlant facilement le latin, très respectueux à l'endroit du Pape et du Roi. Vanozzi put jouir à son aise de l'hospitalité polonaise; les festins ne duraient pas moins de quatre heures; au son de la musique, on servait des mets délicats et des vins de choix; la vaisselle étincelait d'or et d'argent. Les audiencés ne le cédèrent pas en longueur aux repas, mais le résultat fut à peu près nul. « La Pologne, disait Zamojski, ne peut pas se mesurer seule contre les Turcs, et, pour organiser une ligue, il faudrait reprendre les projets de Sixte-Quint. » Or, le nouveau projet de ligue avait pour point de départ l'alliance avec l'Autriche; le chancelier ne s'y fiait pas[2]. Il fallait de nouveau se tourner fatalement vers le Nord.

Archives de la cathédrale de Vilna, *Acta venerabilis capituli Vilnensis*, 1585-1601.

[1] Niemciewicz, t. II, p. 133 à 299.

CHAPITRE II

MISSIONS DIVERSES

1595-1601

Union avec Rome, guerre des Cosaques, question des dissidents. — Sigismond III et la situation. — Négociations avec le clergé. — Acte d'adhésion. — Audience pontificale du 23 décembre 1595. — Concile de Brest en 1596. — Hostilité du prince d'Ostrog. — Bras séculier et force brutale. — Coïncidence avec la mission de Komulovic. — Instructions de Malaspina. — Le burgrave Abraham de Dohna. — Incident de la couronne à Iouriev. — Fausses nouvelles. — La tempête s'apaise. — Tribulations de Komulovic. — Accueil glacial au Kremlin. — Explication des Polonais et des Autrichiens. — Messages de Fedor à Clément VIII et à Rodolphe. — Découragement de Caétani. — Komulovic à la diète de Varsovie. — Il revient à Rome. — Il entre dans la Compagnie de Jésus. — Ses travaux et sa mort à Raguse. — Renseignements de Dohna. — Instructions nouvelles. — Godounov aspire à la couronne. — L'Autriche disposée à le reconnaître. — Une ambassade en retard. — Élection de Godounov. — Ses tendances civilisatrices. — Rapport avec les étrangers. — Mission de Sapieha à Moscou. — Son nom est un programme. — Deux Jésuites l'accompagnent. — Déception. — Sapieha est froidement accueilli. — Échec des pourparlers. — Soucis dynastiques de Godounov. — Bibliothèque grecque des tsars. — Vaines recherches de Pierre Arcudius. — Impressions de Sapieha. — Conclusion d'une trêve de vingt ans. — Ambassadeurs russes en Pologne. — Renseignements de Rangoni. — Deux Portugais traversent Moscou. — Boris Godounov leur accorde le passage en Perse. — Satisfaction des envoyés pontificaux. — Conclusion prématurée. — Un regard en arrière. — Doctrine de Rome et sa politique. — Traditions du Kremlin et *panrussisme*. — Dernier mot.

Komulovic venait de terminer sa visite diocésaine en Lithuanie, lorsqu'il fut chargé d'une nouvelle mission auprès du Tsar. Entre ses deux voyages de Moscou se place un événement qui ne fit d'abord couler que de

l'encre, mais dont l'issue devait être tragique et sanglante. Aux polémiques ardentes et acérées provoquées par l'union de Brest succédèrent les guerres néfastes des Cosaques avec leurs excès de violence, de cruauté, de fureur; et, lorsque l'heure suprême eut sonné pour l'indépendance de la Pologne, ce fut encore la question des dissidents qui fournit des prétextes et prêta des armes aux envahisseurs étrangers. Dès le début, le bruit des querelles religieuses parvint jusqu'au Kremlin, et la mission de Komulovic s'en ressentit : une courte digression fera ressortir l'enchaînement de ces faits.

On se rappelle que Possevino, marchant sur les brisées de Skarga, se préoccupait vivement, au point de vue ecclésiastique, des provinces russes orthodoxes gouvernées par le roi catholique de Pologne. Stéphane Bathory, trop absorbé par ses projets militaires, avait légué cette question à peu près intacte à son successeur Sigismond III. Celui-ci prit l'affaire d'autant plus à cœur que ses intérêts politiques s'accordaient parfaitement avec son zèle sincère pour la foi. En effet, l'orthodoxie rapprochait les peuples de Moscou, tandis que le catholicisme les soudait à la Pologne, et si le triomphe de la vérité était désirable, il importait aussi de doter la République d'une forte et résistante unité. Il y eut donc de longues et mystérieuses négociations avec le clergé orthodoxe, à l'issue desquelles un acte d'adhésion au Saint-Siège fut signé par le métropolite de Kiev, Michel Rahoza, et huit évêques soumis à sa juridiction. Plus tard, les mêmes personnages rédigèrent une adresse que deux d'entre eux, Hypace Pociej, évêque de Vladimir, et Cyrille Terlecki, évêque de Luck, déposèrent solennellement aux pieds du pape Clément VIII, le 23 décembre 1595. En ce jour, l'Église russe de Pologne fut appelée à une vie nouvelle.

L'accord dogmatique avec Rome avait été réglé sur la base et d'après les principes du concile de Florence : unité dans la foi, variété dans les rites. On était sûr d'avance que Clément VIII accepterait le programme des Bessarion et des Isidore, des Eugène IV et des Grégoire X, et cet espoir n'avait pas été trompé. Sigismond III fut moins prompt à exécuter les promesses qu'il avait faites, à ouvrir aux évêques russes les portes du Sénat. Ce n'était pas que la bonne volonté lui manquât, mais il devait compter avec d'insurmontables obstacles. Le plus souvent mal soutenu par l'opinion publique, ayant à briser parfois la résistance des évêques latins, il vit bientôt ses provinces russes en proie à de terribles agitations.

La lutte s'engagea sans retard. Un nouveau concile convoqué à Brest promulgua, le 6 octobre 1596, le pacte d'union, et dans la même ville, le même jour, le prince Constantin d'Ostrog, renforcé par un conciliabule, se déclara ouvertement hostile à la paix avec Rome. Du coup, la question religieuse devint une question nationale, politique, administrative. Elle prit immédiatement des proportions grandioses et menaçantes. Toutes les classes de la population s'en mêlèrent, les tribunaux en furent saisis, la Diète dut intervenir, protéger les évêques, défendre leurs églises; pour comble de malheur, on fit appel non seulement au bras séculier, mais aussi à la force brutale : des bandes de pillards parurent dans le pays et ravagèrent de préférence les propriétés des unis [1].

Or, la mission de Komulovic à Moscou coïncidait précisément avec ces représailles et ces troubles. Dès le 27 mai 1596, le nonce Malaspina lui avait envoyé à Vilna un passeport, mille florins pour frais de voyage, une lettre de

[1] *Roussk. ist. Bibl.*, t. VII. — Likowski, p. 157 et suiv.

Sigismond III à Fedor, et des conseils diplomatiques qu'il réduisait lui-même aux quatre points suivants : obtenir du Tsar qu'il arrête les incursions des Tatars et le convaincre de ne pas se fier à leur parole; s'assurer si le Tsar a l'intention, oui ou non, d'entrer dans la ligue antiottomane : s'il ne l'a pas, étudier les conditions de sécurité pour la Pologne et la Suède, du côté de Moscou, en cas de guerre contre les Turcs; s'il l'a réellement, lui représenter que la réunion des ambassadeurs ne saurait, à cause des distances, se faire au Kremlin; rappeler les promesses au sujet de la Suède, et, le traité de paix n'étant pas encore ratifié, engager le Tsar à rompre, si les Suédois se révoltent contre Sigismond III; enfin, mentionner la réunion des Russes avec le Saint-Siège.

Komulovic devait, comme la fois précédente, agir de concert avec l'Autriche et même faire route avec l'ambassadeur de Rodolphe, Abraham, burgrave de Dohna. Le voyage, fort heureusement, ne se fit pas en commun; l'abbé échappa ainsi aux tracasseries qui attendaient l'envoyé autrichien en Livonie. L'incident est trop caractéristique pour ne pas être mentionné ici [1]. Le bruit s'était répandu que Dohna portait à Fedor les insignes royaux, et les sympathies de l'Empereur pour Moscou donnaient à ces rumeurs une certaine vraisemblance. Sigismond montra en cette occasion la même crédulité que les Jagellons, ses prédécesseurs sur le trône. Le prétendu désir des Tsars de se coiffer d'une couronne occidentale était passé en Pologne à l'état d'axiome international, et l'on se croyait obligé de lutter sérieusement contre ce fantôme. Des ordres sévères furent donc lancés, et, malgré le sauf-conduit, on essaya d'arrêter l'ambassadeur à Iouriev. Celui-

[1] Vienne, Staatsarchiv, *Russica,* Rapport de Dohna du 28 octobre 1597.

ci dut recourir aux grands moyens et faire acte de vigueur pour braver les obstacles et se mettre en route. Vers la fin du mois d'août 1597, nouvelle alarme : le chancelier de Lithuanie, Léon Sapieha, annonça que Dohna avait déjà présenté la couronne à Fedor, que le nouveau Roi avait chassé de Moscou les marchands polonais, passé ses troupes en revue et envoyé des forces considérables sur la frontière. Ces renseignements étaient faux, mais le cardinal-légat Caétani et le nonce de Varsovie durent se donner bien du mal pour calmer les appréhensions polonaises. Leur position était d'autant plus embarrassante qu'au milieu de l'agitation générale le Roi gardait le silence. Malaspina se croyait mystifié par son collègue de Prague; il se plaignait de n'être pas mieux initié à ces menées secrètes. Enfin on s'expliqua dans une audience. Le Roi traita l'affaire très sérieusement; sa résolution d'empêcher le couronnement de Fedor était inébranlable, mais il promettait modération et prudence. La tempête ne s'apaisa complètement qu'au retour d'Abraham de Dohna : force fut de céder à l'évidence, et d'avouer qu'on avait pris des vessies pour des lanternes [1].

Du reste, comme à l'ambassadeur de Rodolphe, les tribulations ne manquèrent pas à Komulovic. Il se fit accompagner cette fois par le chanoine de Vilna, Bulpato. Un fâcheux malentendu se produisit à Orcha, où nos voyageurs arrivèrent vers la fin de mars 1597. L'abbé Alexandre venait de Lithuanie et se disait mandataire pontifical; les Russes n'admettaient pas qu'un ambasadeur de Rome eût Vilna pour point de départ; les soupçons se traduisirent par un manque de procédés et d'égards; malgré

[1] Bibl. de la Minerve, X, VI, 14, Caétani à San-Giorgio, 23 mars 1597. — Archives du Vatican, fonds Borghèse, III, 91, Malaspina à San-Giorgio, 23 mai, 9 et 20 août, 3 et 5 octobre 1597.

les ordres positifs de Moscou, on laissait mourir de faim le pauvre diplomate. Il dut s'en plaindre à Fedor lui-même dans une lettre datée de Smolensk et destinée à préparer d'avance le terrain pour les négociations : « La maladie, ajoutait-il, m'a retenu à Vilna, mais j'ai été en correspondance suivie avec le Pape ; j'apporte un message de Clément VIII avec un « titre complet », tel que Possevino n'avait pu l'obtenir de Grégoire XIII ; si les Polonais et les Lithuaniens l'eussent soupçonné, ils ne m'auraient pas laissé passer[1]. » Ces petites ruses n'eurent pas de succès.

L'accueil au Kremlin fut, paraît-il, glacial. Non seulement Komulovic fut gardé, selon l'usage, dans un parfait isolement, mais on se montra encore bien plus réservé que la première fois. Polonais et Autrichiens sont d'accord sur ce point. Dohna prétend même qu'arrivant de Vilna et n'ayant pas de pièces officielles à produire, le nonce pontifical passa tout simplement pour un espion. Le burgrave prit son embarras en pitié, lui fit parvenir secrètement de bons conseils, et intervint en sa faveur auprès des boïars : alors seulement la position du malheureux diplomate devint tolérable. Les Polonais attribuaient cette disgrâce à l'union de Brest, dont l'abbé Komulovic passait pour être l'un des plus ardents promoteurs. Il est probable, en effet, qu'il n'est pas resté étranger au mouvement unitaire russe, et les partisans du *panrussisme* devaient lui en vouloir. Un puissant levier leur échappait ainsi des mains : les unis de l'Ouest, désormais catholiques du rite grec, n'étant plus de la même religion que le Tsar, que leurs frères du Nord et de l'Est, on ne pouvait guère se servir de la foi commune pour justifier des revendications politiques. Du reste, les boïars s'inspiraient encore d'un autre

[1] *Pam. dipl. Snoch.*, t. X, col. 433 à 502.

motif pour se tenir sur la réserve : Le Pape, disaient-ils au burgrave de Dohna, ne peut donner que des bénédictions. Les Moscovites n'y attachaient pas de prix, et se souciaient peu de l'alliance avec Rome contre les Turcs.

A part ces quelques détails, l'histoire n'a pas conservé d'autres traces du séjour de Komulovic à Moscou en 1597, si ce n'est que les deux messages de Fedor à Clément VIII nous renseignent sur l'issue finale de la mission [1]. Le Tsar est inébranlable dans son désir de voir les ambassadeurs des puissances étrangères se réunir à Moscou; les distances n'entrent pas en ligne de compte; les bonnes raisons ne lui manquent guère : il a détourné les Tatars de la Hongrie, il lancera les Perses contre les Turcs, le Chah se fera représenter au Kremlin, les subsides accordés à Rodolphe ont compromis l'amitié avec le Sultan, le Tsar n'en sera pas moins également généreux à l'avenir, pourvu que l'Empereur consente à la réunion des ambassadeurs. Envers la Suède, on se montrait aussi belliqueux qu'envers les Turcs : « Elle n'observe pas les clauses du traité, écrit Fedor; nos villes et nos forteresses ne nous sont pas rendues; la guerre est inévitable, le sang coulera, les parjures en seront responsables. » Des réponses à peu près identiques furent données au burgrave Abraham, avec des reproches amers à l'adresse de Rodolphe, plus disposé à recevoir l'argent et les fourrures de Fedor qu'à organiser des congrès diplomatiques au Kremlin. En dernière analyse, sauf l'allocation accordée naguère à Warkotch, ce n'étaient encore que de belles paroles et des promesses; les projets de ligue se maintenaient dans les régions

[1] Bibliothèque des Pères Franciscains de Raguse, n° 218, f[os] 82 à 90. Ce manuscrit provient probablement du collège des Jésuites de la même ville. La ressemblance frappante des deux lettres avec les réponses données à Abraham de Dohna (*Pam. dipl. Snoch.*, t. II, col. 583 à 601, 618 à 652) est une preuve d'authenticité.

idéales. Le cardinal Caétani n'avait guère plus de succès en Pologne, et, quelque peu découragé, il annonçait, le 5 avril 1597, son prochain retour en Italie [1].

Vers la fin de la même année, Komulovic avait déjà regagné Varsovie; ordre lui fut donné d'y rester pour la diète de 1598, le nonce Malaspina trouvait en lui un utile auxiliaire. L'abbé fut admis à l'audience du Roi et lui donna, paraît-il, de bons conseils. Le second voyage de Moscou avait dissipé les dernières illusions du diplomate slave, qui rêvait naguère encore l'alliance des Russes avec les Polonais. Il lui tardait de revoir la Ville éternelle. Un double deuil l'y attendait, son frère et son neveu moururent l'un après l'autre, à bref intervalle; ils furent enterrés à Saint-Jérôme, et leur épitaphe, d'abord simple souvenir de famille, est devenue un monument historique. En 1599, Komulovic prit une grave résolution personnelle : à l'âge de cinquante et un ans, après de longs voyages et de nombreux travaux, il s'en alla frapper à la porte du noviciat de Saint-André du Quirinal, déjà illustré par les Kostka et les Skarga. Les mauvaises langues attribuèrent cette démarche au chagrin, à l'ambition déçue de la pourpre romaine [2]. Toute la vie ultérieure de Komulovic est une muette, mais éloquente réfutation de ce reproche hasardé par un diplomate : l'ardent apôtre de la ligue contre les Turcs se donna tout entier, dans la Compagnie de Jésus, à l'apostolat parmi les Slaves; Raguse fut témoin de son zèle, c'est là qu'il acheva, le 2 juillet 1608, sa laborieuse carrière, au moment où il allait s'embarquer pour rentrer en Italie. Mais revenons aux affaires de Moscou.

Abraham de Dohna semble avoir mieux compris la situation que Warkotch. N'ayant pas de pleins pouvoirs

[1] Bibl. de la Minerve, X, vi, 14.
[2] *Starina*, t. II, p. 85, nº LXIII; p. 86, nº LXV; p. 88, nº LXVIII.

pour conclure la ligue antiottomane, il n'avait pu obtenir de secours en monnaie sonnante. Les Moscovites ne voulaient pas les accorder avant d'avoir signé des engagements mutuels, et sur ce point ils étaient intransigeants. En face de cette obstination, on résolut à Prague d'envoyer au Kremlin un ambassadeur muni des facultés nécessaires. Le choix tomba encore sur Dohna. Les instructions rédigées à cette occasion portent une empreinte nouvelle : on ne songeait plus à mettre un archiduc sur le trône de Monomaque ; il était évident que la couronne était réservée à d'autres, et l'Autriche n'y voyait pas grand inconvénient. D'après tous les faits et gestes de Boris Godounov, dit le document inspiré sans doute par Dohna lui-même, on voit et on sent que ce boïar a grand espoir d'obtenir la succession pour lui ou pour son fils, et qu'il désire l'alliance surtout à cause de cette éventualité. En conséquence, Dohna était autorisé à lui confier en secret que, si lui ou son fils était appelé à régner, l'amitié des Habsbourg ne leur ferait pas défaut [1]. La prévoyance autrichienne fut ici, comme à l'ordinaire, mise en défaut par la lenteur. Un premier courrier expédié avant l'ambassadeur fut arrêté par les Polonais ; un second parvint à franchir la frontière et annonça de Pskov la grande nouvelle : Fedor était mort le 7 janvier 1598, et bientôt après Boris Godounov était monté sur le trône [2]. Désormais les instructions de Dohna n'étaient plus opportunes. La nouvelle situation exigeait d'autres mesures.

L'élection de Godounov s'était faite pacifiquement. Le nom de Dmitri, dernier fils d'Ivan IV, qui jettera un jour le trouble dans les esprits, ne volait pas encore de bouche en bouche. Avec la mort de Fedor, on croyait

[1] Vienne, Staatsarchiv, *Russica, Geheime Instruction*. 1598.
[2] Fiedler, p. 277. — Wichmann, p. 425.

éteinte la descendance des souverains. Sitôt qu'il eut fermé les yeux, Irène abrita son veuvage dans un cloître, échangea le diadème contre le voile, et l'ancienne tsarine ne fut bientôt que l'humble Sœur Alexandra. Le trône était censé vacant, la carrière s'ouvrait aux ambitions. Des familles puissantes, telles que les Chouïski et les Romanov, eussent eu à faire valoir des titres de parenté, mais toutes s'éclipsèrent devant celui qui de fait était déjà tsar et que ses talents, ses mérites, ses attaches avec Fedor, avaient porté trop haut pour que l'on pût impunément le faire descendre au rang de simple sujet. Il ne lui manquait que la sanction nationale, et elle n'était pas difficile à obtenir : Alexandra favorisait son frère, le patriarche Job était entièrement dévoué au fondateur du patriarcat, et d'aucuns lui savaient gré d'avoir attaché le paysan à la glèbe. Une nombreuse députation alla donc proposer la couronne à Godounov, qui s'était réfugié auprès de sa sœur dans le monastère dit Novodévitchi. Il refusa obstinément et non sans ostentation. Le *zemski sobor*, élite de la nation, se réunit alors à Moscou, confirma l'élection, envoya de nouvelles députations et essuya le même refus qu'auparavant. Godounov ne céda qu'aux instances réitérées de sa sœur, du patriarche, du clergé et du peuple. Des bandes de suppliants, précédées de bannières et de saintes images, s'étaient rendues auprès de lui; à bout de prières, on avait proféré des menaces d'anathème. C'est ainsi que fut brisée cette résistance plus apparente que réelle.

Parvenu au pouvoir, Boris Godounov devança sur plusieurs points ses contemporains slaves. Du fond de la Moscovie, ce Tatar russifié portait son regard sur l'Occident et lui enviait sa culture. Ne pouvant ériger des écoles en Russie à cause de l'opposition du clergé, qui redoutait la

science, il s'arrêta au parti que Possevino avait suggéré à Ivan IV et qui sera adopté par Pierre le Grand, celui d'envoyer des jeunes gens à l'étranger pour y faire leurs études. D'aucuns furent, en effet, expédiés à Lübeck, en Angleterre, en France et en Autriche, mais ce premier essai aboutit à un misérable échec, car on ne vit jamais revenir dans leur patrie ceux qui auraient dû y apporter les lumières de l'Occident. En attendant, Boris multipliait les appels d'étrangers : ouvriers, artisans, marchands, militaires, médecins. Les disciples d'Hippocrate étaient les mieux partagés : on les entourait d'égards et on les comblait d'honneurs. Les marchands anglais et allemands cumulaient les privilèges et les exemptions au détriment des nationaux. Quant aux gens de guerre, leur nombre était si grand qu'on en formait des compagnies spéciales.

Aux yeux d'un si chaud partisan des étrangers, les relations diplomatiques devaient avoir un grand prix. Boris y tenait d'autant plus qu'il ambitionnait pour ses enfants des mariages royaux. Les rapports avec Rome avaient pour lui beaucoup moins d'attrait : il ne voyait pas le profit matériel qu'on en pourrait tirer, et préférait s'abstenir de la controverse religieuse. Les Jésuites polonais furent des premiers à en faire l'expérience [1].

Boris Godounov avait annoncé son élévation au trône à Sigismond III, et, dans la seconde moitié de l'année 1600, une ambassade polonaise fut, selon l'usage, chargée de porter au Kremlin les félicitations royales. Cette mission, exigée d'ailleurs par l'étiquette, devait encore servir à des intérêts plus élevés, politiques et religieux. Le chancelier de Lithuanie, Léon Sapieha, fut choisi pour titulaire. Son nom était un programme. Il connaissait Moscou pour

[1] Rostowski, p. 148, 201. — *Litterae annuae*, p. 768. — Jouvency, p. 420.

l'avoir visitée lors de l'avènement du tsar Fedor, et il avait des idées bien arrêtées sur tous les points en litige. Issu de parents calvinistes, converti, en 1586, à la foi catholique, son ardeur à défendre l'Église romaine surpassait de bien loin l'aversion qu'il avait éprouvée envers elle. L'union de Brest le comptait parmi ses plus dévoués et ses plus actifs adhérents; volontiers il en eût étendu le bienfait sur la Russie tout entière. A peine instruit de sa nouvelle destination, il demanda des Jésuites au nombre de six, pour le moins, afin de les emmener avec lui et de les voir à l'œuvre. On ne put lui en donner que deux, Martin Rohalinensis, réputé excellent prédicateur, et un Père du collège de Vilna, dont le nom est resté inconnu. Un mois environ avant le départ pour Moscou, les deux missionnaires se rendirent dans les propriétés de Sapieha, situées en Russie Blanche, où ils purent plus aisément qu'en Pologne préluder à leurs ministères apostoliques parmi les Moscovites. Le chancelier et sa famille, prêchant d'exemple, assistaient constamment aux offices et aux prédications. En guise de conclusion, la fête de la Nativité de la sainte Vierge fut célébrée à Mohilev avec une pompe et un éclat non ordinaires.

Bientôt après il fallut partir : le 16 octobre, on touchait au terme du voyage. Une cruelle déception y attendait les missionnaires. Malgré tous leurs efforts et bien qu'ils fussent sérieusement soutenus par Sapieha, ils ne purent ni ébaucher des projets d'union, ni discuter les questions religieuses, ni même d'une manière quelconque atteindre les Moscovites. Condamnés à l'isolement, mal vus, paraît-il, de Boris, ils durent renoncer à toute action au dehors et limiter leur zèle au personnel de l'ambassade. Le Père Martin le constate dans une lettre au général Acquaviva, datée de Polotsk, le 8 avril 1601, et il ajoute avec un

accent de tristesse résignée que les appréciations de Possevino dans sa *Moscovia* sont parfaitement exactes, que les Russes portent une haine implacable aux catholiques, qu'ils sont imbus de préjugés contre le Pape, et qu'ils y tiennent obstinément sans vouloir se laisser convaincre. Un diplomate autrichien, pour le dire ici en passant, traversait la Russie vers la même époque et remportait des impressions analogues [1].

Léon Sapieha lui-même n'eut pas plus de succès dans ses tentatives de rapprochement [2]. Il avait en portefeuille un projet d'entente mutuelle en vingt-trois ou vingt-quatre articles qui rappelaient par certains côtés la vaste conception unitaire de Bathory. Sous prétexte de trêve, on négociait une alliance offensive et défensive, voire une fusion des deux États. Il s'agissait non seulement d'établir la liberté du commerce, l'extradition des malfaiteurs, d'organiser les ventes et les achats de propriété, de faciliter les mariages entre Moscovites et Polonais, de s'entendre sur l'érection des églises et sur les cessions territoriales, mais aussi d'adopter un nouveau système de succession au trône qui devait aboutir fatalement à l'hégémonie polonaise. L'arrière-pensée de Sigismond, malgré ses allures panslavistes, n'en sautait pas moins aux yeux : il voulait assimiler Moscou à la Lithuanie, et préparer les voies à une nouvelle union de Lublin. Mais Boris Godounov n'avait rien d'un Jagellon, et, à peine parvenu au pouvoir, il ne songeait qu'à maintenir sa dynastie sur un trône encore chancelant.

[1] Notre collection, lettre autographe du P. Martin Rohalinensis. — SCHEFER, p. 24.

[2] Rome, Archives Doria, fonds Aldobrandini, 11 A. — Archives du Vatican, fonds Borghèse, III, 52 c. — SOLOVIEV, t. VIII, p. 21 et suiv. — ADELUNG, t. II, p. 1. — *Scriptores Rer. Pol.*, t. VIII, p. 227, n° XXXIX. — *Archiwum Domu Sapiehow*, t. I, p. 252, note; p. 258, n° 315.

L'ambassade polonaise fut froidement accueillie au Kremlin. Une scrupuleuse surveillance s'exerça autour d'elle; on l'éprouva par des lenteurs, l'audience ne fut accordée que tardivement. Boris se disait malade, et il semble, en effet, qu'il était déjà atteint d'hydropisie. Ne pouvant présider lui-même le grand banquet d'usage, il s'en remit pour cette fois à son fils. Dès le début des pourparlers, Sapieha découvrit le jeu de Godounov : celui-ci menaçait la Pologne avec l'alliance suédoise et la Suède avec l'alliance polonaise, afin d'obtenir des deux côtés des conditions plus avantageuses. Les Polonais se convainquirent aussi que leur programme était trop vaste, et que la plupart des questions ne gagneraient pas à être soulevées. Ils réduisirent leurs prétentions à ces trois chefs : liberté et facilité de commerce, y compris l'acquisition de propriétés foncières; érection d'églises latines dans des cas prévus d'avance; enfin, rétrocession de quelques provinces à la Pologne avec l'arriéré des impôts perçus jusqu'à ce jour.

Ainsi limitées, ces propositions parurent encore exorbitantes aux boïars. Ils répondirent avec raideur, d'autant plus que Sapieha refusait obstinément le titre royal à Godounov. Voyant qu'on cherchait à élargir les bases des relations internationales, Boris crut faire acte de bonne politique en s'y opposant, et plus les Polonais manifestaient de zèle, moins il se prêtait à leurs avances.

Quant aux églises latines, cette concession, déjà refusée par Ivan IV à Possevino, le fut encore par Godounov à Sapieha. Il craignait, disait-il, que cette innovation n'excitât des hérésies dans le peuple, et cette fermeté n'était pas pour déplaire à son entourage. L'on raconte même qu'un jour, lorsqu'il faisait au conseil grand étalage d'orthodoxie, un boïar, se levant à l'improviste,

lui dit que ce n'était pas un prince de la terre qui parlait, mais que c'était un ange du ciel qui lui dictait ce langage. Les cessions volontaires de provinces furent repoussées avec plus d'aigreur encore. Les boïars eussent préféré se prémunir contre les dangers de guerre prochaine et s'entendre sur la Livonie, convoitée par la Suède et possédée par la Pologne, tandis que les Russes étaient eux-mêmes bien décidés à s'en emparer.

Les diplomates polonais constatèrent un grand changement dans le chef de l'État moscovite. Le tsar Godounov n'était plus le boïar conciliant et obséquieux d'autrefois. Il n'était même plus le tsar des premiers jours de son règne. On le voyait maintenant absorbé par le souci dynastique. Abraham de Dohna avait déjà découvert en lui cette tendance. Les Polonais ajoutent que, pour conserver le trône à son fils, il ne pardonnait à rien et à personne; les suspects étaient sacrifiés sans pitié, et ses procédés cruels étonnaient même les survivants d'Ivan le Terrible. Cependant Boris ne désavoua point l'ancienne amitié qui le liait à Sapieha; il le traita avec plus d'égards, disait-il, qu'il n'en eût montré à tout autre, et ne voulut pas recourir aux mesures de rigueur conseillées par quelques boïars pour briser la résistance du chancelier.

A cette ambassade se rattache un souvenir littéraire qui ne manque pas d'intérêt. Le bruit courait à Rome que le Kremlin possédait de précieux manuscrits grecs; l'Empereur Jean les y aurait envoyés, à la veille de la chute de Byzance, pour les soustraire à l'ignorante rapacité des Turcs. Le cardinal San-Giorgio voulut en avoir le cœur net, et il chargea un Grec intelligent d'accompagner Sapieha et de faire une enquête à Moscou [1]. Pierre Arcu-

[1] LEGRAND, t. III, p. 209. — Rome, Archives Doria, fonds Aldobrandini, 11 A.

dius, ainsi s'appelait l'élu, était parfaitement en mesure de s'acquitter de cette besogne. Originaire de Corfou, brillant élève et premier docteur du collège de Saint-Athanase, appliqué par Grégoire XIV et Clément VIII aux affaires de l'union, il se trouvait alors en Pologne, et un voyage d'exploration à Moscou devait lui sourire. Le zèle et la bonne volonté ne lui firent pas défaut. Il s'adressa d'abord aux Russes qui lui racontèrent des merveilles sur les manuscrits byzantins de leur patriarche, mais, en poussant la pointe, Arcudius s'aperçut que ces prétendus trésors se réduisaient aux livres ordinaires d'église, psautiers, évangéliaires, ménées et autres du même genre. Les Grecs attachés au service du Tsar ne surent pas en dire davantage, et, serrés de près, ils déclarèrent expressément que le Kremlin ne possédait pas de bibliothèque byzantine. Ce témoignage est à recueillir. Arcudius, pour sa part, se laissa convaincre, et, dans une lettre datée de Mojaïsk, le 16 mars 1601, grelottant de froid et mal abrité, il exposa au cardinal San-Giorgio le résultat de ses recherches, sans pouvoir expliquer autrement que par des hypothèses l'absence des livres grecs.

Le même jour, de la même ville, Léon Sapieha confia ses impressions au nonce de Pologne, Rangoni. Il revenait absolument désillusionné, avec de pénibles souvenirs personnels. Les égards de Godounov avaient été d'un caractère négatif. On n'avait pas sévi contre l'ambassadeur, mais il se plaignait d'avoir été enfermé dans une étroite prison, où il n'avait d'autre consolation que la pensée de Dieu. J'ai accepté cette mission, écrivait-il, avec l'intention d'unir les Moscovites à la Pologne et à la Lithuanie par une entente parfaite et une paix durable, et principalement pour propager ici les principes d'humanité et de vraie religion, mais personne n'a voulu me prêter l'oreille.

L'obstination et l'ignorance ont fait échouer nos efforts, et « je n'ai aucun espoir de voir ce peuple rentrer dans le sein de l'Église, bien que tout soit possible auprès de Dieu ». Les sources russes se taisent sur les mauvais traitements de l'ambassadeur, mais elles avouent que les discussions furent vives et chaleureuses, qu'il y eut même de grossiers excès de langage. Malgré tout, la nécessité eut raison des obstacles, et une trêve de vingt ans fut conclue sur la base du *statu quo*.

Pour la prestation du serment, le boïar Michel Saltykov et le diak Athanase Vlasiev se rendirent en Pologne dans le courant de janvier 1602. Le Roi les reçut à Vilna. Il y eut encore des discussions interminables sur les titres : Godounov prétendait au tsarat, et Sigismond III à la double royauté de Pologne et de Suède. On ne parvint pas à s'entendre, et chacun y remédia en réservant ses droits.

Les ambassadeurs russes excitèrent la curiosité du nonce Rangoni [1]. Leurs beaux et riches vêtements contrastaient avec leurs allures vulgaires. Quand les fiers gentilshommes polonais, passionnés pour les diètes orageuses et les élections turbulentes, leur parlaient des charmes de la liberté, ils haussaient les épaules, crachaient par terre en signe de mépris, et se contentaient de répondre : « Quelle liberté! Quelle liberté! » Cependant, l'atmosphère politique était tellement imprégnée des idées d'union avec Moscou, le plan de Bathory était si séduisant, que Zamojski lui-même, ce vétéran des sanglantes campagnes de Polotsk et de Pskov, se laissait subjuguer de nouveau par le rêve d'une grande monarchie slave. Il ne songeait plus à prendre les armes, il voulait essayer de l'hyménée, et, au dire du

[1] Archives du Vatican, fonds Borghèse, III, 52 c., dépêche de Rangoni du 15 janvier 1602 et suiv.

nonce Rangoni, il prônait le mariage de Sigismond, veuf de sa première femme Anne d'Autriche, avec la fille de Boris Godounov. Un rejeton des Vasa et une femme d'origine tatare eussent ainsi, en se tendant la main, résolu un problème séculaire.

Tout intraitable qu'il fût en matière politique et sur le terrain de l'orthodoxie, Godounov savait se montrer courtois et même prévenant, lorsque ces intérêts vitaux n'étaient pas en jeu. Deux émissaires romains, arrivant après l'ambassade de Sapieha, furent mieux reçus et mieux traités que les Jésuites polonais [1]. Voici comment les choses se sont passées. Naguère les Papes avaient, à plusieurs reprises, invité les chahs de Perse à conclure une alliance contre les Osmanlis; le moment était venu où le Chah, prenant à son tour l'initiative, conviait l'Europe entière à s'unir dans le même but. En 1599, il avait envoyé une ambassade en Pologne, en Allemagne, en Angleterre, en Espagne, à Venise et à Rome : les diplomates persans répétaient, en Occident, à peu près les mêmes discours qu'avaient faits en Perse les envoyés romains. Toutefois, Clément VIII ne crut pas devoir se refuser à cet échange d'idées, et, pour conférer avec Abbas, il envoya auprès de lui deux représentants : un laïque, don Diego Enriquez Miranda, et un religieux, Francesco da Costa. Le meilleur chemin à suivre était celui de Moscou, et on lui donna la préférence. Possevino avait obtenu d'Ivan IV, en faveur des missionnaires, le droit de pas-

[1] Archives du Vatican, *Miscell., Istrutt.*, t. III, f° 238 : 1601, 28 février, Instructions de Clément VIII à « *Don Diego di Miranda et al Padre fra Francesco Costa.* » — Tourguénev, t. II, p. 54, n° XXXII. — Rome, Archives Doria, fonds Aldobrandini, 7, 11, 11 A, dépêches de Rangoni et lettres de Miranda et de Costa. — Archives du Vatican, fonds Borghèse, III, 70, f° 103; IV, 274, f° 1. — Bantych-Kamenski, t. I, p. 16. — *Roussk. Liét.*, t. VIII, p. 48.

sage pour la Perse, mais le Pape ne semble pas avoir songé à s'en prévaloir; au moins n'y fait-il aucune allusion dans sa lettre à Boris, où il se réclame uniquement de l'Empereur. En effet, on s'était concerté sur ce point avec l'Autriche. Arrivés à Moscou le 25 août 1601, et munis d'une lettre de Rodolphe, Miranda et Costa furent présentés à Boris par l'envoyé autrichien Michel Schell, à titre de missionnaires se rendant en Perse pour y prêcher l'Évangile.

Les deux Portugais passèrent environ dix jours dans la capitale des tsars et n'eurent qu'à se louer de Godounov et de son fils. A l'audience, le port majestueux du souverain, son grand air, les avaient remplis d'admiration. Un détail d'étiquette faillit les compromettre. Le titre tsarien fut trouvé en défaut; Miranda se référa aux lettres de Grégoire XIII, donna de belles assurances, et l'on consentit à passer outre. Godounov leur accorda une seconde audience, les fit visiter tous les jours par les siens, et s'occupa lui-même d'arranger leur voyage jusqu'à Astrakhan, pour satisfaire au désir du Pape, disait-il, et à celui de l'Empereur, son frère. Les Portugais restèrent sous le charme de cette réception cordiale et gracieuse. « En vérité, écrivait Costa, de Moscou, au nonce Rangoni, le 6 septembre 1601, il n'a pu en faire davantage, et nulle part ailleurs nous n'avons trouvé tant de bienveillance, ni reçu tant d'honneurs qu'auprès de ce prince et de son fils. Vraiment notre Saint-Père le Pape devrait lui exprimer des remerciements pour nous avoir accueillis, à sa prière, avec tant de bonté et de distinction. » Miranda allait encore plus loin, et dans la clémence, la libéralité, les aimables prévenances du Tsar, il voyait une preuve certaine de ses excellentes dispositions envers le Pape.

Cette conclusion était prématurée : dans les conseils de

Fedor, le boïar Godounov n'avait montré aucun empressement à se rapprocher de Rome; élevé au fait de la puissance, le tsar Boris se montra toujours réfractaire aux influences pontificales : l'idée religieuse n'avait pas de prise sur lui. La courtoisie extérieure, les procédés de politesse, voire les services rendus aux envoyés pontificaux, ne prouvent que la souplesse de caractère de l'oprichtnik transformé en souverain.

Ces événements nous amènent aux premières années du dix-septième siècle. En jetant un regard en arrière, en remontant jusqu'au concile de Florence et au delà, ce qui frappe avant tout le penseur, c'est le phénomène de la ténacité à Rome aussi bien qu'à Moscou. Si la vérité est immuable de sa propre nature, si elle est nécessairement expansive et fidèle à elle-même dans ses expansions, il peut y avoir aussi des aberrations qui se propagent de siècle en siècle et s'incarnent dans des faits.

La politique du Saint-Siège s'inspirait d'une doctrine. Elle s'appuyait sur le principe de l'unité de l'Église et de son magistère suprême; son idéal dogmatique ne pouvait être que l'union entre l'Orient et l'Occident, union de croyances et de forces, telle que l'avaient vue les siècles antérieurs à Photius et à Michel Cérulaire, telle que la reverra, selon l'oracle des Évangiles, l'humanité expirante. Quant à l'objectif de sa diplomatie, depuis la chute de Constantinople, c'était surtout la guerre contre les Turcs que le Saint-Siège avait en vue. Héritiers des Urbain II, qui avaient soulevé l'Europe contre l'Islam et lancé en Terre Sainte des chevaliers bardés de fer, les Papes d'avant et d'après la Renaissance, voyant le monde chrétien menacé, ses provinces envahies, sa foi persécutée, son avenir compromis, ne cessaient d'appeler les rois et les peuples à la défense de la Croix contre le Croissant. Aussi bien, chaque

fois que le cours des choses rapprochait le Kremlin du Vatican, fût-ce pour le mariage de Zoé avec Ivan III ou pour la trêve d'Ivan IV avec Stéphane Bathory, à travers les soucis du moment, les dominant de toute sa hauteur, reparaissait toujours la double et invariable préoccupation de l'union religieuse avec Rome et de l'alliance militaire contre les Turcs. Et comme c'était la Pologne qui, le plus souvent, se trouvait en cause, on comprend sans peine pourquoi les Papes s'efforçaient constamment d'établir la paix entre le Kremlin et le Wawel. En dehors des motifs d'un ordre plus élevé, ils tenaient à opposer au spectre islamique une masse compacte, homogène dans la mesure du possible, portant dans son sein un élément durable d'unité. Et quoique plus sympathiques aux Polonais, l'hégémonie des Russes, leur marche vers Byzance, ne les effrayaient pas, pourvu que les liens avec Rome fussent rétablis.

Au Kremlin, une tradition séculaire avec de profondes racines dans le sol remplaçait la doctrine, et, en politique, le système prédominant était ce que nous avons appelé ailleurs le *panrussisme*. L'Église nationale, enclavée dès l'origine dans le patriarcat de Byzance, portait l'empreinte orientale et subissait le même sort que sa métropole. Le chef de l'État, bien qu'il ne fût pas de droit chef de l'Église, s'ingérait spontanément dans la sphère d'action cléricale, tranchait avec autorité des questions qui dépassaient sa compétence, et bouleversait à sa guise la hiérarchie ecclésiastique. Traiter avec le Pape, reconnaître sa primauté, eût été compromettre l'omnipotence laïque et même s'amoindrir aux yeux d'un fanatisme peu éclairé et victime de la routine. De hautes envolées théologiques auraient pu seules triompher de cet obstacle, mais elles ne troublaient pas le cerveau des souverains moscovites. Avec l'immense majorité de leur peuple, ils croyaient

aveuglément ce que leurs pères avaient cru, et traitaient les Latins d'hérétiques, voire de païens : leur horizon ne s'étendait pas au delà. La croisade contre les Turcs n'avait pas non plus le don d'électriser les anciens tributaires des Mongols. Ils n'ambitionnaient point les sanglants lauriers de Varna, ne songeaient pas à venger les ancêtres de Sophie Paléologue, ni à délivrer les *bratouchki* du joug ottoman. Le bruit des sabres qui s'agitaient en Occident n'avait pour écho à Moscou que des promesses illusoires et des approbations platoniques. Une autre mission absorbait pour lors l'activité guerrière des tsars : réunir les lambeaux épars des *terres russes*, élever une vaste monarchie sur les ruines des apanages, rendre à la maison de saint Vladimir la splendeur de ses premiers jours et créer ainsi cette Russie colossale qui étreint de ses bras de géant l'Europe et l'Asie, et dont peut-être ils étaient loin d'entrevoir les futures grandeurs.

Ainsi, lorsque les Papes négociaient avec les tsars, deux mondes absolument différents se trouvaient en présence et se heurtaient plus ou moins brusquement. De part et d'autre, il n'y avait rien de commun dans les idées, les aspirations, les efforts. On vivait d'une autre vie, on caressait un autre idéal, on était enveloppé d'une autre atmosphère ambiante. Les abîmes qui séparaient le Vatican du Kremlin étaient d'autant plus profonds que l'on parvenait moins à se connaître mutuellement. C'est dans cet ensemble de circonstances, renforcé par des préjugés invétérés, qu'il faut en grande partie chercher le secret des lenteurs, des malentendus, des résistances qui surgissaient si souvent dans les rapports entre la Russie et le Saint-Siège. Le génie de Rome n'en persistait pas moins à fixer du regard l'empire grandissant du Nord.

APPENDICE

Lorsque Stéphane Bathory manifesta, en 1584, le dessein de faire une nouvelle guerre à Moscou, Possevino adressa à Zamojski un mémoire sur la difficulté de l'entreprise. Cette pièce ne s'est pas retrouvée, mais la lettre du 23 octobre 1584 au cardinal de Côme en contient le résumé. Nous donnerons ici ce résumé ainsi que la réponse de Zamojski aux observations qui lui avaient été faites. Les notes au bas des pages sont des apostilles de Possevino.

I

POSSEVINO AU CARDINAL DE COME.

(*Notre collection, minute autographe.*)

Io, poichè parti il Re di Lublino, parlai e dipoi scrissi al Sr Cancelliere che, non essendomisi nelle cose proposte da Sua Maestà risoluti alcuni dubbi, non sapevo quanto sodamente si potrebbe per Sua Beatitudine persuadere altri che il negocio si promovesse. Et questo feci accioche et si intendessero le ragioni, et, quando costi si giudicasse il tirare la cosa in lungo o il dissuaderla, già Sua Maestà fosse nel core suo assai disposta a credere che non era per difetto di buona volontà et di giudicio nella Sede Apostolica.

Le ragioni fra l'altre furono queste, ch'era come impossibile ch'il Re pigliasse l'impresa di Moscovia senza il consenso et concorso del regno, et che se bene altrimenti spuntasse inanzi, non-

dimeno non vorrebbe il regno tirarsi a dosso la guerra, che con quella occasione potrebbe essergli mossa et dal Turco et da altri.

Che l'arcivescovo di Gnesna, all'hora vescovo di Cujavia, haveva, all'hora che il S[r] Cardinale tanto haveva toccato qualche cosa della lega di quel Re con gli altri Christiani contro il Turco, detto publicamente nei comitii di Varsovia che gli Italiani volessero divertire da loro la tempesta sopra i Polacchi, et che direbbero adesso?

Che gli Ungheri sempre buttano negli occhi degli Italiani la ruina loro per il fatto d'armi succeduto alla Varna sendovi il legato del Papa. Che cosa avverrebbe hora?

Che se le cose di Moscovia erano divise, anchora quelle di Polonia erano disunite. Laonde era spediente di attendere prima a questi. — 23 octobris 1584.

II

ZAMOJSKI A POSSEVINO.

(*Archives du Vatican, Germania, t. XCV, f[os] 242 et suivants.*)

Reverende Domine, Amice honorande, Redditae mihi litterae Dominationis Vestrae Reverendissimae sunt, quibus certiorem se fieri a me cupit quid ad eas dubitationes, quae in suscepto negocio objici sibi ab aliis possent, respondendum sibi sit. Ad ea hisce litteris rescribendum D[i] V[ae] putavi.

Ac de ea quidem ratione, qua nos quoque ad suscipiendum negocium id potissimum adduci ostendit, praesenti nimirum Moscovitici imperii mutatione ita divinitus oblata, ut ultro quodammodo ad gerendam rem invitare nos videatur magnamque spem adferat fore, ut, sine armis, solo terrore in potestatem veniat, nihil ipse quoque aliud dicere habeo, quam, cum ea res cum divini etiam nominis gloria conjuncta sit, neminem esse posse, qui non optime de successu ejus sperare debeat. Quem, cum omnium hominum, qui de instituto hoc judicaturi sunt, sensum futurum mihi persuadeam, tum certe D. V. eo rectius confirmare de eo poterit, quo et imperii Moscovitici status, et praesentis temporis oportunitas perspectior illi est.

Ex iis, quae in deliberationem venire posse ei visa sunt, potissimum de hominum nostrorum erga bellum hoc animo dubitare eam video, vererique, ut, cum superiorum expeditionum ne praemiis quidem delectentur, ad novas provincias cum periculo suo adjungendas vix adduci possint [1].

Verum, quae de superioribus bellis ac capta Livonia hominum judicia sint, postea dicam, interim hoc respondeo : eo certe loco rem futuram, ut vel ordines ipsi bellum et tributum in id decernant, ac tum etiam sine auxiliis externis, propriis viribus, id perficiatur, aut, si a bello ipsi abhorreant, Regiam tamen Majestatem, quominus ea privatis aut aliorum opibus adjuta id suscipiat, impediendi causam habituri non sint. Quid enim aliud, si bellum recusare velint, adferre possint praeter tributi molestiam, qua plebem atque familias rusticas nobilitatis superioribus bellis exhaustas dicant. Praeter id non modo periculum nullum, sed ne difficultas quidem ulla indicari potest, quae, suscepto privatim bello, ad rempublicam pervenire possit, quum imperium Moscoviticum et superioribus bellis ita imminutum, et hoc tempore ita multis, cum externis tum intestinis, incommodis oppressum sit, ut ne ad resistendum quidem vires ullas habiturum sit.

Accedit huc, ut proprii potius periculi cogitatio non parum ordines [2] commovere debeat, quod, si Turca tam oportunum atque vicinum imperium adjungeret, omnino exspectandum eis foret. Ita, tributo remoto, bellum, quod nullo cum periculo ac explorato pene victoriae successu publicoque cum commodo geretur, aut optandum reipublicae erit, aut certe ad eam non pertinebit, tantum abest, ut Regiam Majestatem impedire in instituto hoc possint, in quo et publica cum utilitate et exemplo Sigismundi Augusti Regis, qui nullis ordinum regni subsidiis, privatis Lituanorum opibus, per aliquot annos bellum cum magno Moscoviae duce gessit, versaturus esset.

Neque tamen cur desperandum sit non omnes ordines potius

[1] Scripseram Lublino ad Ill[m] D. Cancellarium hanc et alias difficultates, quae mihi futurae videbantur, si expeditio Moscovitica susciperetur, quemadmodum et in meis ad Ill[m] Cardinalem Comensem litteris, Lublini, ac novissimis, Pragae, scriptis cerni poterit, quae fortassis erunt relegendae attente.

[2] Ordines intelligit regni Poloniae atque adeo ipsam rempublicam.

ad bellum hoc suscipiendum adduci posse adhuc intelligo. Nam et de superioribus expeditionibus ac capta Livonia longe aliter universam rempublicam judicare video, idque publica voce in proximis praeteritis comitiis testificatam, quam unum atque alterum, de quibus D. V. ne captas quidem Livonias amare scribit, et plurimos adhuc optimos cives eo animo esse, ut vel cum detrimento suo reipublicae defuturi non sint. Ea autem prudentia D. V. esse scio, ut non ex paucorum aliquorum, qui universae reipublicae personam sibi imponunt, sed omnium ordinum sensu, quae de hujusmodi rebus hominum judicia sint, spectandum putet. De Lituania quidem, quae, quod sedes belli in ea futura sit, vel maximum momentum allatura ad id est, non alienam eam a bello hoc esse satis constat. Puto nec Russiae populos, periculo Turcico alias vicinos, occasioni huic, qua non mediocriter se contra id munire possent, defuturos. Reliquos sola tributi incommoda retinere posse videntur, ita tamen, ut ad suscipiendum id multa e contra hortatura eos sint, dignitas imprimis publica, negocii facilitas, pericula denique, quae, si a barbaris praevenirentur, impendere reipublicae possent, quaeque hujusmodi sunt, ut etiam cum labore ac difficultate aliqua avertenda sint.

Quod vero superiori bello, ne ad Scythicas vastitates animum adjiceret, hortatos quosdam Regiam Majestatem D. V. scribit [1], primum a paucissimis D. V. orationem hanc adhibitam meminit, eamque reliquorum consensu statim repudiatam; deinde a principio omnino id accidisse, in ea adhuc opinione potentiae Moscoviticae, locorum, silvarumque ipsarum situ ac magnitudine nondum cognitis, quantum virtute hostis posset nondum perspecto, quae omnia, cum vel maxime ardua ante viderentur, periclitatione ac tempore ipso in contemtum fere adducta atque e difficillimis facillima facta videntur.

Alterum, quod movere D. V. intelligo, est [2], quod si Moscoviticarum rerum perturbatus status sit, nostrarum non etiam is videri possit, ut ab externi imperii adjungendi studio, non ad sui potius curam convertere nos deberet. Sed eum quidem, si sermones a duobus aut tribus sparsos D. V. spectet, talem

[1] Respondet ad alteram difficultatem a me objectam.

[2] Ad tertiam difficultatem.

fortassis judicabit, qualem illi sibi fingunt; si naturam ipsam populi, maxime autem reipublicae hujus conditionem pro sua prudentia consideret, non aliam esse perspiciet, quae vel ab initio in libertate hac reipublicae ac vel Sigismundi I regis temporibus fuerit, cujus cum laudatissimae actiones omnes fuerint, comitiales tamen istas tempestates effugere non potuerunt, magisque alios homines reperiet quam alios mores. Deinde, ut sint aliqui in republica motus unius atque alterius arte excitati, istis refutatis, facile vel sua sponte ii cessabunt vel publica autoritate in comitiis sedabuntur, cui rei vel convocatio proxima magno argumento est, in qua, cum aliqua ex parte artes eorum detectae sint, tanta animorum mutatio consecuta eam est, ut jam summum apud omnes silentium sit. Nullis temporibus in omnibus populis ac rebuspublicis, maxime autem in hac nostra, defuerunt homines factiosi, qui ob privatas cupiditates reipublicae utilitates impedire conarentur, nec tamen propterea a rebus gerendis meliores avertere potuerunt.

De gratia quam ab ordinibus, si in bellum non consenserint, exspectandam principibus iis quaerit [1], et quod verendum scribit, ne odium potius atque invidiam ab illis inde reportarent, cum in invitum beneficium conferri non posset, jam ante docui, nulla alia re detrectari ab iis bellum posse praeterquam solius tributi recusatione, cum alia omnia hujusmodi sint, quae ad bellum id summopere hortari eos debeant. Hac igitur in re, qua una a suscipiendo bello hoc et propriis commodis avocari possent, si ab aliis subleventur, quis omnium tam demens futurus sit, qui non summis laudibus in cœlum eos ferat, qui nullo suo commodo adducti, praeterquam quod ad universam rempublicam christianam perventurum sit, pro alienae reipublicae commodis sumptus ac impensas suscipiant. Varnensis clades, de qua et ipsa mentionem D. V. facit, quid cum bello hoc commune habere possit non video [2], geretur enim bellum cum eo hoste a

[1] Ad quartam difficultatem. Scripseram enim videri fore difficile, ut principes in illud bellum contribuerent, si vel regnum haud consensisset, aut cum Caesare compositae res non essent.

[2] Ad quintam difficultatem. Dixeram enim Ungaros et Polonos quosdam solitos esse objicere Pontificiis et cardinali Caesarino Varnensem cladem, quod impulsu ejus legati susceptam dicerent, ac Regem Ungariae mortuum, etc.

quo, quod D. V. ipsa minime ignorat, nihil omnino periculi exspectari possit. Quamvis et qui de Varnensi clade queruntur magis eventu quam ratione expeditionem eam metiri videntur, cujus sine dubio minime tam infelix exitus futurus fuisset, si promissa subsidia submissa fuissent.

Ne etiam domi interim respublica a certis hominibus occupetur, verendum non est [1]; quae enim eorum opes sunt, etiam si illum, cujus amicitiae opinione maxime tumere videntur, ex majori Polonia adjungant [2]? Cujus primum et si sint reditus aliqui, non tamen tanti, ut ab eo extimescendum aliquid sit; deinde possessionum, ex quibus reditus ab illo percipiuntur, cum omnes eae munitiones nullas habeant, ea fere ratio est, ut in civilibus dissensionibus non minus adversariorum futurae sint quam possessorum, seu eorum potius, qui plurimum armis valent. Sed neque de eo policeri aliquid sibi adhuc possunt, nam et iis majoribus ortus est qui honestatis potissimam rationem semper habuerint, et, postquam apertius aliquantum detecta res fuit, eam ipse etiam de se significationem dedit [3], cum ita quemadmodum se habet habere eam intellexerit, minime se commune aliquid cum ea habiturum, et caeteri unus atque alter ita exhausti sunt, ut crumenas telis aranearum plane obsitas habeant, ac si quid a sua re, qua pene excussi sunt, ocii illis sit, magis ad conserendos rumoribus homines quam fructibus agros instructi sint. Quod si ad externa etiam auxilia confugerent, ea certe ne bonae quidem causae deerunt, et si id accideret quod in tali casu fieri solet, cum vis et injuriae propulsandae causa ad extrema confugitur, haud magis fortassis invidiosa quam ab illis exspectari possint.

Alterum quod Summi Pontificis legato a D. Archiepiscopo D. V. propositum quondam ostendit [4], videndum esse ne Turcici

[1] Ad sextam difficultatem, qua dicebatur dubitandum esse, quin aliqui eorum turbas in regno, qui et haeretici, et male erga Regem, sive ipsum D. Cancellarium essent. *(Sic)*.

[2] In vero convertit sermonem suum ad Palatinum Poloniae Majoris, tamquam primarium et ditiorem ac vero aemulum D. Cancellarii, quique Calvinianorum est in eo tractu caput.

[3] Hic alludit ad caussam Sborovianam, quam tueri et Sborovianis favere videbatur Palatinus Gurcensis sive Poloniae Majoris.

[4] Ad septimam difficultatem, R^mo enim tum Episcopo Montis Regalis, Nuntio in Polonia, qui forsan Regem ad foedus adversus Turcas hortaba-

impetus in nos converterentur, gravius fortassis videri posset quoque ordines magis moverentur, si cum ipso Turca bellum suscipiendum esset. Verum quid hoc bellum ad Turcam pertinere possit, aut saltem qui magis quam superius, causae nihil video, cum nec Turcae Moscovia ac ne tributaria quidem unquam fuerit, nullum cum ea foedus, nulla amicitia ei intercesserit, nihil denique in eam juris sibi usurpare possit. Itaque tantum abest, ut, bello cum Mosco gerendo, Turcicum bellum provocari debeat, ut Turcae ipsi potius ad oppugnandos Moscos Poloniae reges saepe hortati sunt extentque literae Selymi imperatoris quibus Sigismundo Augusto triginta millia militum in bellum id auxilio se missurum obtulerit, etsi ille usus iis non sit.

Ut Caesarea etiam Majestas ac ejus securitas, quemadmodum D. V. scribit, cum ab aliis principibus, tum maxime magno Hetruriæ duce in deliberatione hac comprehendatur, puto D. V. ipsi perspectum esse, quo minus ea cautione opus non sit, per Regiam Majestatem minime stare, cum ea ita animi sui voluntatem declaraverit, ut praeter pauca illa segmenta villarum nulla fere inre a Caesareo responso discesserit : de illis vero eas rationes D. V. permiserit, quibus facile finiri id possit. Ita ut, si negocium id a Caesarea Majestate jam perficiatur, nihil omnino futurum sit, quod desideratam jam dudum a D. V. inter duos principes hosce conjunctionem mutuamque fiduciam ac pactorum etiam ipsorum renovationem amplius remorari possit.

Restat, ut de iis, quae, priusquam armis rem experiremur, tentandae videantur; de fructibus, qui ad Ecclesiam catholicam, si vel denunctiatione (*sic*) belli, vel ipso bello provincias ad Lituaniam olim pertinentes, aut Moscoviam ipsam Regia Majestas reciperet, redituri essent; de usibus, in quos pecunias a Summo Pontifice ac caeteris principibus Italicis suppeditatas, sive procederet bellum, sive non, conversura Regia Majestas esset; de praesidiis, quæ dum in hostico abfutura esset, regnum tutatura essent; de consilio denique Regiae Majestatis et quid potissimum bello hoc spectet, quae et ipsa strictim omnia D. V. attingere video, ei respondeam [1].

tur, R^{mus} tum Episcopus Cujaviensis, qui nunc est Archiepiscopus Gnesnensis, in comitiis Varsoviensibus indirecte respondit, Italos id agere, ut ab suis cervicibus Turcas in Polonos averterent.

[1] Ad reliquas res a me propositas respondet.

De primo nemini dubium esse potest, quin, si ultro vel provincias quae Lituanici olim juris fuerint vel se ipsos etiam in potestatem Regiae Majestatis dedere velint, longe pacem hujusmodi bello ac christiani sanguinis profusioni, quibus praesertim ipsis nihil aliud assequeremur, praeferendam esse. Tentabit igitur Regia Majestas prius vel legatione a se missa animos eorum, qua jure gentium res ablatas repetat, aut, cum ipsi ad proxima comitia legatos suos missuri dicantur, iis rem proponet, ac si sine caede et sanguine jus suum consequi poterit, a pace alienus minime erit, sin minus, tum demum armis de jure disceptabit.

Quae difficultas autem ea in re esse possit, quam D. V. proponit, quod vix videlicet sperandum sit, Scythicam gentem inter tot silvas atque immanes vastitates tam facili negotio subigi posse, partim ipsa D. V. scit, cum si quae antea difficultates ejus rei fuerint, eae omnes superatae jam sint, vires hostis atque bellandi rationes plane jam perspectae atque exploratae, silvae magna ex parte apertae, omnes ad eam aditus cogniti, potentia hostis superioribus bellis imminuta, iisdemque ipse de priori animo ac potentiae suae fastu dejectus, opinioneque ipsa jam fere debellatum. Ita ut recipere non dubitem, modo rem aggrediamur, non biennium abiturum cum in media Moscovia una cum D. V. catholico ritu celebraturi Deum sumus.

Quacumque autem ratione seu Moscoviam universam, seu partem aliquam ejus sibi adjungat, id certe ante omnia operam dabit, ut de commodis jam Ecclesiae catholicae dicam, quo et ecclesiis novis fundatis, et scholis constitutis, tum piis doctoribus introductis, una cum imperio religionis quoque catholicae fines proferantur, quo de animo ejus pluribus me confirmare necesse non est, quod jam ante etiam unquam loco Ecclesiae ornamentis eam defuisse D. V. ipsi satis perspectum est.

In quos usus pecunias suppeditatas impensura Regia Majestas esset, primum latiturum non est, cum, quemadmodum inter nos agitatum fuit, specie mercatorum quæstores suos mittere possent, qui et pecunias summissas erogarent, et in quas res impenderentur, inspicerent. Ac bellum quidem si susciperetur, necessariam ejus erogationem fore disputare necesse non est. Si provinciæ ablatæ vel consensu redderentur, vel etiam universa Moscovia terrore in potestatem perveniret, bello hisce rationibus

excluso, pecuniae, si quae representata esset, si ita Summo Pontifici videretur, non ideo tamen nullus adhuc locus recte collocandae relictus esset, si vel ad scholas atque ecclesias in novis provinciis constituendas, vel in ipsam etiam Transilvaniam partim ad religionem in ea propagandam, partim ad muniendam eam contra Barbaros converti eam vellet, quæ quantum momenti ad universæ christianitatis salutem habeat dicerem, nisi D. V. pro sua prudentia omnium optime id perspicere scirem, vel si etiam Summo Pontifici et illis principibus videretur, si quæ erogata esset, referri tum possit.

De periculis, quae, Regia Majestate in hostico absente, a vicinis regno objici possent deque praesidiis contra ea pluribus dicendum mihi non arbitror. Cum Dano enim quo loco res jam sit, ut non ab adeo magna pecunia tota ista controversia pendeat, qua numerata, illa quoque sublata erit D. V. intellexit. Sveco suarum forte rerum, quod agat, non deerit : tum ut inter populos suos aliquid valeat, quominus libere tamen excurrere possit, cum naturales compedes eum retinent, tum Moscovia in potestatem redacta, vicinitas ista cum Carelia ac Finlandia magis etiam adhuc eum tardabit. De Turca nullam illum causam belli habiturum jam ante ostendi. In universum autem omnibus hoc oppono, ut cum bellum hoc Moscoviticum non ejus generis futurum sit, quod superiori bello, facile ipsa D. V. perspicere potuit, ut omnem juventutem in id evocari necesse sit, ac ne majorem quidem partem, ut maxime eo tempore tentare aliquid vellent, nunquam tamen ita nudatam illam regni partem eos reperturos, ut ad impetus eorum excipiendos non aliquo modo parata futura sit.

Reliquum est, ut de consilio atque animo Regis quidque potissimum in bello hoc spectandum sibi ducat disseram. Id paucis mihi faciendum puto quod D. V. ipsam satis perspexisse mihi persuadeo, ut non nihil rerum quæ ad ditiones suas olim pertinuerunt repetitione moveatur, regni denique sui contra barbaros muniendi cura, potissimum tamen universi hominis christiani salutem atque commodum in deliberatione hac proposita eam habere, cum hujusmodi hoc tempus sit, quo si ullo alio contra potentiam Turcicam, vel maxime si jam infringi ea non possit, præsidia tamen aliqua comparari possent aut alio saltem vires ejus a cervicibus christianitatis averti. Possem demonstrare quod

praeclara haec occasio ipsi postea Turcae frenos injiciendi esset, nisi eo loco rem esse viderem, ut non tam de christianorum potentia contra barbaros augenda quam proprio periculo propulsando cogitandum nobis esset, si, quod Deus avertat, in hac ipsa re a barbaris praeveniremur, illique priusquam nos tam amplum regnum, cui jam imminere videntur, potentiae suae adjicerent, Scythia enim et Moscovia a Turca occupata, Poloniaque a duabus partibus ab ea cincta, quid obstare possit, quominus per apertos et patentissimos campos cum Poloniam ipsam tum Germaniam invadat omnesque copias suas in christianitatem effundat, quas hactenus non tam foedera fortassis quam objectae ab altera parte difficultates retinuerunt. In tanto igitur discrimine cum rempublicam christianam versari videat, vereaturque, ut, si quod hactenus fere subinde accidit, tam praeclaram occasionem e manibus dimittamus, non omnino tandem omnes dormientes a barbaris opprimamur, non tam privato aliquo commodo quam publicae salutis cura cogitationem hanc suscipiendam sibi existimavit, cum perpetuo eo animo fuerit, ut vel sanguinem vitamque ipsam pro salute nominis christiani profundere non dubitet, bellumque ipsum, si ad id accedet, ita geret, ut nihil aliud in eo a se spectatum cum omnes tum potissimum Sanctitas Sua intelliget.

Finem nunc faciam, cum ad id quod appendicis loco D. V. adjecit respondero : quid nimirum si copiis non pecuniis juvare Regiam Majestatem in bello hoc vellent agendum D. V. esset? Ne haec quidem conditio repudianda fortassis esset, nisi in suspiciones aliquas hujusmodi incurreret, propter quas non modo aliorum externorum, sed vel ipsius Ungari militis opera non satis grata nonnullis in regno hoc esse videtur. Qua tamen in re hoc quoque considerandum esset, primum et longe minori fere sumptu hisce e locis militem haberi et ad eas fortassis difficultates et locorum horum rationem accomodatiorem posse, et ne tam longinqua militia plaerisque gravis futura esset, utque satis incommoda aeris ac vastitatis terrarum illarum perferre possent.

Haec fere sunt, quae mihi in mentem hoc tempore venerunt, quae ad ea de quibus D. V. ex me quaerit responderem. Eaque, quae ad bellum hoc Moscoviticum pertinent, ut tali etiam scripto aliquo, de quali D. V. scribit, Regia Majestas confirmet, non

alienum futurum puto, ubi exemplum ejus a D. V. perscriptum viderit. Caetera prudentiae atque intelligentiae D. V. permitto, quam ut harum rerum peritissimam et excitatissimo in rempublicam christianam atque omnes praeclaras res studio esse scio.

Quod reliquum est Reverendissimam Dominationem Vestram quam optime valere cupio eique omnia fausta ac felicia precor. Zamoscio, V mensis octobris, anno Domini 1584.

Reverendae Paternitatis Vestrae amicus obsequiis paratus,

JOANNES ZAMOJSKI
Cancellarius et generalis capitaneus.

BIBLIOGRAPHIE

I

MANUSCRITS

Florence, Archives d'État, fonds Médicis, 3296, 4292.
Milan, Ambrogiana, F, 88; H, 179, parte inf.
Munich, Bibliothèque royale, fonds italien, 133.
Naples, Bibliothèque Brancacciana, III, E, 12.
Paris, Bibliothèque nationale, fonds italien, 1173. — Notre collection : Possevino : *Transilvania; Annalium secunda Decas; Occasione et causa della stampa del libro della Moscovia;* 1581, 25 mai, Skarga à Acquaviva; août, Stéphane Bathory aux Novgorodiens, avec sceau et signature autographe (au dos, de la main de Possevino : *Litterae Stephani, Poloniae Regis, de mense Augusto* 1581, *Novogrodiensibus scriptae ut se dederent neque sanguinis effusionem aut depopulationem expectarent, quae mihi a Magno Duce Moscoviae sunt traditae*). 12 octobre, Stéphane Bathory à Acquaviva; 23 octobre, Ivan IV à Possevino; 1582, 31 janvier, lettre de Piotrowski; 1584, 23 octobre, Possevino au cardinal de Côme; 1585, 9 février, Stéphane Bathory à Possevino; 1586, 4 janvier, Azzolino à Possevino; 14 janvier, Possevino à Heidenstein; 24 janvier, Possevino à Acquaviva; 22 février, Stéphane Bathory à Acquaviva; 15 avril, le même au même; 26 mai, Azzolino à Stéphane Bathory; 1er juillet, Possevino à Azzolino; 6 juillet, le même au même; 7 août, Possevino à Acquaviva; 7 août, Possevino à Azzolino; 1er novembre, Skarga à Acquaviva; 26 novembre, Patentes de Sixte-Quint pour Possevino; 1588, 26 janvier, Possevino à Zamojski; 1601, 8 avril, Martin Rohalinensis à Acquaviva.
Raguse, Bibliothèque des Pères Franciscains, n° 218.
Rome, Archives Doria-Pamphilj, fonds Aldobrandini, 7, 11, 11 A. — Archives de l'Institut prussien, fonds Minucci, t. XXVII. — Archives du Vatican, Armario XLIV, t. 24, 25; *Diariorum,* t. XV; *Germania,* t. XIII, XLVI, XCII, XCIII, XCIV, XCV; *Liasse Theiner* (documents non classés préparés par le P. Theiner pour l'impression); *Memorie et Lettere del Pos-*

sevino, t. II, III; *Miscellanea, Instruttioni*, t. III; *Polonia*, t. XVIII, XX, XXIII, XXVII; *Possevini Litterae*, 1586-1588; *Regesta*, 2018: *Sixti V Brevia anni I et II; Spagna*, t. XXX; fonds Borghèse, II, 226; III, 14, b; III, 52, c; III, 65, d; III, 70; III, 72, a; III, 91; III, 120; III, 124, b; III, 129, I; IV, 274.

Bibliothèque Barberini, XXX, 53. — Bibliothèque Chigi, L, III, 67; M, II, 43, 47. — Bibliothèque de la Minerve, X, VI, 14. — Bibliothèque du Vatican, fonds Vatican, 5485.

SIMANCAS, Archives d'État, *Secretaria de Estado*, Legajo n° 944.

VENISE, Archives d'État, *Bolle*, busta 11; *Ceremoniali*, t. I, II; *Germania, Dispacci*, t. VII, VIII, IX, XIII; *Lettere Polonia*, t. XVI; *Lettere Principi*, t. XII; *Miscellanea*, t. XXVI; *Roma, Esposizioni*, t. II, III; *Roma, Deliberazioni, Senato*, t. X; *Roma*, filza an. 1586; *Roma, Senato*, an. 1586; *Rubricario di Roma, Secondo*, 1572-1584; *Senato, Relazioni*, t. XXVI; *Senato, Secreti*, t. LXXXIII, LXXXIV, CVII.

Museo Civico Correr, *Raccolta Correr, Miscellanea*, t. XXVI, 1762.

VIENNE, Staatsarchiv, *Russica*, ann. 1597, 28 octobre, *Rapport de Dohna*; ann. 1598, *Instructions secrètes*.

VILNA, Archives de la Cathédrale, *Acta venerabilis Capituli Vilnensis*, 1585-1601.

II

IMPRIMÉS

ADELUNG (Friedrich von), *Kritisch-literærische Uebersicht der Reisenden in Russland bis 1700*. Saint-Pétersbourg, 1846, 2 vol.

Akty Istoritcheskïé. Saint-Pétersbourg, t. I, 1841.

Akty otnosiachtchïésia k Istorii Zapadnoï Rossii. Saint-Pétersbourg, t. IV, 1851.

ALBÈRI (Cav. Eugenio), *Le Relazioni degli Ambasciatori Veneti al Senato durante il secolo decimo sesto*. Firenze, 1839-1863, 15 vol.

Archiwum Domu Sapiehów. Lwów, t. I, 1892.

BALINSKI (Michal), *Dawna Akademia Wilenska*. Petersburg, 1862.

BANTYCH-KAMENSKI, *Obzor vnechnikh Snochénij Rossii*. Moskva, t. I, 1894.

BIELOWSKI (August), *Pisma Stanislawa Zolkiewskiego*. Lwów, 1861.

BRUCKNER (A.), *Die Europaeisierung Russlands*. Gotha, 1888.

CARO (D[r] J.), *Das Interregnum Polens und die Parteikaempfe der Haeuser Zborowski und Zamojski*. Gotha, 1861.

CECCHETTI (Bartholomeo), *La Republica di Venezia e la Corte di Roma nei rapporti della Religione*. Venezia, 1874, 2 vol.

CHARRIÈRE (E.), *Négociations de la France dans le Levant*. Paris, 1848-1860, 4 vol.

CHMOURLO, *Izvestia Djiovanni Tedaldi o Rossii*. Saint-Pétersbourg, 1891.
— *Ottchète o dvoukh komandirovkakh*. Iouriev, 1895.

Chossat (Marcel), *Les Jésuites et leurs œuvres à Avignon. 1553-1768.* Avignon, 1896.

Ciampi (Sebastiano), *Bibliografia critica.* Firenze, 1834-1842, 3 vol.

De rebus gestis Stephani I.., contra magnum Moschorum Ducem Narratio. Romae, 1582.

Dnevnik posliedniago Pokhoda Stefana Batoria na Rossiou (1581-1582). Saint-Pétersbourg, 1867.

Dogiel, *Codex diplomaticus Regni Poloniae et Magni Ducatus Lituaniae.* Vilnae, t. I, 1758.

Domostroï. Odessa, 1887.

Dorigny (Giovanni), *Vita del P. Antonio Possevino.* In Venezia, 1759.

Eichhorn (Dr Ant.), *Der ermländische Bischof und Cardinal Stanislaus Hosius.* Mainz, 1854-1855, 2 vol.

Fessler (Ignaz-Aurelius), *Geschichte von Ungarn.* Leipzig, 1866-1883, 5 vol.

Fiedler (Joseph), *Beziehungen Oesterreichs zu Russland in den Jahren 1584-1598*, dans *Almanach der k. Akademie der Wissenschaften.* Wien, 1866.

Fletcher (Giles), *La Russie au seizième siècle.* Leipzig et Paris, 1864.

Forsten, *Atky i pisma k istorii baltijskago voprosa v XVI i XVII st.* Saint-Pétersbourg, 1889-1893, 2 vol.

— *Baltijski Vopros.* Saint-Pétersbourg, t. I, 1893.

Gottlob (Dr Adolf), *Die lateinischen Kirchengemeinden in der Türkei und ihre Visitation durch Petrus Cedulini, Bischof von Nona, 1580-1581*, dans *Historisches Jahrbuch*, t. VI (München, 1885), p. 42 à 72.

Graziani, *De scriptis invita Minerva ad Aloysium fratrem libri XX.* Florentiae, 1745-1746, 2 vol.

Hammer (J. de), *Histoire de l'Empire ottoman.* Paris, 1835-1841, 18 vol.

Heidenstein (Reinholdus), *Rerum polonicarum libri XII.* Francofurti ad Mœnum, 1672.

— *Zapiski o Moskovskoï voïnié* (1578-1582). Saint-Pétersbourg, 1889.

Herberstein (Sigismundus), *Rerum Moscoviticarum Commentarii.* Basileae, 1571.

Hubner (de), *Sixte-Quint.* Paris, 1870, 3 vol.

Hurmuzaki (de), *Documente privitore la istoria Românilor*, t. III (1576-1599); t. III, p. II (1576-1600). Bucuresci, 1880.

Istoria Kniagestva Pskovskago. Kiev, 1831.

Jouvency, *Historiae Societatis Jesu pars quinta, tomus posterior.* Romae, 1710.

Kaptérev, *Kharaktère otnochénij Rossii k pravoslavnomou Vostokou v XVI i XVII st.* Moskva, 1885.

Karamzine, *Istoria Gosoudarstva Rossijskago.* Saint-Pétersbourg, 1818-1829, 12 vol.

Kniga posolskaïa Vélikago Kniagestva Litovskago. Moskva, 1843, 2 vol.

Koulich, *Istoria Vozsoëdinénia Rousi.* Saint-Pétersbourg, 1874, 2 vol.

Kraushar (Alexander), *Czary na dworze Batorego.* Kraków, 1888.

Legrand (Émile), *Bibliographie hellénique... XVe et XVIe siècles*. Paris, 1885, 2 vol.

— *Bibliographie hellénique...*, dix-septième siècle. Paris, t. III, 1895.

Lespigny (Méthode), *Un arbitrage pontifical au seizième siècle*. Bruxelles, s. d.

Likowski (X. Biskup Edward), *Unia Brzeska (r. 1596)*. Poznan, 1896.

Litterae annuae Societatis Jesu anni MDCI. Antverpiae, *MDCVIII*.

Macaire (Mgr), *Istoria Rousskoï Tserkvi*, t. VIII. Saint-Pétersbourg, 1877.

Maffei (Giampietro), *Degli annali di Gregorio XIII...* Romae, 1742, 2 vol.

Makouchev (Vikentij), *Vostotchny Vopros v XVI i XVII viékakh*, dans *Slavianski Sbornik*, t. III (Saint-Pétersbourg, 1876), p. 1 à 26.

Malinowski, *Pamientniki o dawnej Polsce z czasów Zygmunta-Augusta*. Wilno, s. d.

Missio moscovitica (Antonii Possevini) *ex annuis litteris Societatis Jesu excerpta...* curante Paulo Pierling, S. J. Parisiis, 1882.

Moskovskié Sobory na érétikov XVI viéka, dans *Tchtenia v... Obchtchestvié Istorii... pri Moskovskom Ouniversitétié* (Moskva, 1874), n° 3.

Niemcewicz (J.-U.), *Zbior Pamientników historycznych o dawney Polszcze*, t. II. w Warszawie, 1822.

Novikov (Nikolaï), *Drevniaia Rossijskaïa Vivliothika*. Moskva, 1788-1791, 20 vol.

Ouspenski (Fedor), *Nakaz tsaria Ivana*. Odessa, 1885.

— *Pérégovory o mirié mejdou Moskvoï i Polcheï v 1581-1582 g.* Odessa, 1887.

Pamiatniki diplomatitcheskikh Snochénij drevnej Rossii s Derjavami inostrannymi. Saint-Pétersbourg, 1851-1871, 10 vol.

Paruta (Paolo), *La Legazione di Roma* (1592-1595). Venezia, 1887, 3 vol.

Pawinski (Adolf), *Skarbowosc i jej dzieje za Stefana Batorego*, dans *Zródla dziejowe* (Warszawa, 1881), t. VIII.

— *Akta Metryki koronnéj...*, 1576-1586, dans *Zródla dziejowe* (Warszawa, 1882), t. XI.

Pierling, *Bathory et Possevino. Documents inédits sur les Rapports du Saint-Siège avec les Slaves*. Paris, 1887.

— *Le Saint-Siège, la Pologne et Moscou* (1582-1587). Paris, 1885.

— *Novi Izvori o L. Komulovicu*. U Zagrebu, 1885 (tiré à part de *Starina*, t. XVI).

— *Un Nonce du Pape en Moscovie*. Paris, 1884.

Pierling et Racki, *L. Komulovica Izvjestaj i Listovi*. U Zagrebu, 1882 (tiré à part de *Starina*, t. XIV).

Piotrowski (X. Jean), *Dziennik wyprawy Stefana Batorego pod Psków*. Wydal A. Czuczynski. w Krakowie, 1894.

Pistorius (Joannes), *Polonicae historiae corpus*. Basileae, 1582.

Polkowski (X. Ignacy), *Sprawy wojenne króla Stefana Batorego*. Kraków, 1887.

Possevino (Antonius), *Bibliotheca selecta de ratione studiorum*. Venetiis, 1603, 2 vol.

POSSEVINO, *Livoniae commentarius*. Rigae, 1852.

— *Moscovia et alia Opera*, in officina Birckmannica, 1587.

Poviest o prikhogénii... Stépana na... Pskov, dans *Tchtenia v Obchtchestvié Istorii... pri Moskovskom Ouniversitétié* (Moskva, 1847, n° 7.)

PRZYALGOWSKI (Ks. Win.), *Zywoty Biskupów Wilenskich*. Petersburg, 1860, 3 vol.

RAMBAUD (Alfred), *La Russie épique*. Paris, 1876.

Relacye Nuncyuszów Apcstolskich i innych osób o Polsce od roku 1548 *do* 1690. Berlin, 1864, 2 vol.

RODOTA (Pietro-Pompilio), *Dell' origine, progresso e stato presente del Rito Greco in Italia*. Roma, 1758-1763, 3 vol.

ROSTOWSKI (Stanislaus), *Lituanicarum Societatis Jesu Historiarum libri decem*. Parisiis, 1877.

Rousskaïa Liétopis po Nikonovou spiskou. Saint-Pétersbourg, t. VIII, 1792.

SACCHINI (Franciscus), *Historiae Societatis Jesu pars quinta, tomus prior*. Romae, 1661.

Sbornik Imperatorskago Rousskago Istoritcheskago Obchtchestva. Saint-Pétersbourg, t. XXXVIII (1883); t. LIII (1887); t. LIX (1887); t. LXXI (1892).

SCHEFER (Ch.), *Iter Persicum ou Description du voyage en Perse entrepris en* 1602 *par Étienne Kakasch de Zalonkemeny*. Paris, 1877.

SCHELSTRATE (D. Emanuel a), *Acta Orientalis Ecclesiae contra Lutheri haeresim*. Romae, 1739.

SCHMID, *Zur Geschichte der Gregorianischen Kalenderreform*, dans *Historisches Jahrbuch*, t. III (München, 1882), p. 388 à 415, 543 à 595.

SCHOTTIN (Reinhold), *Tagebuch des Erich Lassota von Steblau*. Halle, 1866.

Scriptores Rerum Livonicarum. Riga und Leipzig, 1853, 2 vol.

Scriptores Rerum Polonicarum. Cracoviae, t. I (1872); t. VII (1885); t. XI (1887); t. XV (1894).

SÉRÉDONINE, *Sotchinénié Djilsa Fletchera*. Saint-Pétersbourg, 1891.

SOLIKOWSKI, *Commentarius brevis Rerum Polonicarum*. Dantisci, 1647.

SOLOVIEV (Sergeï), *Istoria Rossii s drevneïchikh vremen*. Moskva, 1854-1879, 29 vol.

SOMMERVOGEL (Carlos), *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*. Paris, t. VI, 1895.

Starina, t. II (1870); t. XIV (1882); t. XVI (1885). U Zagrebu.

Stoglav. London, 1860.

THEINER, (Augustinus), *Annales ecclesiastici*. Romae, 1856, 3 vol.

— *La Suède et le Saint-Siège*. Paris, 1842, 3 vol.

— *Vetera Monumenta Poloniae et Lithuaniae Gentiumque finitimarum Historiam illustrantia*. Romae, 1860-1864, 4 vol.

TOLSTOY (George), *England and Russia*, 1553-1593. Saint-Pétersbourg, 1875.

TOURGUÉNEV, *Historica Russiae Monumenta*. Petropoli, 1841, 2 vol.

— *Supplementum ad Historica Russiae Monumenta*. Petropoli, 1848.

Troudy i Liétopisi Obchtchestva Istorii... pri Moskovskom Ouniversitetié, t. IV. Moskva, 1833.

Tsvétaïev (Dm.), *Iz Istorii inostrannykh Ispovédanij v Rossii v XVI i XVII viékakh.* Moskva, 1886.

— *Literatournaïa Borba s Protestanstvom v Moskovskom Gosoudarstvié.* Moskva, 1887.

— *Protestanstvo i Protestanty v Rossii.* Moskva, 1890.

Vasiliévski, *Polskaïa i Niemeckaïa Petchate o Voïnié Batoria s Ioannom Groznym,* dans *Journal Min. nar. Prosv.* (Saint-Pétersbourg), janvier 1889, p. 127 à 167; février 1889, p. 350 à 390.

Veludo, *Cenni sulla Colonia Greca Orientale,* dans *Venezia e le sue Lagune* (Venezia, 1847).

Volumina Legum, Volumen secundum, ab anno 1550 *ad annum* 1609 *Acta Reipublicae continens.* Petropoli, 1859.

Wereszczynski, *Excitarz Kiendza Josepha Wereszczynskiego...,* z drukarni Andreja Piotrkowczyka, 1592.

Wichmann (B. von), *Sammlung... kleiner Schriften zur aeltern Geschichte... des Russischen Reichs.* Erster Band. Berlin, 1820.

Wierzbowski (Theodorus), *Christophori Varsevicii opuscula inedita.* Varsaviae, 1883.

— *Krzysztof Warszewicki* (1543-1603) *i jego Dziela.* Warszawa, 1887.

— *Uchansciana czyli Zbiór dokumentów...* Warszawa, 1884-1892, 4 vol.

— *Vincent Laureo... et ses Dépêches inédites au cardinal de Côme...* Varsovie, 1887.

Winkelmann, *Bibliotheca Livoniae Historica.* Berlin, 1878.

Zakrzewski (Wincenty), *Stefan Bathory.* w Krakowie, 1887.

— *Stosunki Stolicy Apostolskiej z Iwanem Groznym.* w Krakowie, 1872.

Zalenski (Ks. Stanislaw), *Wojenne Plany Stefana Batorego w latach* 1583 *do* 1586, dans *Przeglond powszechny* (Kraków), juin 1884, p. 345 à 369; juillet 1884, p. 30 à 50.

Zinkeisen (Johann-Wilhelm), *Geschichte des Osmanischen Reiches in Europa.* Gotha. 1846-1863, 7 vol.

401

INDEX ALPHABÉTIQUE

DES NOMS DE PERSONNES CONTENUS DANS CE VOLUME

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE II

NÉGOCIATIONS PRÉLIMINAIRES

1581

CHAPITRE III

LA TRÊVE DE IAM ZAPOLSKI

1581-1582

CHAPITRE IV

LE LENDEMAIN DE LA TRÊVE

1582-1584

LIVRE II

PROJETS MILITAIRES DE BATHORY CONTRE MOSCOU

CHAPITRE PREMIER

PROJET COMMUNIQUÉ A GRÉGOIRE XIII

1582-1586

CHAPITRE II

PROJET COMMUNIQUÉ A SIXTE-QUINT

1585-1589

CHAPITRE II

MISSIONS DIVERSES

1595-1601

PARIS. — TYP. DE E. PLON, NOURRIT ET Cie, RUE GARANCIÈRE 8. — 2219.

